LES MAITRES DE LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE

TEXTES ET ÉTUDES

SAINT BONAVENTURE

ŒUVRES PRÉSENTÉES PAR LE

R. P. Valentin-M. BRETON

Frère Mineur

AUBIER

ST. MARY'S COLLEGE LIBRARY

SAINT
BONAVENTURE

Nihil obstat:
Parisiis die 22ª maii 1943
F. Paulus Bonnel, O. F. M.

Imprimi potest:
Parisiis die 25ª maii 1943
F. Leo Paschalis Leveugle
O. F. M., min. prov.

Imprimatur:
Parisiis, die 1ª junii 1943
P. Boisard
Vic. gen.

Bonaventura, Saint, Cardinal, 1221-1274

LES MAITRES DE LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE

TEXTES ET ÉTUDES

SAINT BONAVENTURE

ŒUVRES PRÉSENTÉES PAR LE
R. P. Valentin-M. BRETON
Frère mineur.

AUBIER

COSA

BX
890
B673-
13

De cet ouvrage il a été tiré
cinquante exemplaires sur pur fil
numérotés de 1 à 50

Ex. N°

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.
Numéro d'autorisation : 14.505.

PRÉFACE

Caractère de la doctrine de saint Bonaventure

Son actualité.

1. « *Si vous me demandiez lequel, entre les célèbres docteurs, me semble le plus digne d'être suivi, je répondrais, sans rien préjuger des autres, que c'est maître Bonaventure, parce qu'en son enseignement il est solide et sûr, pieux, équitable et dévot. Car il évite les questions curieuses autant qu'il peut; il ne s'immisce pas dans les doctrines étrangères; ni comme le font beaucoup aujourd'hui, il n'introduit pas dans la science sacrée, sous le couvert d'un jargon théologique, de vaines théories physiques et dialectiques. De plus, tandis qu'il s'applique à illuminer l'intelligence, il ramène tout à la piété et à la charité du cœur. De là vient qu'il est moins fréquenté des étudiants sans dévotion, dont le nombre, hélas ! est grand; mais pourtant nulle doctrine plus que la sienne n'est, pour les théologiens, sublime, divine, salubre et suave. Et plus diligemment enfin suis-je revenu à l'étudier dans ma vieillesse, plus j'ai été confus d'avoir osé enseigner après lui* ».

Ainsi parle le chancelier Gerson dans son Examen des Doctrines. *Et l'on n'a rien dit de plus juste, sinon de plus élogieux du docteur franciscain et de sa doctrine, quoique vers le même temps le Dominicain saint Antonin, archevêque de Florence, dans ses* Chroniques *et le Chartreux Denis, surnommé le Docteur Extatique, dans son Traité* des Dons du Saint-Esprit, *exaltent en termes communicatifs l'ardeur de dévotion qui rayonne de son lumineux savoir. Ils n'ont pas été seuls; jusqu'à nos jours les mêmes louanges se sont élevées; le même caractère a été reconnu à la doctrine du Saint, qui la fera aimer de nos contemporains.*

Par souci de brièveté, nous ne ferons que signaler les témoignages plus éclatants encore et plus autorisés qu'ont rendus à saint Bonaventure le Pape Sixte IV qui l'a canonisé par la Bulle Superna cælestis Patria *le 14 avril* 1482, *et le Pape Sixte V, qui par ses Décrétales du 14 mars* 1587, Triumphantis Hierusalem,

14,974 ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

l'éleva au rang des docteurs et confirma son titre de Docteur Séraphique. *Le premier raconte sa vie, et comment il a servi l'Église par son savoir, ses travaux, ses miracles; le second s'étend particulièrement sur sa doctrine. Il établit, entre l'Angélique Docteur saint Thomas et le Séraphique Docteur saint Bonaventure, ce célèbre parallèle reproduit plus tard par Léon XIII, qui montre le premier comme le Prince de la Théologie spéculative, le second comme le Prince de la Théologie affective.*

C'est à ce titre que nous présentons saint Bonaventure dans la Collection des Maîtres de la Vie Spirituelle.

2. *Nous aurons l'occasion de le redire et nous espérons le démontrer, en aucun des hommes dont l'Église a reçu et écouté l'enseignement, sauf dans saint Paul et dans saint Augustin, la doctrine n'est aussi intimement solidaire de la vie qu'en saint Bonaventure : elle est une expérience stylisée. Aussi se présente-t-elle dans une synthétique et incomparable unité; unité de la matière, par la cohésion, l'interdépendance et l'ordonnance des thèses; unité de la forme, par l'harmonieux arrangement des démonstrations et la netteté d'un style dépouillé d'ornements parasites, sobre et direct; unité de la pensée, lumineuse et chaude; unité du style, limpide et brûlant. Ce dernier caractère était le plus difficile à sauvegarder dans les traductions; nous nous y sommes employé de notre mieux.*

Cette qualité maîtresse de la doctrine bonaventurienne, que tous ceux qui l'ont étudiée ont reconnue et que son dernier expositeur, M. Étienne Gilson, a mise en vive lumière, nous imposait l'ordre de notre travail; la nécessité de nous restreindre au format de la Collection exigeait de plus une difficile brièveté. Nous avons désiré que l'Introduction *aux textes nous dispensât d'écrire, et dispensât notre lecteur de lire, des commentaires courants pour chaque ouvrage.*

Nous présentons donc : la biographie du Saint; le catalogue de toutes ses œuvres; un examen de chacune d'elles, spécialement des œuvres spirituelles; un exposé de sa doctrine philosophique et théologique en vue de sa spiritualité; et enfin cette doctrine spirituelle même d'après les trois œuvres majeures, la Triple Voie, le Soliloque *et* l'Itinéraire. *Nous complétons en dernier lieu notre œuvre de traducteur et d'éditeur dans trois appendices.*

3. *Ignorer saint Bonaventure et le mouvement de charité dont il est le type et l'animateur, écrit encore Étienne Gilson, c'est ignorer et méconnaître le moyen âge. C'est peut-être aussi s'exposer à ne pas comprendre notre époque, le violent besoin d'unité qui la tourmente et par quel moyen elle pourrait l'assouvir, sur quel centre elle devrait faire converger ses aspirations et non moins ses conquêtes pour se retrouver unanime et unie. Il serait en somme de peu de conséquence d'ignorer le moyen âge, si sa connaissance*

ne nous éclairait pas sur notre temps. Or saint Bonaventure a vu sinon naître, du moins grandir le mortel principe qui depuis a dissocié parmi nous la pensée et la vie, l'individu et la société, l'homme d'avec Dieu. Il s'est élevé avec véhémence, avec éloquence contre cette scission, introduite au nom d'une dialectique irréelle et périmée, dans la réalité historique et concrète. Il a vu, prévu, montré, démontré le danger, dans tous les ordres de l'activité humaine, de cette chimérique division, en éléments hétérogènes bientôt hostiles, d'un monde que Dieu avait créé dans l'unité, pour l'unité, et dont le Christ était le centre. Pour nous qui mourons de ce séparatisme, qui voyons d'une part les ravages de la laïcisation de l'homme, et d'autre part les efforts jugés admirables que font nos meilleurs contemporains pour réintégrer la vie dans la pensée, l'homme dans la vie, Dieu dans le monde, nous sommes à même de comprendre et de goûter un penseur que sa filiation franciscaine prédisposait à devenir le Docteur de l'Unité par l'Amour.

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE SAINT BONAVENTURE

SOURCES DE LA BIOGRAPHIE.

1. *Nous sommes beaucoup mieux renseignés sur la chronologie de la vie de saint Bonaventure après son élévation au généralat de son Ordre qu'avant. Ses actes officiels, certains de ses écrits, ses lettres et la plupart de ses sermons fixent avec une grande exactitude les lieux et dates où ils ont été donnés, et nous permettent dès lors de jalonner les étapes d'une existence exceptionnellement active. Les débuts, au contraire, depuis son entrée dans l'Ordre jusqu'à la licence d'enseigner que lui conféra en* 1248 *le Bx Jean de Parme, sont sujets à discussion. Nous pouvons le regretter, car peu de vies furent cohérentes comme celle du docteur séraphique, l'expérience expliquant la doctrine, la pensée partout motivant l'action. La connaissance des conditions de sa formation première, de son enfance dans sa famille, de sa jeunesse religieuse au noviciat nous permettrait sans doute de pénétrer plus avant dans ce caractère où le génie féconde la sainteté, et la sainteté le génie. Ce que nous en savons toutefois nous suffit à comprendre et admirer une âme de lumineuse et d'ardente unité.*

Dans l'absence de documents contemporains, l'unique vie écrite par Gilles de Zamora étant perdue, voici, brièvement, les conclusions, certaines où les dates sont connues et, où elles sont contestées les plus vraisemblables, auxquelles se sont arrêtés les récents biographes du Saint.

SA JEUNESSE.

2. *Saint Bonaventure étant mort dans la nuit du* 13 *au* 14 *juillet* 1274 *à cinquante-trois ans, on date sa naissance de* 1221. *D'après les témoignages anciens, on la fixe à Bagnorea, petite ville du district de Viterbe, dans les États de l'Église. Son père, Jean Fidanza, serait issu de la famille noble dei Castelli; il aurait exercé la médecine; sa mère se nommait Maria Ritelli. Il fut appelé Jean au baptême. D'où lui vient son surnom de Bonaventure? Basée sur un fait bien attesté, une explication en a été fournie mais qu'on pense légendaire. Le fait certain est que Jean Fidanza enfant, malade à la mort et voué par sa pieuse mère à saint François d'Assise, fut guéri par l'intercession du Saint; l'explication est que François se fût alors écrié :* « O buona ventura! *Oh! l'heureuse rencontre* », *ou* « *l'heureuse fortune* », *prévoyant ce que l'enfant guéri serait pour son œuvre. La chose en soi n'est pas invraisemblable; François ne devait mourir qu'à la fin de l'année* 1226, *le* 3 *octobre; mais on ne sait pas que l'enfant lui eût été personnellement présenté, et dans ses tout premiers ans. Saint Bonaventure, qui mentionne trois fois le fait de sa guérison dans ses écrits, ne parle que d'un vœu de sa mère. Quoi qu'il en soit, c'est sous le nom de Bonaventure qu'il est connu, c'est ce nom qu'il a illustré. Au II*e *concile de Lyon, les Grecs le traduisaient par Eutychius ou Eustache,* Bienfortuné *ou* Bienvenu. *Gerson se plaît à cette appellation d'Eustache.*

Est-ce pour accomplir le vœu de sa mère que tout jeune il entra chez les Mineurs?

La liturgie l'insinue :

Matris ut voto Domino dicatum
Se videt, promptus penetrat libensque
Claustra Minorum. (*Hymne des Vêpres*).

Est-ce par reconnaissance pour le bienfait dont il se savait redevable au saint Fondateur? Est-ce plutôt parce que la vie toute sainte de François et de ses premiers disciples attira sa généreuse adolescence? Lui-même quelque

part (Epist. de III Quaest., 13) *semble indiquer cette dernière raison qui toutefois n'exclut pas les deux autres : la religion franciscaine lui apparut comme une œuvre non des hommes, mais de Dieu.*

Nous savons si peu de choses, et plus exactement à peu près rien, de l'enfance et de l'adolescence de notre Saint, que nous rapporterons un autre fait signalé par la liturgie et qui doit se placer dans cette période de formation, car il serait plus tard peu vraisemblable : éloigné de l'Eucharistie par le sentiment de son indignité, mais embrasé d'un violent désir, le jeune homme aurait été communié par un ange :

Abstinens ara pietate ductus,
Corde suspirans inhians ad ipsam,
Angeli pasci manibus mereris
Corpore Christi. (*Hymne des Laudes*).

SES ÉTUDES ET SON ENSEIGNEMENT.

3. *La date et le lieu de son admission à l'Ordre nous sont inconnus, ainsi que le couvent de son noviciat. Reçut-il en Italie, dans la Province Romaine, sa formation religieuse, et fut-il ensuite envoyé aux études à Paris? Cet arrangement semblerait normal; ou bien vint-il de lui-même à Paris comme étudiant et entra-t-il ensuite dans l'Ordre? Le Père André Callebaut, après discussion des témoignages, arrive à cette conclusion :* Bonaventure est entré dans l'Ordre à Paris, probablement en 1243; il était maître ès arts. *Les controverses cessent sur le point le plus important, savoir que saint Bonaventure jeune religieux fut disciple d'Alexandre de Halès au moins pendant deux ans. Or Alexandre mourut le* 20 *octobre* 1245.

Ce fut une exceptionnellement « bonne fortune » pour notre Saint que d'avoir bénéficié de l'enseignement du Docteur irréfragable, *propagateur à Paris, comme Robert Grosseteste à Oxford, de l'aristotélisme, et créateur d'une méthode d'exposition doctrinale, commune ensuite aux scolastiques ; on peut dire, écrit M. Gilson, que cet événement fut décisif pour l'orientation de sa pensée.*

Alexandre le distingua parmi ses nombreux disciples; il reconnut en lui un saint et la future lumière de leur Ordre. Il semble qu'Adam n'ait pas péché en lui, *lui fait dire la* Chronique des XXIV généraux. *Aussi le fit-il admettre à la licence. De son côté saint Bonaventure sait tout ce qu'il doit à Alexandre. Il le proclame son Père et son Maître; il se donne expressément comme son continuateur; et cette volonté de le suivre nous apparaîtra bientôt dans son option doctrinale.*

Bachelier en 1248, *il commença, sur l'ordre du bienheureux Jean de Parme, ministre général, son enseignement à Paris. On place à cette époque son commentaire sur saint Luc et le commentaire sur le IV*e *livre des Sentences. Cet enseignement dura jusqu'à son élévation au généralat en* 1257, *c'est-à-dire en sa régularité scolaire; car Paris étant le lieu ordinaire de sa résidence, il ne cessa jamais d'y enseigner; et ce sont bien des cours d'université que les grandes œuvres de sa maturité, les conférences sur les Dons du Saint-Esprit et sur le Décalogue* (1267-1268), *les conférences sur l'œuvre des Six Jours* (in Hexaëmeron, *carême de* 1274), *chef-d'œuvre interrompu par la mort.*

De cette période donc (1248-1257) *datent ses ouvrages théologiques et ses commentaires de l'Écriture; nous les énumérerons en leur lieu. Il conquit tous les suffrages par ses talents extraordinaires, unis aux vertus les plus élevées. Mais à ses cours universitaires, il joignait le ministère de la prédication; il semble n'avoir jamais refusé une occasion de porter la parole au peuple, non moins qu'à ses frères, aux communautés religieuses et au clergé. Il parlait avec simplicité, clarté, onction, gagnant tous les auditoires, et proclamé le premier prédicateur de son temps.*

Nous reparlerons aussi plus loin de ses sermons.

LA MAITRISE. — CONFLITS UNIVERSITAIRES.

4. *Nous devons signaler ici, le dessein de cette biographie ne nous autorisant pas à les raconter longuement, les faits qui retardèrent la promotion à la maîtrise de frère Bona-*

venture et de son émule frère Thomas d'Aquin. L'un et l'autre avaient été reçus docteurs dès 1253; mais l'Université ne se les agrégea que sur l'ordre du pape Alexandre IV, le 23 octobre 1257.

Les motifs de ce refus d'agrégation ne paraissent pas tous également blâmables. Que les nouveaux Ordres des Prêcheurs et des Mineurs, qui produisaient d'emblée des maîtres tels qu'Alexandre de Halès et Bonaventure d'une part, et de l'autre Albert le Grand et Thomas d'Aquin, suscitassent quelque jalousie parmi les maîtres séculiers, c'est si humain que c'est presque légitime. Mais d'autres intérêts étaient en jeu, à peine moins violents que les passions humaines : les intérêts corporatifs. Les maîtres agrégés à l'Université devaient jurer d'observer ses lois et de défendre ses droits; or les Frères Mendiants, sujets d'autres lois et défenseurs d'autres droits, pouvaient-ils se soumettre à ce serment et le garder en cas de conflit? De tels cas n'étaient point chimériques. Quand l'Université réduisit le nombre des chaires concédées aux Mendiants; ou quand (1255), pour protester contre les brimades exercées par la police contre ses étudiants, elle suspendit ses cours, les maîtres Mendiants placés entre leurs obligations universitaires et leurs privilèges de réguliers ne pouvaient pas ne pas opter pour ceux-ci. D'autant que derrière les privilèges qu'elle avait accordés aux Mendiants, l'autorité du pape était engagée qui ne voulait pas que l'immense influence de l'Université parisienne, alors considérée comme le cerveau de la chrétienté, échappât à son contrôle.

Que les Mendiants se prêtassent avec souplesse aux volontés des maîtres, comme le firent les Franciscains sous la guide de leur général Jean de Parme, ou y résistassent avec rigueur comme les Dominicains, la lutte était ouverte.

En 1252, l'opposition éclata contre les Prêcheurs; en 1254, à l'occasion d'une Introduction à l'Évangile éternel de Joachim de Flore composée par le franciscain Gérard de Borgo-san-Donnino, les Mineurs furent entraînés dans le conflit. Un maître de l'Université, Guillaume de Saint-Amour, dans le dessein de réduire à néant, par raison

démonstrative, *les prétentions des Mendiants, publia en* 1255 *un violent pamphlet sur* les Périls des derniers Temps. *Saint Bonaventure et saint Thomas conjuguèrent leurs efforts, réfutèrent Guillaume, établirent la doctrine véridique dans divers traités; ils obtinrent gain de cause. Le pape Alexandre IV condamna le libelle de Guillaume de Saint-Amour, lequel libelle fut brûlé le* 5 *octobre* 1256. *Mais ni les réfutations ni la condamnation ne terminèrent les controverses.*

Elles rebondirent même en 1269, *et saint Bonaventure écrivit alors contre Gérard d'Abbeville, auteur présumé du* Contra adversarium perfectionis, *une* Apologia Pauperum.

A la condamnation du champion de l'Université et de son livre, le Pape avait ajouté des conditions d'absolution; la deuxième était que les maîtres agrégeraient immédiatement les frères Bonaventure et Thomas; il ne fut obéi qu'à la suite d'une nouvelle bulle du 2 *octobre* 1257 *qui ne laissait aucune échappatoire. Les deux maîtres furent admis enfin le* 23 *octobre de la même année. Mais Bonaventure, élu ministre général de son Ordre le* 2 *février précédent, ne devait pas exercer habituellement sa maîtrise.*

L'AMITIÉ DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

5. *Nous avons vu, durant cette lutte où s'engageaient les droits et l'avenir de leurs familles religieuses, saint Bonaventure et saint Thomas combattre côte à côte. Ils avaient étudié ensemble, ensemble conquis leurs grades, ensemble enseigné. Ils étaient, à cinq ans près, du même âge et devaient mourir dans la même année* 1274, *Thomas le* 7 *mars en se rendant au* II^e^ *concile de Lyon, Bonaventure le* 14 *juillet, achevés les travaux du concile dont il avait été l'âme. Paris fut de tous deux le séjour habituel et ils y furent l'un et l'autre honorés de la confiante estime du roi saint Louis. Ont-ils durant le quart de siècle de leurs relations noué l'étroite amitié dont on embellit leur mémoire, ainsi que celle de leurs Pères Dominique et François? Cette amitié est vraisemblable. Malgré la diversité de leurs génies, malgré*

la radicale divergence d'orientation qui les a doctrinalement mis aux prises vers la fin de leur carrière, ils étaient tous les deux trop bons appréciateurs de la science et de la sainteté, trop pénétrés l'un et l'autre de la charité du Christ, pour que leurs sentiments réciproques n'aient pas dépassé la simple estime, ne se soient pas élevés jusqu'à la sincère affection.

Rien, absolument rien, écrit à ce propos Et. Gilson, n'autorise à croire qu'une animosité personnelle les ait séparés; le supposer serait faire une hypothèse purement gratuite et, ajouterons-nous, injurieuse à leurs caractères. Nous sommes même fondés à croire qu'ils entretinrent des relations fraternelles. Nous en rapporterons deux indices.

Le premier est un fait consigné aussi dans l'hymne liturgique déjà citée. Frère Bonaventure, ravi en extase tandis qu'il écrivait la vie de saint François (à Paris, en 1262), *fut surpris dans cet état par frère Thomas qui refermant la porte de la cellule aurait dit à son compagnon : « Laissons un saint travailler pour un saint,* Sinamus sanctum laborare pro sancto ».

Sanctus hinc vivens merito vocatus,
Acta dum Patris calamo notantem
Spiritu mire placideque raptum
Cernit Aquinas.

Le second est une anecdote transcrite par les Quaracchistes d'un manuscrit du XV^e siècle : un jour, à Paris, répondant aux instances du bienheureux Thomas, Bonaventure se laissa voir plus impressionné par la pensée du Christ crucifié que par la rigueur des arguments de son émule. Or le bienheureux Thomas vit au-dessus de la tête de son contradicteur le Christ en croix et de ses plaies le sang coulait dans la bouche de Bonaventure; de ce moment Thomas n'osa plus argumenter contre lui, c'est-à-dire par vénération pour le Christ.

Anecdote précieuse, commente le Père Jules d'Albi, qui témoigne d'amicales controverses entre les deux saints et surtout les caractérise de façon admirable. Bonaventure se

montre bien le docteur plénier et vivant, le théologien constamment attentif à dépasser les données rationnelles pour atteindre les profondeurs intégrales de la vie et transformer en bien et en joie le vrai qu'il a perçu. Thomas en face de lui est le dialecticien rigoureux, le spéculatif pur, qui s'arrêtant au vrai en jouit, laissant à d'autres le soin de l'exploiter. Aussi n'abandonne-t-il pas ses conclusions; s'il renonce à la discussion, c'est par respect pour le Christ, « amplius non est ausus arguere contra illum, scilicet de veneratione Christi ». *Il s'incline devant la sainteté de son confrère, et conserve sa manière de voir. Quoi de plus juste! Ces deux docteurs étaient trop grands pour ignorer que la sainteté garantit la rectitude des intentions, mais non l'infaillibilité des convictions scientifiques.*

Nous retrouverons en son lieu cette divergence doctrinale de deux hommes égaux par le savoir et par la sainteté.

LE GÉNÉRALAT.

6. *En février* 1257, *saint Bonaventure avait donc été enlevé à sa chaire et placé à la tête de l'Ordre des Mineurs. Frère Jean de Parme, ministre général, — il avait lui-même enseigné à Naples, à Rome et à Paris et venait de terminer la visite de la déjà très nombreuse famille franciscaine —, se sentant incapable de faire face aux multiples difficultés de la tâche, peut-être inquiet aussi des soupçons de joachimisme qui pesaient sur lui, avait au Chapitre général donné sa démission. Et comme les capitulants consternés, mais gardant pleine confiance en lui, le sollicitaient, disant :* « *Père, vous qui avez visité tout l'Ordre, vous savez ce que sont les frères et comment ils vivent; désignez-nous celui qui est le plus à même de vous succéder* », *il leur nomma immédiatement frère Bonaventure de Bagnorea, disant qu'il ne connaissait personne dans l'Ordre qui l'égalât. Aussitôt tous s'accordèrent pour élire frère Bonaventure. Cela se passait à Rome, le* 2 *février* 1257 (*selon notre comput*), *en présence du pape Alexandre IV. Bonaventure n'avait pas trente-six ans.*

Il se trouvait à Paris. De cette ville, il adressa sa première circulaire aux provinces, 23 avril 1257, pour leur communiquer l'annonce de son élection et ses vues spontanées sur le gouvernement de l'Ordre. Il se mit en route pour l'Italie où il arriva dans l'été.

LE PROCÈS DE JEAN DE PARME.

7. *Une grave affaire l'y attendait dont la solution est à vrai dire la seule ombre qui ait jamais passé sur sa mémoire. Il s'agit de la mise en jugement de Jean de Parme, son prédécesseur à qui il devait son élévation, à titre de fauteur d'hérésie joachimite. Le fait du procès est certain, mais nous n'avons sur sa marche qu'un seul témoignage, passionné, celui d'Angelo Clareno. Nous connaissons aussi son issue. Jean de Parme, acquitté, se retira à Greccio, dans l'ermitage où François avait inauguré la crèche de Noël. Il y vécut trente ans dans la contemplation et la pénitence; il en sortit sur l'autorisation du Pape Nicolas IV pour travailler au retour des Grecs, comme il l'avait fait au temps du Pape Innocent IV et du Ier Concile de Lyon* (1245); *mais il mourut en route à Camerino. Il est inscrit au calendrier franciscain comme bienheureux, au 20 mars.*

*Il ne nous est pas loisible d'exposer ici, même brièvement, quelles erreurs propageait l'*Évangile éternel *de Joachim de Flore, et quelle base il offrait aux soi-disant spirituels d'entre les Mineurs pour y appuyer leurs revendications outrancières. Que Jean de Parme ait été favorable aux spirituels, qu'on l'ait compté parmi les Joachimites, c'est incontestable; d'autre part, la démarche du Chapitre général, lui commettant la nomination de son successeur, prouve à quel point son autorité était grande dans l'Ordre. Cet Ordre a-t-il estimé que l'adhésion connue de son ancien chef à des doctrines jugées dangereuses pour la foi et pour sa paix exigeait qu'il se désolidarisât d'avec lui? Saint Bonaventure mis à la tête de l'Ordre pouvait-il se dérober à présider le procès? Il ne nous est guère possible aujourd'hui d'en décider sainement. De plus la sainteté de saint Bonaventure*

et son équité reconnues eussent-elles alors, comme on l'a dit, subi une éclipse, nous n'aurions pas à nous en scandaliser. La nature humaine est fragile même dans les saints, et la sainteté ne spécifie pas toutes et chacune de leurs actions.

« *Les saints, a dit saint Ambroise, ne sont point d'une nature supérieure à la nôtre, mais plus mortifiée; ils n'ignorent point les vices, ils les corrigent :* non naturæ præstantioris sed observantioris; nec vitia ignorasse sed emendasse ». *Ce Bonaventure, que son maître Alexandre pensait n'avoir pas péché en Adam, a dû lutter pour conserver ce privilège; et c'est un trait que nous retrouverons dans sa spiritualité : la vertu est un don gratuit, mais ce don se réalise par l'effort.*

Saint Bonaventure demeura dix-sept années à la tête de ses frères. Son généralat eut une influence décisive sur l'avenir de l'Ordre; il en conditionna le développement.

ÉTAT DE L'ORDRE FRANCISCAIN.

8. *Comme François l'avait entrevu dans de célèbres extases, la petite troupe de ses disciples immédiats était devenue une multitude immense; et de cette multitude les conditions d'existence se trouvaient, par rapport au statut primitif, modifiées jusqu'à la contradiction.*

Qu'avaient été les Franciscains de la première génération? Une poignée de mendiants héroïques qui appuyaient leur sainteté personnelle et leur activité apostolique sur une absolue désappropriation temporelle, et particulièrement sur l'interdiction d'utiliser l'argent.

Ils avaient pu vivre au jour le jour dans des huttes de torchis, s'abandonner à la Providence du soin de les nourrir et de les vêtir, comme aux lumières du Saint-Esprit pour donner efficacité à leurs exhortations; se contenter pour régler leurs rapports entre eux et le prochain des émouvantes leçons de l'Évangile. Ils étaient peu nombreux, ils étaient des saints d'exceptionnelle qualité : une élite.

Humainement il était impossible que se maintinssent à cette hauteur les milliers de frères qui rapidement avaient

grossi la famille franciscaine. Ils ne pouvaient plus compter pour leur subsistance, non sur les secours ordinaires de la bonté divine, mais sur la continuité d'une assistance miraculeuse; si au genre d'exhortation morale adressée au menu peuple, à quoi suffisaient la connaissance d'un rudimentaire catéchisme et la ferveur de l'Esprit, succédait la prédication de la doctrine, ils ne pouvaient s'y risquer sans que la préparation et l'étude vinssent modestement suppléer l'inspiration indue; devenus une armée couvrant de ses bataillons la catholicité entière, ils allaient voir naître entre eux et le clergé hiérarchiquement établi des questions de juridiction; et si doux, si conciliants, si humbles qu'ils voulussent être, ils n'empêcheraient point que ces questions dégénérassent en conflits. Nécessité d'une organisation économique, nécessité d'une organisation des études, nécessité d'une organisation des rapports avec la hiérarchie ecclésiastique et avec les pouvoirs civils, ces nécessités s'imposèrent du vivant même de saint François. Il gémissait : « Il y a trop de Mineurs ! »... Il fallait y pourvoir quand même. Il permit qu'on y pourvût. Il ne fit rien que sous la contrainte des circonstances, avec une crainte persistante de voir offenser sa Dame la Pauvreté. Mais il le fit. Il laissa instituer des maîtres pour les novices, des lecteurs pour les étudiants, des ministres pour les provinces éloignées; il dut consentir aussi que de vrais couvents fussent bâtis, spacieux et durables, où novices et clercs seraient formés à la vertu et au savoir. Il avait montré une trop haute intelligence des besoins de son époque dans la fondation de son Ordre pour ne pas comprendre les besoins de ce même Ordre grandissant.

Dans cette évolution qui s'imposait, frère Elie fut son collaborateur.

LES DESSEINS DE FRÈRE ÉLIE DE CORTONE.

9. *C'est en effet un problème de la vie de François, que de connaître la cause de son attachement au frère Élie et la confiance que malgré tout il lui garda jusqu'au tombeau, et par delà si l'on peut dire. Il le perce à jour, lui et ses*

tendances ; il prophétise sa lamentable apostasie, il prie pour que du moins la damnation lui soit épargnée. Néanmoins il le choisit comme vicaire, il le maintient dans cette charge après 1223, *il le bénit spécialement avant de mourir et c'est en lui qu'il bénit ceux qui s'attacheront à lui.*

De fait, Élie est un homme exceptionnel : organisateur de premier plan, supérieur excellent malgré sa diplomatie et sa rigueur, architecte, ingénieur, plein de distinction et de plus ardemment dévoué à son Père. Sans doute est-ce sa courtoisie autant que son affection et ses talents qui lui conquirent François. Mais il était un prudent du siècle. La pauvreté rêvée et vécue par François lui semblait non seulement ardue et crucifiante, mais chimérique et impraticable. Sans rétrograder jusqu'à la forme de vie cénobitique que les Bénédictins avaient reçue de l'Église orientale et suivie, il aurait accepté la vie apostolique nouvelle, débarrassée toutefois du précepte de la pauvreté absolue et de la défense de toucher l'argent. Il était prêt d'ailleurs à compenser par quelque prescription afflictive, par exemple celle de l'abstinence perpétuelle, l'amoindrissement infligé à l'idéal de François. N'avait-on pas sous les yeux les admirables exemples de sainteté et d'apostolat des Frères Prêcheurs, à qui saint Dominique avait précisément donné la règle qu'Élie désirait voir adopter par les Frères Mineurs?

Après des siècles d'expérience, après les efforts des saints héritiers de la pensée et du zèle de saint François et notamment de saint Bonaventure, après les déclarations obtenues de la sagesse ou imposées par l'autorité des papes, il est aisé de voir en quoi Élie excédait. Mais alors, dans le conflit des interprétations qui divisa les Franciscains dès avant la mort de leur fondateur, le départ était plus difficile. D'autant qu'aucune idée d'ensemble n'avait encore unifié les pratiques introduites dans l'observance de la Règle par les coutumes, selon la diversité des cas et des lieux, et par les prescriptions pontificales. Dans ces conditions, c'était une lourde responsabilité, une tâche immense et délicate que d'assumer le gouvernement de l'Ordre franciscain.

L'INTERPRÉTATION DE SAINT BONAVENTURE.

10. *Malgré sa sainteté, sa prudence, la confiance de l'Ordre et du pape Alexandre, Jean de Parme en avait décliné l'entreprise. Reprendre l'œuvre de frère Élie et l'achever, mais sans rien abandonner de l'idéal de saint François, était-ce seulement possible?*

C'est le titre éternel de saint Bonaventure à la gratitude de l'Ordre que de l'avoir tenté, et d'avoir réussi à adapter à la Règle des Constitutions qui, en sauvegardant l'esprit en même temps que la lettre, pourvoient aux nécessités vitales d'un grand institut; et d'abord à la permanence de son âme, l'apostolique Pauvreté.

Le temps, de plus, a fait la preuve de la sagesse de son œuvre. Tous les réformateurs qui au cours des siècles ont prétendu revenir à la pureté primitive de l'idéal de saint François — Alcantarins, Capucins — ont également dû revenir à son adaptation bonaventurienne, dès que leur réforme a cessé d'être locale, restreinte, que le nombre de leurs disciples s'est accru.

Il ne semble pas d'autre part — et c'est à l'honneur autant de ses administrés que de lui-même — que son œuvre d'unification se soit heurtée à de sérieuses résistances. La lutte des Spirituels contre la Communauté de l'Ordre devait se rallumer après sa mort. Tant qu'il vécut il sut tenir en équilibre les tendances divergentes et se concilier l'affection par sa bonté, la confiance par sa prudence, la vénération par sa sainteté. Les combats qu'il eut à soutenir le mirent aux prises avec des adversaires du dehors. Nous avons parlé du conflit avec l'Université, dont les maîtres ne voulaient rien de moins que l'exclusion des Mendiants de l'enseignement et même, moyen radical, la suppression des deux Ordres. Nous signalerons brièvement l'antagonisme de saint Bonaventure à l'Averroïsme, que ratifièrent les condamnations de 1267 *et* 1273.

Sur ces trois plans d'organisation intérieure, de défense extérieure, de polémique doctrinale, saint Bonaventure déploya une incomparable activité, et d'autant plus remar-

quable qu'il était de complexion délicate. Nous n'en pouvons poursuivre le détail.

FÉCONDE ACTIVITÉ.

11. *Voyages incessants; visite des provinces en Italie, en France, en Allemagne; tenue de six chapitres généraux; réforme des abus contraires à la Règle, particulièrement à la pauvreté; réglementation des études, délimitation des provinces, refonte des constitutions, adaptation de la liturgie, sont les objets de son infatigable labeur, outre ses écrits et ses prédications.*

Parti de Paris au printemps de 1257 *pour prendre à Rome son commandement, il y est de retour pour recevoir la maîtrise le* 23 *octobre; en* 1258, *il est à Pise pour une fondation puis rentre à Paris; en octobre* 1259, *il se retire à l'Alverne d'où il date l'*Itinéraire de l'âme à Dieu; *en* 1260 *il préside le Chapitre général de Narbonne, où il présente les Constitutions qu'il a préparées et reçoit* des Capitulaires la demande d'écrire la Vie de saint François. *En vue de ce travail, il retourne en Italie, parcourt les lieux, interroge les survivants; ainsi est-il de nouveau à l'Alverne en août de cette année* 1260, *pour la consécration de l'église conventuelle, et à Assise le* 3 *octobre, pour la translation de sainte Claire. Puis il revient à Paris, où il écrit la* Vie de saint François; *il y demeure presque trois années.*

Le 20 *mai* 1263, *le Chapitre général se tient à Pise. Auparavant il passe à Rome, puis à Padoue, pour la translation de saint Antoine. Le Chapitre approuve sa* Vie de saint François *et ordonne la suppression des biographies antérieures.*

Nous comprenons mal une telle ordonnance qui heureusement ne fut pas exécutée avec une trop grande rigueur; mais il s'agissait de soustraire l'Ordre à l'agitation des esprits inquiets. La Légende *écrite par le général se présentait comme une œuvre complète, définitive,* ne varietur. *Les soucis des capitulaires et de leur président n'étaient pas les nôtres, ni d'ordre historique. Comme consolation, rappe*

lons-nous que c'est de ce même Chapitre de Pise qu'est parti le premier Angelus : *c'est à savoir la pieuse et poétique coutume de saluer la Vierge à la tombée de la nuit par trois* ave *récités au son de la cloche.*

Il est à Paris quand il apprend que Clément IV l'a nommé le 24 *novembre* 1265 *au glorieux et riche archevêché d'York. Il quitte la France, va se jeter aux pieds du Pape, le supplie de le laisser à son office, et triomphe par son humilité. Mais ce n'est que recul d'échéance. Son activité, la prudence de son gouvernement, son zèle réformateur et les grandes œuvres qu'il opère retiennent sur lui les regards des papes. Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV l'estiment, l'aiment, secondent son action, la sanctionnent par leur autorité. Voici plus.*

LE CARDINALAT ET LA MORT.

12. *En* 1271, *à Viterbe, les cardinaux réunis pour donner un successeur à Clément n'arrivent pas après trois ans de discussions à s'accorder. Bonaventure, de passage dans la ville, est par eux sollicité de désigner un candidat à leurs suffrages. Il leur nomme Théobald Visconti, alors légat en Syrie, qui en effet est élu le* 1er *septembre* 1271, *et prend le nom de Grégoire X. Ce Grégoire X que Bonaventure a fait pape, à son tour le crée cardinal et évêque d'Albano par une bulle du* 3 *juin* 1273, *si impérieuse et exclusive de toute échappatoire que cette fois l'acceptation s'impose à l'élu. Il était à Paris, après avoir présidé en* 1272 *un chapitre à Lyon. Il se met aussitôt en route pour rejoindre le Pape ; et c'est au cours de ce voyage qu'au couvent de Mugello, près de Florence, les légats qui lui apportaient le chapeau cardinalice l'ayant trouvé lavant la vaisselle, il les pria d'attendre qu'il eût fini cet office avant de s'acquitter du leur.*

Ainsi rejoint-il Grégoire X, ou plutôt le retrouve, car il avait assisté à Rome à son couronnement le 27 *décembre* 1272, *et lui avait alors, sur sa demande, fourni quatre franciscains comme légats pour négocier l'union des Grecs,*

objet du futur concile. L'un de ces légats fut frère Jérôme d'Ascoli, qui devait succéder à saint Bonaventure comme général et plus tard, devenu le pape Nicolas IV (1288-1292), *au pape Grégoire même. Mais il ne faut pas omettre non plus qu'entre temps, c'est-à-dire dans les premiers mois de* 1273, *saint Bonaventure a prononcé devant l'Université parisienne ses conférences sur* l'Hexaméron, *sommet de sa géniale interprétation du fait chrétien.*

Sa vie se hâte à son terme. Ayant accompagné le Pape à Lyon où se prépare le concile, il y réunit une dernière fois le chapitre de son Ordre, y démissionne le 20 *mai, présentant frère Jérôme d'Ascoli pour lui succéder. Tout à son rôle, il anime le concile et le* 6 *juillet, à la IV*e *session, sa science, son habileté, sa connaissance de leur langue peut-être, sûrement sa sainteté, obtiennent des Grecs qu'ils abjurent le schisme et reconnaissent la primauté du Pontife Romain. Le lendemain* 7 *il tombe malade, d'épuisement sans doute. Il meurt dans la nuit du* 13 *au* 14 *juillet à l'âge de* 53 *ans. Il fut enseveli dans l'église de son Ordre à Lyon, en présence du Pape et des Pères. Le Pape avait ordonné que tous les prêtres célébrassent trois messes à ses intentions ; l'oraison funèbre fut prononcée par le cardinal dominicain Pierre de Tarentaise, sur ce texte :* Doleo super te, frater mi Jonatha ! « *Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère* »; *et elle fut interrompue véridiquement par les pleurs.*

Pour achever son histoire temporelle, ajoutons qu'en 1434, *à l'occasion de la translation de son corps, un bras en fut détaché et transporté à Bagnorea. En mai* 1562, *le corps* (*moins ce bras et la tête qui en fut alors retirée et cachée*) *fut brûlé par les Huguenots. La tête elle-même disparut durant la tourmente révolutionnaire.*

Sixte IV, pape franciscain, canonisa saint Bonaventure le 14 *avril* 1462; *Sixte V, autre franciscain, l'éleva au rang des docteurs, le* 14 *mars* 1587, *approuvant le titre de « Docteur Séraphique » qui lui était attribué. Sa fête se célèbre au* 14 *juillet, jour de sa mort.*

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE ÉCRITE DE SAINT BONAVENTURE

I — NOMENCLATURE DES ŒUVRES

LE STYLE DU « SÉRAPHIQUE DOCTEUR ».

1. *Saint Bonaventure est l'un des auteurs les plus abondants qu'ait produits l'Église latine et l'un des plus littérairement parfaits. Ses ouvrages sont nombreux et quelques-uns d'importance considérable; même après que les sagaces et sévères Franciscains de Quaracchi eurent éliminé cent huit écrits non authentiques, et rangé parmi les douteux ou suspects d'interpolations excessives une vingtaine d'autres traités qui tous avaient été attribués au Saint, ils ont rempli de ses œuvres certaines les neuf volumes* in-folio *de leur admirable édition.*

La doctrine du Docteur Séraphique est incomparable de profondeur, d'ingéniosité et d'ingénuité, oserions-nous dire : sa modestie dans l'affirmation et dans la discussion y égale la richesse de l'information; son caractère et son charme, reconnus depuis toujours et par tous, c'est que la hauteur et la pénétration de son génie partout s'accompagnent d'une discrète et presque invisible onction, qui n'est point dans les mots mais dans les choses, de sorte qu'en même temps l'esprit est illuminé, ravi, convaincu par la véracité du dire et le cœur porté à l'action.

La langue est digne de la pensée. Sauf pour les Conférences *des dernières années, qui ne nous sont parvenues*

qu'en reportations, *c'est-à-dire par l'intermédiaire d'auditeurs, nous pouvons reconnaître en saint Bonaventure un styliste conscient de sa maîtrise. Aucune recherche d'écriture, mais un souci de netteté, de précision, qui incarne chaque notion dans la parole adéquate et transforme la phrase en organisme vivant; aucune recherche, disons-nous; car nous ne pensons pas que le parti ordinairement ternaire de ses divisions et subdivisions, et le rythme de sa période fidèle aux règles du* cursus, *obéissent uniquement à l'instinct de plaire ou de mettre en valeur son habileté; mais à l'inspiration de l'exemplarisme ou au souci d'une technique professorale.*

Le latin est la langue maternelle des scolastiques; leur terroir est le Quartier Latin; *mais ils ne s'expriment pas en formules calquées sur celles des Romains de la belle époque, figées et inertes; leur latin est vivant; vocabulaire et syntaxe se plient aux besoins de leur pensée; la plupart ont d'ailleurs plus souci d'expression claire que de bonne latinité. Saint Bonaventure est un classique parmi ses contemporains; son vocabulaire, minutieusement adapté à sa pensée, reste fidèle à l'étymologie dans ses créations; sa phrase est limpide comme sa doctrine; articulée sur des conjonctions causales ou coordinatives, elle affecte une rigueur quasi algébrique dont on est surpris de voir sourdre l'onction.*

NOMENCLATURE DES ŒUVRES.

2. *Nous présentons d'abord la nomenclature de ces œuvres, sous leur titre latin et dans l'ordre de l'édition de Quaracchi; puis sommairement l'indication de leur contenu :*

I. — ŒUVRES THÉOLOGIQUES.

1° Commentarii in IV Libros Sententiarum (1245-1248; *avant* 1257), *tomes I à IV.*

2° Quæstiones disputatæ : VII de scientia Christi; VIII de mysterio Trinitatis; IV de perfectione evangelica (*tome V*).

3° Breviloquium (*avant* 1257).
4° Itinerarium mentis ad Deum (*octobre* 1259).
5° De reductione artium ad theologiam.
6° Collationes in Hexaëmeron (XXIII) sive Illuminationes Ecclesiæ (*printemps de* 1274).
7° Collationes de VII Donis Spiritus Sancti (1267?).
8° Collationes de X Præceptis (1268?).
9° Sermones selecti de rebus theologicis.

II. — Œuvres exégétiques.

1° Commentarius in Librum Ecclesiastis; 2° in Librum Sapientiæ; 3° in Evangelium Joannis; 4° Collationes in Evangelium Joannis (*tome VI*); 5° Commentarius in Evangelium Lucæ (1248) (*tome VII*). *En plus deux ouvrages d'authenticité douteuse.*

III. — Œuvres spirituelles (*tome VIII*).

1° De Triplici Via *alias* Incendium amoris.
2° Soliloquium de quatuor mentalibus exercitiis.
3° Lignum vitæ.
4° De V festivitatibus Pueri Jesu.
5° Tractatus de præparatione ad missam.
6° De perfectione vitæ ad sorores.
7° De regimine animæ.
8° De sex alis seraphim.
9° Officium de passione Domini.
10° Vitis mystica.

(*Ce même tome VIII contient en outre huit opuscules de spiritualité d'authenticité douteuse, dont nous ne donnons pas la nomenclature; leur origine bonaventurienne est très vraisemblable, mais les preuves externes manquent.*)

IV. — Écrits concernant l'Ordre (*tome VIII*.)

Quatorze traités d'importances et de tendances diverses, soit polémiques, répondant aux attaques des adversaires, soit parénétiques, exposant les obligations de la Règle et

exhortant à son observance; de plus les actes officiels de son généralat, lettres et ordonnances.

Nous signalons :

8° *Constitutions générales dites de Narbonne.*

11° *Lettre contenant XXV points mémorables.*

12° *Lettre sur l'Imitation du Christ.*

13° *et* 14°. *Vies de saint François appelées* Legenda major *et* Legenda minor.

V — Sermons (*tomi IX*).

1° Sermones de tempore.
2° Sermones de sanctis.
3° Sermones de Beata Maria Virgine.
4° Sermones de diversis.

(*En tout : 475 sermons, à quoi on peut joindre un petit traité de* la Prédication *et quelques opuscules douteusement authentiques*).

CONCLUSION.

3. *On ne voit pas ce qu'il faut admirer davantage, écrit un biographe du Saint après avoir transcrit cette imposante liste d'ouvrages, des dons de saint Bonaventure ou de son merveilleux talent, ou du nombre et de la variété de ses œuvres; ou encore de son zèle infatigable : alors que professeur d'Université et l'oracle de son École et général d'un grand Ordre, il pouvait estimer faire assez pour le Christ et son Église, il s'astreint à porter la parole aux plus humbles auditoires.*

II. — PRÉSENTATION DES ÉCRITS

DESSEIN DE CE CHAPITRE.

4. *Dans la présentation rapide des œuvres du Docteur Séraphique à nos lecteurs, nous ne nous astreindrons pas à suivre l'ordre que, pour des raisons excellentes mais différentes de celles qui doivent nous guider, ont adopté les éditeurs du Saint.*

Déjà notre énumération s'est restreinte aux traités d'intérêt général; nous n'avons pas détaillé par leurs titres les écrits concernant l'Ordre, encore qu'ils soient remplis de doctrine scripturaire, morale, ascétique, d'une richesse inestimable; nous en retrouverons les éléments ailleurs, car le savoir de saint Bonaventure se caractérise entre autres marques par une étonnante unité. Tout est pour lui, tout est par lui centré en Dieu, causa essendi, ratio intelligendi, ordo vivendi, *cause de l'être, raison du connaître, ordre de vie, et centré par le Christ, unique et septiforme Médiateur entre Dieu et sa création.*

Nous parlerons donc d'abord de ses œuvres exégétiques et de sa prédication; ensuite des écrits théologiques; en dernier lieu, selon le dessein de cet ouvrage et de la collection à laquelle il appartient, de ses écrits spirituels.

*
* *

A. — Œuvres exégétiques.

5. *Nous possédons quatre grands commentaires exégétiques de saint Bonaventure : le premier en date et le plus volumineux de tous est le commentaire sur l'Évangile de saint Luc, par lequel il a débuté dans l'enseignement; celui du Livre de l'Ecclésiaste, celui du Livre de la Sagesse, et enfin son Commentaire de l'Évangile de saint Jean. De ce commentaire, on rapproche les* Collationes in Evangelium Joannis, *composées non d'une explication suivie de tout le texte, mais d'annotations, de gloses, de plans d'instructions, rattachés à divers passages de l'Évangile.*

On pense avoir dans ces fragments, dont beaucoup d'ailleurs sont importants, des notes prises par le Saint pour son usage personnel, méditations ou prédications. Les Commentaires sont d'une tout autre composition.

Pour les apprécier avec justice, il faut les comparer avec les œuvres semblables des exégètes de la même époque et les plus grands, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Hugues de Saint-Cher, et non avec ceux de la nôtre.

Les questions historiques, philologiques, critiques qui abondent dans les expositions modernes, souvent au détriment de l'intelligence du texte, n'étaient pas au moyen âge entièrement négligées, mais elles étaient traitées selon les ressources du temps, qui étaient restreintes. On donnait au contraire toute l'attention au sens des mots, à l'enchaînement des idées, à la valeur dogmatique et morale des sentences. De plus le souci de ne pas détorquer à des interprétations arbitraires la parole de Dieu, de suivre pas à pas l'enseignement traditionnel des anciens dans cette interprétation, entraînait les expositeurs à tisser leurs explications d'extraits de l'Écriture et des Pères. Ils donnaient en conséquence une grande autorité à la Glose, *commentaire courant inséré dans la marge ou entre les lignes des Bibles (manuscrites) et précisément composé de telles citations.*

Il en résulte une grande similitude de substance entre les commentaires de cette époque. La diversité et la supériorité de l'un à l'autre s'introduisent par la plus ou moins grande abondance des sources utilisées, des rapprochements ingénieux, des divisions pratiques; or il faut avouer qu'habitués aux méthodes modernes, nous ne goûtons ces travaux que moyennant un effort que tous ne savent ou ne veulent pas faire. Ceux qui le font en sont récompensés, et spécialement à l'école de saint Bonaventure.

6. *L'Écriture livre vraiment sa richesse, qui est une communion au Verbe de Dieu, dans cette patiente étude de son sens. Non pas, comme le supposeraient quelques-uns, d'un sens étranger au sens littéral et historique, et qu'ils disent mystique dans l'acception d'imaginaire; mais du sens direct et premier, bien que selon sa portée il soit dénommé allégorique, tropologique ou anagogique, car allégorique signifie simplement dogmatique; tropologique, moral; anagogique, promissif; se rapportant le premier à ce qu'il faut croire, le second à ce qu'il faut faire, le dernier à ce qu'il faut espérer. Ainsi parle saint Bonaventure. Ce n'est pas qu'il ignore ou méconnaisse dans l'Écri-*

ture un sens secret et mystérieux ; mais, dit-il, personne ne parviendra à sa connaissance qu'il ne se soit rendu le texte de la Bible familier et n'en ait confié la lettre à sa mémoire ; celui qui dédaigne de commencer par ces humbles éléments ne pourra jamais comprendre ni le sens des mots ni la droite règle de leurs enchaînements ; celui qui méprise la connaissance littérale de l'Écriture ne sera pas élevé à son intelligence spirituelle (Breviloq., *Prol.*, 6).

Ce qu'il enseigne à ses étudiants, il l'a d'abord pratiqué lui-même. La lecture de ses Commentaires cause un perpétuel étonnement : il fallait que sa mémoire fût prodigieuse pour lui servir à tout propos, sur le mot le plus banal, une abondance de citations précises et originales. Et cette abondance n'est pas uniquement verbale. Elle apporte, selon le désir du Saint, la suavité à l'esprit, la rectitude à la volonté.

*
* *

B. — Œuvres oratoires.

7. *Notre Saint a beaucoup prêché et l'on réclamait sa parole partout où il passait. L'édition de Quaracchi donne quatre cent soixante-quinze sermons ou canevas de sermons. A la différence de ses œuvres doctrinales qui sont d'une tenue littéraire très étudiée, écrites ou du moins dictées de mot à mot, le plus grand nombre des sermons semble avoir été recueilli par les auditeurs. Salimbene rapporte en effet que le Saint avait pour compagnon habituel un certain frère Marc qui transcrivait ses sermons pour les conserver. Disons-le en passant, bien qu'il admirât beaucoup son supérieur — et peut-être parce qu'il l'admirait —, frère Marc ne lui passait aucune défaillance et même l'en reprenait durement, surtout quand il s'agissait de sermons au clergé. Un jour même il lui dit : « Tu travailles en artisan, non en docteur ; la dernière fois que tu as prêché, tu ne savais pas ce que tu disais ». « De quoi, ajoute Salimbene, frère Bonaventure éprouvait grande joie, à cause de sa patience*

et de son humilité; et il s'appliquait à profiter des corrections du bon frère ».

Ces « reportations » mentionnent ordinairement la date et le lieu de la prédication; elles laissent par là supposer que la collection n'est pas complète, à moins qu'on n'admette que l'activité oratoire du Saint s'est exercée principalement en France et à Paris : car nous relevons pour Paris 279 *sermons et* 81 *pour la France, plus de la moitié; alors que l'Italie ne l'aurait entendu qu'environ* 50 *fois — encore la moitié des sermons italiens sont-ils situés à Assise —, et qu'il a prêché aussi en Espagne* (3 *sermons conservés*) *et en Allemagne. Peut-être faut-il simplement conclure qu'on a été plus soigneux en France et à Paris de conserver les échos de cette parole riche de doctrine et d'éloquence.*

LA PRÉDICATION A PARIS ET EN FRANCE.

8. *La prédication parisienne présente exactement la variété des auditoires auxquels s'est adressé le Saint.*

L'Université et le couvent franciscain l'ont entendu 172 *fois dans des circonstances dont beaucoup sont précisées; la communauté franciscaine* 37 *fois e* l'étude *conventuelle* 18 *fois; la communauté dominicaine* 3 *fois et* 18 *fois l'étude des Prêcheurs.*

La famille royale, c'est-à-dire le roi Louis IX et sa maison, les princes et princesses, nobles et dignitaires, et sans doute aussi les gens de service, a écouté 26 *fois le saint prédicateur; les occasions des sermons sont souvent déclarées et le lieu, qui fut parfois la Sainte-Chapelle du Palais, alors dans toute la fraîcheur de sa construction* (1246-1248).

Saint Bonaventure a parlé aussi à la cathédrale et devant le peuple, au chapitre de Notre-Dame, aux Clarisses, aux Chartreux, à d'autres communautés ou groupements parisiens.

Hors de Paris, c'est à Lyon avec 47 *sermons, et à Assise avec* 28 *sermons que sa parole est le plus entendue. Mais on l'écoute dans le Midi, à Montpellier, Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Marseille; puis à Orléans, à Tours, à Sens, à*

Meaux, à Reims, à Arras, à Rouen devant son confrère Eudes Rigaud; au retour, ses sermons jalonnent son itinéraire, à Cluny, à Mâcon, à Vienne, à Arles.

Où qu'il se trouve, il faut qu'il parle; chez ses frères toujours, presque toujours aussi chez les Dominicains, souvent au clergé et au peuple. A Rome, à Assise, à Viterbe, à Pérouse, à Orviéto, il a parlé plusieurs fois devant la curie pontificale et le Pape.

PRÉDICATION EN FRANÇAIS POPULAIRE.

9. *Néanmoins Paris reste de loin le plus favorisé; cette simple constatation ne manque pas d'intérêt pour nous : car docteur de Paris, c'est à Paris qu'il a exercé son activité doctrinale. Il y débuta par ses commentaires de l'Écriture et des Sentences, il y termina glorieusement sa carrière par ses Conférences sur les Dons du Saint-Esprit et sur l'Hexaméron. Ainsi avons-nous, Français, le droit d'inscrire saint Bonaventure parmi nos gloires nationales. Et peut-être parmi les artisans de notre langue.*

Il est vrai que les textes et les résumés qui nous sont parvenus de ses sermons se présentent naturellement en latin; et que sans doute fut-ce en cette langue, qui était leur langue, qu'il s'exprima devant les auditoires universitaires et lettrés. Mais parlant aux fidèles, aux religieuses, à la maison du roi, il usait du langage populaire.

Nous n'en sommes pas réduits sur ce point aux conjectures.

Le 25 mars 1273 (1), fête de saint Marc, s'adressant aux religieuses de saint Antoine (des Quinze-Vingts fondés par saint-Louis en 1260), il dit en effet :

« Encore que je ne parle pas bien le français, la parole de Dieu que je dois vous annoncer ne perdra pas sa valeur. Vous n'aurez donc pas souci de mes fautes, puisque vous pourrez me comprendre suffisamment ».

Ce sermon n'est certainement pas unique. La différence

(1) Sur cette date qui n'importe pas ici, le Père Jules d'Albi est d'accord avec le Père Mandonnet.

marquée de styles qu'on peut relever entre les résumés publiés par Quaracchi ne proviendrait-elle pas de ce que les uns ont été pris directement d'un sermon latin, et les autres simultanément reportés et traduits d'un roman imparfait? Car n'oublions pas que si le français est déjà « la parlure délectable » louée par Brunetto Latini (mort en 1294), le maître de Dante, c'est dans sa forme littéraire, telle que nous la révèlent les Mémoires *de Joinville, les poèmes de Thibault de Champagne et de Rutebœuf. Le parler populaire restait beaucoup plus enveloppé de ses langes romans; aussi bien en France qu'en Italie, saint Bonaventure pouvait sûrement se faire comprendre dans la langue du peuple. Presque toute sa vie s'écoula en terroir français. Si le latin était pour lui, comme pour les clercs jusqu'au XVI^e siècle, l'idiome naturel. il est impossible que le français, même le français littéraire des amis et conseillers de saint Louis, le sire de Joinville et le comte de Champagne, ne lui fût pas familier, sinon à parler, du moins à comprendre.*

UN SERMONNAIRE COMPLET.

10. *L'édition de Quaracchi publie quatre séries de sermons :*

1. Sermones de tempore, *adaptés aux temps liturgiques.*
2. Sermones de Sanctis, *panégyriques des saints.*
3. Sermones de Beata, *sur la Vierge Marie, véritable somme mariale où s'épanche l'âme de celui dont la liturgie chante :*

> Virginis Christi Genitricis almæ
> Corde transfixæ meditans agonem
> Jugiter nutris, geminasque flammas
> Dulcis amoris.

« De la Vierge pure, Mère du Christ, transpercée en son cœur, méditant le combat, pour elle tu nourris toujours la double flamme, d'un tendre amour ».

4. Sermones de diversis, *sur divers sujets.*

Nous disons plus loin pourquoi les trois séries des Conférences *et les quatre* Sermons théologiques *ont été rangés parmi les œuvres théologiques et non parmi les œuvres oratoires.*

* * *

C. — Œuvres théologiques.

I. — LES COMMENTAIRES SUR LES QUATRE LIVRES DES SENTENCES.

11. « *Parmi les ouvrages scolastiques de saint Bonaventure, ce commentaire occupe la première place. Tout ce qu'il a écrit ensuite s'y rapporte, comme à sa source principale et à son solide fondement. Si le Saint n'avait pas été, vers la fin de sa carrière, poussé par les circonstances à donner ses conférences* in Hexaëmeron, *il n'eût peut-être pas été possible de comprendre et d'admirer la plénitude de la doctrine déjà réalisée par son Commentaire des Sentences. Les questions philosophiques et théologiques agitées de son temps y sont expliquées avec tant de pénétration, de profondeur, d'abondance, que les écrivains postérieurs n'ont plus qu'une voix pour louer et exalter cette œuvre magistrale. Plusieurs ont affirmé que ce travail d'un jeune homme de vingt-sept ans soutient la comparaison avec la splendide et gigantesque* Somme *de saint Thomas, œuvre de toute une vie* ».

Ces Commentaires représentent l'enseignement parisien de notre docteur, entre 1245 *et* 1248. *Ils étaient sûrement terminés avant* 1257, *date de sa maîtrise et de son généralat. Le IV*e *livre a probablement été donné le premier; il est le moins parfait et sa doctrine suit plus étroitement celle d'Alexandre de Halès.*

Nous serait-il permis d'indiquer brièvement en faveur de nos lecteurs moins avertis ce que sont les Sentences *dont ils rencontrent souvent la mention, sans pouvoir se renseigner sur leur nature, les ouvrages à leur portée n'en parlant pas?*

Les Sentences *sont en fait un manuel de théologie, mais un manuel à l'usage des maîtres, un texte que ceux-ci*

commenteront à leurs disciples. Le nom de l'ouvrage lui vient de ce qu'il présente des sentences *recueillies dans l'Écriture Sainte, les Pères, les décrets conciliaires, encadrées déjà d'arguments dialectiques, et systématiquement ordonnées en exposé complet de la doctrine.*

On peut dire en gros que le premier livre traite de Dieu, des personnes et des attributs divins, en 48 distinctions ou chapitres; le deuxième, de la création et des créatures (44 chapitres); le troisième, de l'Incarnation et de ses conséquences (40 chapitres); le quatrième, des sacrements et des fins dernières (50 chapitres).

Leur auteur, Pierre, appelé Lombard ou le Lombard, mourut évêque de Paris en 1159. Il avait longtemps enseigné la théologie à Notre-Dame, où il fut, comme écolâtre, *un des successeurs d'Abélard. L'œuvre, achevée vers 1150, s'imposa par sa valeur sur toutes les tentatives similaires, et la* Somme *de saint Thomas ne la fit pas délaisser. Durant au moins trois siècles, les* Sentences *furent lues, c'est-à-dire commentées, par les plus grands théologiens. Le IV^e^ Concile de Latran (1215) approuva solennellement l'ouvrage et, fait presque unique, en cita nommément l'auteur.*

Dans son commentaire saint Bonaventure propose le texte du maître, puis sa propre division du texte et les questions à traiter; il présente son enseignement en articles, eux-mêmes divisés en questions; en chaque question, il établit ses bases doctrinales, corroborées de leurs preuves, sans taire les arguments contraires. Enfin il conclut et résout les difficultés. La dernière question de chaque distinction est une critique de la lettre du maître.

Cette méthode qui est la sienne, quoi qu'il doive aussi en cela à son maître Alexandre de Halès, est si logique et si claire, qu'elle s'est à peu près imposée à tous les scolastiques.

II. — *BREVILOQUIUM.*

Nous traduisons par Bréviloque, *bref discours, à l'imitation de* Soliloque, *équivalent latin de* monologue *qui est grec.*

12. « *L'étude de la doctrine, à travers les sentences de la Bible, des saints Pères et des docteurs, devient chose si longue et si fastidieuse, que beaucoup de jeunes gens la prennent en dégoût. Il leur semble porter des pas incertains dans les fourrés d'une forêt obscure! Aussi, prié par nos élèves, nous avons consenti à résumer pour eux, dans un bref discours,* Breviloquium, *les hauts enseignements de la théologie, les appuyant de leurs raisons intelligibles. Nous ne dirons pas tout, mais l'essentiel, selon notre mesure de savoir qui est petite* ».

L'auteur lui-même dans le Prologue *de ce traité,* nº 5, *nous instruit de la nature et de l'occasion de cet ouvrage. Il a composé, à l'usage des étudiants, une somme maniable, un manuel de théologie.*

Mais que ces mots ne nous fassent pas illusion. Le Bréviloque *n'est pas un simple résumé du Commentaire. Ce serait déjà beaucoup. Il est un ouvrage original, neuf, synthétique: soit parce que l'auteur y dépasse et complète en beaucoup de points sa doctrine des* Sentences *et même des* Questions disputées; *soit parce qu'il rattache méthodiquement toutes les vérités enseignées et crues à la Première Vérité qui est Dieu. Cette appréciation est de Gerson, qui égale le* Bréviloque *à l'*Itinéraire... « *Depuis trente ans et plus, dit-il, je me suis rendu familiers ces deux petits traités, les lisant sans m'en lasser, les ruminant, non seulement dans leurs sentences, mais jusque dans leurs mots. Et voici qu'après tout ce temps, ils sont toujours pour moi neufs et pleins de goût* ». *Il aurait voulu voir ce livre entre les mains de tous les étudiants. Un moderne, Scheeben, pense comme Gerson:* « *Mieux qu'un manuel, dit-il, ce livre est un écrin et chaque mot apporte la solution d'une question. A la lumière des principes fondamentaux de la foi, il développe la science théologique avec une concision lumineuse et savoureuse* ». *Il mérite tous ces éloges.*

D'une part la limpidité, la sobriété, l'élégance du style, jointes à la simplicité, la netteté, l'harmonie de la composition; et d'autre part la clarté, la richesse, la profondeur de la doctrine font de ce « Manuel » une œuvre unique

parmi les ouvrages similaires, admirable du double point de vue de la forme et du fond, de l'expression littéraire et de la pensée. Son auteur n'avait pas trente ans quand il produisit ce chef-d'œuvre.

13. *Gerson nous a déjà signalé la méthode du livre. Voici les propres paroles de l'auteur :*

« *La théologie traitant de Dieu, premier Principe, en tant que science elle se doit de tout ramener à Dieu comme au principe premier et suprême; ainsi, en assignant les raisons des choses exposées dans ce traité, me suis-je efforcé de les prendre à partir de ce divin Principe, montrant que la vérité de la théologie est* de par *Dieu,* de *Dieu,* selon *Dieu et* pour *Dieu ; que la science en est une et ordonnée et qu'elle mérite bien son nom de* Théologie ».

Et il ajoute modestement : « *Si l'on trouve en cet ouvrage quoi que ce soit d'imparfait, d'obscur, de superflu, ou de moins juste, qu'on m'en accorde le pardon à cause de la brièveté de mon temps, la multitude de mes occupations, l'insuffisance de mon savoir ; si c'est du bien, qu'on en rende à Dieu seul l'honneur et la gloire* ».

Après un prologue, où sous le nom d'Écriture Sainte il parle de la science sacrée, de sa valeur, de la méthode à suivre pour la comprendre et l'expliquer (ce préambule méthodologique est déjà lui-même d'une étonnante richesse), saint Bonaventure expose en sept Traités l'universalité de la science théologique :

I. De la Trinité de Dieu,
II. De la création du monde,
III. De la corruption par le péché,
IV. De l'Incarnation du Verbe,
V. De la grâce du Saint-Esprit,
VI. De la cure sacramentelle.
VII. Du jugement final et de ses suites (1).

(1) Nous donnons dans le présent ouvrage le livre Ventier et plusieurs chapitres du *Breviloquium*.

III. — QUÆSTIONES DISPUTATÆ.

14. *Notre sentiment personnel que sous sa brièveté le* Breviloquium *est une œuvre égale à l'inépuisable et majestueux* Commentaire des Sentences *nous a porté à les rapprocher dans notre exposition. Mais ce n'est point mésestime des* Questions disputées.

Disons un mot de la nature des traités ainsi intitulés.

Les maîtres en théologie de cette époque avaient coutume de disserter de divers points de doctrine, plus largement et savamment qu'ils ne pouvaient le faire dans le cours ordinaire de leurs expositions des Sentences *du Lombard, où ils s'adressaient à des étudiants. Ils s'y adonnaient en des réunions plus solennelles où les autres maîtres étaient conviés. Une question était proposée, les arguments pour et contre apportés parfois en grand nombre; le maître présentait sa conclusion et rétorquait les opinions opposées. Parfois, au lieu d'un sujet unique et déterminé, le maître s'offrait à répondre aux questions posées* ad libitum, *d'où le nom de* quodlibeta *donné à ces joutes scolaires. Pic de la Mirandole s'est rendu célèbre par un tel défi, et l'abus de la chose attaché au mot a un sens péjoratif que l'institution ne méritait pas.*

Saint Bonaventure s'est accordé à l'usage; et même il l'établit dans l'Ordre : au Chapitre général tenu à Paris en 1266, *une discussion* quodlibétale *fut célébrée et la coutume s'en observe depuis.*

*Nous connaissons, dans la littérature théologique des XIII*e *et XIV*e *siècles, manuscrite et même imprimée, une masse imposante de* questions disputées. *Celles de saint Thomas,* De Potentia *et* De Veritate, *sont justement célèbres. Et nous comprenons pourquoi leurs sujets sont les plus ardus et les plus sublimes de la théologie. Elles ont été débattues dans l'assemblée des maîtres.*

Saint Bonaventure parle, dans les trois groupes de questions qu'il a traitées, de la science du Christ, *du* mystère de la Trinité *et de* la perfection évangélique.

Les sept Questions de la première série lui donnent l'occasion de disserter des modes de la connaissance divine

et sur la participation que l'âme humaine du Christ en peut obtenir, et par conséquent de manifester non seulement la profondeur et la subtilité de son esprit, mais en outre l'abondance et la variété de sa documentation; il apporte dans son argumentation les textes de l'Écriture, cela va de soi, et aussi ceux d'Aristote, de Boèce, d'Augustin, de Scot Erigène, pour ne nommer que les plus fréquents. Il a d'ailleurs affaire à forte partie, car c'est par dix, douze, quinze et même vingt qu'il doit résoudre les difficultés soulevées par ses doctes auditeurs.

On conçoit de là que les huit Questions où il traite du Mystère de la Trinité soient encore plus éblouissantes, c'est le mot, de science et de doctrine. La pensée du saint Docteur a mûri depuis qu'il a exposé le sujet dans son Commentaire. Il part de la certitude que nous pouvons avoir de l'existence de Dieu, et de la foi que nous devons accorder au mystère; et c'est un vrai traité de la certitude intellectuelle, *par la raison et par l'autorité; puis il établit la non-contradiction de la Trinité dans l'unité, par l'examen des attributs essentiels, simplicité, éternité, infinité, nécessité; et c'est une* métaphysique de l'Être *qui emporte la conviction.*

Les quatre Questions suivantes : De la Perfection évangélique, *sont d'une tout autre venue. Elles traitent, toujours avec la même abondance de doctrine et la même profondeur de pensée, mais d'une abondance débordante du Christ et d'une profondeur enracinée en lui, de l'humilité, racine de la perfection chrétienne; de la pauvreté mais d'une façon digne d'un émule de saint François; de la continence, et de l'obéissance. C'est dans cette dernière Question, à l'article troisième, qu'il parle de l'obéissance due au Souverain Pontife avec une plénitude telle que les travaux des théologiens postérieurs n'ajouteront aucun élément appréciable à la doctrine par lui proposée.*

IV. — DE REDUCTIONE ARTIUM AD THEOLOGIAM.

§ 15. *Le titre de cet opuscule non seulement n'est pas d'une traduction facile, mais de plus il ne s'applique pas exacte-*

ment au sujet traité ; il n'est pas ancien et la tradition manuscrite en est incertaine ; il pourrait être, et plus suggestivement : Liber de ortu scientiarum, Livre de l'origine des sciences. *Si l'on traduisait :* De reductione artium ad theologiam *par* De l'accord des sciences avec la foi; *ou mieux encore :* De la hiérarchie des sciences par rapport à la foi, *on aurait une assez juste idée de la matière incluse.*

Sbaralea dans son Supplément (*aux* Scriptores O. M. *de Wadding, p.* 146, *col.* 2) *fait cette remarque : Ce traité pourrait être appelé et même l'a parfois été :* De illuminationibus, *parce qu'il a pour objet les six visions que notre savoir implique des choses.*

Saint Bonaventure en effet classe en cet opuscule les sciences d'après leur principe formel, c'est à savoir la lumière sous laquelle est considéré leur objet, soit :

(1) *la lumière extérieure qui rend possibles les arts et métiers;*
(2) *la lumière inférieure, celle de la connaissance sensible;*
(3) *la lumière intérieure qui est double : celle de la connaissance rationnelle, et*
(4) *celle de la conscience morale;*
(5) *la lumière supérieure, ou de la connaissance salvifique; qui elle-même est double, nous étant communiquée par la grâce interne et*
(6) *par la révélation externe.*

Or toutes ces lumières disparaîtront, ainsi que les savoirs qu'elles engendrent dans la lumière éternelle du Septième Jour.

16. *On soupçonne que l'unique chapitre en* 26 *paragraphes de cet opuscule, d'ailleurs débordant d'aperçus, de notions, de théories, est le germe fécond prêt à éclater, à croître, à s'épanouir dans l'immense frondaison des* Collationes in Hexaëmeron.

V. — *LES CONFÉRENCES SUR L'*HEXAMÉRON.

Car c'est bien d'illuminations que traitent ces conférences, et Quaracchi leur donne comme sous-titre, sur la foi des manuscrits et des éditions : Sive Illuminationes Ecclesiæ.

Ce titre In Hexaëmeron, *c'est-à-dire* sur [l'œuvre] des six jours, *provient de ce que l'auteur avait entrepris d'y commenter les cinq visions que Dieu prend de son œuvre dans le récit de la Genèse, où Moïse répète cinq fois :* Vidit Deus quod esset bonum : *Dieu vit que la chose était bonne* » ; *et le titre de* Collationes *ou conférences leur convient mieux que celui de sermons, ordinairement réservé aux discours prononcés dans un lieu sacré sur un sujet religieux ; car il s'agit exactement de leçons données dans l'Université parisienne devant un nombre important de maîtres et d'étudiants en vue de prémunir l'auditoire, et par delà le corps universitaire, contre le péril averroïste alors grandissant à Paris.*

Ces conférences sont donc d'allure assez libre, encyclopédique ; le Saint y accumule, harmonise, synthétise les enseignements des sciences, de la philosophie, de l'Écriture et de l'histoire biblique, de la théologie spéculative et même de la théologie spirituelle ; car pour y éclairer des doctrines et réfuter des erreurs qui semblent de prime abord relever de la seule raison, saint Bonaventure fait appel à la sagesse. *à la science secrète ou peu connue que d'après le pseudo-Aréopagite on appelle* mystique.

17. *Il ne faut pas s'en étonner, et nous aurons à y insister : cet émule de saint Augustin n'admet pas que la pensée chrétienne, ou plus exactement encore la pensée des chrétiens, se meuve hors de l'allégeance du Christ.*

Et précisément cette laïcisation du savoir humain — qui commençait alors à la philosophie mais immanquablement, selon les géniales prévisions du Docteur Séraphique, allait infester la théologie tant spéculative que spirituelle — était le danger dont il avertissait ses auditeurs. De là le caractère encyclopédique de cette œuvre ; il y reprend sa théorie des sept illuminations successives de l'esprit (qu'on peut appeler aussi : Luminaires ou Visions), dépendante elle-même de la doctrine fondamentale de l'Exemplarisme ; il en exploite les conséquences dans tous les domaines du savoir et de la vie, avec une sagacité, une pénétration, une abondance qui manifestent le prodigieux développement de son esprit,

mais dans une unité de plus en plus lumineuse et féconde, depuis les jours de ses Commentaires, *du* Bréviloque *et de l'*Itinéraire. *Il était à l'apogée de son génie, au printemps de* 1274; *avant qu'il eût achevé son exposé de la cinquième vision, son élévation au cardinalat, puis sa mort prématurée interrompirent ce chef-d'œuvre.*

*Il ne serait pas imprudent de classer les vingt-trois Conférences entre les œuvres spirituelles du Saint, à cause de la plénitude d'expérience surnaturelle dont elles débordent. Les éditeurs les ont néanmoins rangées parmi les œuvres théologiques, comme ils l'ont fait pour l'*Itinéraire. *On nous permettra cependant de surseoir à parler de celui-ci.*

18. *Nous signalerons ici brièvement deux autres séries de conférences et une série de sermons insérés au tome V parmi les écrits théologiques.*

VI. — *Les Conférences sur le* Décalogue *et sur les* Dons du Saint-Esprit *sont ce que nous appellerions des* stations quadragésimales. *Elles ont été données les premières en* 1267, *les secondes en* 1268, *années probables, car la priorité de la première série sur la seconde est affirmée dans la première conférence sur les* Dons : Alias dixi vobis de lege decalogi; *et il n'est guère possible de reculer cette série après* 1268.

Nous comptons sept conférences sur le Décalogue *et neuf sur les* Dons. *Ces deux séries se complètent, comme l'observance de la lettre s'achève par la docilité à l'Esprit. Il faudrait répéter ce que nous avons plusieurs fois dit de la doctrine du Saint, fondée sur le savoir, éclairée par l'expérience, épanouie en œuvres de sainteté.*

VIII. — *Des* quatre sermons choisis sur des sujets théologiques,

le premier est intitulé : Du triple témoignage que se rend la Sainte Trinité : *c'est à savoir* dans *le ciel par la puissance, la sagesse et la bonté;* du *ciel* au *Médiateur Jésus-Christ;* sur *terre* par *ce même Médiateur. Ce sermon*

est une adaptation aux fidèles de la deuxième Question disputée avec les théologiens.

Le deuxième : Du règne de Dieu décrit dans des paroles évangéliques, *et c'est une merveilleuse utilisation des paraboles pour expliquer toute l'économie de la vie chrétienne.*

Le troisième : Du très saint Corps du Christ, *expose comment, par le sacrement, à six besoins de l'humaine misère répondent six bienfaits de la divine miséricorde ; et c'est un traité complet mais symbolique de la Sainte Eucharistie.*

Le quatrième : Le Christ unique maître de tous, *en tant que voie, vérité et vie, dans la foi, dans la science, dans la sagesse, expose une fois de plus toute la doctrine de saint Bonaventure sur la nécessaire médiation du Christ qui anime et fonde sa pensée et sa vie* (1).

On conçoit que ces sermons ne sont pas composés et écrits pour être prêchés. Ce sont des discours d'une forme moins sèche et technique que des traités scolaires. C'est pourquoi ils ont trouvé leur place parmi les écrits théologiques, et non dans les œuvres oratoires.

*
* *

D. — Œuvres spirituelles

19. *Nous en venons enfin aux écrits spirituels dont la traduction doit fournir la substance du présent volume. Car, ainsi que nous l'avons vu par la nomenclature de ses œuvres, saint Bonaventure est aussi abondant comme auteur spirituel que comme théologien spéculatif, exégète et prédicateur ; il faut ajouter : aussi puissant. Rares sont parmi les docteurs de l'Église les saints assez richements doués pour tenir le premier rang en plusieurs ordres. Ne parlons pas des Pères de l'Église ; la diversité des disciplines scientifiques ne spécifiant pas alors leur production, ils sont tour à tour et même simultanément exégètes, moralistes, théologiens, philosophes. Néanmoins on connaît saint Jérôme plutôt*

(1) Ce sermon est édité dans le présent volume.

comme exégète, saint Léon comme théologien dogmatique, saint Ambroise et saint Grégoire comme moralistes, parmi les Latins ; et l'on accorderait des épithètes semblables parmi les Grecs aux deux Cyrille, à Grégoire de Nazianze, à saint Jean de Damas, à saint Jean Chrysostome. Seul saint Augustin, dont l'œuvre écrite est immense, attache à sa couronne tous ces fleurons.

Mais entre les modernes, à part saint Albert le Grand, contemporain de notre Saint, et plus récemment saint Robert Bellarmin, les docteurs sont presque exclusivement des théologiens dogmatiques ou des théologiens spirituels. Émule en ce point de saint Augustin, avec lequel il a, non seulement par la doctrine mais par son caractère d'homme, tant de ressemblances, saint Bonaventure a excellé, excelle encore comme maître en spiritualité. Nous ne parlerons ici que des ouvrages spécifiquement ascétiques et mystiques, ainsi que l'on dit aujourd'hui, bien que cette distinction répugne à la synthèse bonaventurienne.

Nous avons signalé que les écrits concernant l'Ordre contiennent une abondante et profonde doctrine qui mériterait d'être exploitée. D'autre part, avec les éditeurs de Quaracchi, nous laisserons en outre de côté divers écrits réputés bonaventuriens, connus comme tels, mais dont l'origine ou la pureté sont insuffisamment attestées ou garanties.

I. — LA TRIPLE VOIE.

En premier lieu nous présentons le De Triplici Via.

20. *Voici nos raisons. Comme nous semble l'avoir démontré notre confrère et ami, le R. P. Jean-François Bonnefoy* (Une somme bonaventurienne de théologie mystique, *Paris*, 1937), *par la confrontation de la doctrine avec celles des dernières œuvres du Saint, cet opuscule daterait de la pleine maturité de l'auteur* (1269-1270); *son enseignement suppose en effet une expérience que l'âge seul peut conférer, même à un saint.*

Il est ensuite, selon le même expositeur, une somme *de théologie mystique; nous trouvons plus exact de dire un* Directoire spirituel, *comme peut l'être le* Livre des Exercices *de saint Ignace. Outre que le mot* mystique *est ambigu, l'ouvrage de saint Bonaventure propose à son lecteur des méthodes d'examen, de prière, d'oraison, de correction de ses tendances déréglées et d'accès à l'union divine, qui est le but même des Exercices ignatiens. Et si les différences qui éclatent dès l'abord font contester le rapprochement, on remarquera que ces différences portent non sur le dessein de l'ouvrage, mais sur la présentation de la matière et surtout sur l'âge spirituel prêté à l'exercitant, considéré ici comme un homme à convertir, un débutant qui ignore tout; là, comme un chrétien déjà formé bien que tiède, et qu'il faut pousser vers les sommets de la perfection.*

Dans cette perspective, il nous paraît permis, opportun et logique de prendre comme base de la spiritualité bonaventurienne le De Triplici Via.

Nous lui garderons ce titre, préféré par les éditeurs comme répondant mieux à la matière couverte que tous ceux qui lui ont été imposés et dont aucun ne jouit d'une tradition bien attestée. Les plus représentatifs sont : l'Aiguillon, *ou* le Tison, *ou* l'Incendie d'amour; l'Aiguillon de la conscience; l'Itinéraire de l'âme vers soi. *Aucun n'est authentique; et l'auteur y enseignant comment, par la triple voie de la méditation, de l'oraison et de la contemplation, l'âme parvient à la vraie sagesse; et de plus qu'unique est cette sagesse,* saisie expérimentale de Dieu, *d'abord sous le voile de la foi, puis dans la splendeur de la vision, mais toujours par la charité qui reste une, grâce en la voie, gloire au terme; le titre* De Triplici Via *nous paraît on ne peut mieux choisi; et nous le traduisons* La Triple Voie, *ou la Voie Triplée, à cause de son unité dans la trinité de ses éléments, de préférence aux* Trois voies, *accepté par d'autres éditeurs.*

Le nombre des manuscrits conservés, plus de trois cents, des éditions, des traductions, des imitations, adaptations ou emprunts, témoigne de l'estime singulière où toujours fut

tenu cet opuscule, mince de volume, immense en substance. Nous-même venons d'en donner aux Éditions Franciscaines *une édition comportant le texte latin, une traduction avec notes et commentaires.*

21. *En justifiant le choix du titre par les éditeurs et sa traduction par le singulier :* la Triple Voie, *nous avons déjà indiqué le contenu de l'ouvrage. Méditation, prière, contemplation ne sont pourtant que trois exercices de l'âme, selon qu'elle suit la voie de purification, illumination et perfection (ou consommation) que saint Bonaventure décrit comme étant celle que suit l'âme pour* atteindre Dieu *par le Christ et dans le Christ, qui est lui-même la Voie, l'unique Voie.*

Car ces notions de purification, illumination, perfection, de voie purgative, illuminative et unitive, traditionnelles maintenant en spiritualité, ont été introduites dans le vocabulaire chrétien par notre Docteur, qu'il se soit inspiré ou non dans leur adoption du pseudo-Aréopagite — qui d'ailleurs les emploie à propos de réalités d'un autre ordre. Et même on n'a pas manqué d'en fausser le sens et la portée en les assimilant aux états de commençant, profitant et parfait que Jean Cassien avait déterminés; de fait ils correspondent à une conception spirituelle différente, opposée même à celle du Docteur Séraphique. Car pour ce dernier la voie est unique, et les âmes s'y différencient, non par leurs états, par l'étape qu'actuellement elles couvrent sur une route en trois tronçons aboutés, mais par leurs actes posés en hiérarchique progression, ce que nous expliquerons en exposant la théologie spirituelle du saint Docteur.

L'ouvrage étant intégralement ici publié, il n'est pas utile que nous en donnions un résumé. Mais c'est d'après sa teneur, et comme pour en fournir une immédiate application, que nous avons choisi et ordonné les traités de saint Bonaventure par nous édités dans le présent volume. Qu'on se reporte à la table placée en tête de la seconde partie : Textes.

II. — L'ITINÉRAIRE.

Le livre de la Triple Voie *se caractérise par la puissance synthétique qu'il manifeste en son auteur. Il se place à ce point de vue à la hauteur du* Bréviloque, *synthèse de théologie dogmatique; l'*Itinéraire de l'âme à Dieu *n'est pas indigne de leur être associé.*

22. *Il est aussi une synthèse puissante, mais sa nature reste objet de discussion. Les éditeurs l'ont rangé, nous l'avons vu, parmi les écrits scolastiques. Beaucoup de commentateurs y voient un traité philosophique où la théologie fait irruption, soit qu'ils en approuvent l'auteur, soit qu'ils l'en blâment. Pour nous délibérément nous placerons l'*Itinéraire *parmi les œuvres spirituelles, nous rapportant au dessein de l'auteur qui est* D'INITIER L'AME A LA PAIX; *il veut la conduire par Jésus crucifié à* atteindre *la Trinité bienheureuse, à se reposer en Elle, comme en sa Fin, moyennant qu'elle sorte de soi... Il se propose d'enflammer ses désirs pour ce repos et pour cette paix, par le gémissement de la prière et par l'éblouissement de la spéculation; or la méthode qu'il enseigne n'est ni dialectique ni scolastique, non plus que son dessein. Il est vrai qu'il s'y élève par six degrés de la considération des créatures jusqu'à la contuition de Dieu - Trine et Un; et aussi que les objets de sa spéculation sont empruntés à la science philosophique et à la théologie et même premièrement au monde des sens; et encore que la connaissance de cet opuscule est indispensable pour l'intelligence de sa doctrine non seulement philosophique et théologique, mais spirituelle. Ce triple argument prouve simplement la valeur synthétique de l'*Itinéraire *et l'unité de la pensée bonaventurienne. Le saint Docteur ne sépare pas l'amour du savoir; il ne conçoit pas, il n'admet pas une philosophie qui ignore systématiquement la vraie nature de l'homme et sa totale destinée, et sa situation dans un monde régi par Jésus-Christ,* in quo omnia constant, *en qui toutes choses subsistent.*

*Nous publions de cet opuscule le texte intégral dans ce volume. Nous pouvons donc nous dispenser d'en donner ici un sommaire; et notre exposé de la spiritualité bonaventurienne, ayant continuellement en regard la doctrine de l'*Itinéraire, *en fournira des éléments d'interprétation suffisants, à défaut du commentaire détaillé qu'elle exige.*

Nul ouvrage du saint docteur n'est plus célèbre et nul n'est plus digne de lui; nul n'a plus été copié, imprimé, traduit, commenté; chose merveilleuse, d'aucun la pureté n'a mieux été respectée, car les variantes présentées par les nombreux manuscrits (plus de deux cents connus) et les éditions (dès 1502) *sont sans importance; et le fait est si rare que les éditeurs l'ont signalé. Il n'en va pas de même des interprétations. Sa sublimité et sa brièveté ont occasionné diverses erreurs qui cependant auraient pu être évitées si les expositeurs s'en étaient tenus à la doctrine du Saint, sans vouloir soit l'asservir à des systèmes philosophiques étrangers à son inspiration, soit même s'en servir pour autoriser des théories personnelles. La pensée de saint Bonaventure est admirablement une, cohérente, synthétique, harmonieuse.* Le Christ y est tout. *Quand on a compris cette unité de la pensée et de la vie du Saint, qu'on se place et qu'on se tient dans ce Centre de sa perspective, tout devient facile, lumineux et ardent. Nous espérons en donner la démonstration et la possibilité de le faire.*

L'Itinéraire *a été daté par l'auteur lui-même, du Mont Alverne, octobre* 1257. *Il venait d'être promu au généralat; il nous dit comment, se trouvant sur la sainte Montagne, trente-trois ans après la mort de saint François, aux jours anniversaires de la stigmatisation et méditant sur ce mystère, il eut la soudaine intuition de sa signification et de la voie qu'il ouvrait à l'imitation des disciples du Père stigmatisé et du Sauveur crucifié. Sans doute fallait-il l'âme de saint Bonaventure pour saisir l'amplitude de cette illumination; mais elle était là et elle nous invite à la suivre.*

23. *Ces deux traités majeurs,* la Triple Voie, *et l'*Itiné-

raire, *ont chacun leur réplique et comme leur adaptation pratique dans deux autres ouvrages du Saint :* la Triple Voie *dans le* Traité de la Perfection de la vie, *l'*Itinéraire *dans le* Soliloque des quatre exercices.

Il ne s'agit point d'ailleurs de répétition, de double emploi, mais de complément. Chaque groupe forme un ensemble, né des mêmes préoccupations, exprimant les mêmes thèmes. La Vie parfaite *descend, plus que* la Triple Voie, *dans la pratique des vertus recommandées ; l'*Itinéraire *spécule sur les données de la philosophie et de la théologie ; le* Soliloque *médite sur les conséquences morales des mêmes vérités ; on ne peut manquer néanmoins de relever de l'un à l'autre d'étroites relations.*

III. — LA PERFECTION DE LA VIE.

Le De Perfectione vitæ ad Sorores, *qui peut se traduire par* De la perfection de la vie, *ou* De la vie parfaite, *a été adressé* à des Sœurs *que les éditeurs pensent être la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, et les moniales qu'elle avait groupées sous la règle de sainte Claire au monastère royal de Longchamp. La fondation fut approuvée par Alexandre IV en* 1259 *en même temps que les constitutions auxquelles avait collaboré saint Bonaventure ; c'est donc après* 1259, *si l'identification des destinataires est exacte, que le traité a vu le jour ; de plus les ressemblances que présente ce traité avec* la Triple Voie *ont porté un récent traducteur, le R. P. Jean de Dieu, O. M. cap., à le dater d'une époque un peu antérieure à celle-ci, soit donc* 1265 *environ, Nous souscrivons à son hypothèse.*

Semblablement nous remarquerons avec lui que la destination de l'ouvrage n'en diminue pas l'utilité pour les chrétiens vivant dans le monde, du moment qu'ils prennent à cœur leur « condition chrétienne ». Sans doute on voit, à divers endroits, que pour saint Bonaventure comme pour beaucoup d'écrivains ascétiques de son époque, vie parfaite *équivaut à* vie religieuse *et même* claustrale. *La conception que devait généraliser saint François de Sales n'était pas*

explicitement comprise. Néanmoins d'une part, le ministre général des Franciscains n'ignorait pas l'innovation introduite par la fondation et la propagation du Troisième Ordre parmi les séculiers; d'autre part ses conseils de vie parfaite sont assez généraux pour convenir à tous les états, et les vertus qu'il propose s'imposent à tous. Il a trop d'expérience des âmes, une science de l'Écriture et de la Tradition trop abondante, une ardeur de zèle trop communicative, pour que ses conseils et ses exhortations ne soient pas, et perpétuellement, à la hauteur de toute bonne volonté. Chacune y trouvera le bien qu'elle réclame.

IV. — LE SOLILOQUE DES QUATRE EXERCICES.

est un dialogue, *entre l'âme qui interroge et l'homme intérieur qui répond, citant l'Écriture, les Pères, les maîtres de la vie spirituelle. Il a porté également le titre de* Méditations.

24. *La forme du dialogue a toujours été en usage et en faveur parmi les écrivains et sacrés et profanes. La Bible même ne l'ignore pas, et le* Cantique des Cantiques *est un dialogue entre l'Époux et l'Épouse. Au XII^e siècle, Hugues de Saint-Victor avait composé un dialogue entre les mêmes personnages et sous le même titre que reprit saint Bonaventure. Disons-le, le Docteur Séraphique s'est comporté envers son modèle avec une liberté que son époque, plus soucieuse d'édification à procurer que de propriété littéraire à respecter, autorisait, mais que nos habitudes modernes qualifieraient sévèrement. En résultat, le* Soliloque *d'Hugues, démarqué et éclipsé, fut oublié; peut-être le méritait-il, malgré quelques réelles beautés; celui de saint Bonaventure est encore lu.*

« *Dans l'ensemble, il est extrêmement vivant, humain; on y sent une rare vibration de tout l'homme, esprit et cœur* ». *Ces qualités expliquent sa diffusion. Il a en effet été très répandu; les éditeurs en citent* 257 *manuscrits et ne connaissent pas tout. La première édition repérée est datée de*

Cologne 1484, *incunable. Le* Soliloque *à cause de ses rapports avec l'*Itinéraire *pourrait avoir été composé vers* 1260.

Dans ces Exercices *ou* Méditations, *l'âme réfléchit sur soi-même* (ad interiora), *sur le monde* (ad exteriora), *sur la fin des pécheurs* (ad inferiora), *sur la récompense des justes* (ad superiora). *L'âme qui interroge, c'est l'être encore charnel qui voit le bien, le désire mollement, hésite devant l'effort et parfois retombe au péché. L'homme intérieur qui répond, c'est l'être de grâce, éclairé par la foi, attiré par la charité, mû par l'Esprit Saint. Il instruit, il encourage, il console et relève, il menace et il entraîne par la promesse de Dieu possédé. Nulle part — puisque nous n'entendons plus ses sermons —, nulle part saint Bonaventure ne nous apparaît plus éloquent, plus pathétique, plus perspicace et plus lyrique. Son étonnante mémoire sert merveilleusement l'ardeur de son zèle; il sait user de l'ironie, de la tendresse, provoquer la terreur et les larmes. Mais le plus remarquable et le plus digne de son génie chrétien, c'est que dans l'évocation des fins dernières, dans l'exploitation de ce qu'on nomme aujourd'hui* es grandes vérités, *il n'en reste pas au moralisme stoïcien. Sa parole est toujours gonflée, comme d'une sève généreuse, du sang du Christ et de la grâce de l'Esprit Saint.*

Ce traité est contenu dans le présent volume.

25. *Nous avons joint à la* Vie Parfaite *deux autres opuscules de même nature* (1).

v. — Le premier, De regimine animæ, *De la Conduite de l'âme, a été écrit, selon les conjectures des éditeurs, pour une princesse, fille de saint Louis, Blanche, qui épousa en* 1269 *l'héritier du trône d'Espagne. Ferdinand, son mari, mourut en* 1275, *avant d'avoir régné; Blanche revint en France, où elle mourut, fort âgée, en* 1320. *Ce qui porte à dater cet opuscule de* 1270 *environ. Il contient des allusions au*

(1) Ces deux opuscules sont compris dans les TEXTES.

Soliloque *et à l'*Itinéraire. *Dans sa brièveté, il résume et applique à une chrétienne vivant dans le monde les conseils adressés* ad Sorores, *aux moniales de Longchamp.*

VI. — Le deuxième opuscule est pris d'entre ceux qui concernent l'Ordre. Il est intitulé : Epistola continens XXV memorialia : *Épître contenant vingt-cinq points dignes de mémoire. Écrite par saint Bonaventure à un religieux de l'Ordre resté inconnu, elle a semblé, à de bons esprits, connaissant bien le Saint et l'aimant, livrer le secret de son âme. Plusieurs expressions d'ailleurs voilées laissent supposer qu'il aurait transcrit pour le profit d'un frère très aimé ses propres résolutions. Quoi qu'il en soit, la doctrine en est, dans son austérité, lumineuse et réconfortante. On date cette lettre de* 1268; *plusieurs manuscrits donnant le nom de* Pierre *à son destinataire, on a trouvé deux frères de ce nom, deux Français, l'un de la province de France (parisienne), l'autre de la province de Tours, dignes l'un et l'autre de l'affection du Saint et de cette confidence stylisée.*

26. *Nous groupons ensuite quatre traités assez différents de tenue, mais dont l'objet est le même, cette connaissance et imitation de Jésus-Christ Notre-Seigneur dans laquelle le saint fait consister l'illumination de l'âme* : (1) Lignum vitæ; (2) Vitis mystica; (3) Quinque festivitates; (4) Epistola de Imitatione Christi.

*VII. — LIGNUM VITÆ, L'ARBRE DE VIE, contient en quarante-huit articles une Vie de Jésus, adaptation du texte évangélique, simple, rapide, mais très pieuse, entremêlée de réflexions et de résolutions vertueuses. Le titre du livre et le nombre des articles correspondent au symbolisme conçu par l'auteur d'un arbre qu'on représente avec six branches opposées et bifides portant chacune un fruit et quatre feuilles. Chaque groupe de branches propose un mystère : l'*origine divine *et l'*humaine, *la* passion *et la* glorification; *chaque fruit, un attribut, conclu des quatre*

considérations que sont les feuilles. Saint Bonaventure avait formulé les considérations dans les vers de quatrains rythmés et assonancés, destinés au chant ; la mélodie originale est perdue, mais on en connaît de fort anciennes.

Le copiste d'un manuscrit du XIV^e^ siècle le mentionne en ces termes : « L'Arbre de vie décrit la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ depuis l'éternité jusqu'à l'éternité, telle que lui-même la fit connaître aussi miséricordieusement que merveilleusement à frère Bonaventure, ministre général des Frères Mineurs, grâce à une intime pénétration du Crucifix ». Allusion à la réponse qu'avait donnée le saint Docteur à saint Thomas d'Aquin, lui demandant où il avait trouvé ses arguments : « En Jésus crucifié ».

Tu Redemptoris recolens dolores,
In rubescentis lateris caverna,
Aspicis moerens, penetrasque clare
Dogmata pura.

« De ton culte entourant le Sauveur douloureux, dans la béante plaie de son côté sanglant, tu plonges ton regard : ému de compassion clairement tu pénètres la pureté des dogmes ».

Ajoutons, pour égayer notre aride présentation, que le manuscrit dont nous parlons, qui est à la Bibliothèque Nationale, Cod. 2975, *porte la mention : « Écrit pour Maître Guy, de Versailles », et ensuite, d'une autre main : « Lui-même le donna à l'Église de Meaux, en avril* 1467 ».

Ce traité, un des plus célèbres qu'ait laissés saint Bonaventure, est aussi l'un de ceux qui ont eu le plus d'influence. Il a été abondamment copié, imité, remanié et développé. Il a inspiré Ubertin de Casale dans son Arbor vitæ crucifixæ Jesu (1305) *et le frère Jean de Calvoli (de Caulibus), auteur des* Méditations sur la Vie du Christ, *attribué à saint Bonaventure jusque de nos jours, et dont l'influence sur les* mystères *n'est pas contestée.*

La liturgie du Sacré-Cœur lui a emprunté des leçons (1).

(1) On en trouvera le texte plus loin.

VIII. — VITIS MYSTICA, la Vigne mystique, *a été longtemps attribué à saint Bernard; les éditeurs eux-mêmes ont hésité sur son origine jusqu'à ce qu'ils eussent retrouvé le texte authentique. Saint Bonaventure y développe l'analogie insinuée par Jésus, disant (Joan., XV)* : « Je suis la vraie vigne »; *il applique au Sauveur dans sa Passion les propriétés de la vigne, les procédés de culture, les qualités du fruit. Le style ardent, très abondant, lyrique et affectif des développements justifie le titre donné par plusieurs manuscrits à l'opuscule :* « *Lamentation de frère Bonaventure sur la Passion du Seigneur.* » *A ce point de vue, il se rapproche du suivant :*

IX. — DE V FESTIVITATIBUS PUERI JESU : Traité des Cinq Fêtes de l'Enfant Jésus, *c'est-à-dire : la conception, la circoncision, l'adoration des bergers et des mages et la présentation au Temple.*

Le saint docteur y explique comment l'âme dévote peut spirituellement concevoir, nommer, adorer et enfin offrir le Fils de Dieu. Cet opuscule, charmant et frais, nous révèle un saint Bonaventure capable de délicieuses et poétiques inventions; j'oserai dire tout bas, qu'après les méditations de Bérulle et d'Olier sur la Sainte Enfance, ce traité m'a semblé un peu extérieur. *Mais peut-être ravira-t-il des âmes plus sensibles aux charmes puérils que n'est devenue la mienne.*

X. — EPISTOLA DE IMITATIONE CHRISTI, Lettre sur l'Imitation du Christ, *rappelle au Frère Mineur à qui elle est adressée le devoir essentiel du chrétien, et le profit qu'il trouve à baser sa vie spirituelle sur ce fondement, car pour saint Bonaventure l'imitation du Christ n'est pas une pratique excellente parmi d'autres aussi bonnes, ni même la meilleure; c'est le moyen unique de l'identification au Christ et de l'union par lui à la Trinité Sainte; ainsi qu'on le conclura droitement de l'étude de sa doctrine spirituelle.*

Nous nous bornerons à signaler pour mémoire un Office de la Passion : Officium de Passione Domini, *composé*

par saint Bonaventure à la demande du roi saint Louis, selon la Chronique des XXIV généraux. *Sa brièveté, dans son ordonnance liturgique, semble en faire le thème de méditations sur la Passion préfigurée dans l'Écriture plutôt qu'un office à réciter choralement.*

27. *LES SIX AILES DU SÉRAPHIN.*

Parmi les grandes œuvres spirituelles de saint Bonaventure, il reste à signaler et décrire un traité d'une nature particulière. Il est intitulé De sex alis Seraphin (XI), des six Ailes du Séraphin.

L'auteur y reprend le symbole sur lequel il a construit son Itinéraire, *savoir le séraphin ailé apparu à saint François sur l'Alverne, et qui était muni ou orné de six ailes, deux érigées au-dessus de sa tête, deux étendues pour le vol, deux couvrant son corps. Ces ailes représenteront ici les vertus nécessaires au prélat dans sa conduite personnelle, dans ses rapports avec ses supérieurs, dans la direction de ses inférieurs. Car le dessein de l'auteur est moins d'écrire un traité du supériorat que d'exhorter les religieux chargés du gouvernement de leurs frères au généreux et discret accomplissement des devoirs de leur état. Peut-être dira-t-on qu'en pratique le résultat sera le même. Soit. Un prélat formé par les conseils du Saint exercera avec perfection son supériorat. Cependant un traité du gouvernement devrait tenir compte aussi du cadre concret où se meut le supérieur, des entours historiques et locaux de son action.*

Nous ferons mieux comprendre notre pensée par une image.

Le saint a écrit une Légende de saint François. *Son héros y apparaît en grand module ; autour de lui, une humanité de petite dimension* figure *et* n'agit pas; *le fond du tableau est d'or ou d'azur, ou de mosaïque, sans un frémissement de vie. Conception esthétique byzantine. Giotto va venir décorer la basilique d'Assise. Dans ses fresques, François reprend sa taille et ses comparses la leur ; ils agissent ensemble dans un paysage reconnaissable. Con-*

ception nouvelle à laquelle nous obéissons encore aujourd'hui, bien qu'avec une technique perfectionnée. L'histoire moderne d'un saint tente de reconstituer l'époque, de décrire les lieux, de camper son sujet en pleine humanité. Elle essaie de nous le montrer vivant.

Le prélat orné des six ailes du séraphin est un saint de vitrail. Nous manquerions nous-même aux lois de notre temps, si nous reprochions ou songions à reprocher au saint Docteur de subir celles du sien. Bien plus, nous reconnaîtrons volontiers qu'il est merveilleusement humain et imbu de concrète psychologie, si nous comparons son œuvre aux œuvres semblables de ses contemporains qui légifèrent dans l'abstrait pour un homo sapiens *dépersonnalisé.*

28. *Nous disons le sentiment que nous ont laissé l'étude, l'usage et même un essai de traduction ou d'adaptation de cet ouvrage de notre grand Docteur; mais volontiers nous déférons au jugement de plus doctes. Nous citerons même celui du Père Bonelli reproduit par les éditeurs : « Du commencement à la fin, il présente une extrême connaissance des Saintes Écritures et un ardent désir d'aider sujets et prélats. On peut de là clairement induire avec quelle intégrité, piété, modération, prudence, sagesse et sainteté Bonaventure gouverna l'Ordre; car il n'est pas permis de douter qu'il n'ait le premier suivi les salutaires conseils qu'il donne aux autres. Plût à Dieu que prélats et sujets feuillettent jour et nuit ce livre d'or pour y apprendre les uns à saintement commander, les autres à saintement obéir... ».*

Le Père Bonelli rapporte ensuite divers témoignages; entre autres ceux de deux Pères Jésuites; l'un, italien, Julio Nigronio, qui dit : « Le livre est tellement conforme à l'esprit de la Compagnie et à sa manière de gouverner, que le Père Claude Aquaviva voulut qu'on l'imprimât et qu'on le répandît dans les provinces... »; l'autre, espagnol, Jean-Paul Foncio : « Dans notre Société, qui en matière de livres est tenue par un certain vœu, nous estimons de tant de valeur ce petit ouvrage, qu'il y obtient presque l'autorité des nôtres ».

Les éditeurs franciscains néanmoins s'étonnent qu'on ait

trouvé si peu de manuscrits d'un ouvrage si remarquable et utilisé. Mirum valde est quod pauci admodum codices tam præclari et usitati opusculi in bibliothecis inveniuntur. *Bonelli n'en connaissait que deux, à Mantoue et à Ravenne, chez les Observants. Le Père Fidèle de Fanna, cinq seulement. Encore le cinquième ne figurait-il dans la Bibliothèque de Schaffouse que sur le catalogue :* « *L'ouvrage avait été, lui dit-on, volé* ». *Le quatrième avait été transcrit d'un exemplaire imprimé à Rome en* 1591. *Ensemble ils ne donnaient que de rares variantes, signes d'une minime diffusion.*

ANALYSE. — 29. *A l'instar de l'*Itinéraire, *les* Six Ailes *comprennent un prologue et sept chapitres.*

Le prologue est court, il propose humblement son concours aux supérieurs novices, sur ce thème bibliquement développé : On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Chapitre I. — Les supérieurs doivent être choisis avec soin ; les commençants ont besoin d'un maître ; car pour se passer de maître il faut posséder quatre perfections : être illuminé par la science, rempli de ferveur et de dévotion, guidé par le seul amour du bien, humble en toute chose et stable. Ce que vont apporter les six Ailes : par les deux premières, le prélat sera irrépréhensible en lui-même ; par les deux autres, humblement obéissant à ses supérieurs ; par les dernières, capable envers ses sujets de les régir et de les porter au mieux.

Chapitre II. — Première aile : Le zèle de la justice. Il s'exerce envers quatre catégories d'hommes bons, selon leur bonté ; et aussi envers les mauvais et les tièdes. Qualités de ce zèle, ses récompenses et ses responsabilités.

Chapitre III. — Deuxième aile : Pietas, *qui est la pitié, c'est-à-dire la miséricorde : envers les infirmes, de corps ou d'esprit. Et comment il convient de soulager les uns et de supporter les autres.*

Chapitre IV. — Troisième aile : La patience ou longanimité : pour quelles trois raisons elle est nécessaire ; de quel triple bouclier elle armera le prélat ; et quel triple profit il tirera de l'adversité.

La deuxième raison qui rend nécessaire la patience est la lenteur de progrès des religieux. Avec beaucoup de finesse et de pénétration, l'auteur discerne les causes de ce qu'il faut bien nommer lâcheté et tiédeur. Or, ces causes énumérées, ses conseils tendent à armer le supérieur contre un mal qu'il supportera mais auquel (osons-nous penser), peut-être pourrait-il remédier, que sans doute il devrait essayer de guérir, même s'il n'y devait point réussir. Il serait encore temps de s'armer de patience. Et l'on aurait traité ces infirmes non en figurants, *mais en vivants dont on a charge. Sous réserve de notre impéritie.*

Chapitre V. — Quatrième aile : La vie exemplaire ; et les trois éléments de cette exemplarité de vie sont la commune observance, l'humble mansuétude et la gravité. Car le prélat doit présenter l'image du Christ dont il exerce l'autorité et la bienveillance.

Ce dernier trait est bien franciscain. Il rappelle l'admirable conseil de François à un ministre : « Si ton frère t'a offensé, pardonne-lui ; et s'il ne vient pas te demander son pardon, va le lui porter *».*

Chapitre VI. — Cinquième aile : La discrétion, c'est-à-dire la circonspection avec laquelle il faut promouvoir le bien, réprimer le mal, exiger son droit, corriger les défaillants ; accorder à tous ce qui est nécessaire pour le corps et pour l'esprit ; et refuser le superflu, l'inutile, le dangereux. Et c'est envers soi-même que cette circonspection doit d'abord s'exercer par la pureté de la conscience, la droiture de l'intention, et la bénignité à l'exemple du Christ. C'est le modèle que garde sous ses yeux le saint Auteur, et qu'il veut tenir sous les yeux de son disciple. En terminant, il le met en garde contre les flatteurs et les détracteurs.

Chapitre VII. — Sixième aile : La dévotion envers Dieu : car toutes les autres vertus seront stériles sans l'onction du Saint-Esprit, qui ne s'obtient que par la prière. Or la prière, c'est d'abord l'office liturgique, puis l'oraison, enfin la garde continuelle de la Présence de Dieu. Sur le premier point l'auteur indique pourquoi l'Église a ordonné l'office choral comme une louange perpétuelle d'action de grâces

autour du Sacrifice eucharistique. C'est un bref traité de ce qu'on appelle aujourd'hui la piété liturgique.

30. *Nous avons offert à nos lecteurs une assez longue étude de ce livre dont nous ne pouvions songer à présenter des extraits vu sa nature. Cette étude reste courte et peu suffisante. Et surtout elle ne laisse pas soupçonner « l'extrême connaissance et utilisation de l'Écriture » que loue le Père Bonelli, non plus que la richesse des analyses qui dissèquent les caractères, les mobiles, les démarches des hommes. Saint Bonaventure est un admirable psychologue. Les réserves que nous nous sommes permises portent, on a pu le remarquer, non pas sur la valeur de l'œuvre mais sur l'interprétation qu'on lui impose. Les* Six Ailes *ne sont pas un* traité du gouvernement des communautés, *c'est le guide du saint supérieur.*

TROISIÈME PARTIE

LA DOCTRINE DE SAINT BONAVENTURE

I. — LA PENSÉE

AUTORITÉ DE SAINT BONAVENTURE.

1. *Nous avons au début de cette Introduction rapporté les éloges que Gerson, Sixte IV et Sixte V ont accordés à la doctrine de saint Bonaventure; nous allons, au cours de ce chapitre, citer ceux de Léon XIII. Nous aurions pu alléguer saint François de Sales et le vénérable Claude de la Colombière, dont l'autorité grandira. Disons simplement, car la brièveté s'impose, que l'autorité du Docteur Séraphique a toujours été grande dans l'Église, à juger par l'influence que sa doctrine a exercée dans les conciles, non seulement au II^e^ de Lyon* 1274 *où son activité personnelle fut prépondérante, mais à Vienne* 1311, *Constance* 1414-1417, *Bâle* 1431, *Florence* 1432 *où de nouveau se traita le retour des Orientaux, Latran* 1512. *Même au Concile de Trente, où saint Thomas fut en un tel honneur, il tint le rôle d'un modérateur entre les doctrines adverses. Le Concile du Vatican n'a rien défini que n'eût traité presque en termes propres notre Docteur.*

Dans les universités de l'Europe chrétienne, on lui dressa une chaire à côté de celles de saint Thomas, d'Albert-le-Grand, d'Alexandre de Halès, de Duns Scot; et même il détint la chaire principale à Ingolstadt, Salzbourg, Valence et Ossuna.

L'Ordre franciscain lui fut toujours fidèle; même lorsqu'il jugea que le Séraphique était complété et dépassé par Duns Scot dans la théologie de l'Incarnation ou la philo-

sophie de la connaissance, — pour fixer deux points —, l'Ordre ne l'abandonna pas; il lui garda des disciples illustres. L'un des plus fameux, le pape Sixte V, proclama saint Bonaventure Docteur de l'Église; il créa une chaire pour sa doctrine au Collège romain des XII Apôtres, et acheva l'édition générale de ses œuvres. Les Frères Mineurs Capucins le considérèrent comme leur docteur propre.

RENOUVEAU D'INTÉRÊT.

2. *D'un commun élan, les trois familles franciscaines s'unirent pour célébrer en* 1874 *le sixième centenaire de Celui qu'elles vénèrent comme leur Législateur et presque comme leur second Fondateur. Les solennités liturgiques provoquèrent un efficace mouvement de retour vers la doctrine. Mais dès* 1871 *le Révérendissime Père Bernardin del Vago, général des Franciscains, avait projeté une édition nouvelle et définitive des œuvres du saint Docteur. Il fonda à cette fin le collège de Saint-Bonaventure, à Quaracchi près de Florence, institution analogue au collège des Bollandistes par l'ampleur de son dessein, la rigueur de ses méthodes, la science de ses ouvriers, et bientôt célèbre par la perfection de ses travaux.*

Jusque-là, aucun travail fondamental de critique n'avait été mené à chef, malgré les efforts de Wadding, de Sbaralea et de Bonelli. Il existait par centaines des éditions d'œuvres séparées; la meilleure édition complète était la Vaticane de Sixte V (1588-1599) *en* 7 *in-folio, plusieurs fois reproduite. Mais il restait beaucoup d'inédits, encore plus d'ouvrages faussement attribués ou interpolés. Deux hommes surtout se dévouèrent à la tâche de recueillir les matériaux et de les ordonner, le Père Fidèle de Fanna qui mourut avant d'avoir vu paraître le premier volume; et le Père Ignace Jeiler.*

De 1882 *à* 1902 *furent édités les onze volumes in-folio de cette œuvre monumentale.*

« *Toutes les autres éditions totales ou partielles du Docteur Séraphique, écrit le Docteur A. Pelzer, se trouvent déclas-*

sées par une œuvre qui au jugement des savants les plus compétents, tels que le Père Denifle et le Docteur Baümker, constitue un modèle du genre, et répond notamment à toutes les exigences de la critique ». Il ajoute : « Ses renvois, ses scholies et ses diverses tables la rendent des plus commodes et des plus précieuses ».

Elle fut, avant l'édition par le même Collège des œuvres d'Alexandre de Halès, et pendant longtemps, la meilleure et la seule édition critique complète qu'on possédât d'un penseur médiéval. Elle a rendu possibles une étude pénétrante de la doctrine, son appréciation judicieuse, la réfutation d'interprétations tendancieuses et fausses.

LES CARACTÈRES DE LA DOCTRINE.

3. *La doctrine de saint Bonaventure n'a pour objet rien de moins que toute la science scolastique : exégèse, théologie spéculative et pratique, spirituelle, et aussi philosophie ; la nomenclature de ses écrits nous l'a montré.*

Son caractère foncier est d'être pénétrée, selon la pensée franciscaine qui l'imprègne totalement avant de trouver en elle son expression exacte et définitive, d'un immense amour du Christ, attentif, perspicace, jaloux. Elle procède d'un être entièrement chrétien, non seulement par l'esprit docile à la foi et par le cœur embrasé d'amour, mais jusque par une sensibilité disciplinée et pure.

Cette imprégnation de saint Bonaventure par l'esprit du Christ et par la vie du Christ justifie tout en lui et même ses options rationnelles. Il est d'abord un disciple, un émule, un fils de François d'Assise, et comme lui, comme Paul l'Apôtre, dans la rigueur du terme, un amant du Christ, un « autre Christ ». Mieux qu'une rencontre de pensées et de sentiments, mieux qu'une grande similitude de caractères qui néanmoins existent, cette identification au Christ explique sa docilité d'ailleurs très circonspecte, spontanée et néanmoins critique, à l'enseignement de saint Augustin.

Un tel amour du Christ fait de lui l'homme de l'Église et de la Tradition : « Mon intention n'est pas de m'opposer

aux opinions nouvelles, dit-il, mais de repenser et d'affermir les doctrines communes et approuvées ». Ce respect des théories reçues est exprimé à diverses reprises, ainsi que son attachement à son Maître *Alexandre de Halès et à saint Augustin; il garde cependant sa liberté d'opiner. Leur autorité ne l'enchaîne pas. Il redit à sa façon le* magis amica veritas : « *Il ne faut pas que l'amour pour une personne porte préjudice à la Vérité ». Il examine les raisons, pèse les arguments et n'accepte que ce qui lui paraît solidement fondé. Tout en se déclarant modestement un homme de peu de science, un pauvre compilateur, dans la critique du texte qui suit chaque question de son commentaire, il n'hésite pas à déclarer non fondées huit, puis quinze des Sentences de Pierre Lombard. Il enseigne une doctrine solide, évitant les questions inutiles ou seulement curieuses.*

RESPECT DE LA TRADITION.

4. *Suivre l'opinion commune procède aussi de son souci d'éviter l'erreur. Il ne peut supposer en effet que les grands chercheurs de vérité aient émis sans raisons valides leurs plus célèbres théories. « En remontant à leur intention on reconnaît parfois vrai ce qui d'abord avait paru faux ». C'est le principe de la critique historique. Ainsi lui arrive-t-il souvent, avec une sagesse et une sagacité dignes d'admiration, d'accorder des propositions qui à une vue superficielle eussent paru contraires. S'il ne peut les concilier entre elles ou avec la foi, il cherche la part de vérité qu'elles renferment et qui a séduit leurs fauteurs, rendant un sens juste aux expressions inexactes.*

« *Dans les questions douteuses ou difficiles qui divisent les savants, dit-il une fois, si je n'ai pu démêler la plus probable, j'ai soutenu la mienne sans pour cela réprouver les autres; d'ailleurs, dans ces occurrences, il suffit de savoir ce qu'ont pensé les maîtres; il est inutile d'entretenir les disputes; mais admettre comme certaine une proposition qui reste douteuse est offenser la vérité, autant que de déclarer douteuse celle qui est certaine ».*

Il n'est ni contredisant, ni arrogant, ni superbe; mais calme, conciliant, pacifique. Il manifeste partout un sincère respect du sentiment d'autrui, vraiment admirable dans un si vaste génie. Certes, il aurait pu s'imposer avec plus d'autorité au monde savant de son époque, s'il avait voulu soutenir avec partialité sa propre conception de l'Être, et se servir de ses puissants avantages humains pour étayer sa supériorité de penseur. Mais les qualités de sa recherche montrent à l'*évidence que l'objet en était Dieu; et encore non pas pour le connaître dialectiquement comme une notion sublime, mais pour* l'atteindre vitalement *par une saisie directe, par cette expérience active qu'il appelle* sursum actio.

SA PHILOSOPHIE.

5. *Considéré d'abord comme* l'*un des plus pénétrants philosophes de l'École, saint Bonaventure a été délaissé, puis méprisé; à mesure que la philosophie devenait plus spéculation verbale et notionnelle que savoir réel et vital, il tombait en suspicion et discrédit comme son maître saint Augustin. Mais aujourd'hui que le rationalisme a atteint le but vide de sa course vaine, et que l'effort commun est* de réintégrer la vie dans la pensée, *on s'apercevra sans doute que saint Bonaventure, comme saint Augustin lui-même et peut-être mieux que lui, est un précurseur suggestif de la* philosophie *dite* existencielle.

On a prétendu que la défaveur qui frappait saint Bonaventure, symétrique à la faveur croissante vouée à saint Thomas, provenait de ce qu'arrivant trop tard pour profiter comme celui-ci de l'enseignement d'Aristote, sa doctrine n'était qu'un thomisme incomplet qui devait s'effacer devant l'autre. Les historiens modernes de la philosophie, et très particulièrement Et. Gilson, ont fait justice de cette allégation. C'est en pleine connaissance de cause que saint Bonaventure a refusé à Aristote le crédit total que lui accordait saint Thomas; et non pas au bénéfice de Platon comme on l'a dit aussi, car si par tempérament et par affinité

augustinienne il eût été platonicien, il s'est écarté de Platon plus encore que du Stagirite : mais par fidélité au Christ.

Il a parfaitement connu Aristote. Son maître Alexandre de Halès avait introduit le péripatétisme dans son enseignement et les Franciscains l'avaient depuis longtemps accueilli et utilisé que l'École dominicaine le repoussait encore. Il a pris de lui tout ce qui pouvait être utile à l'élaboration de son propre système, la méthode logique, les classifications qui ordonnent les idées, les formules qui expriment avec concision et profondeur les principes dont l'application est fréquente. Ainsi parle A. de Margerie. Et M. de Wulf, qui n'est point suspect de partialité, dit semblablement : « Malgré ses sympathies augustiniennes non dissimulées, saint Bonaventure est, comme tous les grands théologiens de son temps, lui aussi, un péripatéticien dans le sens scolastique du mot ».

Il suffit pour s'en assurer de jeter un coup d'œil sur les tables de références dressées par les Quaracchistes au tome X de leur édition : Aristote est cité autant et plus qu'aucun des Pères, à l'exception de saint Augustin pour lequel les chiffres de renvois couvrent neuf colonnes ; Aristote obtient seulement trois colonnes, mais encore écrasantes pour les dix lignes attribuées à Platon !

Donc il connaît et utilise Aristote et n'est point platonicien. « Parmi les philosophes, a-t-il écrit, Platon a reçu la parole de la sagesse, Aristote celle de la science. Le premier considérait principalement les raisons supérieures ; le second, les inférieures. Mais la parole de sagesse aussi bien que celle de science ont été données par l'Esprit Saint à Augustin comme au principal commentateur de l'Écriture » (entendez la Révélation). Encore ne donne-t-il pas la préférence aux thèses augustiniennes parce qu'elles sont communes ; il les adopte lorsqu'elles lui paraissent mieux fondées ; il s'en écarte modestement au cas contraire.

Ainsi il accorde le titre de sage à Platon plutôt qu'à Aristote, à qui il reproche de s'être trop attaché à l'ordre sensible ; mais il blâme Platon d'être tombé dans l'excès contraire, savoir d'avoir ramené toute connaissance certaine

à l'ordre intelligible; et il approuve Aristote de l'en avoir justement repris. « Car il est hors de doute, selon que l'enseigne le Philosophe, dit-il, que la connaissance s'engendre en nous par la voie des sens, de la mémoire et de l'expérience; et c'est de là que se conclut l'universel en nous ».

6. *S'il n'a pas écrit d'ouvrage philosophique, au sens où l'on prenait le mot au siècle dernier, on a pu tirer une telle philosophie de ses écrits, en réunissant les sentences philosophiques qu'il a énoncées dans l'étude des problèmes théologiques. Car voilà l'utilité qu'il reconnaît à la philosophie : elle est une discipline mentale; elle ne crée pas son objet; elle ne suffit pas à le connaître ni entièrement ni véridiquement; elle doit se soumettre au réel à peine de ne saisir que son ombre et de tomber dans l'erreur, comme le prouve amplement l'histoire des systèmes. Elle n'est qu'une discipline; mais comme discipline elle est excellente, elle est indispensable. Il en parle avec éloge, il s'en sert avec gratitude et joie. Reste à la maintenir dans son rôle, dans ses limites; à réprimer ses abus, les excès de la dialectique et de la ratiocination et l'envahissement d'un domaine qui n'est pas le sien.*

Avant de le blâmer de cette attitude, attendons de connaître ses raisons, sa raison, qui est, comme toujours, la fidélité de sa pensée et de sa vie au Christ.

Est-il possible, et s'il est dialectiquement possible, serait-il conforme à la réalité concrète, historique, de penser et de vivre sans tenir compte du fait chrétien? de faire abstraction de la somme énorme d'idées, de notions, d'habitudes psychiques et mentales qui ont si profondément imprégné notre culture? de prétendre ignorer l'interprétation qu'il propose de l'homme, de sa nature, de sa destinée, de la nature et de la valeur du monde, de la nature et de l'action de Dieu? et surtout de méconnaître la science qu'il nous a communiquée de Dieu, science de tradition et d'expérience? Comprenons qu'il ne s'agit pas encore de contester ou de nier la vérité de cette interprétation, de discerner la part d'illusion ou de fourberie qui a permis cette imprégnation par le christianisme de la pensée et de la

vie humaines. Il s'agit de la constatation d'un fait historique et de ses conséquences.

Nous affirmerons, sans crainte d'être contredit, qu'il n'est pas plus permis, ou possible, en philosophant et pour philosopher, d'ignorer le fait chrétien et ses répercussions sur notre savoir ou sur nos mœurs, que la conquête de la Gaule par Jules César ou que l'invasion par l'Islam du bassin méditerranéen pour écrire l'histoire; si du moins l'on prétend demeurer dans la réalité concrète.

UNE PHILOSOPHIE RÉALISTE.

7. *La question s'est posée ainsi au temps de saint Bonaventure, qui concède que la philosophie est ici utile pour la résoudre* (Epist. de 3 quæst., 12.); *mais non pas entre chrétiens, car les chrétiens qui argumentaient entre eux dans les universités acceptaient toute la doctrine.*

Ils croyaient donc vivre dans un monde créé par le Christ et pour le Christ, un monde dont la réalité visible cachait et signifiait une réalité invisible, et que de cette réalité secrète mais agissante il fallait partout et toujours tenir compte. Instruits par la Révélation ils croyaient, et ainsi éclairés par la foi ils contrôlaient par l'expérience, que leur raison pouvait connaître certaines vérités avec certitude, mais non pas même toutes celles que de droit elle aurait pu atteindre, ni sans mélange d'erreur; et que d'autres échappaient totalement à sa prise; qu'ainsi la raison avait besoin d'être supplémentée jusque dans son propre domaine et dans son exercice normal. L'histoire des systèmes leur enseignait cette capacité et cette impuissance de la raison, son exigence d'un supplément d'ordre intellectuel, et la foi leur en découvrait la cause qui était que l'homme n'était plus dans son état natif. Semblablement dans l'ordre moral, le libre arbitre avait ses forces, ses impuissances relatives et absolues et le besoin d'un supplément.

Ces suppléances, gratuitement accordées par Dieu, pour le connaître et pour l'agir, s'appellent éminemment grâces. Car nous vivons en dépendance de l'Incarnation et de la

Rédemption. La grâce n'est pas constitutive de la lumière naturelle de la raison, mais dans l'état actuel, historique *de l'humanité, elle est formellement requise pour le bon usage de cette même lumière ; et cela dès les débuts ; elle assiste l'âme dans ses opérations, à partir du degré le plus humble, et les conduit à leur achèvement. Or cela est vrai non seulement du chrétien qui le croit, mais non moins de tout homme venant en ce monde, même s'il l'ignore.*

Et que nous ne connaissions cette impuissance naturelle et cette assistance transcendante que par la Révélation n'affecte point la réalité du fait. De quoi servirait cette intervention de Dieu sinon pour nous fournir cette connaissance? il suffit que la Révélation soit historiquement certaine pour engager notre acceptation du fait révélé.

Dans ces conditions une philosophie pure, œuvre de pure raison, est une chimère. Elle peut dialectiquement être construite ; vitalement, elle n'a de valeur que celle qu'elle emprunte à la réalité qu'elle méconnaît.

OPPOSITION A L'AVERROISME.

8. *Or au temps de saint Bonaventure une tentative s'élaborait en pleine Université de Paris de cette construction dialectique. Appuyée sur l'autorité et l'exemple d'Aristote qui ayant ignoré la Révélation était censé représenter la nature pure, une philosophie se constituait qui ne tenait pas compte du fait chrétien, qui prétendait à rester vraie, même dans l'hypothèse d'ailleurs inadmise de la fausseté de la Révélation.*

Avec une perspicacité géniale, notre docteur montre qu'un tel système philosophique d'abord est insuffisant à l'égard de l'incrédule : car la doctrine à laquelle il prétend amener celui-ci n'est pas une théorie à l'admission de quoi suffit une vue de l'intelligence ; elle est une vie qui engage toute l'activité humaine ; qu'ensuite, même à cet égard, le système est incomplet et par conséquent inexact dans la même mesure ; qu'enfin il est pernicieux surtout pour la théologie dans laquelle il est introduit, parce qu'il

élimine d'elle son élément vital, transcendant. Comme on l'a dit depuis : IL LA LAÏCISE.

Pour saint Bonaventure, en effet, de même qu'une philosophie purement rationnelle est impossible, illégitime et stérile, de même une théologie purement spéculative est stérile et illégitime; car l'objet de la théologie n'est pas la connaissance abstraite de vérités révélées, ni même de la suprême Vérité Révélatrice. Son objet, affirme-t-il, est une saisie expérimentale de Dieu : *car tel est le message du Christ aux hommes et sa fonction parmi eux. Ne disons pas qu'en cela le Saint est augustinien : en cela il est chrétien.*

Aussi dès les débuts de son enseignement, il s'oppose aux prétentions de cette philosophie séparée. Se mettre à l'école d'Aristote, c'est rétrograder. Mais alors, dans les années 1248-1257, *le danger n'est pas encore nettement déclaré, ni imminent. Élevé au généralat dans l'année de sa maîtrise, il semble distrait pour un temps des luttes doctrinales; il veille néanmoins; et quand autour des années* 1268-1270 *les thèses averroïstes mettent en péril l'interprétation chrétienne de la vie et de la destinée humaines, par les théologiens de son Ordre, d'abord, maîtres de l'École dont il est le chef, nommons entre eux frère Jean Peckham, il agit, et il obtient la condamnation de ces thèses par l'évêque de Paris Étienne Tempier; puis lui-même entre dans la lutte et c'est le sens de ses Conférences* in Hexaëmeron : *une offensive doctrinale contre la rationalisation du message chrétien.*

SA POSITION EN FACE DE SAINT THOMAS.

6. *Il se trouve que son émule, son ami peut-être, frère Thomas d'Aquin, est engagé dans le parti adverse par quelques thèses susceptibles d'ailleurs d'une droite interprétation mais dont la tendance apparaît périlleuse à frère Bonaventure. Il n'hésite pourtant pas à les réfuter; pas davantage non plus frère Thomas n'hésitera à se défendre et à contester vivement le bien-fondé des critiques de « ceux qui se croient peut-être seuls intelligents ».*

Il n'est question entre ces grands saints et éminents docteurs, ni de jalousie, ni d'animosité, ni d'opinions secondaires et d'opposition superficielle. Ils sont d'accord sur les principes, d'accord sur les principales conclusions, chrétiens tous les deux. Et il serait relativement facile d'amener leurs thèses à un concordisme de surface, comme sur l'injonction comminatoire de Léon XIII s'y sont exercés les scoliastes de Quaracchi : malgré quoi, la divergence éclate partout. Car il s'agit entre eux d'une différence foncière : leur interprétation du RÉEL DONNÉ. *L'un se tenant dans l'ordre notionnel ; l'autre se refusant à quitter l'ordre réel, historique, concret, où Jésus-Christ est médiateur en toute méthode, en toute connaissance, en toute activité, étant Voie, Vérité et Vie, Centre unique et universel.*

Nous n'ignorons pas qu'on dit réaliste *le thomisme, parce qu'il admet la réalité, et de l'objet, et de la connaissance de l'objet, contre les idéalismes subjectivistes. Mais il reste dans l'ordre logique de la pensée ; et c'est pourquoi il peut avec rigueur poser des distinctions réelles entre l'essence et l'existence, l'âme et ses facultés et les facultés entre elles ; et c'est pourquoi surtout, comme une algèbre et une géométrie, il peut rester vrai dans n'importe quel état de la raison. L'état réel de la raison cependant correspond à la situation historiquement donnée de l'humanité, et non à une situation abstraitement conçue ; et c'est le seul que veuille connaître saint Bonaventure (et après lui Duns Scot) ; qu'il veuille et qu'il puisse : car même nos abstractions nous laissent ce que nous sommes ; elles sont solidaires du réel dont nous les tirons, et il nous est impossible de nous évader de notre condition.*

Pour exprimer par une rapide formule antithétique l'opposition des deux docteurs, disons que saint Thomas est un philosophe chrétien et saint Bonaventure un chrétien philosophe.

Saint Thomas fut philosophe, et chrétien de surcroît. Il fait œuvre de philosophe, et si parfaitement que sa philosophie tiendrait debout même si le christianisme était faux, et qu'on peut être thomiste sans être chrétien. Le christianisme

n'est pas faux, et il n'encombre pas saint Thomas philosophe.

Saint Bonaventure est un chrétien qui s'applique à philosopher pour être plus consciemment et plus consciencieusement chrétien; pour être; selon la brève invitation de *son Père saint François*, meilleur chrétien. *Sa philosophie, c'est une foi qui cherche à se comprendre. Aussi l'éventualité de la fausseté du christianisme ne se pose même pas pour lui, car si le Christ manque à sa pensée et à sa vie, pour lui, tout s'écroule* (1).

10. *Du même point de vue. M. Gilson écrit : « Si le thomisme situe le Christ au milieu de la théologie, il ne le situe pas au milieu de la philosophie ». Saint Bonaventure le met au centre de tout : grammaire, physique, mathématique, morale, politique, métaphysique, théologie. Aussi se voit-il refuser le titre de philosophe — comme aussi saint Augustin —, et en théologie, affubler de l'épithète « mystique ». Il ne se soucierait de l'un ni de l'autre. Il n'a cure que de fidélité au réel, à tout le réel, réel sensible et matériel, réel pensé et rationnel, réel révélé, pour lui expérimental au même titre que les autres. Nous voici à la racine. Sa doctrine est profondément solidaire de sa vie, contrôlée sur l'expérience, confirmée par l'expérience. Son* Itinéraire de l'âme à Dieu *est une confidence à peine stylisée. Il y raconte comment il a atteint Dieu par la* sursum-action. *Or il sait que cette saisie n'est pas un charisme personnel, que tous les chrétiens qui s'en rendront capables et dignes y sont conviés; son d ssein est de eur en communiquer le goût, le désir, la méthode; de leur en tracer la voie.*

Aristote ne peut pas fournir une interprétation exacte et suffisante d'une réalité qu'il n'a pas connue dans son intégrité. Ne régressons point vers Aristote. Suivons Augustin, Paul, Jean, et comme eux saisissons le Christ, et par le Christ la Trinité.

(1) On aura de cette opposition fontale des deux doctrines une vue saisissante, si l'on compare les deux volumes de la présente collection dédiés l'un à saint Thomas, l'autre à saint Bonaventure. Du premier on retirera sans lui faire de dommages appréciables le chapitre VIII intitulé *Jésus-Christ*; du second il est impossible de retirer Celui qui en est l'âme.

CONCILIATION DES DOCTRINES.

11. *Cependant cette opposition ne doit pas être conçue comme tellement irréductible qu'elle excède les limites de la vérité et de la charité. L'Église a toujours uni leurs noms, leurs saintetés, leurs autorités. La précellence qu'elle a reconnue à l'Aquinate dans la théologie spéculative ne lui a pas masqué la valeur de saint Bonaventure. Léon XIII, dans la bulle* Æterni Patris *où il consacre la gloire de saint Thomas, répète les paroles de Sixte-Quint canonisant le Docteur Séraphique : « Ils sont les deux oliviers et les deux brillants candélabres de la maison de Dieu... Il existe entre eux similitude et conjonction de vertus, de sainteté, de doctrine, de mérites... Ils ont illustré la théologie scolastique qu'ils cultivèrent tous deux par leur génie sublime, leur labeur assidu, leurs immenses travaux, leurs profondes méditations. Ils en sont les princes ». Et dans sa Lettre au Ministre Général des Frères Mineurs du 13 décembre 1885, le même Léon XIII proclame la nécessité d'unir l'étude de l'un à celle de l'autre, car on connaît par eux tout ce que le moyen âge a laissé de beau et d'utile...*

« Il n'est nullement permis de douter que les catholiques, et particulièrement les jeunes gens qui croissent pour l'espoir de l'Église dans l'étude de la philosophie et de la théologie, ne trouvent une multiple utilité à lire et à relire les œuvres de saint Bonaventure, dans le temps qu'ils s'appliquent à connaître la doctrine de saint Thomas. Dans leurs écrits, comme en des arsenaux les mieux munis, ils s'armeront de glaives et de traits pour combattre vaillamment les ennemis déchaînés dans une guerre redoutable contre l'Église et contre la Société ».

L'INFLUENCE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

12. *La valeur centrale accordée à Jésus-Christ en tout ordre de réalité explique l'unité de la vie et de la doctrine de saint Bonaventure, et pourquoi appliquées à une œuvre d'une si grande unité les catégories du savoir restent inexactes*

et inapplicables. Où il a besoin de la philosophie pour affermir les préambules de la foi, car c'est son rôle, la foi par elle-même n'étant qu'un moyen de connaître et n'appartenant pas à la révélation, il philosophe; et il théologise, quand il a besoin de la théologie pour diriger l'élan de l'âme vers Dieu, car la théologie est une science principalement affective, c'est-à-dire agissante et pratique, dont la fin est de nous rendre meilleurs et de nous conduire à l'Amour.

Au fait la Révélation guide sa pensée; il utilise toutes les disciplines, de la dialectique à la contuition; il emprunte à tous les systèmes et les complète l'un par l'autre; il ne se laisse asservir par aucune discipline et par aucun système; il les rend tous tributaires de sa pensée pleine du Christ.

Faut-il le dire? Son vrai maître humain, puisque nous avons toujours et tous besoin de maîtres, et que nous n'inventons ni notre savoir ni nos synthèses, son vrai maître et modèle, le miroir en qui il a vu, connu et compris le Christ, c'est son Père séraphique, *bien plus qu'Alexandre de Halès, franciscain lui aussi par sa docilité au réel. Bonaventure a été vraiment guidé,* informé, *par François. Sans pouvoir dire tout ce qu'il a reçu de lui, reconnaissons qu'il doit à ses exemples et à ses leçons son tempérament pacifique, son humble soumission à l'Église, sa vénération pour l'autorité des théologiens; et aussi son style dépouillé, concis et rejaillissant; par-dessus tout l'esprit contemplatif : élan vers Dieu, Beauté, Amour; poursuite de ses vestiges dans la création.* Deus meus et omnia : *il a compris cette pleine exclamation, il l'a redite à sa façon* : Deus causa essendi, ratio intelligendi, ordo vivendi. *Il a mérité à son tour le surnom de Séraphique.*

Sa pensée, réaliste, concrète, conciliatrice des antinomies comme la réalité elle-même, a été sur quelques points, à cause de sa richesse, faussement interprétée; on l'a invoquée en faveur de l'ontologisme et de l'innéisme; de l'intuitionisme contre l'intellectualisme; on l'a accusée de mépriser la science de lente et rationnelle acquisition au profit de la mystique (encore ce mot ambigu!). A tort. Les textes, de prime abord les plus déconcertants, se justifient clairement,

si l'on cesse de les interpréter en fonction d'un système étranger à son réalisme chrétien; si l'on distingue avec lui l'être humain en soi *d'avec l'état où nous le voyons vivre; et la* raison naturelle en soi, *de l'usage que nous sommes capables d'en faire actuellement; et* le Dieu en soi *de la spéculation rationnelle d'avec le Dieu vivant, père de Jésus-Christ, qui s'est à nous manifesté dans son Fils...*

SAINT BONAVENTURE « MYSTIQUE ».

13. *Le mystique, d'une façon déconcertante, a-t-on dit, empiète en lui sur le philosophe et le théologien. Ainsi M. Palhoriès qui après beaucoup d'autres le lui reproche.*

Que vaut, que signifie cette assertion?

Si elle tend à dire que saint Bonaventure ne voit dans la philosophie, et même dans la théologie prise formellement, autre chose que des disciplines qui ne créent ni ne donnent leur objet; et qu'au delà de leurs démarches il enseigne de parole et d'exemple que cet objet s'offre à une saisie vitale; d'abord nous l'avons reconnu plusieurs fois, mais ensuite nous dirons hardiment qu'à des yeux contemporains, lassés des vains mirages du dialecticisme, bien loin que cette doctrine prête à aucun reproche, elle est le plus sûr titre à notre confiance; elle est la gloire de son Auteur. Et nous approuverons sa recherche dans son But, dans sa méthode et jusque dans les conditions qu'il exige de celui qui s'y adonne : « Car tu ne pourras, dit-il, comprendre les paroles de l'apôtre Paul, si tu n'as pas l'esprit de Paul », si tu ne t'es pas fait le cœur de Paul.

Ce procédé totalitaire, *qui va de* tout son être *au vrai, — appelons-le mystique pour faire bref —, est certes distinct du procédé dialectique, que nous nommerons scolastique au même titre. En est-il moins valable?*

Le scolastique cherche à atteindre Dieu comme objet de science par la réflexion et le raisonnement. Sa science ne se tourne à aimer qu'au bout de sa course — si satisfaite de soi elle n'oublie pas de se dépasser dans l'amour.

Le mystique ne s'estime pas un pur esprit; il sent en lui

frémir une humaine sensibilité; il se connaît en capacité de s'émouvoir; il possède une affectivité dont la volonté libre est le siège et qui tend au bonheur; il constate que dans l'ordre réel, amour, pensée et action se soutiennent et concourent. Il ne peut donc pas rester insensible et indifférent devant son Objet, que l'intelligence lui déclare souverainement aimable parce que souverainement vrai. Il cherche à s'unir à Lui par toutes les capacités et puissances et facultés de son être. Il pressent que l'amour seul est unitif, que l'amour doit informer toutes ses démarches, diriger toutes ses actions. Il cherche partout les traces de son Dieu dans l'œuvre de son Dieu.

Encore les deux procedés ne sont-ils pas opposés! Le second seul va jusqu'au but réel; mais ils prennent ensemble le départ.

Pour traiter et résoudre les questions qui se posent jusque dans la connaissance sapientielle, le mystique se sert de sa raison, de son savoir acquis, de son expérience, de tous les procédés par lesquels un esprit calme et maître de soi s'efforce de parvenir à la science; pour l'organisation de la vie quotidienne, pratique, il peut donner et il donne, à l'admiration des gens d'action, les règles les plus judicieuses, les plus éloignées des excès du sectarisme ascétique ou quiétiste. Nommons sainte Thérèse la Séraphique.

D'autre part, on suppose qu'arrivée au terme de sa dialectique, la science scolastique peut devenir aimante, profonde, complète, grâce au souffle mystique qui soulève l'âme. Qui doute des dons charismatiques d'un saint Thomas d'Aquin!

*Ainsi saint Bonaventure distingue très nettement la spéculation de la contemplation; la contemplation intellectuelle, de la contemplation sapientielle; la contuition, de l'intuition; bien qu'il proteste que s'arrêter à la première n'est pas légitime, ni suffisant, ni peut-être possible sans déni à l'Esprit Saint. De celle-ci il donne la méthode dans l'*Itinéraire, *de l'autre dans* la Triple *Voie. Mais la Triple Voie n'ignore pas la spéculation et l'Itinéraire conduit jusqu'à la sortie de soi et le passage à Dieu.*

C'est dit pour expliquer dans quel sens véridique et glorieux nous acceptons pour notre Docteur la qualification de mystique et qui nous a amenés jusqu'en vue de sa doctrine spirituelle, qu'on nous permette encore, avant d'entrer en cette matière, d'exposer brièvement l'influence de son attitude réaliste sur ses options théologiques.

L'EXEMPLARISME.

14. *La théologie de saint Bonaventure mérite pleinement ce nom. Elle est par excellence et foncièrement une « science de Dieu ».*

Au commencement de toute œuvre bonne, *dit-il au début de son* SOLILOQUE, doit être invoqué Celui de qui tout bien ORIGINAIREMENT procède, par qui tout bien EXEMPLAIREMENT est produit, à qui tout bien FINALEMENT revient.

Ces trois termes, qui lui tiennent au cœur et qui dans sa pensée insinuent la subsistance en l'Unique Dieu des Trois Personnes auxquelles ils sont appropriés, d'abord manifestent son humble et tendre piété, et aussi résument ses hautes et pénétrantes vues sur la nature et l'œuvre divines.

Il a profondément médité sur Dieu en tant qu'Être et en tant que Dieu, selon les deux définitions qu'en donne la Révélation : JE SUIS EST MON NOM (*Exode*, 3, 14), et DIEU EST AMOUR (1 Joan. 4,7). *Il voit la Bonté essentielle s'épanouir en Trinité* (Itinéraire, *chap. V* et *VI*). *Mais plus volontiers sa contemplation se réfugie dans le silence.*

C'est en tant que Premier Principe qu'il propose à notre étude ce divin objet : Dieu pour la créature est la cause de l'être, *la* raison du connaître, *l'*ordre du vivre, *selon la trilogie qu'il a reçue de saint Augustin et de Platon.*

Aussi toutes choses ont-elles en Dieu, plus qu'en elles-mêmes, et leur être et leur vérité et leur raison. Non qu'il nie ou conteste leur valeur, et d'être et de vérité et de vie; mais tout ce qu'elles en ont leur est un Don de Dieu; et elles ne l'ont que par participation à Dieu en son Verbe. Et il est impossible, dit-il, d'avoir l'intelligence parfaite des

choses, si l'on ne sait comment elles prennent origine, forme, et rang dans le Verbe; comment Dieu se révèle par elles.

*Nous touchons là un des éléments fonciers de la théologie de saint Bonaventure, l'*exemplarisme, *dont Et. Gilson a pu dire qu'il était au cœur de sa métaphysique, et que n'en pas tenir compte c'était s'exposer à de lamentables erreurs; et nous nous permettrons d'ajouter : s'exposer à ne rien comprendre à sa doctrine spirituelle. Disons en passant que cette doctrine est d'ailleurs commune à tous les théologiens de cette époque, non moins à saint Thomas qu'à son émule. Il s'agit en effet des relations de la créature à Dieu, et de la connaissance de Dieu à laquelle peuvent nous introduire les créatures; or, comme cette connaissance est impliquée dans toute notre activité comme régulatrice, ordonnatrice, et rétributrice, nous voyons l'importance de cette doctrine. Elle affleure partout dans les traités du Saint, elle est explicitement utilisée dans l'*Itinéraire.

La Trinité créatrice a signé son œuvre en imprimant sur ses créatures un caractère perceptible et plus ou moins expressif selon la place qu'elles occupent dans la hiérarchie des êtres et la notion de Dieu qu'elles sont aptes à révéler. Chacune d'elles présente de Dieu soit un reflet, *soit un* vestige, *soit une* image; *un reflet en tant qu'elles le manifestent confusément comme leur Auteur; un vestige, si plus explicitement elles nous le montrent comme leur Auteur puissant, sage et bon; une image enfin, et c'est le fait de la créature spirituelle, si elle porte elle-même une participation à cette Puissance, Sagesse et Bonté essentielles. Or ce serait une lacune irréparable que d'omettre dans la considération de l'Exemplarité divine Celui qui, ayant voulu prendre rang parmi les créatures, pourtant procède de Dieu; et non comme copie, mais comme Exemplaire; Celui en qui Dieu connaît, produit, illumine et gouverne toutes les autres créatures; savoir le Verbe incréé, incarné, inspiré, qui de son nom d'homme s'appelle Jésus-Christ, Médiateur unique et universel. Précisons d'abord la valeur de l'exemplarisme.*

EXEMPLARISME ET SYMBOLISME.

15. *Distinguons-le du « symbolisme » du pseudo-Aréopagite et des Victorins, qu'on appelle aussi mysticisme.*

Symbolisme et exemplarisme présentent ce trait commun : pour eux l'objet visible n'est pas le plus important; ce qui compte est la valeur secrète, cachée, mystique, dont il est le signe. Or, pour le symboliste, l'objet visible, la réalité, est un chiffre, *et le chiffre n'a de valeur que pour le secret dont il donne le* mot.

Selon l'exemplarisme, au contraire, la chose est un signe; mais elle garde sa valeur de réalité, la même qu'elle possède pour le profane; sa valeur cachée, sa valeur de signe, la survalorise *et ne l'annihile pas. Pour me permettre une glose, de sens bonaventurien, si le mot ne l'est pas, je dirai que la réalité visible est alors* sacramentée, *comme l'est le pain eucharistique : chose en son ordre naturel, signe dans l'ordre transcendant. La création est comme un sacrement où Dieu se donne à connaître et à* atteindre : Creatura prout est via in aliud (I Sent., d. 3, p. 1, qu. 2.).

La conception bonaventurienne, qu'on ne peut pas ne point trouver seule vraie et légitime, de l'absolue Plénitude de l'Être de Dieu et corrélativement de l'absolue vanité des choses, pourrait laisser supposer que sa doctrine tend au pessimisme et au quiétisme. Et cette supposition mériterait crédit, si le saint Docteur abandonnait la créature inerte à elle-même, en face d'un Créateur omnipotent. Mais instruit par la Révélation, il place au milieu de ces deux termes incommensurables et inconciliables le Médiateur Jésus-Christ. Avant Pascal, il a vu et résolu l'antinomie qui absorbe le fini dans l'infini. Car l'Infini dont il traite n'est pas un Premier moteur immobile, aveugle et sans entrailles, l'Acte pur d'Aristote retouché par Avicenne : c'est le Dieu-Père qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils pour sa rançon.

LE CHRIST CENTRE UNIQUE ET UNIVERSEL.

16. *Le Christ n'est pas* entre *Dieu et le monde, car il est à la fois* en *Dieu et* dans le *monde : Il est centre.*

Dans la première conférence sur l'Hexaëmeron, *le saint Docteur explique abondamment de quelle façon le Christ est centre. Écoutons-le un instant :*

Centre de l'essence dans l'Éternelle Génération;
Centre de la nature dans l'Incarnation;
Centre de l'étendue dans la Passion;
Centre de la doctrine dans la Résurrection;
Centre de maîtrise dans l'Ascension;
Centre de justice dans le Jugement final;
Centre de concorde dans la béatitude interminable.

« *Toute l'Écriture est occupée de lui sous cette raison de centre septiforme; car de Dieu et du Verbe qui s'incarnera traite l'Ancien Testament; du Dieu Incarné, tout le Nouveau Testament; de sorte que dans l'Ancien Testament le Verbe de Dieu était le moyen d'unir les natures, savoir la divine et l'humaine; dans le Nouveau, le centre des natures une fois unies* ».

Il reprend : « *Le Christ est centre en sept façons :*

De l'essence : objet de la métaphysique;
De la nature : objet de la physique;
De l'étendue : objet de la mathématique;
De la doctrine : objet de la dialectique;
De la modération : objet de la morale;
De la justice : objet de la politique;
De la concorde : objet de la théologie ».

Ces considérations subtiles et profondes, prodigieusement enrichies de références scripturaires, peuvent nous paraître aujourd'hui plus ingénieuses que fondées ou utiles. Elles n'en montrent pas moins la préoccupation intime du Saint de tout rattacher au Christ, de tout baser sur lui, de tout soumettre à son influence et à son empire. La vérité du Christ n'est pas pour lui — même verbalement — un postulat facultatif dont la ruine laisserait subsister son œuvre. Elle est l'unique fondement de la doctrine bonaventurienne; controuvée, sa chute emporterait tout.

L' « ARS PATRIS ».

17. *Par rapport à l'œuvre divine ainsi hiérarchisée par l'exemplarisme, le Christ est l'* « Ars Patris »; *c'est-à-dire qu'il est l'Artisan, l'Instrument, le Modèle par lequel, selon lequel et pour lequel opère Dieu :* per quem omnia, *c'est l'origine;* secundum quem omnia, *c'est le mode;* propter quem omnia, *c'est la raison, ou si l'on préfère la cause efficiente, la cause exemplaire ou formelle, la cause finale. Sans cesse saint Bonaventure fait appel à ces notions; ce sont les* topiques *de son interprétation du monde; nous les retrouverons utilisées et par conséquent expliquées par l'usage dans sa théologie spirituelle.*

Le Christ est exemplaire d'une triple façon : d'abord il est l'idée ou la connaissance que Dieu porte en soi des êtres; ensuite il est cette même idée s'exprimant dans *les êtres appelés à l'existence et s'imprimant en eux; il est enfin cette idée exprimée* par *les êtres, dont la perfection consiste à la réaliser pleinement en s'y conformant, et volontairement s'ils sont doués de liberté.* Toute l'ascèse bonaventurienne est incluse dans ce principe.

CONCLUSIONS.

18. *Qu'il nous suffise ici d'indiquer le sens de la pensée de saint Bonaventure. Son orientation aidera à comprendre la raison de ses options par rapport aux systèmes élaborés par la théologie,*

sur Dieu et sa nature : Dieu seul immatériel, et les anges comme toutes les créatures, composés d'une matière et d'une forme;

sur la création, qui a commencé avec le temps, car Dieu seul est éternel;

sur le gouvernement du monde, la prédestination, la distribution de la grâce; Dieu seul tout-puissant, sage et miséricordieux, garde la suprême initiative dans l'être, dans l'agir, dans le mérite... C'est pourquoi, dans l'œuvre sacramentaire, le sacrement a plus d'importance que les dispositions du sujet.

Nous ne pouvons, on le comprend, allonger indéfiniment cette introduction déjà longue en y introduisant une Théo-

logie ad mentem. *Ceux qui en seraient curieux, légitimement d'ailleurs, recourront aux ouvrages indiqués en bibliographie. D'autant que plusieurs points importants vont être touchés dans l'exposé de la doctrine spirituelle.*

Toutefois nous devons signaler comme révélatrices de son génie ses hautes spéculations, sur les Anges, *leurs ordres et leurs fonctions : et dans un autre ordre d'idée, sa conception de la* Communion des Saints *qui est devenue la doctrine commune, préférée à celle de saint Thomas d'Aquin. Et nous passons à la théologie spirituelle.*

II. — LA SPIRITUALITÉ

1. *LA BASE DOCTRINALE.*

1. « *La théologie est une science affective. La connaissance s'en obtient grâce à la spéculation; mais sa fin principale est que nous en devenions bons.*

» *Pour comprendre cette assertion, il faut noter que notre intelligence est perfectible par la science; ce qui peut s'entendre de trois façons : elle est perfectible d'abord en soi; puis selon qu'elle nous porte à nous émouvoir; enfin selon qu'elle nous porte à agir.*

» *Le rôle de l'intelligence étant de commander et de diriger, et comme à l'égard des trois objets de son activité elle peut se tromper, elle reçoit aussi trois dispositions complémentaires qui la redressent.*

» *Si en effet nous considérons l'intelligence en soi, elle est proprement spéculative; elle reçoit donc sa perfection d'une disposition qui est une grâce de contemplation, et qu'on nomme science spéculative.*

» *Si nous la considérons comme capable d'agir, elle reçoit alors sa perfection de la disposition qui nous porte à devenir bons; et qui est une science pratique ou morale.*

» *Si enfin nous la considérons comme placée entre la spéculation et la pratique, et capable de nous mouvoir, elle est rendue parfaite par une disposition qui tient le milieu entre la spéculation pure et la pure activité; et qui est dite* sagesse. *Car la sagesse est tout ensemble connais-*

sance et affection. Ainsi nous recevons une double grâce de la contemplation et de la bonification, mais principalement pour que nous devenions bons. La connaissance en effet aide la foi; et la foi se trouve dans l'intelligence en tant que celle-ci est capable de mouvoir nos affections.

» *N'est-il pas clair que la connaissance de cette assertion : Le Christ est mort pour nous, et autres semblables, nous émeut d'amour et de dévotion; et non pas la connaissance de celle-ci : le cercle est incommensurable au diamètre* » (Sent., qu. 3. in Proemium).

Telle est la base de la spiritualité du Docteur Séraphique : la foi, mais ordonnée à la sagesse par le moyen d'une ascèse.

Notons d'abord le caractère intellectuel — ou intellectualiste — de cette doctrine; elle n'est ni un fidéisme ni un pragmatisme : la foi de saint Bonaventure n'est pas un aveugle instinct; elle suppose l'intelligence de son objet, c'est-à-dire la doctrine révélée. Comme nous l'avons noté en son temps, la foi ne rentre pas comme telle dans le système théologique; elle est un moyen de connaître, comme la science; la science s'appuie sur l'évidence; la foi, sur l'autorité; l'une et l'autre se contrôlent par l'expérience. Chacune atteint sa certitude.

Car, d'après notre Docteur, tenant ici une position personnelle, on peut avoir du même objet une connaissance triplement fondée : celui qui sait une vérité par expérience peut la savoir ensuite par démonstration (on m'a montré *par un jeu de cartons découpés la valeur du carré de l'hypoténuse, qu'on me* démontre *ensuite géométriquement*); *et celui qui sait une chose pour l'avoir entendue d'un témoin digne de foi peut la savoir aussi par illumination intérieure, expérimentalement; or la science acquise par un mode n'est pas abolie par d'autres sciences acquises par des modes différents.*

Quand l'objet est Dieu (toujours présent dans la perspective bonaventurienne), à plus forte raison les savoirs s'accumuleront, multiplieront leur efficacité, engendreront la certitude. Et de cette certitude on pourrait facilement définir les degrés.

2. *LES DEGRÉS DE LA CERTITUDE.*

a) *La base est la foi qui tient sa* certitude de l'autorité; *consécutive à la foi, appuyée sur elle se présente* : b) la certitude de persuasion; *c'est celle du fidèle qui assigne à l'objet de sa croyance des raisons congrues et efficaces, afin que ce qu'il croit il le comprenne; mais ces raisons, pour lui excellentes et efficaces, sont pour l'incroyant invalides et inutiles;* c) la certitude d'illumination intérieure *parfait et consomme la foi; un degré de plus de lumière intelligible et serait atteinte :* d) la claire vision de Dieu, certitude d'évidence; *mais elle n'est point donnée ici-bas. Nous n'aboutissons qu'à une certitude effective de l'Être divin : or, c'est néanmoins à quoi nous mène la théologie, à quoi nous sommes conviés, à quoi tend la spiritualité de saint Bonaventure nous embrasant de son désir, nous en traçant la méthode.*

C'est donc bien par l'intelligence que sous son aspect de Vérité nous atteignons Dieu; mais cette intelligence n'y suffirait pas; elle y est aidée, complémentée, par des assistances progressives et proportionnées, appelées vertus, dons, béatitudes, ainsi que nous le dirons en son lieu; mais il convient de l'insinuer déjà maintenant pour fixer un caractère important de la doctrine.

La foi communique une connaissance de Dieu, qui n'est pas celle d'une notion, mais celle d'un Être. Elle est réaliste : cette saisie réelle du vrai s'obtient : a) *par simple assentiment;* b) *par démonstration rationnelle; et* c) *par simple contuition.*

a) *L'assentiment peut suffire à l'humble croyant qui cherche en Dieu son salut; et pour l'y soutenir lui sont accordés la vertu théologale de foi et le don de science;* b) *au penseur qui cherche Dieu, déjà guidé par la foi, est accordé en outre le don d'intelligence, moyennant lequel il pourra non seulement assentir, mais comprendre par raisons congrues ce qu'il croit;* c) *au mystique enfin* qui atteint Dieu, *bien que sous les voiles de la foi, sont accordés le don de*

sagesse qui l'élève à la contemplation, et la béatitude des cœurs purs auxquels il appartient de voir Dieu.

Nous ne voulons ici que relever le caractère de gratuité des avances divines, auxquelles correspondent les progrès intérieurs de l'âme.

TROIS CONCEPTIONS DE LA SPIRITUALITÉ.

3. *A trois conceptions du progrès spirituel correspondent trois conceptions du comportement humain.*

a) *La première considère la Sainteté, soit la participation à la Vérité suprême et au Souverain Bien, comme une proie à ravir par la violence, et qui opposera une résistance déterminée et persévérante à son ravisseur. Par la tension de sa volonté, par le continuel et vigilant exercice de ses puissances, l'ascète, aidé sans doute par Dieu dont il implore le secours, réprime sa nature et introduit en soi le surnaturel, jusqu'à ce que l'homme nouveau triomphant du vieil homme intronise enfin Jésus-Christ dans son cœur.*

Centrée ainsi sur l'activité humaine, et de là appelée anthropocentrique, *cette spiritualité, on le conçoit, attache une importance majeure aux démarches de l'homme. Elle est attentive à sa psychologie. Sans doute elle reconnaît que la première grâce, la grâce de l'appel, vient de Dieu et ainsi se sépare-t-elle du pélagianisme; mais elle pense que l'ascète mérite ses progrès, la grâce ayant l'influence d'une causalité extérieure sur les facultés de l'homme; la grâce se surajoute à la nature, qu'elle ne détruit pas, mais soutient, complète et parfait.*

La lutte se poursuivra durant toute la durée de l'épreuve terrestre. La couronne ne sera décernée à l'athlète vainqueur qu'au ciel, car toute immédiate intimité avec Dieu, qui pourrait être appelée arrhe de la béatitude, est réputée miraculeuse; elle se classe parmi les faveurs dites mystiques; elle surajoute à la gratuité de la grâce sanctifiante ordinaire une extraordinaire gratuité. Et qu'elles soient ou non en série continue avec le surnaturel dit normal, il n'est pas licite peut-être, il est certainement dangereux de les désirer.

Par contre on fait grand cas des phénomènes psychologiques qu'on appelle consolations et désolations, et l'on suit des règles minutieuses dans leur discernement et leur usage. En somme cette conception est morale, juridique, extrinséciste.

b) *Ses coïncidences, apparentes, non réelles, avec le pélagianisme, ont rendu suspecte cette spiritualité aux partisans de la deuxième conception qui, trouvant qu'elle accordait trop à l'homme, à l'activité de l'homme, à l'importance ontologique de l'homme qui n'est somme toute qu'un néant, et un néant pécheur, devant le Dieu d'Infinie Majesté, reporte à Celui-ci toute l'initiative due à la Cause Première dans l'activité des causes secondes. Cette conception s'appelle aujourd'hui* théocentrique.

Nous n'insistons pas. Ceux qu'elle qualifie pélagiens élèvent contre elle l'accusation du quiétisme; à tort sans doute puisqu'elle sauvegarde la liberté de l'homme et proclame son strict devoir d'observer les commandements à quoi s'accordent les motions de la grâce. Mais les uns et les autres considèrent Dieu comme une Volonté de Puissance contre laquelle l'homme doit ou défendre ou subir l'autonomie de sa nature, ici et là ennemie de la grâce. Car ces deux spiritualités coïncident en ce point : Antinomie foncière, normalement irréductible, entre la nature et la grâce que sépare une différence transcendantale d'ordre, même pour ceux qui admettent dans la nature, à l'égard du surnaturel, un besoin, un appétit, une aptitude.

4. c) *La troisième conception, qui est celle de saint Bonaventure et de l'antiquité chrétienne, celle de saint Augustin sans doute et celle plus audacieuse encore des Pères grecs, considère la Sainteté comme un* DON, *une offre à recevoir, une avance à réaliser. Elle n'est pas une œuvre violente, l'intrusion d'un élément hétérogène dans une nature qui s'y soustrait. Elle est une restauration, le* dénouement *d'aptitudes antérieurement existantes mais paralysées par accident; analogue à la guérison d'un homme perclus par suite d'un choc nerveux, qui recouvre l'usage de ses*

membres ; il les avait conservés dans leur inertie ; un exercice méthodique leur rendra leur vigueur native.

Pour parler non point sans figure, mais avec celle qu'affectionne le saint docteur, toute l'œuvre de la sanctification consiste à restaurer dans l'homme sa ressemblance originelle avec Dieu. Car cette ressemblance existe et n'a point à être surimposée d'En Haut ; plus exactement elle subsiste, et elle attend pour reparaître l'opération de la grâce et la coopération de l'homme. Le perclus voit paraître le thaumaturge qui commande : « Lève-toi ! Prends ton grabat et marche ». Entre l'homme infirme et Dieu dont la puissance ne pourrait que l'écraser, la spiritualité chrétienne n'oublie pas l'intervention nécessaire et efficace du Médiateur Jésus-Christ.

Utilité, fécondité de la doctrine exemplariste. — L'homme est une image du Christ dans son être corporel, une image de la Trinité dans son être spirituel. Conformée ainsi dans la création, déformée par le péché, reformée par la grâce, transformée par la gloire, cette image, encore une fois, n'a ni à se faire ni à subir violence pour reprendre sa beauté native. La grâce, informant une nature primitivement adaptée, toujours disposée et prête à cette information, la conformera à Jésus-Christ Dieu et homme. On appellera si l'on veut christocentrisme *cette conception. Elle attribue à l'Homme-Dieu l'activité de Dieu et l'activité de l'homme, sans diminution et sans confusion.*

LA NATURE, LA GRACE, LA GLOIRE.

5. *Aussi ne creuse-t-elle pas une abyssale transcendance entre la nature et la grâce ; elle ne confond pas nature, grâce et gloire ; mais à ses yeux tout est* également *gratuit : la nature qui n'a qu'en Dieu son être et son ordre et sa fin ; la grâce qu'on sous-estime en l'ordonnant à compléter une nature insuffisante en soi ; la gloire, épanouissement du Don.*

D'autre part, saint Bonaventure n'ignore pas — personne ne l'ignore, quoique peu de théologiens en dehors de

l'École franciscaine en suivent les conséquences —, il n'ignore pas que jamais homme n'a existé qui n'ait été élevé à l'ordre surnaturel, voué au Christ, racheté par lui et en lui appelé à participer à la vie de la Trinité Béatifique. Il n'a donc pas à tenir compte dans son enseignement des incapacités ni même des droits d'une inexistante nature. *Rappelons-nous qu'il est un réaliste. L'éviction n'est pas invoquée seulement à propos de la constitution d'une philosophie qui se dirait purement naturelle, séparée, laïcisée. Elle impose sa même fin de non-recevoir en spiritualité; elle statue l'impossibilité des démarches d'un ordre prétendu naturel à propos de l'organisation de la vie humaine, et spécialement de la vie spirituelle, qui est une participation à la vie même de Dieu, et peut dès ici-bas atteindre Dieu par la* sagesse.

La sagesse bonaventurienne est essentiellement, bien qu'obscurément, une saisie expérimentale de Dieu ; elle donne son sens à la vie chrétienne; dans la mesure où elle devient consciente elle caractérise la voie unitive; mais l'étincelle de la sagesse couve sous les cendres que l'âme essaie de secouer durant les efforts de sa purification.

Le sacrement de baptême et plus encore le sacrement d'eucharistie lui livrent la suprême Réalité que lui nomme sa foi. Nous exposerons ces notions plus loin dans leur teneur intégrale.

Mais nous pouvons déjà apporter cette conclusion : Si l'ascèse bonaventurienne est comme les autres une pratique de plus en plus pénétrante du renoncement; si donc ses exercices fondamentaux sont les mêmes que les leurs; méditation, examen, prière, discipline des instincts, culture des puissances, œuvres de pénitence et de zèle; cependant son esprit et ses tendances sont inversés. On n'a plus ici à imposer une forme étrangère à une matière résistante et hostile, mais à faciliter l'épanouissement d'une forme connaturelle en l'aidant à vaincre des résistances étrangères; le résultat favorable est acquis d'avance, étant le don de l'Esprit de Jésus et son œuvre, à quoi collabore l'âme par la docilité, la patience et l'humilité; et la récompense est

immédiate, bien que non plénière ni évidente, car le Christ Cause efficiente et formelle de toute sainteté, dont le chrétien est l'image, fait rayonner dans l'âme le repos de la paix, la splendeur de la vérité, la douceur de la charité, sous son titre sacramentel de sagesse.

A ces deux conceptions différentes de la grâce correspondent deux anthropologies, deux conceptions différentes de l'homme. Mais il suffit à notre dessein de présenter celle de notre Docteur.

L'ANTHROPOLOGIE BONAVENTURIENNE.

6. *L'homme pour saint Bonaventure est de droit le chrétien justifié. Cette assertion caractérise sa position sur ce qu'on nomme aujourd'hui l'*Humanisme, *c'est-à-dire la valeur de l'homme, sa nature, sa destinée.*

Il ne se place pas, répétons-le, à un point de vue théorique et abstrait, celui de l'enseignement scolaire; il reste sur le plan concret de la vie réelle. Il ne conçoit la nature humaine qu'ordonnée à la grâce, et par celle-ci à la gloire. Il sait pertinemment que cette nature a été créée bonne et valable; mais il n'en a jamais rencontré d'individus où elle subsiste en soi, capable de se suffire dans son être, son opération, son destin; il ne l'a pas vue non plus indigente de Dieu selon la théorie, mais toujours prévenue, en quelque sorte déjà complémentée, par le Don divin.

Il professe sans aucun doute que tout nous est octroyé avec une égale gratuité : Dieu ne nous devait rien, pas plus l'être humain que la vie divine; il en résulte que les avances de Dieu nous obligent toutes avec une égale nécessité, et qu'il ne nous laisse pas libres de nous soustraire à leur intégrité. Leur refus est le péché. Il constate bien entendu une différence d'état entre l'épreuve terrestre et la céleste jouissance; mais elle n'affecte QUE la participation *actuelle à la vie de Dieu; et c'est la différence de la grâce à la gloire; elle n'affecte pas* la nature *de cette vie participée, qui est la même et unique Charité.*

Toute la spiritualité bonaventurienne se fonde sur cette

identité de la vie et de sa voie. Elle enseigne l'homme à se mettre en état de percevoir, connaître, goûter, savourer la communication de soi que la Trinité accorde à ses élus.

Elle implique donc comme exercices la purification, l'illumination, et la contemplation ; mais celle-ci même n'est pas un but ; elle est un moyen. Le but est la possession fruitive de Dieu, Sagesse dans la voie, Béatitude au terme.

LES TROIS HAUTEURS D'UNE VIE HIÉRARCHISÉE.

7. *L'homme porte donc en soi trois vies, ou plus exactement trois hauteurs d'une* vie hiérarchisée, *c'est-à-dire capable d'être « saintement ordonnée », selon son origine, son activité, son destin :*

a) La vie des sens, *qui est celle du corps organisé et qui lui est commune avec l'animal ;*

b) La vie rationnelle, *vie de l'âme douée de mémoire, intelligence et volonté, qui le caractérise et le spécifie d'avec l'animal ;*

c. La vie *enfin* de l'esprit, *qui est celle de la conscience libre, éclairée par la foi, soutenue par la grâce, collaborant avec l'Esprit de Dieu ; ce qui suppose* l'action *par cet Esprit, l'incorporation au Christ, l'inhabitation de la Sainte Trinité ; d'où l'équipement complexe de la grâce sanctifiante, des vertus théologales et morales, et des dons, opérant sous la motion de la grâce actuelle.*

Cette vie est la vie surnaturelle, participation créée à la vie incréée.

*L'activité spécifique de ce complexe organisme est une œuvre de connaissance et d'amour, à quoi collaborent ses puissances, ses facultés non moins que ses tendances, instincts et passions. Nous devons nous y arrêter quelque peu, car dans l'*Itinéraire *et dans le* Soliloque *ces notions seront expressément exploitées, et toujours sous-jacentes ailleurs. Mais observons d'abord que si nous parlons de connaissances sensible, ou rationnelle, ou spirituelle, ou d'affections correspondantes, on n'imaginera pas trois agents qui se mettent successivement au travail, d'abord le corps*

organisé qui agirait comme le ferait un animal; puis l'âme raisonnable, selon sa nature de forme du corps; enfin l'esprit... attendant chacun que l'autre se retire, pour se mettre à la besogne; et produisant son effet propre et fragmentaire, incomplet par rapport à la connaissance et à l'amour de l'objet; mais ensuite complété par l'apport des deux autres : on comprend qu'ils agissent en synergie, chacun fournissant sa part simultanée à la totalité de l'œuvre.

Que l'homme sente, qu'il pense, qu'il croie, qu'il aime, qu'il vive de Dieu et pour Dieu, tout ce triple organisme agit par un unique et même acte, s'applique à un même objet, produit son unique effet, ressortissant tout entier bien que non totalement à chacun des agents engagés dans l'action, sens, âme, esprit et à leur collaboration.

Le souvenir de cette unité synergique est capital pour l'interprétation de la Triple Voie.

Chaque élément de cet organisme possède son objet :

« L'homme pieux jouit d'un triple regard, principe de toute connaissance. D'abord il porte ce regard sur les choses extérieures et corporelles; sous cet aspect on l'appelle SENS, *principe de la connaissance sensible; il le porte au dedans de soi, et on l'appelle* AME, *principe de la connaissance rationnelle; enfin au-dessus de soi et c'est le principe de la connaissance spirituelle.*

» Par l'usage de ce simple regard, l'homme se dispose à atteindre Dieu, pour l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit; car en ce triple amour consiste la sagesse ».

La connaissance en effet est ordonnée à l'amour.

Essayons d'en saisir le procédé sans recourir à des expressions techniques, très claires pour les initiés, mais ambiguës pour les autres.

AFFECTIONS ET PASSIONS.

8. *Nos facultés de connaître, qu'on appelle en bref la tête, et dont l'objet est le* VRAI, *sont complémentées et uti-*

lisées en nous par des énergies, des tendances qu on appelle cumulativement le cœur, *et dont l'objet est le* Bien. *Or le Bien est l'aspect affectif de l'Être que sous son aspect intelligible nous nommons le Vrai. Pour saint Bonaventure il n'est pas normal que l'esprit s'arrête au Vrai connu; il doit passer jusqu'au Bien possédé.*

Car nous aimons instinctivement le Bien; nous le désirons absent, nous en jouissons présent; nous craignons d'en être privés, nous souffrons de sa perte, nous nous efforçons de le conserver, de le retrouver, de l'acquérir : corrélativement, nous haïssons, nous redoutons et fuyons le mal; nous nous défendons contre ses atteintes. De ces tendances, les effets, les actes sont nommés par saint Bonaventure, affectus : *on peut traduire* affection, *en gardant au mot son acception latine, manière d'être affecté, au passif; ou* de s'affecter, *à l'actif.*

L'âme est affectée, elle produit des affections, quand elle exerce ses passions à émettre des actes d'admiration, d'amour, de complaisance, de désir, à l'égard du Bien, savoir Dieu, ses perfections, ses bienfaits, ses dons, ses promesses; après que l'étude, la réflexion, la spéculation les lui auront fait connaître et selon qu'elles les lui auront révélés. Il n'est pas question de déborder en flux de paroles, de pousser des soupirs et des exclamations, de répandre des larmes, mais de transformer les notions en motions, le savoir en convictions, en ardeurs généreuses qui par la suite, l'occasion leur en étant ouverte par un devoir à accomplir, une épreuve à subir, porteront l'âme comme spontanément à agir. L'affection est une discipline du cœur, comme la spéculation une discipline de la raison; elle est la suite logique et comme l'aboutissement de ce qui, sans elle reste une sèche et vaine étude.

9. *Les tendances affectives sont par les philosophes dénommées* passions, *non au sens courant de mouvement violent et ordinairement coupable; mais à celui de puissance, de capacité d'être affecté; la passion est la racine, et l'affection le fruit. Passions et affections sont de soi indifférentes;*

bonnes et méritoires, si bien réglées elles s'appliquent à un objet bon; mauvaises et coupables quand elles sont désordonnées.

Comme tous les scolastiques, qui ont reçu cette nomenclature d'Aristote, saint Bonaventure groupe en deux séries ces tendances, selon qu'elles ont pour but la possession du bien et sa conquête, ou la résistance au mal; la première prend son nom de la convoitise; la seconde, de la colère; la première comprend l'amour, le désir, la joie, et corrélativement la haine, l'aversion, la douleur; la seconde, l'espoir et l'audace, en face de la tristesse et de la crainte, animées par l'instinct de défense ou colère.

Avec l'appétit rationnel du vrai et du bien, il voit donc dans l'homme les appétits ou instincts de la convoitise et de la résistance, en langage d'école concupiscible *et* irascible.

Un instant de réflexion fait saisir l'évolution de ces sentiments; leur connaissance est nécessaire pour comprendre comment la grâce les double pour les valoriser, ce que nous verrons dans le Traité de la grâce du Saint-Esprit, où de plus tout sera expliqué. Car à chacune des pièces de notre équipement naturel s'applique une pièce de l'équipement surnaturel : les sept vertus de foi, d'espérance, de charité, théologales; de prudence, de justice, force et tempérance, vertus morales; puis les sept dons, de crainte, piété, force, science, conseil, intelligence et sagesse; et enfin sept béatitudes.

10. *Nous trouverons dans* la Triple Voie *une autre classification de nos puissances; beaucoup plus simple, plus humaine, dirions-nous, pour l'opposer à la scolastique; fondée sur l'ordre chronologique et d'usage, ou de dignité pratique pour ne pas écrire ontologique : la conscience, la raison, la sagesse.*

La conscience nous avertit d'accomplir le bien, d'éviter le mal; elle juge nos actes, nous approuve ou nous blâme; elle nous corrige : *c'est elle qui entre en action dans les exercices de la voie de purification.*

La raison opère en nous la connaissance du vrai et du

faux, des principes et des conclusions : elle nous éclaire; *c'est elle qui s'exerce dans l'illumination.*

Conscience et raison sont des fonctions de l'esprit déterminées par leurs objets, le bien et le vrai; car c'est la même âme qui sait, qui veut et qui agit. La sagesse est au contraire d'ordre infus et divin. Elle ne fait pas double emploi ni avec la conscience ni avec la raison, bien qu'elle les assiste et les stimule dans leurs opérations. Saint Bonaventure la compare à un charbon ardent qui donne moins de lumière que de chaleur. Elle est dans l'âme une création du Saint-Esprit, contemporaine de la justification, et qui doit croître jusqu'à la consommée perfection. Élément fontal de la spiritualité bonaventurienne; avant d'en exposer la nature et l'activité, nous devons toutefois indiquer le triple mouvement de l'âme et la triple condition de son progrès.

LES TROIS MOUVEMENTS DE L'AME.

11. *Nous avons vu que la connaissance sensible a pour objet les choses extérieures et matérielles; la connaissance rationnelle, les choses intérieures, l'âme, ses puissances et opérations; la connaissance spirituelle, les choses supérieures à l'âme. D'où le saint Docteur l'invite à regarder autour de soi, en soi et au-dessus de soi. Mais il faut remarquer que ces* au-dessus de l'âme *ne lui sont pas* « *supérieurs* » localement, *mais par nature, métaphysiquement; c'est dans l'intime d'elle-même qu'elle peut les trouver; elle rentre du dehors en soi-même pour atteindre Dieu. Spontanément la pensée dit « s'élever jusqu'à lui ». Elle parle le langage des apparences. La réalité est que l'âme s'enfonce dans la profondeur de son être pour y rejoindre l'Être de qui tout reçoit l'existence, le mouvement, la vie; en qui s'enracine toute chose, pour en participer l'être, l'ordre et la fin : Dieu cause de la substance, raison du connaître, ordre du vivre.*

Ainsi s'agencent les méditations du Soliloque, *qui ajoutent un* au-dessous à l'âme, *savoir l'abîme où tombent tous ceux qui s'arrachent à Dieu et infligent à son amour le déni du leur.*

L'Itinéraire *marque un autre mouvement, ascendant, du sens à l'esprit, d'après les actes des facultés.*

La considération recueille les perceptions des sens; elle en forme des images; des images elle abstrait des concepts; des concepts ou notions elle formule des raisonnements; le discours intérieur s'échauffe en affections; les affections s'apaisent dans la contemplation sapientielle, soit dans une intuition qui sort l'âme de soi pour lui livrer son Objet par l'intime; cette contemplation commence ici-bas, dans la voie, sous l'ombre de la foi fécondée par les dons, une illumination qui s'achève en vision dans la gloire.

Sens externes, imagination, on entend ces mots; la raison est la faculté de discourir; l'intellect est la partie inférieure de l'âme dont l'acte est la science humaine; l'intelligence, la partie supérieure qui connaît Dieu, et capable de la contuition, *notion synthétique; la sagesse, c'est l'esprit total capable de saisir Dieu* intuitivement; *son acte est la* « notitia excessiva », *qu'il faut traduire par* connaissance extatique; *mais nous verrons que cette extase n'est pas toujours ni exclusivement la défaillance cataleptique des modernes. C'est le* « gaudium de veritate », *la joie augustinienne du vrai, assez puissant pour que l'âme y perde le souci de soi dans un béatifique amour.*

Faut-il signaler ici que cette anthropologie est plus aristotélicienne qu'augustinienne?

NATURE DE LA VIE SPIRITUELLE.

12. *Nous avons dit et redit que notre vie spirituelle est une participation immédiate à la vie même de Dieu, durant l'épreuve par la grâce, après l'exil dans la gloire. Autant qu'il est possible à la condition terrestre, la vie dans la grâce qui nous prépare à vivre dans la gloire doit nous conformer à notre état définitif. Or, selon la Révélation qui seule a pu nous en instruire, dans la gloire trois éléments composent la perfection de la béatitude : la possession de la paix, la contemplation de la vérité, la jouissance de la charité; ces trois éléments sont donc aussi ceux que nous*

devons rechercher ici-bas : la paix, la vérité, la charité. Or la paix s'obtient par la purification qui expulse le péché; la vérité, par l'illumination que nous communique le Christ; la charité qui unit à Dieu, se perfectionne par les œuvres et s'achève dans la contemplation sapientielle.

LA TRIPLE VOIE.

13. *Tel est le sens de* la Triple Voie, *voie purgative, illuminative et unitive; triple mais une et unique sous son triple aspect; car unique est son but : atteindre Dieu; unique le mobile qui soutient l'âme dans sa démarche, savoir la charité, dégagée du péché, fortifiée dans le Christ, consommée dans l'union.*

a. La purification *s'opère sur la partie sensible, par la discipline des passions; c'est l'œuvre de la conscience.*

b. L'illumination *s'opère sur la partie rationnelle, par l'imitation du Christ en quoi s'obtient la véridique connaissance de Dieu et de soi-même. C'est l'œuvre de la raison.*

c. La consommation *ou perfection s'opère dans la partie spirituelle par la contemplation sapientielle; elle implique un don mutuel et réciproque de la Trinité sainte et de l'âme, unifiée en soi pour pouvoir être unie à Dieu. C'est l'œuvre de la sagesse.*

Or, jusque dans la consommation terrestre de l'union, l'âme doit se discipliner, se connaître et connaître son divin objet. Mais si elle n'avait déjà une certaine connaissance de Dieu, elle n'entreprendrait pas le long et dur labeur de se maîtriser; et déjà dans la conquête de soi, elle doit être inspirée et soutenue par la charité, principe de l'union; voire par une charité déjà parfaite sinon quant aux œuvres, du moins quant à son motif; car l'amour inchoatif peut être assez puissant et doit l'être pour chasser la crainte, mépriser l'intérêt propre et atteindre à l'union.

Ainsi la Triple Voie est une; à toutes les étapes, l'activité des trois éléments est requis, non dans la même proportion, mais en progression hiérarchique.

La purification a pour objet de discipliner l'homme exté-

rieur, le vieil *homme, ainsi appelé par opposition à l'homme intérieur, l'homme* nouveau; *elle compose, ordonne les sens extérieurs, les sens intérieurs (mémoire, imagination, sensibilité) et les passions; elle les rend capables de docilité et de soumission, à l'égard de la raison, elle-même agie par l'Esprit Saint. Ainsi l'homme devient-il maître de soi, n'étant plus asservi par la crainte au dehors, ni brûlé au dedans par ses convoitises. Il est* pacifié. *D'où la sentence : La purification conduit à la paix.*

Ses exercices sont l'examen de conscience, la méditation des fins dernières, le souvenir de la Passion de Jésus-Christ; la détestation et l'expiation des péchés, l'acquisition et la culture des vertus nécessaires, l'affermissement des convictions chrétiennes.

Exercices ordinaires de l'ascétisme traditionnel, mais animés et informés par la pensée que nous avons développée : qu'il ne s'agit point de dompter un ennemi rebelle, mais de délivrer un ami enchaîné.

14. L'illumination *comporte la discipline de la raison. L'âme s'éclaire par la réflexion et par l'étude; elle apprend à se conduire conformément à sa nature, à ses privilèges, à ses fins; et pour autant à renoncer au caprice, à la fantaisie, aux entraînements des instincts.*

L'objet de cette illumination, c'est la connaissance de Jésus et de Jésus crucifié; encore cette connaissance n'est-elle pas un but; car le but est l'union à la Trinité à laquelle nous introduit la conformité au Christ, née de l'imitation comme celle-ci naît de la connaissance.

Jésus crucifié est à la fois : a. *l'*Image *accessible pour nous des perfections de Dieu : « Qui me voit, voit mon Père »;*

b. *la lumière par laquelle nous les connaissons : « Nul ne connaît le Père sinon le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler »; et* c. *le moyen qui nous les communique : « Nul ne vient au Père que par Moi ». Il est aussi :* d. *le* Miroir *où nous pouvons nous connaître nous-mêmes pour nous réformer et nous conformer à Lui, l'étalon sur lequel nous pou-*

vons régler notre estime des valeurs, c'est-à-dire le crédit que nous pouvons accorder aux biens de ce monde.

Sans lui la connaissance de Dieu est impossible, la connaissance de nous-mêmes inefficace, celle des créatures inutile; et toute science dangereuse. Pascal a bien vu cette nécessité du Médiateur et l'a dite en termes inoubliables.

Or se connaître ne suffirait pas à introduire l'âme dans l'union à quoi l'illumination l'achemine : il faut y joindre la connaissance infuse de Dieu; et cette connaissance suppose une nouvelle mortification qui complète celle de la chair opérée par la discipline. Cette mortification est celle de la raison : elle consiste dans la substitution de notions infuses aux notions acquises, et de l'activité des vertus et des dons à l'activité des puissances de l'âme. Cette phase de l'illumination est cruellement purificatrice. La doctrine bonaventurienne coïncide sur ce point à celle que saint Jean de la Croix expose dans ses Nuits.

La consommation ou perfection conduit l'homme spirituel jusqu'à cette particulière connaissance expérimentale ou conscience que la vie divine est instaurée en lui, que saint Bonaventure nomme sagesse, et dont l'acte est la « sursum actio ». *Il nous faudra trouver l'exacte traduction du mot, par la définition de la chose.*

La voie unitive découvre et livre à l'esprit la réalité de la vie humaine, c'est-à-dire la charité, soit encore la participation à la vie divine dans le Christ, ou mieux enfin l'union vivifique de l'âme au Dieu-Amour, la Très Sainte Trinité.

Elle n'est donc ni une dernière étape, plus difficile à fournir, ni même la voie d'accès à la Fin. Car la stabilité enfin atteinte de la perfection et de la charité — notre Docteur ne manque jamais de le rappeler — est ce que nous nommons le Ciel. Nous ne la posséderons jamais ici-bas.

Elle est seulement le sens secret de la vie humaine, celui qui donne leur sens relatif et respectif à la pénitence et à l'illumination. Il est temps de considérer enfin cette mystérieuse sagesse.

LA « SAGESSE ».

15. *Dès le début de la voie spirituelle, dans le temps même qu'il l'excitait aux labeurs de la pénitence, aux efforts de son éducation, saint Bonaventure invitait l'âme à chercher Dieu dans son centre, à Le reconnaître, à Le saisir, à s'unir à Lui. Dieu est en elle, plus intime à elle-même qu'elle ne le peut être. Il l'attire au dedans; et la démarche qu'elle fait pour rentrer en soi est plutôt une réponse à un appel secret et efficace, qu'une initiative dont elle assume la décision.*

Le saint Docteur signalait à l'âme « l'étincelle de sagesse » qui couvait au fond d'elle-même, comme un charbon sous la cendre; il fallait la dégager de tout ce qui pouvait l'étouffer; puis lui fournir un aliment pour son ardeur; enfin se laisser consumer par elle!

Que signifie cette métaphore?... Nous avons sursis à l'expliquer, et le moment est venu de le faire. La notion qu'elle recouvre — et qu'elle révèle — est fondamentale dans la spiritualité augustinienne, à laquelle se rattache saint Bonaventure, mais d'une façon personnelle et magistrale; peut-être serait-il plus exact de dire qu'à l'exemple d'Augustin, c'est de saint Paul et de saint Jean, mieux encore c'est du Maître des Apôtres qu'il a reçu sa doctrine.

La sagesse est l'élément fontal de sa spiritualité. Il ne découvre pas tout de suite au lecteur de la Triple Voie, ni même jamais très explicitement, ni sa vraie nature, ni son importance, ni son opération. Non potestis portare modo : *peu d'âmes seraient capables d'en porter avec fruit l'immédiate révélation. Mais ses œuvres magistrales, son* Commentaire des Sentences (*III, dist.* 35), *les* Collationes in Hexaëmeron, *et* De VII donis Spiritus Sancti, *nous font connaître sa pensée, et nous irons là l'y chercher.*

D'autre part, tandis que dans son enseignement scolaire il a soin d'élucider avec profondeur et subtilité les différentes acceptions du mot sagesse, dans l'exhortation à l'intériorité que constitue la Triple Voie, il conserve au même mot toute son ampleur scripturaire et sa complexité

de sens. Dans l'Écriture, en effet, particulièrement dans les livres qu'on appelle sapientiaux, le mot Sagesse tantôt désigne l'essentiel attribut de la nature divine, commun aux Trois Personnes; tantôt le Verbe ou l'Esprit Saint; et tantôt une œuvre appropriée à l'une ou l'autre de ces Personnes; tantôt enfin le fruit de cette opération, connaissance ou amour.

*On peut remarquer semblablement que, où saint Paul dit l'*Esprit, *il convient de distinguer, d'après le contexte, s'il s'agit de la Troisième Personne qu'il nomme Esprit de Dieu, Esprit du Christ ou Esprit de Jésus, ou bien de son action dans l'homme régénéré, ou de l'esprit même de homme nouveau.*

Et ce n'est pas ambiguïté, mais fidélité à la riche complexité de la vie réelle, concrète. Ce n'est que lentement, graduellement, que se révèle l'entité du mystérieux Agent qui dans l'homme opère sa sanctification. La prudence de saint Bonaventure imite et suit celle de l'Esprit. Il dit avec exactitude : étincelle de sagesse; ce n'est d'abord qu'une étincelle, qu'un souffle peut aviver ou éteindre, et qui se caractérise plus par son ardeur que par son éclat; mais elle est déjà sagesse, une science savoureuse, un savoir.

« *Car, est-il dit dans le traité du* Progrès des religieux (1. 11, *chap.* 72), *qui rapporte si fidèlement la docrine du Saint qu'on le lui a longtemps attribué, Dieu étant suprêmement suave et bon, tout ce qui émane de lui est aussi bon et savoureux; aussitôt que l'esprit commence à se dilater dans la connaissance du vrai, le cœur commence semblablement à se délecter dans la saveur spirituelle des choses connues. De sorte que ce qui dans l'esprit était simplement objet de science, par l'affection du cœur devient objet de* « *sapience* », *de science savoureuse ou savoir* ».

Ainsi la connaissance du vrai se dit science; mais elle se nomme sagesse, lorsque l'amour du bien s'y adjoint.

16. « *Sagesse, expose ailleurs saint Bonaventure, se prend quadruplement : communément d'abord pour la connaissance générale des choses; c'est le sens que lui donne*

Aristote : Sage est celui, dit-il, qui connaît toutes choses et selon leurs convenances ; et saint Augustin : Celui qui connaît toutes choses divines et humaines.

» *Ensuite, déjà plus précisément, d'une connaissance sublime quant à son origine, comme celle dont parle l'Apôtre qui distingue* (I *Cor.*, 12, 8) *l'esprit de sagesse de la parole de science. La science, commente saint Augustin, est des créatures, acquise humainement ; la sagesse est des vérités éternelles, connues par révélation.*

Au delà, et plus exactement encore, la sagesse désigne la connaissance de Dieu ordonnée à son service, qu'opèrent en nous la foi, l'espérance et la charité. Selon cette acception, dit encore saint Augustin commentant Job : La sagesse est la piété.

» *Enfin, et c'est là son sens propre, la Sagesse est le* VII^e *et suprême don du Saint-Esprit ; elle est une connaissance expérimentale de Dieu, et son acte est de goûter la suavité divine* » (*Nous résumons III, dist.* 35, *a.* 1. — *Cf.* Serm. 2 in Hexaëm., *et* De septem donis, nn. 93-109).

A ce dernier sens se réfère l'acception du mot dans les œuvres spirituelles de saint Bonaventure : la Sagesse est opérée en nous par l'Esprit Saint. Car le Saint-Esprit est en nous, il nous a été donné ; il habite en nous comme en son temple, il est l'agent de notre activité surnaturelle, l'artisan de notre sanctification, le moteur de nos cœurs, l'orant de nos prières, le témoin vivant de notre filiation, l'arrhe de notre héritage. (*Rom.*5, 5 ; 8, 14-17, 26 ; I *Cor.*, 3, 17 ; 6, 19 ; *II Cor.*, 1, 22 ; 5, 5 ; *Eph.*, 1, 14 ; *Gal.*, 4, 6 ; etc... *Rapprocher: Jacob.*, 1, 26-21 ; *Hébr.*, 3, 14 ; *Ps.* 4, 7 ; 35, 10 ; etc...

LA « SURSUM ACTIO ».

17. *Nous avons ordinairement donné pour acte à a contemplation sapientielle une* expérience de Dieu, *précisée en* saisie immédiate *de Dieu.*

Nous avouons que ces mots ne sont pas entièrement exacts ; où nous le pouvions nous avons exprimé par « atteindre Dieu » l'action qu'ils désignent. Atteindre est plus

modeste mais n'est pas non plus adéquat. Saisir garde l'avantage d'être scripturaire : saint Paul ne dit-il pas (*Philip.*, 3. 12) : « Sequor autem, si quomodo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu. *Je cours pour tâcher de le saisir puisque moi aussi j'ai été saisi par le Christ Jésus* ».

Saisir, *du bas latin* sacire *qui a le même sens, dans le latin classique est rendu par* prehendere, *et ses composés,* ap-, cum- de- *dont nous tirons appréhender, comprendre et déprendre. On trouve aussi* capere *et* rapere *avec leurs dérivés. Comprendre est plus usité, mais précisément il est réservé par l'usage à cette opération de l'intelligence saisissant la vérité, dont on veut distinguer la saisie sapientielle qui, elle,* goûte *de l'Être vrai la qualité de bon, ainsi que nous le disons ci-après. La connaissance sapientielle est analogue à la connaissance sensible, bien qu'elle soit d'ordre spirituel, en ce qu'elle saisit son objet immédiatement, sans démarche dialectique : elle est une* expérience.

Ainsi se justifie l'emploi des expressions approximatives que tous les mystiques utilisent.

Les expressions latines dont se sert saint Bonaventure sont : sursum actio, excessus mentis, [amor] exstaticus, *dont la dernière seule peut se traduire littéralement* [*amour*] *extatique ; les deux autres requièrent une périphrase ; encore faut-il dire que l'*extase *incluse dans le dernier terme n'est sans doute pas celle des modernes, ravissement accompagné de défaillance cataleptique.*

Dans sursum actio, *il nous semble devoir prendre le mot* action *dans le sens d'action* subie, *et non d'action* posée; *comme lorsqu'on dit : L'action du Saint-Esprit, pour exprimer que les Fils de Dieu sont agis par l'Esprit de Dieu :* quicumque Spiritu Dei AGUNTUR ii sunt filii Dei (*Rom.*, 8, 14). *Nous traduisons donc :* élévation, *savoir celle de l'âme* soulevée, *emportée vers le haut.*

Excessus mentis *est biblique. Au psaume* 67, 28, *il semble désigner un phénomène charismatique, une* transe; *comme sûrement, Act.*, 10, 10, *qui décrit l'*extase *de saint Pierre à Joppé. Au psaume* 30, 23, *comme au psaume* 115, 11,

ce n'est plus que l'état d'un homme excédé *de douleur ou d'indignation. Enfin en saint Luc,* 9, 31, *où Moïse et Élie s'entretenant avec Jésus transfiguré,* dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem, *parlaient de sa* sortie (*de ce monde*), *de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem, on peut traduire par* excès *en pensant à l'amour et à la souffrance du Sauveur, mais on n'oserait affirmer que ce soit le sens premier du mot.*

Dans la Triple Voie (*chap. II,* § 4, 9), *saint Bonaventure unit les trois sens en une même phrase : il s'agit de l'âme qui ne peut atteindre son Bien-aimé et qui :* continue excedit et egreditur extra, per amorem exstaticum, clamans... *Son latin est difficile à rendre dans sa concision, mais le contexte impose la traduction : L'âme continuellement commet des excès ; elle s'élance dehors, emportée par un amour qui la met hors de sens, criant et clamant...*

On raconte en effet de certains saints qu'ils se livraient à de tels transports ; mais ils n'étaient pas alors dans l'extase qui enlève la faculté d'agir ; d'autre part, pour saint Bonaventure, comme pour saint Thomas, extase signifie ordinairement privation de la maîtrise, voire de la conscience de soi ; leur latin donne, comme causes de l'extase, l'ivresse et la démence (1ª 2æ, 28, 3; 2ª 2æ, 175, 2).

18. *Remarquons encore, avec M. Gilson, que la pensée de saint Bonaventure a évolué et qu'il ne donne pas aussi immédiatement au terme sagesse une signification extatique dans ses premières œuvres que dans les dernières. Or, même dans l'avant-dernière conférence* in Hexaëmeron, *la XXIIe,* nn. 22-23, *où il touche au terme de sa carrière et de son progrès, il place les extatiques au troisième degré de la suprême hiérarchie des âmes : au-dessus des spéculatifs, au-dessus des contemplatifs, à qui cependant il concède d'atteindre Dieu, les uns par la spéculation, les autres par la sagesse.*

Ainsi nous semble-t-il légitime de conclure, salvo meliori judicio, *comme déjà nous l'avons fait plus haut, qu'il n'est requis à la vérité ni de la traduction ni de l'enseigne-*

ment de donner toujours et exclusivement aux mots : sursum actio, excessus mentis, notitia excessiva, amor exstaticus, *le sens le plus fort, incluant la défaillance cataleptique. Ni l'*Itinéraire, *ni* la Triple Voie ne *prétendent conduire leur disciple jusqu'à cet* excès. *Tandis qu'il est conforme à la doctrine et à l'expérience de promettre à l'âme purifiée, illuminée et unifiée, la suave consommation de la Sagesse.*

NOTION BONAVENTURIENNE DE LA CONTEMPLATION.

19. *Nous abordons ici une question jugée difficile, dont cependant nous ne pouvons ni ne voulons éviter la discussion, nous efforçant néanmoins de la traiter avec brièveté, et, s'il nous est donné, de la résoudre avec clarté.*

Quelle est, *selon saint Bonaventure,* LA NATURE de la contemplation?

La question se présente comme difficile :

1° *parce que l'objet en est peu connu, c'est-à-dire de connaissance expérimentale ; et qu'il est obscur, étant d'ordre vital et non dialectique, conséquemment de savoir incommunicable ;*

2° *parce que les « modernes » l'ont embrouillée comme à plaisir, y ayant introduit comme principes de solution des postulats invérifiables et même, dans l'économie actuelle du salut, irréels ;*

3° *d'autant plus inopérants dans le cas, que la conception de la nature et de la grâce dont ces postulats découlent est absolument opposée à celle de notre Docteur (ce troisième argument n'est qu'une précision du deuxième ; mais nous l'en détachons pour la clarté, à cause de son importance).*

Saint Bonaventure connaît trois modes de contemplation ; nous résumons ainsi ce que nous saisissons de son enseignement, présenté soit dans le de Triplici Via, *soit dans l'*Itinerarium, *soit dans le* Sermon II in Hexaëmeron.

Du dernier mode, qui est la vision béatifique, nous n'avons pas à parler ici, sinon pour dire qu'elle ne diffère point en nature, mais seulement en clarté et en plénitude, de la

contemplation que nous allons nommer sapientielle; non plus que la grâce ne diffère de la gloire étant la même charité en deux états.

Le premier mode est la contemplation intellectuelle qu'on appellera plus exactement une spéculation : *c'est la vue simple, synthétique, qu'obtient l'intelligence lorsqu'elle a considéré un objet dans ses éléments, ses attaches, ses conséquences, sa portée; et qu'elle s'y repose, en conclusion de son effort. Le type en est l'*Itinéraire.

Or, pour saint Bonaventure, il n'est pas normal que l'esprit s'arrête dans cette contuition *de son objet, et particulièrement quand cet objet est* religieux; *l'esprit n'est pas seulement doué d'intelligence, apte à connaître; il est aussi doué d'*affectivité, *selon que nous l'avons défini plus haut; il est capable de s'émouvoir, d'admirer, d'aimer, de désirer son objet, de le saisir, d'en jouir; alors, d'*intellectuelle, *sa contemplation devient* affective, *ou mieux* sapientielle; *elle se mue en sagesse, en savoir savoureux, en connaissance expérimentale. On remarquera en premier lieu que cette connaissance n'est plus dialectique, discursive; sa fin n'est pas une science plus haute ou plus pénétrante de l'objet en tant que vrai : elle est une jouissance, une fruition, une* sapience; *et, traduisant ce mot, une* dégustation *de l'objet en tant que suave et bon; et il n'importe pas que la saisie sapientielle de l'objet en provoque par contre-coup une connaissance plus véridique, ce qui de fait a lieu comme le surcroît accordé à qui cherche la justice; la contemplation sapientielle impose silence aux facultés discursives; elles s'y trouvent comme épuisées, contraintes à se taire, moins impuissantes qu'excédées.*

L'objet que saisit l'esprit dépasse toute conception et donc toute parole; il est cependant expérimenté, *c'est-à-dire connu sans mode logiquement explicable, incommunicablement. On conclut de là que l'esprit ne* voit *rien. Mais c'est mal conclure.*

On conclut mal, parce que d'abord on confond (nature et faculté) esprit *avec* intelligence, *celle-ci restreinte encore au sens de* raison discursive; *or l'esprit est en outre, nous*

le répétons, affectivité, appétit, volonté, activité ; si l'on veut assimiler esprit et raison, il faudra concéder que l'homme est esprit et cœur. *Mais mieux vaut conserver* esprit *et porter ailleurs la distinction : cela posé, on devra ainsi s'exprimer :*

L'esprit, humainement, *ne voit rien, puisque de l'objet qu'il saisit il ne peut rien connaître sinon qu'il le saisit ; rien concevoir ni rien dire de plus ; et que la science humaine exige pour exister que la parole exprime ce qu'a conçu et connu l'esprit ; mais, au delà du mode humain de la science, l'esprit perçoit l'Être incirconscriptible, indéfinissable, Dieu vivant et vrai.*

20. *Or, pour saisir la possibilité et la réalité d'une telle perception, la science sagace ne suffit pas, l'expérience seule en peut instruire. C'est pourquoi les théoriciens de la contemplation enseignent à l'envi qu'elle manque d'objet intelligible ; s'ils se contentaient de dire, modestement, d'objet dialectiquement exprimable, ils auraient raison, et ils renonceraient à résoudre une pseudo-difficulté ; car ils n'ignorent pas que les praticiens de la contemplation excluent de la pureté de celle-ci les faits charismatiques, locutions, visions, etc...*

Ajoutons qu'on est bien obligé, en parlant, de distinguer sapere, *savoir, de* sapere, *savourer ; dans l'acte de contempler, toutefois, la distinction tombe ; l'antinomie « connaissance » et « jouissance » n'existe plus. En français, savourer, déguster, signifie qu'on jouit d'une chose bonne, ce qui ne se fait pas sans la* connaître *d'une certaine façon, savoir comme bonne ; cette façon n'est pas de sa nature* discursive. *La distinction ne suffit-elle pas à mettre tout le monde d'accord*?... (1).

(1) L'intelligence humaine, imparfaite et *successive*, a besoin, pour se connaître en acte, *de proférer son verbe discursivement* ; elle parle sa vie ; elle n'a conscience de vivre que moyennant cette prolation. Or, dans la contemplation, ce retour sur soi est empêché, aboli, par l'impression de l'objet divin, offusquant l'objet humain. Au plein midi, les étoiles s'effacent et l'œil s'éteint, ébloui. De là, l'esprit imagine faussement *qu'il n'agit plus* parce qu'il est incapable *de se décrire son action*. Saint Bonaventure, en qui le psychologue égale le contemplatif, affirme nettement la *sursum actio*, la RÉACTION, vitale, non dialectique, de l'esprit humain sollicité par l'Esprit de Dieu.

En second lieu, il faut remarquer que saint Bonaventure est entièrement étranger à la distinction moderne de deux ordres, l'un de nature et l'autre de grâce; et dans cet ordre de grâce de deux sous-ordres, l'un de grâce ordinaire, l'autre de grâce extraordinaire. Aussi ne chercherons-nous pas à lui imposer des théories qu'il ignorait et qu'il réprouverait. S'il attribue la contemplation sapientielle aux dons de l'Esprit Saint, il ne voit pas en ces dons le privilège d'une caste; dès les premiers pas de son disciple dans la voie purgative, il l'invite à recueillir en lui, à nourrir, à exalter l'étincelle de la sagesse. Voilà sa vraie pensée; si nous voulons définir les deux modes de contemplation qu'il nous a signalés, nous n'userons pas des mots de contemplation active *ou acquise et contemplation* passive *ou infuse, qui n'ont point de sens dans sa théologie; nous dirons comme plus haut : contemplation intellectuelle ou spéculation; contemplation sapientielle; à moins que nous ne préférions opposer : la contemplation intellectuelle, mentale ou* contuition, *à la contemplation spirituelle, expérimentale, ou* intuition.

Ajoutons que la double méthode de contemplation indiquée par le saint docteur dans la Triple Voie, *et qu'il appelle, avec toute la tradition médiévale : mode affirmatif, le rattachant à saint Augustin; mode négatif, rattaché au pseudo-Aréopagite, n'est qu'une méthode de contemplation intellectuelle.*

Et cela dit, nous abandonnons notre lecteur à la patiente étude des textes et à la pénétrante assistance de la grâce.

*
* *

Si notre Introduction a pu l'aider à comprendre les uns, et si l'autre s'en est servi pour élever son cœur vers Dieu, Source de tout bien, qu'il daigne prier pour nous, et que sa prière soit l'œuvre de sa gratitude et la récompense de notre labeur.

ÉDITIONS ET TRADUCTIONS — EXPOSITIONS

1. — *EDITIONS*

I. — *Doctoris seraphici S. Bonaventuræ S.R.E. cardinalis Opera omnia.* 10 volumes in-folio 1882-1902.

C'est la grande et définitive édition établie par les Franciscains du Collège Saint-Bonaventure, à Quaracchi près Florence, créé pour cette œuvre. Mgr Pelzer a écrit qu'elle annulait toutes les autres; elle est unique par la qualité critique du texte, les notes et les scolies qui illustrent ce texte, les tables analytiques nombreuses et abondantes.

II. — *Decem opuscula ad theologiam mysticam spectantia :* in-16, XI, 514 pp. (1900).

Tria opuscula, in-16, 392 pp. (1911).

Selecta pro instruendis Fratribus... scripta, in-16, 422 p. (1923).

Éditions également produites par le Collège Saint-Bonaventure, reproduisant le texte et les références de la grande édition, mais dans un format commode.

Les dix opuscules mystiques sont : La Triple Voie, le Soliloque, l'Arbre de vie, les cinq fêtes de l'Enfant Jésus, la Préparation à la messe, la Vie parfaite, la Conduite de l'âme, les six Ailes, l'Office de la Passion, la Vigne mystique.

Les trois opuscules théologiques sont : le Bréviloque, l'Itinéraire, le Rapport des sciences à la foi.

Les écrits choisis parmi les instructions aux Frères sont : L'Exposition de la Règle, La Règle des Novices, La Lettre contenant xxv points mémorables, et celle sur l'Imitation du Christ.

III. — *Opera theologica selecta.* Editio minor.

Tomus I, in librum primum Sententiarum, 1934.

Tomus II, in librum secundum Sent., 1938.

(III) in Hexaëmeron Collationes, alia reportatio a Fr. Ferdinando Delorme, o.f.m,. edita 1938.

Pour le nombre et la valeur des commentaires ou des œuvres inspirées par la Doctrine Bonav. on consultera les ouvrages indiqués plus bas : E. Smeets, *S. Bonav.*; et Et. Gilson, *Philosophie de saint Bonaventure.*

2. — *TRADUCTIONS PARTIELLES.*

I. — *Œuvres spirituelles de S. Bonaventure.* Introduction, traduction et notes du P. Jean de Dieu, o.f.m. cap. Librairie Saint-François d'Assise, 4, rue Cassette, VI[e] (in-16).

1. *Les Trois voies* de la vie spirituelle (160 pp.).

2. *La Vie parfaite* (264 pp.).
contenant : Le Gouvernement de l'âme,
La Vie parfaite,
Le Soliloque.

3. *Le Christ-Jésus* (310 pp.).
contenant : La Lettre sur l'Imitation du Christ,
Les cinq Fêtes de l'Enfant Jésus,
L'Arbre de vie,
La Vigne mystique,
Le sermon sur le Très Saint Corps du Christ,
Préparation à la Messe,
L'Office de la Passion.

4. *La perfection morale d'après l'Évangile* (366 pp.).
contenant : L'Apologie des Pauvres,
De la perfection évangélique (questions disputées).
Du royaume évangélique (sermons).

II. — Bibliothèque Bonaventurienne. Éditions Franciscaines, 7, rue Marie-Rose, XIV[e].

1. *La Triple Voie.* Texte latin, introduction, traduction, notes et commentaires par Fr. Valentin-M. Breton, o.f.m.; in-16 (1942).

2. *Itinéraire de l'âme à Dieu.* Texte latin, introduction, traduction, notes et résumés par le P. Charles, o.f.m.; in-12 (1896) (épuisé; en réimpression).

3. (En préparation). *Le Bréviloque,* sous la direction du R. P. Ephrem Longpré.

III. — Anciennes traductions qu'on peut trouver d'occasion :

1. *Le Soliloque.* Ernest Mézière , in-16, XXII-208 pp. Douniol 1859.
La traduction est faite sur un texte défectueux, remanié et interpolé (Ed. Vaticane).

2. L'*Itinéraire* et *la Triple Voie* (avec quatre autres traités apocryphes) se trouvent dans la *Théologie Séraphique*, C. et A. Alix, in-16, XII-460 pp. Lecoffre, 1853.

3. *Œuvres spirituelles de S. Bonaventure*. Berthaumier, 6 vol. in-16, 1854-1855; 1 vol. 652 p., 1868, Vivès (Beaucoup d'œuvres apocryptes ou interpolées).

4. *Les six Ailes du séraphin*. Traduction du R. P. Possoz, s.j.; in-32, 140 pp. Casterman, 1892.

IV. — Traductions éditées dans ce volume

1° Les traductions que nous offrons à nos lecteurs sont nôtres en ce sens que nous avons vérifié mot par mot, corrigé pour les rendre plus fidèles à la lettre et à l'esprit du texte, et par cela même à notre estime amélioré, celles dont nous sommes inspiré et aidé, selon l'usage reçu et la méthode de tous les traducteurs qui viennent après d'autres.

Nous faisons exception : 1° pour le Sermon ; *Le Christ unique maître*; les parties du *Bréviloque* et divers fragments, dont nous n'avons connu aucune version antérieure; 2° pour l'*Itinéraire* et la *Lettre contenant XXV choses mémorables*, que nous avons empruntés, le premier au R. P. Charles plus haut cité; et la seconde, au R. P. Jean-François Bonnefoy, qui l'a publiée dans son ouvrage : *Le Saint-Esprit et ses Dons*.

Nous leur en présentons ici nos sentiments de gratitude.

2° Si le texte latin se trouvait en face de la traduction française, nous devrions ajouter encore quelques indications sur la manière dont nous avons compris et accompli notre tâche de traducteur. Bien que saint Bonaventure se serve avec grande fidélité du vocabulaire qu'il s'est formé, il n'est pas toujours possible de rendre en français le mot à mot. Une identification précise du sens est parfois difficile; il faut tenir compte du contexte, autant que de la signification imposée par l'acception usuelle des vocables à leur acception étymologique. Au temps de saint Bonaventure le latin est encore une langue vivante et capable d'évolution.

Sur cette pluralité de sens des mots dans le vocabulaire de saint Bonaventure, voir Jean-François Bonnefoy : *Dons du Saint-Esprit*. Appendices, pp. 207 sq. Il cite : *sensus, fructus*; il aurait pu ajouter : *affectus, habitus, pietas, mens, animus* et *anima, intellectus* et *intelligentia, ratio*, etc...

3. — *EXPOSITIONS*

Notre travail n'étant pas une œuvre d'érudition mais de vulgarisation, nous avons, après quelques hésitations provoquées par une habituelle soumission aux méthodes exactes, supprimé la plupart des références de citations.

En ce qui regarde l'exposé de la doctrine de notre auteur, il s'agissait d'alourdir presque chaque phrase, souvent de simples mots, de renvois à son texte, et parfois de justifier l'adaptation en langage moderne de son latin; en ce qui concerne nos emprunts, nos allusions, voire nos oppositions aux autres expositeurs, l'inconvénient n'était pas moindre. Nous nous sommes donc autorisé et du caractère de notre travail, et de la concision obtenue, et de l'indifférence du lecteur non spécialiste à l'égard de cet encombrement — les autres sachant comment se renseigner —, pour opérer cette suppression. Notre texte en sort plus lisible et grandement accourci.

A ceux de nos lecteurs que notre ouvrage, si imparfait et incomplet que nous le sachions, aurait mis en goût de mieux connaître saint Bonaventure, nous indiquons quelques œuvres majeures d'initiation.

I. — E. Smeets, o.f.m., président du Collège de Quaracchi.

Saint Bonaventure. Dict. de Théol. Cath., II. 1, 1916, coll. 962-986. Cet article est l'adaptation littérale des *Dissertationes* I et II *de scriptis et vita S. Bon.*, publiées au tome X des *Opera omnia*. Travail très complet et base suffisante par ses références pour une sérieuse étude.

II. — Etienne Gilson, professeur au Collège de France.

1° *La Philosophie de S. Bonaventure*, in-8° 484 pp. Vrin, 1924. « Ce livre, écrit le P. Bissen, reste pour longtemps le guide le plus sûr en la matière». On y trouvera en outre une abondante bibliographie, judicieusement ordonnée.

On pourra compléter par les travaux suivants du même savant et sagace historien de la pensée médiévale :

2° *Études de Philosophie médiévale*, in-8°, viii-291 pp. Strasbourg, 1921.

3° *L'Esprit de la Philosophie médiévale* (Gilford Lectures, 2 séries), in-8°. Vrin, 1932.

4° *La Philosophie au moyen âge*. Coll. Payot, nos 25-26, 1922. On rapprochera utilement de ce manuel l'ouvrage similaire d'un disciple digne de son maître :

Paul Vignaux, *La Pensée au moyen âge*. Coll. A. Colin, n° 207, 1938.

III. — Nous ajoutons pour les avoir cités ou utilisés, sans indication de références :

1. G. Palhoriès, *S. Bonaventure* (La Pensée chrétienne), in-16, vi-378 pp. Bloud, 1913.

Utiles vues d'ensemble sur la doctrine, bien que superficielles.

M. P. n'a pas saisi le sens *existenciel* de la pensée bonaventurienne; il l'interprète en fonction du dialecticisme scolastique commun.

2. L. de Carvalho y Castro, o.f.m., *S. B. le Docteur Franciscain*, in-8°, Beauchesne, 1923.

3. Eusèbe Clop, o.f.m., *S. B.* (Collection « Les Saints »), in-12, 212 pp. Lecoffre, 1922.

4. P. Jules d'Albi, min. cap., *S. B. et les luttes doctrinales de* 1267-1277, in-16, 234 pp., 1922.

5 Jean-Marie Bissen, o.f.m., *L'exemplarisme divin selon S.B.*, in-8° 304 pp., Vrin, 1929.

6. Jean-François Bonnefoy, *Le Saint-Esprit et ses Dons selon S. B.*, in-8°, 238 pp., 1929.

ARTICLES

1. Valentin-M. Breton, o.f.m., La Pensée franciscaine (le Réalisme de S. B.). France Franciscaine, VII, 1924.

2. André Callebaut, o.f.m., L'entrée de S. B. dans l'Ordre des F.M. en 1243, Fr. Fr. IV, 1921.

3. Anastase Van den Wyngaert, o.f.m., Querelles du Clergé et des Ordres Mendiants à l'univ. de Paris au XIII^e^ s. Fr. Fr. V, 1922.

TEXTES

Avertissement

La Triple voie, *nous l'avons exposé plus haut* (Introd., *II*e *Sect.*, *III*, *D.* nº 21), *est fondamentale dans la spiritualité de saint Bonaventure, étant une œuvre de sa pleine maturité doctrinale et expérimentale. Nous y avons reconnu un Directoire spirituel. Aussi ne pouvions-nous présenter une plus exacte connaissance de la spiritualité du docteur séraphique, qu'en ordonnant selon son enseignement les écrits par nous publiés. Ils en recevront leur sens ; ils en deviendront le commentaire autorisé.*

Or la Triple voie *propose comme démarche de la sanctification,* la purification, l'illumination, la consommation. *La purification conduit à la paix par la discipline des mœurs, l'illumination à la vérité par l'imitation du Christ, la consommation à cette perception savoureuse de Dieu-Trinité dans l'âme, où saint Bonaventure place la fin de l'homme, et qui est le fruit de la charité sous son double aspect de grâce et de gloire.*

Nous avons donc donné d'abord le texte de la Triple voie *et disposé selon la progression qu'elle indique les autres traités. Tous ces traités sont intégralement publiés, y compris les chapitres du* Bréviloque *intéressant notre dessein.*

LA TRIPLE VOIE

Directoire de la Spiritualité Bonaventurienne.
(p. 45, nos 20 sq.; p. 96 sq., nos 13 sq.)

I. LA PURIFICATION

a) *Base dogmatique.*

I. Le péché et le sacrement de pénitence.
(Bréviloque, IIIe partie, ch. 4-8; VIe p., c. 10).

b) *Pratique des vertus.*

2. La Perfection de la vie (p. 50, no 23).
3. *Lettre dite des XXV choses mémorables* (p. 53, no 25, VI).

II. L'ILLUMINATION

1. *Conduite de l'âme envers Dieu* (p. 52, no 25, V).
2. L'Arbre de vie (p. 53, no 26, VII).
3. Le Soliloque (p. 51, no 24).

III. LA CONSOMMATION

a) *Base dogmatique.*

1. L'unique maitre (sermon, p. 44, no 18).
2. *Traité de l'Esprit et de ses Dons* (Bréviloque, Ve partie).

b) *Pratique de l'union à Dieu.*

3. *Le sacrement d'Eucharistie* (Brévil. VIe p., ch. 9).
4. L'Itinéraire de l'ame a dieu (p. 48, no 22).

CONCLUSION

Le Paradis
(Bréviloque, VIIe p., ch. 7).

LA TRIPLE VOIE

Prologue

Je vous ai présenté aujourd'hui la doctrine de la Sagesse. Je vous l'ai décrite triplement, selon la prudence, la réflexion et la science.

I. Toute science suggérant un rapport à la Sainte Trinité, celle qu'enseigne l'Écriture doit plus évidemment porter en soi l'empreinte de ce Mystère. Aussi le Sage affirme-t-il qu'il a proposé la doctrine sacrée en triple profondeur, à cause de sa triple interprétation possible, selon le sens moral, le sens allégorique et le sens anagogique.

Ce triple sens spirituel, en effet, correspond à la hiérarchie des activités de l'âme, savoir à sa *purification*, à son *illumination*, à sa *perfection*.

Or la purification la conduit à la paix, l'illumination à la vérité, la perfection à l'union de charité. Ces trois termes pleinement atteints, l'âme est admise à la béatitude, et voit augmenter son mérite selon qu'elle s'est comportée dans leur recherche. De leur connaissance par conséquent, d'où dépend la science de toute l'Écriture Sainte, dépend aussi le mérite de l'éternelle Vie.

Il faut donc savoir, pour nous exercer dans cette triple voie, que triple en est la manière, soit la lecture et la méditation, la prière et la contemplation.

Première partie

LA MÉDITATION

Chapitre I

DE LA MÉDITATION OU L'AME SE PURIFIE, S'ILLUMINE, SE CONSOMME

II. — En premier lieu il convient de s'instruire de la manière de méditer. Sachons à cette fin que trois puissances sont en nous, et que pour nous exercer dans cette triple voie nous devons en faire usage, savoir : l'aiguillon de la conscience, la lumière de la raison, l'étincelle de la sagesse. Si donc tu veux te purifier, recours à l'aiguillon de la conscience; si tu veux t'éclairer, recours à la lumière de la raison; si tu veux devenir parfait, recours à l'étincelle de la sagesse. Ainsi le conseillait le bienheureux Denys à son disciple Timothée.

Section Première

PURIFICATION DE L'AME

1. — De la voie purgative et de son triple exercice

III. — La purification s'opère en exerçant l'aiguillon de la conscience.

Ton premier exercice sera donc d'abord de l'exciter, ensuite de l'aiguiser, enfin de le rectifier.

Or l'aiguillon de la conscience : 1. s'excite par la recordation du péché; 2. s'aiguise par la circonspection envers soi-même; 3. se rectifie par la considération du bien.

1. Comment s'excite l'aiguillon de la conscience.

IV. — La recordation du péché procède de cette manière : l'esprit se convainc de la multitude de ses négligences, de ses convoitises et de ses méchancetés, car presque tous nos péchés et tous nos maux, soit actuels, soit habituels, peuvent se grouper sous ces trois chefs.

A. — NÉGLIGENCE.

A l'égard de la négligence sois attentif à rechercher : 1. D'abord si tu n'as pas négligé : la garde de ton cœur, l'exact emploi de ton temps, la pureté de ton intention, car en effet ces trois points méritent d'être observés avec une souveraine diligence : que le cœur soit gardé attentivement, le temps employé utilement et que toute œuvre soit dirigée à sa juste fin. — 2. Ensuite si tu n'as pas négligé : la prière, l'étude, le bien agir; parce que sur ces trois points doit très diligemment s'exercer et se cultiver quiconque veut porter de bons fruits; aucun d'eux sans les deux autres ne suffira jamais. — 3. Enfin si tu n'as pas négligé : de te repentir du péché, de résister au mal, de profiter au bien.

Chacun en effet avec un soin extrême doit : pleurer le mal qu'il a commis, repousser les tentations diaboliques, avancer de vertus en vertus, afin qu'il puisse ainsi parvenir à la terre promise.

B. — CONCUPISCENCE.

V. — A l'égard de la concupiscence qui se trouve en l'homme spirituel comme en tout homme, tu dois rechercher si tu l'as cultivée, si tu la cultives peut-être encore. En voici les signes :

1. D'abord la convoitise de la chair se trahit par un besoin de friandises, de mollesse, de volupté; elle te

domine donc si tu recherches : les aliments et les boissons délectables, les vêtements et les meubles confortables, les entretiens et les divertissements sensuels, qu'il est répréhensible d'admettre délibérément, mais dont l'homme spirituel doit désavouer même les premiers mouvements.

2. Ensuite la convoitise des yeux se délecte : à savoir des choses cachées ou secrètes, à avoir des choses précieuses ou chères, à voir des choses belles ou rares; en quoi se manifeste une cupidité, avarice ou curiosité condamnable et préjudiciable à l'homme spirituel.

3. Enfin la convoitise de l'esprit ou orgueil de la vie se retrouve : dans le désir de la faveur, dans le goût de la louange, dans l'appétit des honneurs, qui sont choses vaines et rendent vain l'homme, s'il s'y livre; et que tu dois fuir à l'égal du désir charnel.

Sur toutes ces tendances, l'aiguillon de la conscience doit stimuler le remords du cœur.

C. — MALIGNITÉ.

VI. — A l'égard de la malice recherche si elle t'a dominé ou te domine encore; elle a pour racines : la colère, l'envie, la tiédeur.

1. D'abord la colère se manifeste : par l'émotion, par le geste, par la parole; elle trouble le cœur, elle change le visage, elle s'exhale en clameurs; elle se trahit dans les sentiments, dans les attitudes, dans les actes.

2. Ensuite l'envie se manifeste : par la tristesse du bien d'autrui, par le contentement de son infortune, par la mauvaise grâce à l'assister dans son besoin.

3. Enfin la tiédeur se manifeste : par des suspicions défavorables, par de malignes détractions, par des pensées blasphématoires.

Toutes ces formes de la malignité sont donc souverainement détestables et pernicieuses.

CONCLUSION.

Ainsi l'aiguillon de la conscience par ce tripartite examen triplement réitéré, acquerra la diligence, la déli-

catesse, et l'austérité nécessaires au progrès spirituel. Ton âme par cet exercice se remplira de la salubre amertume de la contrition.

2. — Comment s'affine l'aiguillon de la conscience.

VII. — Après avoir appris de quelle façon tu dois réveiller ta conscience par la recordation du péché, apprends maintenant comment tu peux l'aiguiser par la vigilance, la prudence, la circonspection envers toi-même. Car il ne suffirait point que ta conscience fût attentive, délicate, diligente; elle doit être exigeante, et c'est l'œuvre de la circonspection.

Elle le devient en évoquant : 1. le jour de la mort qui est imminent; 2. le regard du Juge fixé sur toi présentement; 3. le Sang de la Croix répandu comme récent.

Reprenons : 1. le jour de ta mort est certain, incertain, irrévocable : certain quant au fait; incertain quant au jour, au lieu, au mode; irrévocablement fixé et irrémissible.

Si tu y songes diligemment, plus diligemment encore tu travailleras, tandis que tu en as le temps, à te purifier de toute négligence, convoitise et malignité. Oserais-tu t'attarder dans le péché n'étant pas assuré du lendemain?

2. Le regard est fixé sur toi du Juge que tu ne peux ni tromper, ni fléchir, ni fuir. Nul ne peut égarer sa sagesse infaillible, ni leurrer sa justice incorruptible, ni décliner sa vindicte inflexible, qui ne laisse aucun bien sans récompense, aucun mal sans châtiment.

Ton œil ne sera-t-il pas perspicace à reconnaître le péché, si tu sens peser sur toi ce regard aigu?

3. Le Sang de la Croix : te parle un langage plus digne de toi : la mort imminente, le rigoureux jugement stimulent ton intérêt personnel. Jésus crucifié s'adresse à ton amour :

Vois ce sang versé : pour réveiller ton cœur de sa torpeur, pour le nettoyer de ses souillures, pour amollir sa dureté. Vois-le répandu sur ton âme : pour la purifier de ses taches, pour la ressusciter de la mort, pour la féconder

dans son aridité. Qui serait assez stupide, se sentant baigné d'un Sang si précieux, pour laisser en soi régner coupablement la négligence, la convoitise et la malignité?

3. — Comment se rectifie l'aiguillon de la conscience.

VIII. — Ta conscience une fois réveillée par la recordation du péché, aiguisée par la circonspection, il te faut la rectifier par la considération de son bien.

Or ce bien, dont l'acquisition redressera ta conscience faussée par le péché, consiste en trois vertus opposées aux trois vices reconnus par l'examen. A la négligence s'oppose la générosité, à la convoitise s'oppose l'austérité, à la malignité s'oppose la bénignité.

Ces trois vertus acquises, ta conscience sera droite, forte et pure. A quoi nous pouvons appliquer la parole du Prophète Michée, 6, 8 : « Je t'indiquerai, homme, quel est le bien et ce que de toi requiert le Seigneur : savoir : accomplir la justice, aimer la miséricorde et marcher soigneusement devant ton Dieu ». Et aussi le conseil du Seigneur en saint Luc, 12, 35 : « Que vos reins soient ceints, vos lampes allumées, et vous-mêmes semblables à des serviteurs [vigilants] ».

IX. — 1. Il faut commencer par la *générosité* qui fraie la voie aux deux autres. On peut la définir : une vigueur de *l'esprit* qui secouant toute négligence se dispose à servir Dieu avec vigilance, confiance, aisance. — 2. L'*austérité* la suit qu'on peut définir : une rigueur de l'*âme ;* elle réprime toute convoitise et rend capable d'aimer ce qui est rude, pauvre, vil. — 3. La *bénignité* enfin est la troisième : elle est cette douceur de *sentiment,* cette suavité de cœur qui bannit toute méchanceté; elle incline à la bienveillance, à la tolérance, à l'allégresse intérieure.

RÉCAPITULATION DE LA VOIE PURGATIVE

Ici s'achève la purification de l'âme par le moyen de la méditation, car toute conscience pure est heureuse et joyeuse.

Qui donc veut se purifier, qu'il exerce de la manière indiquée l'aiguillon de sa conscience.

Note néanmoins que la méditation peut commencer par l'un ou l'autre des sujets proposés et passer de l'un à l'autre, ou demeurer fixée sur l'un ou sur l'autre, à son gré, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherche.

Car le but de la méditation est d'atteindre et de goûter la PAIX, soit cette tranquillité, cette sérénité d'où sourd la JOIE spirituelle. Cette paix obtenue, l'esprit est prêt et prompt à tendre plus haut.

Cette voie donc, où l'on entre poussé par le remords de la conscience, conduit au sentiment de spirituelle allégresse : on la parcourt dans la douleur, et dans l'amour on s'y consomme.

Section deuxième

ILLUMINATION DE L'AME

§ 2. — DE LA VOIE ILLUMINATIVE ET DE SON TRIPLE EXERCICE

X. — Après avoir traité de la voie purgative, il vient à traiter en second lieu de la voie illuminative. L'homme y prend pour guide, non plus l'aiguillon de sa conscience, mais la lumière de sa raison.

Le rayon de cette lumière doit être : d'abord projeté sur les dettes remises, ensuite étendu jusqu'aux faveurs commises, enfin tourné vers les récompenses promises.

PREMIER EXERCICE

CONSIDÉRATION DE NOTRE INDIGENCE

XI. Nous projetons la lumière de notre intelligence sur les dettes qui nous ont été remises lorsque nous pesons soigneusement les péchés que Dieu nous a pardonnés, si nombreux, si graves, pour lesquels nous méritions d'être soumis à tant de peines, et privés de tant et si grands biens.

1. Cet énoncé suffit à nourrir notre méditation; ajoutons-y pourtant la considération des maux où nous fussions tombés, si Dieu l'avait permis. Nos ténèbres seront illuminées par l'éclat de cette lumière, durant notre diligente méditation.

Or cette lumière ne serait pas la lumière céleste dont la clarté s'accompagne toujours de chaleur, si à l'illumination ne correspondait point un élan de gratitude.

Ici donc, rendons grâce pour le pardon qui nous a été accordé de nos péchés commis et pour la miséricorde qui nous a gardés de ceux où nous auraient entraînés l'indigence, la faiblesse et la malice de notre volonté.

Deuxième exercice

Considération de notre grandeur

2. Nous étendrons en second lieu ce rayon de lumière jusqu'aux faveurs qui nous ont été commises, savoir les dons que nous avons à mettre en œuvre et dont nous aurons à rendre et le compte et les fruits.

Ces bienfaits se groupent aussi sous trois chefs, appartenant : *1.* les uns à l'intégrité de la nature, *2.* les autres à l'assistance de la grâce, *3.* d'autres enfin au don de la surabondance.

1. A l'intégrité de la nature revient que Dieu vous a dotés, selon le corps, de membres complets, d'un tempérament sain, d'une noble fécondité; selon les sens, d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, et d'un langage articulé; selon l'âme, d'une raison ouverte, d'un jugement droit, d'un cœur bon.

XII. — *2.* A l'assistance de la grâce revient d'abord que Dieu vous a prévenus par la grâce du baptême, qui effaça le péché originel, restitua l'innocence, conféra la justice par laquelle vous fûtes rendus dignes de la vie éternelle;

qu'ensuite il vous a relevés par la grâce de la pénitence, au temps opportun, selon le désir qu'il excita dans votre âme et la magnanimité de son institution;

qu'enfin il vous a honorés de la grâce du sacerdoce qui vous a établis dispensateurs de la doctrine, et du pardon, et de l'Eucharistie, c'est-à-dire de la parole de vie plus ou moins communiquée dans tout acte sacerdotal.

3. Au don de la surabondance ou de la plénitude revient que Dieu vous a comblés : d'abord par la jouissance de l'Univers, où les créatures inférieures vous servent, les égales vous aident, les supérieures vous protègent; ensuite par l'Envoi de son Fils qu'il vous livre : en frère et ami, en rançon, et chaque jour en nourriture : en frère par son Incarnation, en rançon par sa Passion, en aliment par la Consécration; enfin par la Mission de l'Esprit Saint : en signe de votre Acceptation, en arrhes de votre Adoption, en gage de vos Épousailles, car il a fait de l'âme chrétienne sa sœur, sa fille et son épouse.

Dons merveilleux et inestimables, dont la méditation doit remplir votre âme de gratitude envers Dieu.

Troisième exercice

Considération de notre fin

XIV. — 3. A l'égard de la voie illuminative, reste en dernier lieu à considérer comment dans sa méditation la lumière de la raison se retourne vers la Source de tout bien pour s'entretenir des récompenses promises.

Car avec sollicitude et assiduité elle doit penser que Dieu qui ne ment point a promis, à ceux qui croient en Lui et qui l'aiment : 1. l'éloignement de tous leurs maux, 2. la société de tous les saints, 3. l'assouvissement de tous leurs désirs; — en Lui, qui est la source et la plénitude de tous les biens; — qui Lui-même est un tel Bien qu'Il excède toute prière, tout désir, toute estime; et qui nous répute dignes de ce grand Bien, si nous l'aimons et tendons vers Lui par-dessus tout et pour Lui seul. Et c'est pourquoi de tout notre élan, de toute notre affection, de toute notre bonne volonté, nous devons ainsi tendre vers LUI.

Section troisième

CONSOMMATION DE L'AME

§ 3. — De la voie perfective et de son triple exercice

XV. — Vient en dernier lieu la manière de nous exercer à l'égard de l'étincelle de la Sagesse. Et voici l'ordre à suivre :

D'abord cette étincelle doit être recueillie, puis embrasée, enfin emportée. Ce qui s'explique ainsi :

1. Vous la recueillerez en soustrayant votre affection à tout amour créé; car votre cœur doit se refuser à toute créature, dont l'amour ou ne profite pas, ou s'il profite ne refait pas, ou s'il refait ne satisfait pas ni ne suffit. Et c'est pourquoi tout amour de cet ordre doit être absolument banni de votre cœur.

XVI. — 2. Ensuite il faut embraser cette étincelle par la concentration de tout sentiment d'amour sur l'amour de l'Époux. Ce qui s'opère en comparant ce même amour : soit à lui-même, soit à la charité des bienheureux, soit à son propre Objet, l'Époux divin.

Or, tandis que l'on considère que par l'amour il peut être suppléé en nous à toute indigence; que par l'amour est accordé aux bienheureux de tout bien l'abondance; que par l'amour est possédée du souverainement désirable la Présence... alors s'embrase le cœur...

XVII. — 3. A ce moment, il faut enfin s'évader et emporter cette étincelle au-dessus de toute réalité sensible, imaginable, intelligible, dans cet ordre :

De Celui que vous souhaitez d'aimer parfaitement et sans intermédiaire, dites-vous, dans votre méditation : d'abord qu'il ne tombe pas sous les sens, et qu'il ne peut être ni vu, ni ouï, ni odoré, ni goûté, ni touché, mais il est tout désirable... Ensuite qu'il n'est pas objet d'imagination; car on ne lui peut prêter ni terme, ni figure,

ni nombre, ni mesure, ni limite; qu'il ne peut donc pas être représenté, mais il est tout désirable... Enfin qu'il n'entre pas dans l'ordre rationnel, et qu'on ne peut ni le définir, ni le démontrer, ni l'apprécier, ni le comprendre, ni le saisir, car son intelligibilité dépasse toute intelligence.. mais il est tout désirable...

§ 4. — Conclusion

XVIII — De ce qui précède clairement découle, comment en s'y exerçant, selon la triple voie de la Purification, de l'Illumination, et de la Perfection, on parvient par la méditation à la Sagesse de l'Écriture Sainte.

Or, non seulement les enseignements de l'Écriture, mais toute notre culture spirituelle est tributaire de cette méthode.

Car toute méditation sapientielle porte :

1. ou sur les œuvres de l'homme, savoir : ce qu'il fait, ce qu'il doit faire, et pourquoi; 2. ou sur les œuvres de Dieu, savoir : ce qu'à l'homme il commet, remet, et promet; en quoi s'incluent l'œuvre de la Création, celle de la Réparation, celle de la Glorification; 3. ou sur les principes des unes et des autres, savoir : Dieu, et l'âme, et comment ils doivent s'unir.

Ici doit s'arrêter la Méditation, parce que la connaissance [discursive] et toute opération de l'esprit atteint ici sa fin, savoir la vraie sagesse, dans laquelle est une connaissance par expérience véridique.

Corollaire

XIX. — Or dans la Méditation ainsi entendue, l'âme tout entière doit s'engager, avec toutes ses puissances : la raison, la syndérèse, la conscience, la volonté.

La raison, interrogeant, pose une question; la syndérèse, appréciant, propose la solution; la conscience, témoignant, infère la sentence; la volonté, décidant, profère la condamnation.

Prenons exemple d'un cas de la voie purgative. La

raison demande : Que faire d'un homme qui a violé le temple de Dieu?

La syndérèse répond : Qu'il meure, ou qu'il fasse pénitence.

La conscience déduit : Tu es cet homme! Il te faut donc encourir la damnation, ou accepter la pénitence.

La volonté enfin choisit, et parce qu'elle se refuse à être à jamais damnée, elle accepte volontairement les rigueurs de la pénitence.

Interprétez de la même façon la pratique des autres voies.

Deuxième partie

LA PRIÈRE

Chapitre II

DE LA PRIÈRE QUI DÉPLORE LA MISÈRE, IMPLORE LA MISÉRICORDE ET SE VOUE A L'ADORATION

I. — Après que nous avons dit comment on parvient à la vraie Sagesse en lisant et méditant, il vient à dire comment on y parvient en priant.

Sachons d'abord que la prière comporte trois parties qui sont des pas ou degrés : le premier est l'aveu de la misère; le deuxième, l'imploration de la pitié; le troisième, l'offrande de l'adoration.

Nous ne pouvons offrir à Dieu le culte de notre adoration, que nous n'en ayons de lui obtenu la grâce; nous ne pouvons incliner la miséricorde de Dieu à nous donner cette grâce, qu'en exposant notre indigence et déplorant notre misère. Toute prière parfaite doit ainsi inclure ces trois parties; l'une sans les autres ne saurait suffire ni atteindre le but : les trois y sont conjointement requises.

Premier pas.

§ 1. — Du triple aveu de sa misère

II. — De quelque misère qu'il s'agisse, la confession en doit porter sur : la commission de la faute, l'amission de la grâce, la rémission de la gloire;

d'où naîtront : la douleur, la honte et la crainte : la douleur, à cause du dommage; la honte, à cause de l'opprobre; la crainte, à cause du danger.

1. La douleur naît de la mémoire du *passé*, quand l'âme se recorde : *ce qu'elle a omis :* la justice prescrite; *ce qu'elle a commis :* les actes défendus; *ce qu'elle a perdu :* la vie de la grâce.

2. La honte naît de la pensée du *présent*, quand l'âme regarde : *où elle est :* aussi loin en bas qu'elle fut proche du sommet; *quelle elle est :* souillée de fange elle qu fut parfaite image; *ce qu'elle est :* esclave elle qui fut libre.

3. La crainte naît de la prévision de *l'avenir*, quand l'âme présume : *où elle tend*, car ses pas se hâtent vers l'enfer; *ce qu'elle attend :* le jugement inévitable, juste cependant; *ce qui l'attend :* la solde d'une mort éternelle.

Deuxième pas.

§ 2. — D'une triple imploration de la pitié

III. — De quelque grâce qu'il s'agisse, la postulation doit être présentée : 1. avec l'*insistance* du *désir* que nous tenons de l'Esprit Saint : il prie en nous par des gémissements inénarrables : 2. avec l'*assurance* de *l'espoir* que nous tenons du Christ, mort pour nous tous; 3. avec le *soin diligent* d'implorer l'assistance de tous les justes et de tous les saints.

1. Le désir est formé en nous par l'Esprit Saint, car de lui nous sommes : éternellement prédestinés par le Père en son Fils, spirituellement régénérés dans le baptême, unanimement agrégés à l'Église.

2. L'Espoir est affermi en nous par le Christ qui pour nous : ici-bas s'est livré à la mort sur la Croix, au ciel se présente devant Dieu dans la gloire, au Sacrement est offert par la Sainte Mère Église.

3. L'Assistance de l'assemblée des saints nous est assurée : par les anges gardiens qui veillent sur nous, par les saints du ciel qui prient pour nous, par les justes de la terre qui méritent avec nous.

Quand à la prière ces trois appoints concourent, alors efficacement est implorée la miséricorde.

Troisième Pas

§ 3. — Du triple hommage d'adoration

IV. — A quelque titre qu'on doive honorer Dieu, l'hommage de l'adoration s'exprime par trois actes :

Dans son désir de trouver grâce, notre cœur doit : 1. s'incliner en révérence et adoration de Dieu; 2. se dilater en gratitude et bienveillance; 3. s'exalter en la complaisance, pour entrer dans le colloque de l'Époux avec l'Épouse, selon que l'enseigne l'Esprit Saint au Cantique : que si ce colloque est droitement ordonné, il s'épanouit dans une merveilleuse exultation et jubilation, au point que l'âme est jetée hors d'elle-même et s'écrie : « Il nous est bon d'être ici » (Math., 17, 4).

La prière alors doit trouver là son terme; mais elle ne doit pas se désister plus tôt, c'est-à-dire avant qu'elle n'ait pénétré dans le secret du Tabernacle admirable, jusqu'à la Maison de Dieu, où résonne la voix joyeuse du Convive (Ps., 41, 5).

V. — 1. Pour t'incliner à révérence, admire l'immensité divine et vois ta propre petitesse; 2. pour te dilater à bienveillance, rends-toi attentif à la bénignité divine et vois ta propre indignité; 3. pour t'exalter à complaisance, pense et repense à la charité divine et vois ta propre tiédeur; tant que par cette comparaison tu parviennes à sortir de toi.

MOTIFS ET ACTES DE LA RÉVÉRENCE.

VI. — 1. La Révérence que nous témoignons à Dieu, nous la lui devons à trois titres : *a.* comme au *Père* par qui nous sommes formés, reformés, éduqués; *b.* comme au *Seigneur* par qui nous sommes : arrachés à la gueule de l'ennemi, rachetés de la prison d'enfer, embauchés pour la vigne du Maître.

2. comme au *Juge* devant lequel nous sommes accusés, convaincus, confessés : le cri de notre conscience nous accuse, l'évidence de notre vie nous convainc, le regard de la divine Sagesse nous contraint aux aveux; aussi la sentence est-elle de droit contre nous proférée; et notre révérence envers Dieu doit-elle être : d'abord très profonde, ensuite plus profonde, enfin sans fond; d'abord comme une inclination, ensuite comme une génuflexion, enfin comme une prostration.

Ainsi, par la première, nous nous soumettons à Lui, par la deuxième, nous nous démettons de nous-mêmes, par la troisième, nous nous remettons nous-mêmes à Lui. Par la première, nous nous réputons déjà très petits; par la deuxième, encore amoindris; par la troisième enfin, anéantis.

MOTIFS ET ACTES DE LA BIENVEILLANCE.

VII. — 2. La bienveillance que nous exerçons envers Dieu, nous devons semblablement la manifester par un triple mouvement : car elle doit être d'abord très grande, encore plus grande, enfin sans mesure : très grande, considérée notre indignité; plus grande encore, considérée l'ampleur de sa grâce; sans mesure enfin, considérée l'immensité de sa miséricorde; ou bien : très grande déjà à cause des dons à nous commis; plus grande encore, à cause des maux à nous remis; sans mesure enfin, à cause des biens à nous promis; ou encore : très grande, à raison de l'intégrité de la nature : plus grande encore, à raison du surcroît de la grâce; immense enfin, à raison du don de la surabondance. Au premier temps, le cœur se dilate

et s'étend; au deuxième, il s'ouvre et se distend; au troisième, il se répand, selon la parole de Jérémie (Lament., 2,19) : « Répands comme de l'eau ton cœur. »

MOTIFS ET ACTES DE LA COMPLAISANCE.

VIII. 3. La complaisance que nous plaçons en Dieu, nous nous y élevons par un triple élan : nos sentiments doivent s'accorder aux sentiments de Dieu de telle sorte : d'abord qu'à chacun plaise que Dieu seul se complaise en lui; ensuite qu'à chacun plaise qu'il ne se plaise qu'en Dieu seul; enfin, qu'à chacun plaise que les autres communiquent à cette complaisance. Le premier est déjà grand, le deuxième plus grand encore, le troisième enfin très grand.

Au premier temps, l'amour est gratuit; on aime en Dieu qu'il est Dieu. Au deuxième temps, l'amour est dû : on aime Dieu parce qu'il est Dieu. Au troisième, l'amour est à la fois gratuit et dû (l'amour se multiplie par l'amour et s'exalte) : le premier Amour crucifie le monde à l'homme; le deuxième crucifie l'homme au monde; le troisième crucifie l'homme pour le monde, en sorte qu'il souhaite de mourir pour tous, afin que tous plaisent à Dieu et se complaisent en Dieu. (*Galat.*, 6, 14).

Conclusion.

Ici est le degré terminal de la parfaite charité; nul ne doit, avant de l'avoir touché, s'estimer parfait. Or est atteinte cette perfection quand Dieu trouve le cœur non seulement décidé, mais avide de mourir pour le salut de ses frères, selon ce que Paul disait : « Pour moi, plus que volontiers, je dépenserai [tout] et me surdépenserai [moi-même] pour vos âmes » (2 Cor., 12,15). A cette parfaite dilection du prochain, nous ne parviendrons néanmoins qu'après avoir atteint la parfaite charité envers Dieu, pour l'amour de qui nous aimons le prochain; car le prochain n'est aimable qu'en Dieu, ou à cause de Dieu.

§ 4. — De six étapes de l'amour de Dieu

IX. — (Or comment peut-on savoir qu'on aime Dieu parfaitement?) Voici l'exposé de six étapes que l'âme parcourt l'une après l'autre pour arriver à cette perfection.

1. Le premier pas est la suavité. L'homme y apprend à goûter combien le Seigneur est suave. Ce qu'il obtient en vaquant à Dieu, en chômant du temporel par de saintes méditations; parce que selon le Psalmiste, « ce qui lui reste de connaissance fait à Dieu fête »; et vous le saurez quand vos méditations sur l'amour de Dieu engendreront cette suavité en votre cœur. (Ps., 33, 9; Ps. 75, 10).

2. Le deuxième pas est l'avidité. Quand l'âme en effet a commencé à s'accoutumer à cette douceur, il en naît en elle une si grande faim que rien ne peut l'assouvir, sinon la possession parfaite de Celui qu'elle aime. Or comme l'atteindre est impossible dans le temps présent parce qu'il est loin, continuellement elle s'élance et sort [de soi] par un amour [extatique] s'exclamant et répétant avec Job (7, 17) : « Mon âme préfère une mort violente, mes os appellent le trépas », parce que « de même que le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu » (Ps., 41, 17).

X. — 3. Le troisième pas est la satiété qui naît de l'avidité même. Désirant Dieu avec une véhémence excessive et emportée vers les choses d'en haut, tout ce qui la retient en bas se tourne pour l'âme à dégoût. Comme saturée, elle ne sent point d'attrait pour ce qui n'est pas son Bien-Aimé. De même qu'un estomac rempli prend la nourriture dont on le surcharge à nausée plutôt qu'à profit, ainsi fait l'âme en cette étape à l'égard de tout le terrestre.

4. Le quatrième est l'ébriété; elle naît du rassasiement : on y aime Dieu de tant d'amour, que non seulement on se lasse des consolations, mais qu'on cherche

pour consolations les épreuves et qu'on s'y délecte; et pour l'amour de celui qu'on aime, on se réjouit dans les peines, les opprobres et les souffrances, ainsi que l'Apôtre. De même qu'un homme ivre se dévêt sans pudeur et reçoit les coups sans les sentir, ainsi en est-il à cette étape (Prov., 23, 24).

XI. — Le cinquième est la SÉCURITÉ qui naît de l'ivresse. De ce que l'âme se sent tellement aimer Dieu que pour lui volontiers elle supporterait tout dommage et toute honte, elle bannit toute crainte et conçoit tant d'espoir du secours divin, qu'elle estime que rien ne pourra plus la séparer de Dieu. A cette étape en était l'Apôtre quand il disait : « Qui nous séparera de la charité du Christ?... Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur » (Joan., 4, 18; Rom., 8, 35).

6. Le sixième est une TRANQUILLITÉ vraie et pleine qui communique une telle paix et quiétude, que l'âme se trouve en quelque sorte en silence et en sommeil, et comme logée dans une arche de Noé où rien ne peut la troubler. Qui peut en effet troubler une âme que ne point plus la piqûre de la cupidité, que n'excite plus l'aiguillon de la crainte? Dans une telle âme est la PAIX.

ICI est le stade dernier et le repos. Ici le vrai Salomon s'accoise parce qu'il a fixé son séjour dans la PAIX (Ps., 75, 3). C'est pourquoi avec beaucoup de convenance ces six étapes sont désignées par les six marches par lesquelles on accédait au trône de Salomon. D'où il est dit aux Cantiques : « Le milieu est une broderie, œuvre d'amour », parce qu'il est impossible de parvenir à cette tranquillité sinon par la charité. Mais celle-ci acquise, il est très facile à l'homme d'accomplir tout ce qui est de la perfection, soit agir, soit pâtir, soit vivre, soit mourir (Cant., 3, 10; III Reg., 10, 18).

Que tous nos soins donc soient de profiter dans la charité, puisque sa croissance implique la perfection de tous les biens, que daigne nous accorder CELUI qui vit et règne au siècle des siècles. Amen.

§ 5. — Récapitulation des deux premières parties

XII. — Pour avoir sous la main les définitions précédentes, notez : Celui qui veut avancer dans cette voie de perfection doit : 1. par la méditation se servir : de l'aiguillon de sa conscience, le réveiller, l'aiguiser, le redresser; de la lumière de sa raison, l'étendant, la dilatant, la retournant sur soi; de l'étincelle du vrai savoir, l'accueillant, l'embrasant, la surélevant. 2. Par la prière : d'abord déplorer sa misère avec douleur, à cause du dommage; avec honte, à cause de l'opprobre; avec crainte, à cause du risque; ensuite implorer la miséricorde : avec un désir véhément par l'Esprit Saint, avec une ferme espérance par Jésus Crucifié, avec l'assistance et le suffrage des saints; enfin adorer Dieu, lui rendant : respect, bienveillance et complaisance.

De la part de Dieu nous préviennent ses admirables perfections, et c'est la majeure; de notre part suit leur considération, et c'est la mineure; ainsi se présente l'adoration comme conclusion.

Conclusion

Qui s'exercera ainsi avec ferveur et constance, il avancera dans la charité par les six étapes énumérées; il parviendra à la perfection de la tranquillité où se trouve une multiple paix, et comme la fin du repos légué par le Seigneur aux Apôtres (Joan., 14, 27). D'où il faut noter que saint Paul, en chaque salutation, souhaite la grâce et la paix, la grâce comme achèvement de la paix. En écrivant à Timothée, il interpose entre la paix et la grâce la miséricorde, qui est de l'une et l'autre le principe.

Troisième partie

LA CONTEMPLATION

Chapitre III

DE LA CONTEMPLATION QUI CONDUIT AU VRAI SAVOIR

§ 1. — Préambule

I. — Après avoir expliqué de quelle manière nous devions nous exercer à la sagesse par la méditation et la prière, nous insinuerons maintenant avec brièveté comment nous parviendrons au vrai savoir par voie de contemplation.

Par la contemplation en effet notre esprit passe jusqu'à la Jérusalem céleste, modèle sur qui est formée l'Église, selon l'Exode (35, 40) : « Contemple et reproduit le modèle qui t'a été montré sur la montagne ». Il est en effet nécessaire que l'Église militante se conforme à l'Église triomphante, les mérites aux récompenses, les voyageurs aux Bienheureux, autant du moins qu'il est possible.

Or, dans la gloire triple est la dot qui forme la perfection de la récompense, savoir : 1. l'obtention de la suprême paix éternelle; 2. la vision manifeste de la suprême vérité; 3. la plénière fruition de la suprême bonté ou charité.

C'est par là aussi que se distinguent les trois ordres de la suprême hiérarchie céleste, les Trônes, les Chérubins, les Séraphins.

A celui donc qui veut mériter de parvenir à cette béatitude, il est nécessaire d'acquérir, autant qu'il se peut ici-bas, ces trois états de gloire : 1. le repos de la Paix; 2. la splendeur de la Vérité; 3. la douceur de la Charité.

Efforçons-nous donc de parvenir à ces trois états, par

trois degrés, selon la triple voie : purgative, où l'âme expulse le péché; illuminative, où l'âme imite le Christ; unitive, où l'âme accueille l'Époux.

Or chacune à ses degrés : il faut accéder par le plus bas, si l'on veut s'y élever jusqu'au suprême.

I. — *LE REPOS DE LA PAIX*

§ 2. — De VII degrés par lesquels on s'élève au Repos de la Paix

II. — Les degrés qui conduisent au Repos de la paix sont les sept ci-après énumérés :

La PUDEUR se rencontre d'abord, dans la recordation du péché et selon les quatre aspects de celui-ci, savoir : sa magnitude, sa multitude, sa turpitude, son ingratitude.

La FRAYEUR en deuxième lieu, dans l'attente anxieuse du jugement, et selon quatre aspects, savoir : le dérèglement de l'activité, l'aveuglement de la raison, l'endurcissement de la volonté, la condamnation finale.

La DOULEUR en troisième lieu, dans l'appréciation du dommage, et selon quatre aspects, savoir : la perte de l'amitié divine, la privation de l'innocence, la lésion de la nature, la dissipation de la vie passée.

La CLAMEUR en quatrième lieu, dans l'imploration d'une quadruple assistance : de Dieu-Père, du Christ-Sauveur, de la Vierge-Mère, de l'Église triomphante.

La RIGUEUR en cinquième lieu, dans l'extinction du foyer de la concupiscence et sous ses quatre aspects, savoir : d'aridité, qui est indévotion; de perversité, qui est malice; de volupté, qui est convoitise; de vanité, qui est orgueil.

L'ARDEUR en sixième lieu, dans le désir du martyre, et pour quatre motifs, savoir : la perfection de la rémission de l'offense, la perfection de la purification de la souillure, la perfection de la satisfaction à la peine, la perfection de la sanctification en grâce.

Enfin, septième étape, l'ASSOUPISSEMENT à l'ombre du

Christ. Là est l'arrêt et le repos. Là l'homme se sent couvert par l'ombre des ailes divines, en sorte qu'il ne brûle plus ni de l'ardeur du désir, ni de la crainte du châtiment. Or on ne peut accéder jusque-là que par la soif du martyre, ni à cette soif que par l'extinction de la convoitise, ni à celle-ci que par le suffrage imploré, ni à ce suffrage que par le dommage déploré, ni à ce regret que par la crainte du jugement, ni à cette crainte sans s'être souvenu et humilié de ses fautes. Que celui donc qui veut jouir du repos de la PAIX avance selon l'ordre qui lui est assigné.

II. — LA SPLENDEUR DE LA VÉRITÉ

§ 3. — DE VII DEGRÉS PAR OU L'ON PARVIENT A LA SPLENDEUR DE LA VÉRITÉ

III. — SEPT sont aussi les degrés par lesquels, dans la voie de l'Imitation du Christ, on atteint la splendeur de la vérité, et ce sont : l'assentiment de la raison, le sentiment de la compassion, le regard de l'admiration, l'ardeur de la dévotion, le revêtissement de la ressemblance, l'embrassement de la Croix, l'éblouissement de la Vérité, dans lesquels tu avanceras selon cet ordre :

IV. — CONSIDÈRE :

— QUI est celui qui souffre, et soumets-toi à Lui par l'assentiment de ta raison : Crois fermement que le Christ est vraiment : le Fils de Dieu, le Principe de toutes choses, le Sauveur des hommes, le Rétributeur des mérites de tous.

— QUEL est celui qui souffre, et unis-toi à Lui par un sentiment de compassion : compatissant au très innocent, au très doux, au très noble, au très aimant.

— Combien GRAND celui qui souffre; sors de toi vers Lui, par le regard de l'admiration : attentif à le voir immense : en puissance, en beauté, en félicité, en éternité. Admire donc : cette puissance annihilée, cette beauté décolorée, cette félicité torturée, cette éternité expirée.

— Pour quelle CAUSE souffre celui qui souffre; oublie-toi pour Lui par un excès de dévotion, car il souffre : pour ta rédemption, pour ton illumination, pour ta sanctification, pour ta glorification.

— En quelle FORME il souffre, et revêts-toi du Christ par l'effort de l'imitation. Il a souffert : très volontiers par rapport au prochain, très sévèrement par rapport à toi, très obéissamment par rapport à Dieu, très prudemment par rapport à l'adversaire. Efforce-toi donc de te revêtir : de bénignité envers le prochain, de sévérité envers toi-même, d'humilité envers Dieu, de défiance envers le démon, selon l'image qu'en toi tu dois porter du Christ.

— De quel POIDS sont les souffrances de celui qui souffre; et embrasse la Croix dans le désir de la Compassion, en sorte que, comme a souffert : la toute-puissance, impuissante dans ses liens; la bonté, avilie dans les outrages; la sagesse, ridicule sous les moqueries; la justice, convaincue d'iniquité par le supplice, toi-même tu te voues à la passion de la Croix, passion pleine : d'injustice dans les choses, d'outrages dans les paroles, d'indignité dans les gestes, de supplices dans les tourments.

— Les CONSÉQUENCES enfin de ce qu'il souffre; et capte la splendeur de la vérité par l'œil de ta contemplation. Car parce que l'AGNEAU a souffert, voici que les VII Sceaux du Livre sont rompus (Apocalypse, 5, 5). Or ce Livre est la connaissance universelle des choses, dans laquelle sept notions restaient voilées à l'homme, qui par l'efficacité de la Passion du Christ lui ont été révélées, savoir : Dieu admirable, l'Esprit intelligible, le Monde sensible, le Paradis désirable, l'Enfer horrible, la Vertu louable, le Péché imputable.

Par la Croix en effet est manifesté :

— Dieu, digne d'admiration : en sa suprême et inscrutable sagesse, en sa suprême et incorruptible justice, en sa suprême et inénarrable miséricorde. Car : sa haute sagesse a déçu le démon, sa haute justice a requis le prix de la rançon, sa haute miséricorde a livré pour nous son

Fils. Ces attributs, dignement considérés, nous manifestent Dieu admirable.

— L'Esprit capable d'intelligibilité, selon sa triple espèce, savoir : en grandeur de bénignité dans les Anges, en grandeur de dignité dans les Hommes, en grandeur de malignité dans les démons.

Car les Anges ont permis que leur Seigneur fût crucifié, les hommes sont estimés à ce prix que pour eux le Fils de Dieu fût crucifié, mais à la suggestion des démons.

— Le Monde, esclave des sens parce qu'il est un lieu où règnent : la cécité, puisqu'il n'a pas connu la vraie et suprême lumière; la stérilité, puisqu'il a méprisé Jésus-Christ comme infécond; l'iniquité, puisqu'il a condamné et mis à mort son Dieu et Seigneur amoureux et innocent.

— Le Paradis à jamais désirable puisqu'en lui se voit : le faîte de toute gloire, le déploiement de toute allégresse, l'amas de toute opulence; car Dieu, pour nous restituer cette habitation, s'est fait homme vil, miséreux et pauvre ; et là : la hauteur accepta l'abjection, la justice subit la condamnation, l'opulence assuma l'indigence : le très haut Empereur en effet accepta l'abjecte servitude, pour que nous fussions sublimés en gloire; le très juste Juge subit la condamnation la plus sévère, pour que nous fussions justifiés de toute coulpe; le très opulent Seigneur assuma l'extrême pauvreté, pour que nous fussions enrichis de son abondance.

— L'Enfer toujours horrible étant un lieu rempli d'indigence, de bassesse, d'ignominie, de calamité et de toute misère. S'il fut nécessaire que le Christ souffrit pour relever l'homme du péché et y satisfaire, combien plus fortement sera-t-il nécessaire que les damnés subissent tous ces maux pour la juste rétribution de leur dette et sa compensation!

— La Vertu véritablement louable, savoir selon son prix, selon son éclat, selon son fruit : selon son prix, car le Christ donna sa vie plutôt que de contredire à la vertu; selon son éclat, car il resplendissait au milieu même des outrages; selon son fruit, parce qu'un seul

exercice parfait de la vertu spolia l'enfer, rouvrit le ciel, restaura la terre.

— Le PÉCHÉ individuellement IMPUTABLE et combien détestable, puisque à sa rançon est exigé : un prix si lourd, une expiation si grande, un remède si amer; tant et tant qu'il a fallu qu'à y satisfaire se vouât Dieu uni en unité de personne à l'homme le plus noble, par le plus abject abaissement, à cause de l'arrogance, car nulle n'est plus superbe; par la plus dépouillée pauvreté, à cause de la cupidité, car nulle n'est plus avide; par la plus âpre acerbité, à cause de la lasciveté, car nulle n'est plus dissolue.

V. — Voilà donc comment toutes choses en la Croix se manifestent; toutes choses en effet à ces SEPT se réduisent. D'où la Croix est la clé, la porte, la voie et la splendeur de la Vérité. « Celui qui la prend et la suit de la manière assignée ici ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la LUMIÈRE de vie » (Joan, 8, 12; Mat., 16, 24).

§ 4. — *LA DOUCEUR DE LA CHARITÉ.*

VI. — DE SEPT PAS OU DEGRÉS PAR LESQUELS ON PARVIENT A LA DOUCEUR DE CHARITÉ

Les DEGRÉS d'accès à la douceur de charité par la conception de l'Esprit Saint sont les suivants : la vigilance soucieuse, la confiance confortante, le désir enflammé, l'ardeur soulevante, la complaisance accoisante, la liesse délectable, l'adhésion unissante; et dans cet ordre tu dois les parcourir, toi qui veux atteindre par la charité à la perfection et à l'amour de l'Esprit Saint. Il est nécessaire en effet :

— Que la vigilance te soucie, à cause de la CÉLÉRITÉ de la venue de l'Époux, de sorte que tu puisses faire tiennes ces paroles du Psalmiste : « Dieu, mon Dieu, dès le matin je veille et t'attends... », et ces autres du Cantique : « Je dors et mon cœur veille... », et celles-ci du Prophète : « Mon âme t'a désiré dans la nuit, et mon esprit, dans mes entrailles, dès le matin a veillé pour toi » (Ps., 62, 2; Cant., 5, 2; Isaïe, 26, 9).

— Que la confiance te réconforte à cause de la CERTITUDE de la venue de l'Époux; en sorte que tu puisses dire : « En toi, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai jamais confondu », et avec Job : « Alors qu'il me tuerait, j'espérerais encore en lui » (Ps., 30, 2; Job, 13, 15).

— Que le désir t'enflamme, à cause de la DOUCEUR de l'Époux, en sorte que tu répètes avec le Psaume : « Comme le cerf désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire vers toi, ô Dieu », ou avec le Cantique : « Fort comme la mort est l'amour », ou encore : « Je languis d'amour... » (Ps., 41, 2; Cant., 8, 8; 2, 5).

— Que l'ardeur te soulève à cause de la SUBLIMITÉ de l'Époux, et que tu dises : « Qu'ils sont aimés, tes tabernacles, Dieu puissant »; et avec l'Épouse : « Entraîne-moi, je courrai... », ou avec Job : « La mort m'est à désir » (Ps., 83, 2; Cant., 1, 3; Job, 7, 15).

— Que la complaisance t'apaise, à cause de la BEAUTÉ de l'Époux, en sorte que tu puisses dire : « Mon Bien-Aimé est à moi et moi à lui, mon Bien-Aimé est blanc et vermeil », ainsi que fait l'Épouse (Cant., 2, 16; 5, 10).

— Que l'allégresse te délecte à cause de la PLÉNITUDE de l'Époux, en sorte que tu redises : « Selon la multitude de mes douleurs en mon cœur, mon âme s'est réjouie dans l'abondance des consolations », ou encore : « Combien grande est la multitude de tes douceurs, ô Dieu »; et avec l'Apôtre : « Je surabonde de joie... » (Ps., 93, 19; Ps. 30, 20; 2 Cor., 7, 4).

— Que l'adhésion te conglutine à Lui, à cause de la FORCE DE L'AMOUR de l'Époux; en sorte que tu puisses dire : « Le bien pour moi est d'adhérer à Dieu », ou encore : « Qui nous séparera de la charité de Dieu? » (Ps., 72, 28; Rom., 8, 35).

VII. — Entre ces degrés l'ordre est tel qu'on n'a pas d'arrêt avant le dernier et qu'on n'atteint celui-ci que par les degrés intermédiaires, ainsi mutuellement disposés: au premier degré s'exerce la réflexion, dans les suivants domine l'affection. La vigilance en effet considère combien légitime, utile et délectable est d'aimer Dieu. Engendrée

de là, la confiance engendre, à son tour, le désir; et celui-ci l'ardeur, jusqu'à ce que l'âme atteigne à l'union, au baiser et à l'étreinte; où daigne nous conduire Celui qui vit et règne au siècle des siècles. Amen.

§ 5. — Récapitulation

VIII. — Brièvement ces étapes peuvent ainsi se résumer :

1° D'abord, distingue sept pas pour la purification : à cause de tes déportements, rougis; à cause du jugement, frémis; à cause du châtiment, gémis; à cause de ta guérison, implore un subside; à cause de l'adversaire, étouffe tes passions; à cause de la couronne, aspire au martyre; et pour t'abriter, approche-toi du Christ.

2° Ensuite, distingue sept pas vers l'illumination : considère : *qui* est celui qui souffre : que la foi te captive; *quel* est celui qui souffre : que la compassion te contriste; quelle *grandeur* en Celui qui souffre : que l'admiration te stupéfie; pour quelle *cause?* et confiant rends grâce; en quelle *forme?* et suis-le pour lui ressembler; de quelles souffrances *sans mesure?* Embrase-toi pour l'embrasser; et ce que tu dois en *conclure?* Comprends et contemple.

3° Enfin, distingue sept pas vers la voie unitive : que la vigilance te rende attentif au rapide passage de l'Époux; que la confiance te rende fort à cause de la certitude de sa venue; que le désir t'embrase à cause de la douceur du Bien-Aimé; que la ferveur te soulève jusqu'à sa sublimité; que la complaisance t'apaise dans sa beauté; que la liesse t'enivre sur la plénitude de son amour; que l'attachement te conglutine par la puissance de cet amour; afin que toujours l'âme dévote, en son cœur dise à son Seigneur : « Je te cherche, je t'attends, je te désire, je me tends vers toi, je te saisis, en toi j'exulte, à toi j'adhère enfin comme à mon bien ».

§ 6. — Autres distinctions des progrès en neuf étapes

IX. — Notez que les étapes du progrès spirituel pourraient encore autrement être fixées, selon une trois fois triple ordonnance, accordée à leur triple hiérarchie : trois étapes sont d'abord nécessaires à chacune; savoir l'amertume, la gratitude et la similitude; et cela depuis le péché. Car si l'homme n'avait pas péché, il eût suffi de deux pas, la gratitude et la similitude; la reconnaissance, à cause de la grâce; la ressemblance, à cause de la justice. Aujourd'hui est en outre nécessaire l'amertume de la pénitence médicinale : les péchés en effet perpétrés par délectation ne peuvent s'effacer que par une afflictive contrition.

1° Dans cette amertume entre comme éléments : l'appréciation des péchés, à cause de notre propre malice; le souvenir des douleurs, à cause des souffrances du Christ; la postulation des remèdes, à cause des misères du prochain.

2° Dans la gratitude entre comme éléments : l'admiration des bienfaits, à cause de la création du néant; l'annihilation des mérites, à cause de la réparation du péché; l'action de grâce, à cause de l'arrachement de l'enfer; la création faite à l'image; la rédemption par son propre sang; l'arrachement jusqu'à la hauteur des cieux.

3° Dans la similitude entre comme éléments : un regard de vérité élevé au-dessus de soi; un sentiment de charité dilaté vers le prochain; un effort de virilité ordonné à l'intérieur.

(*Commentaires du Saint Auteur*)

1. Explication sur la similitude

— Ainsi s'opère l'élévation au-dessus de soi dans un regard de vérité : *d'abord* par la contemplation des choses divines, œuvre d'intelligence; *ensuite* par l'examen

des univers créés, œuvre de science; *enfin* par la sujétion des pensées, œuvre de foi formée.

— Semblablement, l'extension autour de soi s'accomplira diligemment en un sentiment de charité : *d'abord* par appétit des choses éternelles, œuvre de sapience; *ensuite* par embrassement des félicités rationnelles, œuvre d'amitié; *enfin* par rejet des voluptés charnelles, œuvre de modération.

— Pareillement, l'effort de virilité qui s'exercera sur toi-même emploiera *d'abord* l'attaque des difficultés, œuvre de courage, *ensuite* l'accomplissement d'actions louables, œuvre de magnanimité; *enfin* l'acceptation des humiliations, œuvre d'humilité.

2. Considérations sur la triple voie

X. — La purification s'opère dans l'amertume où se trouve : *d'abord* la contrition, par rapport à soi : elle doit être douloureuse, à cause des maux qui accablent toi, le Christ et le prochain, œuvre de tristesse; *ensuite* la compassion, par rapport au Christ : elle doit être craintive, à cause des jugements cachés et néanmoins vrais, bien qu'incertains, quant au temps, au jour et à l'heure, œuvre de révérence; *enfin* la commisération par rapport au prochain : elle doit être suppliante, à cause du patronage de Dieu toujours préparé, en vertu des mérites du Christ et de l'intercession des saints : œuvre de confiance.

— L'illumination s'opère dans la similitude ou se trouve : *d'abord* un regard vers la Vérité première, élevé vers les notions incompréhensibles, tourné vers les intelligibles, anéanti devant les révélées; *ensuite* un sentiment de charité, élevé vers Dieu, tourné vers le prochain, anéanti pour le monde; *enfin* une virile activité, élevée vers les choses recommandables, tournée vers les communicables, anéantie pour les méprisables.

— La perfection enfin s'opère dans la *gratitude* où se retrouve : la vigilance, qui se lève pour chanter l'utilité des bienfaits; l'allégresse, qui exulte pour jubiler de la

précieuseté des dons; la complaisance, qui s'approche pour recevoir le baiser de la libéralité du Donateur.

§ 7. — *D'UNE DOUBLE CONTEMPLATION DES CHOSES DIVINES*

XI. — Note que le regard de vérité doit être porté en haut vers les actions incompréhensibles; et ce sont les mystères de la Suprême TRINITÉ. Vers ELLE nous nous élevons par la contemplation. Et ce mouvement s'opère de deux façons : soit par affirmation (ou position); soit par négation (ou retranchement); la première suit saint Augustin, la seconde Denys.

1. LA VOIE DE POSITION

Par voie de *position*, nous comprenons qu'en la Divinité, certains attributs peuvent être considérés comme *communs*, certains comme *propres*, certains comme *appropriés* et tenant le milieu entre ceux-là et ceux-ci. Comprends en conséquence, et si tu le peux, contemple les attributs communs; et vois : *d'abord*, que Dieu est essence première, nature parfaite, vie bienheureuse, qui entre soi ont une nécessaire connexion. *Ensuite*, applique-toi, et si tu le peux, vois que Dieu est : éternité actuelle, simplicité comblante et immobilité motrice, qui semblablement sont corrélatives et connexes. *Enfin*, considère que Dieu est : lumière inaccessible, esprit immuable et paix incompréhensible, qui incluent non seulement unité d'essence, mais en outre Trinité parfaite.

1. La lumière en effet, en tant que rayonnante, engendre la splendeur, la splendeur et la lumière produisent la chaleur, de sorte que la chaleur procède de l'une et de l'autre, mais non par mode de génération. Si donc Dieu est vraiment lumière inaccessible, où splendeur et chaleur soient substance et hypostase, en Dieu véritablement est un Père, un Fils, un Esprit Saint, qui constituent PROPREMENT les divines Personnes.

2. Ensuite un Esprit, en tant que Principe, conçoit et produit de soi un Verbe et d'eux émane un Don d'amour, et ces processions se trouvent en tout esprit parfait. Si donc Dieu est esprit incorruptible, il est normal que dans l'être divin soit un premier Principe, un Verbe éternel, un Don parfait, qui sont selon leurs vraies propriétés les divines Personnes.

3. La Paix enfin aussi exige union entre plusieurs. Or seuls les semblables peuvent être parfaitement conjoints; mais pour être semblables, il faut l'être ou deux d'un tiers ou l'un d'un autre. Puisque dans la Divinité, deux ne peuvent être d'un tiers de la même manière, il s'impose donc que si en Dieu est une vraie Paix, ce soit d'une Première Origine et de son Image et de leur mutuelle Connexion.

XII. — En Dieu d'autre part les *appropriations* se manifestent selon une triple distinction :

1. Les attributs *d'abord* appropriés sont l'Unité, la Vérité, la Bonté. L'Unité est attribuée au Père, parce qu'il est Origine; la Vérité au Fils, parce qu'il est Image; la Bonté à l'Esprit, parce qu'il est Lien.

2. *Ensuite* sont appropriés : le Pouvoir, le Savoir, le Vouloir : le Pouvoir au Père, comme Principe; le Savoir au Fils, comme Verbe; le Vouloir à l'Esprit, comme Don.

3. *Enfin* sont appropriées la Sublimité, la Beauté, la Suavité : la Sublimité au Père, à cause d'unité et pouvoir; car sublimité se dit d'une puissance sans paire. La Beauté au Fils, par vérité et savoir; car savoir inclut multitude d'idées, et vérité unité, la beauté se disant de la pluralité réduite à l'unité. La Suavité à l'Esprit Saint, par vouloir de bonté, soit bienveillance; car où la suprême Bonté est incluse à la volonté s trouve la souveraine douceur ou suavité. Donc en Dieu existe : la Sublimité formidable, la Beauté admirable, la Suavité désirable.

Ici arrête-toi! Telle est l'élévation à Dieu par voie d'affirmation.

2. La voie de négation

XIII. — Mais une autre voie conduit plus haut, savoir la voie de négation, parce que selon Denys, les affirmations sont de notions disjointes, la négation est vraie : elle semble dire moins, mais elle exprime davantage. Or cette méthode d'élévation procède par reniement de toute chose; de sorte qu'en ces négations s'établisse un ordre qui, passant des choses inférieures jusqu'aux supérieures, se conclut sur une suréminente affirmation.

Par exemple on dit : Dieu n'est pas saisissable par les sens, car il est au-dessus des sens; ni par l'imagination, ni par l'intelligence, car il est au-dessus de tout mode de connaître; il n'entre pas dans la catégorie de l'existence, car IL EST CELUI QUI EST.

Alors le regard de vérité se porte à travers cette ténèbre de l'esprit et monte plus haut et s'enfonce plus avant parce qu'il se dépasse lui-même et tout le créé.

Ce mode d'élévation est le plus noble, et cependant pour qu'il soit parfait, il préexige l'autre, comme la consommation, l'illumination; et la négation, l'affirmation. Et cette ascension est d'autant plus vigoureuse que sa poussée est plus intime, d'autant plus fructueuse que l'affection est plus pénétrée. C'est pourquoi il est grandement utile de s'y exercer souvent.

3. Autre mode hiérarchique de la contemplation

XIV. — Note enfin que la Vérité doit être : 1° dans la première Hiérarchie : évoquée par le gémissement et la prière, œuvre des Anges; écoutée dans l'étude et la lecture, œuvre des Archanges; annoncée par l'exemple et la prédication, œuvre des Principautés. 2° Dans la deuxième Hiérarchie : rejointe comme refuge et lieu d'abandon, œuvre des Puissances; appréhendée par le zèle et l'émulation, œuvre des Vertus; conjointe dans le mépris de soi et la mortification, œuvre des Dominations. 3° Dans

la troisième Hiérarchie : adorée par le sacrifice et la louange, œuvre des Trônes; admirée en sortie de soi et contemplation, œuvre des Chérubins; étreinte dans le baiser de la dilection, œuvre des Séraphins.

Note diligemment tout ce que je t'ai enseigné parce qu'en cela est

UNE FONTAINE DE VIE.

I. LA PURIFICATION

a) *Base dogmatique.*

1. Le péché et le sacrement de pénitence.

b. *Pratique des Vertus.*

2. La Perfection de la vie.
3. Lettre du Mémorial.

LE PÉCHÉ

Bréviloque. IIIe Partie
(*Résumé des chapitres* 1, 4, 5.)

Nature du péché.

Sommaire de la doctrine.

1. La première notion à retenir, c'est que le péché n'a pas en soi de réalité; il est une défaillance et une corruption qui affecte, dans une volonté créée, le mode, l'ordre et la fin de son agir.

Ainsi le mal du péché, encore que contraire au bien, n'a d'être que dans un bien, et tire son origine d'un bien, savoir la libre volonté de l'homme; on ne peut cependant dire de celle-ci qu'elle soit radicalement mauvaise, puisqu'elle peut vouloir le bien; mais non plus qu'elle est essentiellement bonne, puisqu'elle peut tomber au mal.

EXPLICATION

2. Dieu, premier Principe sans principe, existant par soi et pour soi, ne peut être que le souverain Bien; il possède l'être en plénitude, et ni dans son être, ni dans son agir ne peut s'introduire aucun défaut. Ainsi ne peut-il être l'auteur du mal.

D'autre part, il est inconcevable qu'à côté ou en face de cet Être parfait existe rien qui serait mal en soi, mal premier, essentiel, absolu et principe du mal; car cet être ne pourrait être qu'absence totale d'être, c'est-à-dire une impensable absurdité.

Cependant des actes se produisent que nous déclarons mauvais et justement. D'où proviennent-ils?

3. De ce que Dieu, tout-puissant, peut même du pur néant tirer du bien. Il le fit en créant des êtres, et notamment des esprits, qu'il dota d'existence, de vie, d'intelligence et de volonté.

Or ces créatures participant de Dieu, leur être en tant qu'il est leur cause, leur modèle et leur fin, doivent subsister et agir en dépendance de cette participation; c'est-à-dire que, venant de Dieu et retournant à Dieu par la voie qu'il leur trace, elles doivent vivre et agir par lui, selon lui et pour lui, c'est-à-dire encore lui soumettre leur agir quant au mode, quant à l'ordre, quant à la fin qu'il leur indique en les créant.

Or il les a faites libres; tirées du néant, imparfaites et incomplètes dans leur être, elles sont faillibles dans leur agir.

4. Qu'au lieu d'agir selon Dieu et pour Dieu, elles agissent pour soi, se prenant pour fin et ne respectant pas l'ordre établi par Dieu, cette faiblesse, ce désordre qui s'insinue dans la volonté créée et la corrompt, nous l'appelons péché. Mais le péché n'a pas d'être en soi, il n'est pas voulu pour soi. Défaillance survenant à l'occasion d'un bien, on doit dire qu'il est la corruption de ce bien. Il n'a pas de cause efficiente, mais seulement une cause déficiente, savoir la défectibilité de la volonté créée. Il n'est pas recherche d'une chose mauvaise, mais la désertion de la Chose la meilleure; de plus, dans cette désertion du meilleur, et dans cette recherche du moindre, la volonté ne dérobe pas à l'attrait du meilleur comme meilleur, mais elle succombe à se maintenir dans le mode, l'ordre et le but prescrits. Le péché dépend à ce point de la volonté qu'où ne se trouve pas le volontaire, le péché n'est pas non plus imputable.

5. Cette défaillance de la volonté s'explique par sa défectibilité d'origine, sa mutabilité dans l'agir, sa versatilité à l'égard de la fin.

Le péché comporte le retrait du Bien immuable et

l'accès à un bien corruptible; le péché se détourne du Bien souverain, sans défaut et durable, pour s'attacher à un bien particulier, changeant et caduc. Abandonner le Bien suprême pour un bien moindre, c'est se rendre indigne de l'un et de l'autre; s'attacher à un bien passager, c'est l'aimer plus qu'il ne convient et mériter de le perdre. Or, se retirer du souverain Bien, c'est aussi s'éloigner de la suprême Force, de la suprême Vérité, de la suprême Bonté; ainsi s'explique que la perte de la justice originelle nous ait voués à l'infirmité, à l'ignorance, à la malice ou convoitise d'où procèdent aujourd'hui les défaillances coupables de notre volonté; non dans le désir du bien qu'elle conserve, mais dans l'appréciation du bien. Car le bien exige l'intégrité qui s'obtient par le respect de son origine, de sa qualité et de sa fin; le mal surgit d'un quelconque manquement.

6. Ces considérations nous apprennent quelle est l'origine du péché, sa nature et son sujet. Selon saint Augustin, le mal n'a point d'être; la perte d'un bien reçoit ce nom; et il n'est rien d'autre que la corruption d'un bien, non selon la nature de ce bien, qui reste intègre, mais selon ses conditions de mode, d'ordre et de fin. Tout être est bon parce qu'il vient de Dieu, tend à Dieu, retourne à Dieu. Le péché ne peut l'affecter que dans sa relation à Dieu..

La volonté humaine, défectible parce qu'elle est créée, et capable de choix parce qu'elle est libre, reste ainsi sujette au péché; en brisant avec Dieu sa relation d'effet à la cause, d'image au modèle, de mobile à la fin, elle commet ce que nous appelons le mal.

Origine des péchés actuels

(*Chapitre* 8)

SOMMAIRE DE LA DOCTRINE.

1. Le péché actuel prend son origine dans la libre volonté de l'homme, par la suggestion, la délectation, le

consentement et l'accomplissement. C'est ainsi que saint Jacques en décrit la genèse et le procédé : « Chacun, dit-il (1, 14, 15), est tenté par sa propre convoitise, qui l'allèche et l'entraîne; la convoitise, quand elle a conçu, enfante le péché; le péché, consommé, engendre la mort ».

Quand la suggestion et la délectation sont maintenues hors du consentement, le péché reste véniel; mais quand le consentement est accord et l'œuvre accomplie en choses défendues par la loi divine, le péché est consommé et mortel.

Il peut arriver que le consentement soit donné et que l'œuvre ne soit pas accomplie : soit que le pécheur veuille agir, mais ne le puisse pas; alors l'intention est réputée pour le fait, et la faute n'est pas moins grave que si l'acte avait suivi; soit qu'il ne veuille pas agir extérieurement, mais seulement jouir de la délectation intérieure; il consent par la sensibilité, et prétend refuser le consentement de la volonté, dans ce cas, encore que le péché ne soit pleinement consommé, il est imputé comme mortel; car où le sens se délecte, la raison ne saurait être indemne de faute; ce qui s'entend particulièrement des fautes charnelles.

EXPLICATION.

2. Tout péché implique que la volonté se soustrait au premier Principe, en tant que cette volonté est ordonnée à agir par lui, selon lui et pour lui : tout péché est donc un désordre de l'âme, ou de la volonté à laquelle appartient d'opérer dans l'ordre du vice et de la vertu.

Le péché actuel est cet actuel désordre de la volonté : or le désordre peut être si grand qu'il détruise entièrement l'ordre de la justice; on le dit alors péché mortel, parce que son effet est d'ôter la vie, en séparant l'âme de Dieu qui la vivifie; ou le désordre est moindre; l'ordre n'est pas détruit, mais troublé en un point. On dit alors le péché véniel ou rémissible, parce qu'il est facile d'en obtenir la rémission, puisque l'âme demeure dans la grâce de Dieu, sans encourir l'inimitié divine.

Or l'ordre de la justice est que le Bien immuable soit préféré au bien passager, l'honneur divin à l'utilité humaine; que le jugement de la droite raison domine sur la sensualité. La Loi de Dieu prescrit l'observation de cet ordre et défend son mépris.

Quand donc l'appétit sensible l'emporte sur le jugement de la raison, et la volonté de l'homme sur la volonté de Dieu, le péché mortel s'ensuit, que saint Ambroise définit : « Transgression de la loi divine et désobéissance aux préceptes du ciel ».

APPLICATIONS.

Soit par omission de ce que la loi divine commande, soit par commission de ce qu'elle défend :

3. *la culpabilité est encourue*, mais le péché reste véniel, si l'acte coupable, bien qu'il soit posé *hors* de la loi, n'est pas posé *contre* elle; ce qui arrive lorsqu'un bien passager est aimé plus qu'il n'est juste, mais non pas préféré au Bien Suprême; ou que la volonté humaine est trop obéie, mais non préférée à la Volonté divine; ou que les convoitises de la chair sont écoutées, mais non préférées à la conscience; car l'appétit sensuel n'est préféré au jugement de la raison que si la raison consent à ses suggestions; et donc le péché mortel n'est commis que par le consentement de la volonté.

4. Néanmoins, ces mouvements déréglés de la sensualité, encore que la raison n'y consente pas, impliquent le péché en un certain sens, parce qu'ils contreviennent à l'ordre de la justice et qu'ils inclinent l'âme vers le péché. Il n'en était pas ainsi dans l'état d'innocence, où l'appétit sensible ne s'émouvait que sur l'ordre de la raison; il n'était pas alors de péché véniel. Mais maintenant, bon gré mal gré, la chair combat contre l'esprit et il est fatal qu'elle nous entraîne par premiers mouvements à des fautes légères; et bien que chacune d'elles, prise séparément, puisse être à la rigueur évitée, leur ensemble ne le peut; car elles sont, plus que des péchés, le châtiment et la peine du péché; aussi les appelle-t-on

vénielles, parce que de ce fait elles méritent leur pardon.

5. Toutefois la raison n'est jamais contrainte à consentir à ces sollicitations de la concupiscence. Si donc elle le fait, et qu'y consentant elle se porte jusqu'à l'acte, elle donne son plein consentement et le péché est consommé; il est passé jusque dans cette suprême partie de la raison où s'exerce la plénitude de la responsabilité.

6. On peut ici remarquer, selon l'exposition de saint Augustin (*De Trinitate, XII*, ch. 12, nº 17), qu'en son évolution tout péché actuel porte la ressemblance du premier péché.

La sensibilité est représentée par Ève, la raison par Adam. La femme qui se laisse séduire par le serpent, et qui séduite entraîne son mari, c'est la sensibilité qu'allèche le plaisir promis et qui provoque l'esprit à consentir.

La partie inférieure de l'âme se laisse émouvoir à la sensualité et la raison succombe; car le consentement de la volonté, qui fait le péché, est engagé même avant l'accomplissement de l'œuvre, dans la délectation; l'ordre est enfin renversé et la justice détruite. Ève obéissant au serpent a commis un péché mortel, bien que moins grave que celui d'Adam, et qui ne lui est pas imputé à elle seule; car son mari aurait dû la reprendre et l'empêcher de céder au serpent.

Ainsi allégorise le grand Docteur de la grâce.

Distinction des péchés

Entre les péchés actuels, on distingue, comme premiers, médians et derniers, ceux qu'on appelle capitaux, ceux qu'on appelle pénaux, et ceux qu'on nomme finals ou irrémissibles.

I. — Des péchés capitaux (Ch. 9).

SOMMAIRE.

1. On reconnaît aux péchés capitaux un principe; une double raison; un triple foyer, un chef septiforme qui leur donne leurs noms. Le Principe unique est l'or-

gueil : le commencement de tout péché est la superbe. (Eccli., 10, 15). La Double racine; la crainte vaine de l'humiliation et l'amour embrasé du mal. Les Trois foyers sont les trois convoitises qui règnent sur le monde : convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de vivre. Le Chef septiforme : l'orgueil, l'envie, la colère, la tiédeur, l'avarice, l'intempérance et la luxure. Les cinq premiers sont péchés de l'esprit; les deux derniers, de la chair.

EXPLICATION.

2. Nous avons vu que le péché mortel implique le retrait du premier Principe; on ne se retire du premier Principe que par mépris, soit de Lui-même, soit de son précepte; ce mépris est orgueil; il est évident que l'orgueil est ainsi le principe unique, le commencement de tout péché.

3. Mais qui méprise Dieu, ou ses commandements, sinon parce qu'il aime quelque chose distinct de Dieu, qu'il lui préfère; ou parce qu'il craint de perdre cette chose? Ainsi tout péché provigne de la double racine de la crainte et de l'amour, qui sont la racine des maux, bien que diversement et inégalement.

4. Car toute crainte procède d'un amour; on ne craint en effet de perdre que ce que l'on aime; et la crainte se nourrit de ce qui nourrit l'amour. Or l'amour est désordonné qui s'attache au bien passager par préférence au Bien suprême; et parce que ce bien est triple, savoir, intérieur, *l'honneur*; extérieur, la *richesse*; inférieur, la *licence* de la chair; ainsi des trois foyers indiqués plus haut naissent radicalement tous les péchés.

5. Et comme cette génération de péchés procède d'une septuple manière, ainsi sous sept chefs se groupent l'universalité des péchés. Notre volonté, en effet, se désordonne, soit en désirant ce qu'elle ne doit pas désirer, soit en se dérobant à ce qu'elle ne doit pas fuir :

a. Si elle désire ce qu'elle ne doit pas désirer, c'est néanmoins comme un bien actuel, son bien au moins appa-

rent, encore que caduc; soit un bien intérieur, comme est son excellence personnelle, qu'aime la superbe; soit un bien extérieur, comme sont les richesses, qu'aime l'avarice; soit un bien inférieur, et ce sera ici, ordonnée à la conservation de l'individu, la délectation dans le manger et le boire, recherchée par l'intempérance, et là, ordonnée à la conservation de l'espèce, la délectation charnelle que recherche la luxure.

b. Si la volonté se désordonne en se dérobant à ce qu'elle ne devait pas omettre, elle le fait d'une triple façon selon le principe de son omission; car elle se soustrait à son devoir par perversion, ou de l'instinct de la mesure, et c'est l'envie; ou de l'instinct de défense, et c'est la colère; ou de l'instinct du désir, et c'est la paresse. Ainsi, parce que les biens désirables sont au nombre de quatre, et les instincts de fuite au nombre de trois, on compte sept péchés capitaux. Et tous sont nommés capitaux, parce que les désordres qu'ils provoquent sont majeurs, et principes à leur tour, chacun à sa façon, d'innombrables péchés.

6. D'autre part, l'objet désirable promet le plaisir; l'objet odieux, la douleur; ainsi aux quatre premiers péchés est conjointe l'allégresse; aux trois derniers, la tristesse et la peine. Mais ceux mêmes qui portent à fuir ne manquent pas d'un certain attrait qui les rend désirables et délectables.

L'envie, par exemple, souffre de voir le bonheur d'autrui, mais c'est pour en retenir seule la jouissance intégrale; la colère veut garder le sien sans contrariété ni trouble; la paresse, sans effort ni souci.

7. Or les biens périssables ne sont pas plus faciles à obtenir que les durables, qu'il s'agisse de conquérir les choses désirées ou de repousser les odieuses. Et tous ces péchés traînent derrière soi une armée de vices dont ils sont les chefs, méritant ainsi leur nom de péchés capitaux.

II. — Des péchés pénaux (Ch. 10).

SOMMAIRE.

1. On distingue le mal de la coulpe, du mal de la peine, comme la faute, de son châtiment; l'un et l'autre sont des maux, mais d'ordres différents. Et certains péchés sont de telle nature qu'ils sont aussi châtiment du péché.

D'une façon spéciale, on appelle péché et peine du péché ceux auxquels sont annexées la douleur et la tristesse, comme l'envie, la tiédeur et leurs semblables; moins proprement sont ainsi appelés ceux auxquels s'adjoignent une dépravation de nature, ou la honte comme lorsqu'on dit le pécheur livré à son sens réprouvé; généralement enfin, les péchés qui sont compris entre la première apostasie et la dernière peine de l'enfer peuvent être nommés péchés et châtiments du péché, selon la parole de saint Grégoire : « *Crimina criminibus vindicari,* les crimes sont punis par les crimes ».

Il faut noter toutefois de ces péchés peines du péché, que toute peine en tant que peine, est juste et vient de Dieu; qu'aucune faute n'est ni juste ni de Dieu, mais seulement imputable à la libre volonté de l'homme; la peine qui est purement peine, est infligée par Dieu; celle qui est imputée à faute, ou qui incline à la faute, est soit encourue par un acte, soit contractée par responsabilité.

EXPLICATION.

2. Souvenons-nous qu'on appelle mal le retrait du souverain Bien, par cela qu'il nuit au bien; mais il ne nuit au bien qu'en enlevant quelque chose de ce bien; or le bien consiste dans le respect du mode, de l'ordre et de la fin; le mal au contraire, dans leur corruption.

L'ordre est double, savoir l'ordre de nature et l'ordre de justice; l'ordre de nature pourvoit au bien naturel; l'ordre de justice, au bien moral. Mais le bien naturel est en toute nature; le bien moral, seulement dans la volonté; ainsi l'ordre de nature subsiste en tout être; mais l'ordre

de justice ne subsiste que par un choix de la volonté. Or la volonté est un agent autonome; la nature, aucunement. Il s'ensuit que l'ordre de la justice est non seulement imposé, arrêté, fait; il est aussi en devenir, à faire. Tandis que l'ordre de nature est simplement fait.

Et comme le mal peut s'attaquer soit à l'ordre de justice, soit à l'ordre de nature, il faut distinguer deux maux; le mal de coulpe (ou péché) et le mal de peine (ou châtiment).

3. D'autre part, l'ordre de justice est un ordre volontaire; ainsi le mal de coulpe affecte le sujet selon sa volonté; le mal de peine l'atteint sans sa volonté.

4. Ensuite l'ordre de justice qui est dans la volonté est aussi un ordre d'activité; ainsi le mal de coulpe, qui est une destruction de cet ordre, est un mal que nous faisons; le mal de peine, un mal que nous subissons.

Mais parce que la passion — en tant que subie par un sujet — est le résultat d'une action posée par un agent, il n'est point de passion que ne précède une action. Aucune action d'où ne procède une passion. Ainsi n'est-il aucune peine que n'ait précédemment méritée une faute; nulle faute qui ne s'accompagne de quelque châtiment.

5. Si ce que nous faisons procède de nous, ce que nous endurons peut venir soit de nous, soit d'autres, comme d'une cause ou supérieure ou inférieure. Ainsi, bien que toute faute soit de nous, toute peine cependant n'est point de nous; les unes sont par nous méritées, d'autres nous sont infligées; d'autres enfin nous sont imputées.

6. Celui qui a fait ce qu'il ne devait pas faire, il est juste qu'il en porte les conséquences; ainsi toute peine est juste et providentiellement ordonnée et comme méritée par la faute, et pour en être la réparation.

7. La souffrance peut être la privation d'un bien naturel, ou d'un bien moral annexé au bien naturel. Ainsi certaines peines sont-elles purement des peines, d'autres à la fois peines et fautes; car le bien moral, qui est justice, n'est enlevé que par l'injustice, qui est faute.

La peine du premier genre, et selon qu'elle est peine

et selon sa nature, vient de Dieu, non par institution, mais par vindicte; celle du second ne peut être de Dieu selon sa nature qui implique une faute, mais selon l'ordre qui rétablit la justice. On la dit encourue si elle suit d'un péché personnel; contractée ou imputée, si c'est d'un péché d'autrui, comme celle que nous portons à cause du péché d'Adam.

8. Si donc le mot *mal* est pris au sens propre, selon qu'il désigne la privation d'un bien naturel qui nous affecte indépendamment de notre volonté, comme un mal que nous subissons, ce mal n'implique pas en nous une faute, même s'il a pour cause le péché.

Pris au sens large, comme chose dont nous souffrons soit par notre fait, soit par le fait d'autrui, soit dans notre nature, soit dans notre volonté, il désigne alors la faute et la peine, encore que le même mal puisse n'être pas imputé de la même façon à chaque sujet, ni avoir la même nature de châtiment ou d'épreuve. Car ce qui est en soi une faute peut aussi être le châtiment d'un précédent péché; et ce qui est faute quand on le commet, être peine quand on le subit.

Ainsi s'explique comment et pourquoi mal se dit également du péché et de la peine du péché.

III. Des péchés finals qui sont les péchés contre le Saint-Esprit (Ch. 11).

SOMMAIRE.

1. Sur ces péchés qu'on appelle finals ou irrémissibles, parmi lesquels sont énumérés les péchés contre le Saint-Esprit, nous retiendrons que si tout péché est commis contre Dieu Trine et Un, par appropriation néanmoins, certains sont dits contre le Père, ou contre le Fils, ou contre l'Esprit.

Le péché contre le Saint-Esprit est dit irrémissible en ce siècle et dans le siècle à venir, non parce qu'il ne peut être remis en ce siècle, mais parce qu'il l'est rarement ou à peine en ce monde, quant à la coulpe; et quant à la

peine, il obtiendra peu ou presque pas de rémission dans l'autre.

De ce péché, on distingue six espèces, savoir : l'envie de la grâce fraternelle, l'attaque de la vérité reconnue, le désespoir, la présomption, l'obstination de l'esprit et l'impénitence finale.

EXPLICATION.

2. Le pé hé est aversion du premier principe, Dieu Trine et Un; ainsi tout péché déforme dans l'âme l'image de la Trinité, et souille l'âme elle-même quant à sa triple puissance concupiscible, irascible et rationnelle; de plus il procède du libre arbitre, qui porte en soi ce caractère de la Trinité, d'être comme le Père, puissance; comme le Fils, intelligence; comme l'Esprit, volonté.

3. Ces trois facultés coopèrent ensemble à toute faute; chacune d'elles cependant, par son propre déni, peut entraîner les autres à se dérober.

Le déni de la puissance est inertie; le déni de l'intelligence, ignorance affectée; le déni de volonté, malice. Or, comme certains péchés procèdent de l'inertie, certains de l'ignorance, certains de la malice, selon l'attribution de la puissance au Père, de la sagesse au Fils, de la volonté à l'Esprit, les premiers sont dits contre le Père, les seconds contre le Fils, les derniers contre l'Esprit.

Mais rien ne dépend plus de la volonté qu'elle-même de soi-même; et puisque la volonté est à la base du péché, aucun péché n'est plus purement volontaire que celui qui procède d'une volonté pervertie.

Ajoutons encore ceci : un acte arraché à la volonté peut être excusé soit par la contrainte, soit par l'ignorance, l'ignorance étant manque de savoir, la contrainte manque de pouvoir. Mais si la volonté, par sa seule corruption, ayant su qu'une action était coupable, ayant pu l'omettre, l'a néanmoins posée, on dit qu'elle a péché par pure malice : son péché procède uniquement de la perversion du libre arbitre et s'oppose directement à la grâce de l'Esprit.

Il n'a donc point d'excuse; il ne mérite pas que son châtiment soit diminué de peu ou de rien; et parce qu'il s'oppose directement à cette grâce de l'Esprit Saint par quoi sont remis les péchés, on le dit irrémissible, non encore une fois qu'il ne puisse être pardonné, mais parce que de lui-même, autant qu'il est en lui, il se refuse au pardon et repousse le remède qui pourrait le guérir.

4. La rémission des péchés est opérée de Dieu par la grâce de la pénitence, et dans l'union à l'Église; par ces trois éléments se différencient les péchés de la catégorie qui nous occupe, selon leur opposition à chacun d'eux.

Ils s'opposent en effet à la grâce pénitentielle, soit en elle-même, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à l'unité de l'Église.

L'unité de l'Église consiste dans la foi et la charité, autrement dit la vérité et la grâce, d'où un double péché : la jalousie de la grâce accordée au prochain, et l'attaque contre la vérité reconnue comme telle.

Les voies de Dieu, surtout en ce qui concerne la justification, sont miséricorde et vérité; de là un double péché, l'un qui s'oppose à la miséricorde et qui est le désespoir; l'autre à la vérité, et c'est la présomption d'impunité.

La grâce pénitentielle porte l'âme à renoncer aux péchés commis et à se garder des rechutes; à cette grâce s'oppose doublement l'endurcissement du cœur par rapport à son premier effet et, par rapport au second, l'impénitence finale qui consiste au propos de ne pas se repentir; et c'est le vrai péché contre le Saint-Esprit. Car en tant qu'elle s'obstine au péché jusqu'à la mort, l'âme se rend incapable d'en obtenir la rémission.

5. Pour conclure, retenons que tout péché commence par l'orgueil et se consomme dans l'impénitence; or cette impénitence est de règle, et non le repentir; car quiconque a péché mortellement est impuissant à se libérer et de sa faute et de l'enfer où elle l'entraîne. Seule l'intervention du Médiateur Jésus-Christ peut lui accorder

la grâce de l'espérance, de la pénitence et du pardon. Et c'est pourquoi tous les élus implorent sa venue. *Veni, Domine Jesu. Amen.*

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Breviloq., VIe Partie, chap. 10

SOMMAIRE DE LA DOCTRINE.

1. Du sacrement de pénitence retenons qu'il est, selon le mot de saint Jérôme, la bouée de sauvetage à quoi peut s'accrocher le naufragé du péché mortel, tant qu'il est dans la vie présente, si du moins il veut, et même aussi souvent qu'il le veut, implorer la divine Clémence.

A l'intégrité de la pénitence sacramentelle sont requises la contrition du cœur, la confession de bouche et la satisfaction des œuvres. Lorsque le pécheur, se proposant d'abord de ne plus réitérer sa faute, abandonne de fait, accuse par paroles, déteste en son cœur tout péché mortel qu'il a commis, sa pénitence est sincère, il peut être absous; l'absolution lui est conférée par celui qui possède les clés de l'ordre, de la science et de la juridiction, savoir le prêtre; alors le pécheur est délié de sa coulpe, réuni à l'Église, réconcilié au Christ. Car le Christ a confié à ses prêtres le pouvoir de lier et délier; à leur jugement est commise la sentence absolutoire; et aussi l'excommunication et la relaxation; bien que ces dernières décisions soient proprement réservées aux Évêques, en tant qu'Époux d'une Église.

EXPLICATION.

2. Le Principe de notre Réparation, savoir le Verbe inarné, par cela qu'il est Verbe, il est la source de la vérité et de la sagesse; parce qu'il est incarné, il est source de pitié et d'indulgence; aussi se doit-il de soigner les maux du genre humain par les remèdes sacramentels; et principalement le mal principal qui est le péché mortel; et selon qu'il convient au Pontife pitoyable, au Méde-

cin habile, au Juge équitable; ainsi dans notre guérison apparaît du Verbe incarné la suprême clémence, la suprême prudence, et la suprême justice.

3. D'abord, dans notre guérison du péché mortel par la pénitence doit paraître du Christ, très pitoyable Pontife, la suprême clémence. Or la suprême clémence du Pontife doit surpasser tous les péchés humains quelque grands et nombreux et réitérés soient-ils. De là vient qu'il est du Pontife très clément d'accueillir les pécheurs au pardon, non une fois ni deux, mais aussi souvent qu'ils imploreront la miséricorde divine.

La divine miséricorde est alors vraiment et humblement implorée quand le pécheur se présente avec les larmes du repentir; et l'homme tant qu'il vit sur la terre, étant versatile entre le bien et le mal, peut ainsi se repentir; et c'est pourquoi aussi souvent et grièvement qu'il ait péché, chaque fois il peut chercher refuge au sacrement de pénitence, et y trouver le pardon de ses péchés.

4. Ensuite, dans notre guérison doit se manifester du Christ, très habile Médecin, la suprême prudence.

Or la prudence du médecin se manifeste par l'application de remèdes qui non seulement guérissent le mal, mais en détruisent la cause. Et parce qu'on pèche envers Dieu par délectation, consentement et accomplissement, autrement dit de cœur, de bouche et d'œuvre, ainsi le très prudent Médecin a-t-il institué, pour remédier au désordre du péché, un sacrement qui le suive dans ses démarches et les redresse.

En effet, l'occulte complaisance de la délectation coupable recouvre une triple malice d'affection, de délibération et d'opération; la réforme pénitentielle lui opposera donc une triple réparation, savoir : un regret douloureux mis au cœur par la componction, exprimé de bouche par la confession, consommé en œuvre par la satisfaction.

D'autre part, tous les péchés mortels détournent de l'unique Dieu, s'opposent à l'unique grâce, faussent

l'unique principale droiture de l'homme; aussi convient-il, pour que le remède pénitentiel soit à suffisance complété dans ses éléments, que la contrition porte sur tous les péchés, quant au passé par le regret des fautes commises, quant au présent par la fuite des occasions, quant à l'avenir par le propos de ne pas récidiver, ni par tel péché, ni par aucun autre; car la condition exigée pour recevoir la grâce qui apporte avec elle le pardon de toutes les fautes implique le renoncement à tout péché.

5. En dernier lieu, dans notre guérison doit se manifester la droite justice du Christ-Juge.

Or il ne convient pas au Juge des vivants et des morts, qui les jugera tous au Jugement final du dernier Jour, de présider aux sentences particulières qui sont prononcées antérieurement; il a donc constitué des juges; entre Dieu offensé et l'homme qui l'offense, ces juges sont comme des médiateurs, et proches du Christ et préposés au peuple. Mais particulièrement ceux-là sont proches du Seigneur et ses familiers par office, qui lui sont consacrés pour le ministère, savoir les prêtres. Ainsi à tous ceux qui sont constitués dans l'ordre sacerdotal, et à eux seuls est confiée la puissance des clés, savoir la clé de la science pour le discernement des causes, et la clé de la juridiction, pour lier et délier par l'absolution selon qu'il convient.

6. Or, pour conserver le bon ordre dans l'Église militante, il importe que les pouvoirs de chacun y soient déterminés. Chaque prélat n'y est pas préposé à tous les fidèles, mais à certains selon son rang. Ainsi la puissance de lier et de délier repose d'abord universellement dans le Souverain Pontife, comme dans le chef; elle descend ensuite aux évêques et aux prêtres des églises particulières; bien que chacun d'eux possède le pouvoir des clés par son ordination, l'usage de ce pouvoir est restreint selon la juridiction qui lui est conférée soit ordinaire dans l'évêque, soit déléguée dans les prêtres, à l'égard d'une communauté de fidèles.

7. D'autre part, dans le Souverain Pontife et dans les

évêques, la juridiction s'étend non seulement au for interne, c'est-à-dire aux cas occultes, entre Dieu et l'homme, mais aussi au for externe, c'est-à-dire aux cas publics d'homme à homme; car c'est aux évêques que sont confiées la régence et la garde des Églises, comme à l'époux, l'épouse. De là vient qu'aux évêques appartient le droit de frapper les rebelles du glaive de l'excommunication, et celui d'élargir des trésors de l'Église, bénéfices et indulgences.

Ainsi, comme vrais juges institués par Dieu, possèdent-ils l'intégrale puissance de lier et de délier pour châtier les impénitents et réduire les rebelles, mais aussi pour absoudre les vrais pénitents et les réconcilier à Dieu et à la Sainte Mère Église.

LA PERFECTION DE LA VIE

PROLOGUE

1. « Bienheureux l'homme que Vous-même, Seigneur, avez instruit et à qui vous avez enseigné votre Loi! ». Nul homme ne peut être réputé sage, je l'avoue, s'il n'est instruit par l'onction de l'Esprit Saint ». Celui-là seul, au témoignage du prophète David, est en effet véritablement heureux, seul vraiment sage, dont le Seigneur a formé l'esprit et à qui le Seigneur donne l'intelligence de sa Loi. Car la loi du Seigneur est seule sans tache, seule irréprochable et seule ramène les âmes au souci de leur salut.

La connaissance et l'enseignement de cette Loi ne doivent pas être cherchés par le dehors, dans la lettre, mais plutôt par les affections d'une âme pieuse. Il faut les désirer avec force et conviction, afin que Celui-là nous les enseigne intérieurement qui seul sait changer la dureté extérieure de la Loi en intime douceur.

Or cette Loi nous apprend ce qu'il faut faire, ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut croire, ce qu'il faut demander, ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut craindre. Elle nous apprend à vivre sans tache et sans reproche, à tenir ce que nous avons promis et à pleurer ce que nous avons commis, à mépriser les choses du monde et à repousser celles de la chair; enfin à convertir tout notre cœur, toute notre âme, et tout notre esprit au seul Jésus-Christ. Comparée à cette doctrine, toute la sagesse du monde est insipide

et inepte. « Le dise qui voudra, déclare saint Bernard, mais moi je ne dirai point sage qui ne craint pas Dieu et ne l'aime point ».

L'auditeur de cet enseignement, qui sans l'oublier le met soigneusement en pratique, celui-là est vraiment sage et vraiment heureux. Bienheureux donc l'homme que vous avez instruit vous-même, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre Loi!

2. Vous qui êtes consacrée à Dieu et chère à mon âme, Révérende Mère, vous m'avez prié de tirer de la pauvreté de mon cœur, et de vous écrire par manière de conseil, quelque chose dont vous puissiez nourrir la piété de votre âme selon vos besoins.

Certes, je l'avoue, mon insuffisance ferait plutôt à moi besoin de pareille leçon, d'autant plus qu'extérieurement ma vie n'a point d'éclat et qu'intérieurement ma piété manque de ferveur, sans que mon savoir puisse assez me recommander. Cependant, stimulé par les désirs de votre piété, je veux vous obéir avec une humilité qui réponde à l'humilité de votre demande. Mais je vous prie, heureuse et très sainte Mère, considérez ma bonne volonté plus que le résultat de mon effort, la vérité de mes dires plus que l'élégance de ma parole; et lorsque, par défaut de temps ou excès d'occupations, j'aurai moins satisfait votre attente, accordez-moi votre bienveillante indulgence et votre pardon.

Pour vous permettre de trouver plus facilement ce que vous cherchez, j'ai donné les titres suivants aux divers chapitres :

I. De la vraie connaissance de soi-même.
II. De la véritable humilité.
III. De la parfaite pauvreté.
IV. Du silence et de la discrétion.
V. De l'application a la prière.
VI. Du souvenir de la Passion de Jésus-Christ.
VII. Du parfait amour de Dieu.
VIII. De la persévérance finale.

CHAPITRE I

De la vraie connaissance de soi-même

1. Désireuse d'atteindre le sommet de la vie parfaite, l'Épouse de Jésus-Christ commencera par soi-même et, oubliant tout ce qui est extérieur, entrera dans le secret de sa conscience pour considérer soigneusement tous ses défauts, toutes ses habitudes, ses affections, ses actes et ses péchés passés ou présents. Qu'elle les examine, les scrute et, dès qu'elle remarque une défaillance, qu'elle la pleure dans l'amertume de son âme.

Or, pour mieux acquérir cette connaissance de vous-même, vous devez savoir, Mère aimée, que tous nos péchés et nos actes mauvais sont le fruit de notre *négligence*, de notre *convoitise* et de notre *malice*. Ce sont les trois points autour desquels roulera donc la recordation de toutes vos fautes, sinon vous ne parviendrez jamais à une parfaite connaissance de vous-même.

2. (*De la négligence*). Si donc vous désirez vous connaître et, par cette connaissance, pleurer les fautes que vous avez commises, examinez d'abord si vous avez été et si vous restez sujette à la négligence.

Considérez, dis-je, avec quelle négligence vous gardez votre cœur, avec quelle négligence vous employez votre temps et avec quelle négligence vous fixez à vos actions un but précis. Nous devons en effet mettre le plus grand soin à bien garder notre cœur, à employer utilement notre temps et, en toute action, à nous fixer un but conforme au bien et au devoir.

De même, examinez-vous sur votre négligence à prier, à étudier et à bien agir, car vous devez vous exercer avec une extrême diligence à ces trois choses et les cultiver, si vous voulez produire de bons fruits et les donner en leur temps. Notez bien aussi que l'une ne suffit pas sans les deux autres.

Enfin, examinez votre négligence présente ou passée à

vous repentir, à résister au mal et à progresser dans le bien. Vous devez en effet avoir extrêmement à cœur de pleurer les fautes que vous avez commises, de repousser les tentations du démon et de marcher de vertu en vertu afin de parvenir en la terre promise.

Vous jugerez de cette manière votre négligence.

3. (*De la concupiscence*). Mais voulant mieux encore vous connaître, vous rechercherez ensuite si la triple concupiscence — de la volupté, de la curiosité et de la vanité — fut ou reste toujours en vous florissante. Le goût de la volupté demeure sans aucun doute vivant dans l'âme pieuse qui recherche les douceurs, comme les mets savoureux; les délicatesses, comme les vêtements recherchés; les agréments de la chair, comme les plaisirs sensibles.

La curiosité est bien vive certes dans la servante de Dieu qui désire savoir ce qui est caché, voir ce qui est beau, avoir ce qui est rare.

La vanité est très forte sans doute possible dans l'épouse du Christ qui recherche les faveurs humaines, mendie les louanges humaines ou souhaite les dignités humaines.

L'épouse du Christ doit fuir toutes ces choses parce qu'elles sont la racine de tout mal.

4. (*De la malice*). Si vous voulez enfin avoir une connaissance certaine de vous-même, examinez maintenant avec soin si vous avez été ou si vous êtes encore sujette à ces formes de malice que sont la colère, l'envie et la tiédeur.

Écoutez ce que je vous dis avec sollicitude : Certainement la colère est maîtresse de l'homme qui, d'esprit, de cœur ou de désir, par ses gestes, son air, ses paroles ou ses cris, laisse voir à son prochain si peu que ce soit, l'irritation de son âme ou sa rancœur. L'envie règne sur l'homme qui se réjouit du malheur et s'attriste du bonheur de son prochain; qui se félicite de ses peines et sèche de dépit en pensant à ses joies. La tiédeur, le dégoût de l'effort spirituel dominent le religieux lâche, somnolent, désœuvré, irrégulier, négligent, mou, relâché, indévot, triste et ennuyé.

L'épouse du Christ doit détester toutes ces misères et les fuir comme un poison mortel du corps et de l'âme.

5. (*La connaissance de soi*). « Revenez donc à vous-même, Servante agréable à Dieu, si vous voulez parvenir à une parfaite connaissance de vous-même; pénétrez en votre cœur et apprenez à estimer votre âme à sa juste valeur. Voyez ce que vous êtes, ce que vous avez été, ce que vous auriez dû être et ce que vous pourriez être : ce que vous avez été par la nature, ce que vous êtes maintenant par votre faute; ce que vous auriez dû être par votre application et ce que vous pouvez encore devenir par la grâce de Dieu » (Saint Bernard).

« Écoutez, écoutez, encore, Révérende Mère, le prophète David qui s'offre à vous en exemple : « Pendant la nuit, je méditais dans mon cœur, dit-il, je réfléchissais et j'interrogeais mon esprit ». Il méditait en son cœur, méditez aussi dans le vôtre. Il scrutait son esprit, scrutez, vous aussi, le vôtre; cultivez ce champ, occupez-vous de vous-même, si vous persévérez dans cet exercice, soyez-en sûre, vous trouverez le précieux trésor caché. Cet exercice vous enrichira de bien, multipliera votre science, accroîtra votre sagesse, car il purifie l'œil du cœur, aiguise l'esprit et développe l'intelligence ».

Il ne peut juger sainement de rien, celui qui s'ignore lui-même, celui qui ne sait pas reconnaître sa propre dignité. Il ignore totalement ce qu'il doit penser de l'esprit angélique et de l'esprit divin, celui qui n'a pas réfléchi d'abord à ce qu'est son esprit à lui. Si vous n'êtes pas encore capable de rentrer en vous-même, comment le seriez-vous de scruter ce qui est au-dessus de vous? Si vous n'êtes pas encore digne d'entrer dans le vestibule, de quel front oseriez-vous pénétrer dans l'intérieur du tabernacle?

6. Si vous désirez d'être élevée au deuxième et au troisième ciel, il faut d'abord passer par le premier qui est votre cœur. Comment vous pouvez et devez y arriver, vous le voyez, je viens de vous l'enseigner suffisamment.

Cependant, que saint Bernard lui aussi vous instruise.

Il dit d'excellente façon : « Explorateur curieux de tout ce que vous êtes, réfléchissez avec attention et soumettez à un examen minutieux et persévérant toute votre vie. Voyez quels sont vos progrès et vos reculs, quelles sont vos habitudes et vos affections, combien vous êtes semblable à Dieu ou lui ressemblez peu, comme vous êtes proche de lui ou en êtes éloigné ».

Oh! quel grand danger pour l'homme religieux de vouloir connaître une foule de choses et de s'ignorer soi-même! Qu'il est près de sa ruine et de la mort, le religieux curieux de tout savoir, empressé à juger la conscience des autres et qui ne se connaît point mais s'ignore lui-même! O mon Dieu, d'où peut venir à ce religieux pareil aveuglement?

La raison en est ouverte! Écoutez : L'âme de l'homme, tirée en sens divers par ses préoccupations, ne rentre pas en elle-même par la mémoire; enténébrée par les images des êtres sensibles, elle ne revient pas à elle-même par l'intelligence; prisonnière de ses désirs coupables, elle ne se tourne point vers elle-même dans le désir des suavités intérieures et de la joie spirituelle. Tout entière enfouie dans les choses des sens, elle ne peut plus revenir à soi comme à l'image de Dieu, et dès lors, tout entière livrée à sa misère, elle ne se connaît pas et s'ignore elle-même.

Dédaignant tout le reste, conservez donc le souvenir de ce que vous êtes, acquérez la connaissance de vous-même. C'est ce que saint Bernard demandait lorsqu'il disait : « Que Dieu me donne pour unique science la connaissance de moi-même ».

CHAPITRE II

De la véritable humilité

1. A celui qui considère ses propres défauts des yeux du cœur, il devient nécessaire de « s'humilier en vérité sous la puissante main de Dieu ». Aussi, je vous exhorte, vous qui êtes la servante de Dieu, lorsque vous connaîtrez avec certitude vos défauts, à « humilier profondément votre âme » et à vous mépriser vous-même. Car « l'humilité est la vertu, dit saint Bernard, par laquelle l'homme se tient pour vil, grâce à une très exacte connaissance de lui-même ». Par cette humilité, notre Père, le bienheureux François devint vil à ses propres yeux. Il l'aima et la rechercha depuis les commencements de sa vie religieuse jusqu'à la fin. Pour elle, il quitta le monde, ordonna qu'on le traînât nu dans les rues de la ville, servit les lépreux, confessa ses péchés dans ses prédications et demanda qu'on le couvrît d'opprobres.

Mais c'est surtout du Fils de Dieu, Mère qui aimez Dieu, que vous devez apprendre cette vertu. Il dit lui-même : « Faites-vous mes disciples parce que je suis doux et humble de cœur ». En effet, dit le bienheureux Grégoire : « Celui qui amasse des vertus sans humilité lance de la poussière contre le vent ». De même que « l'orgueil est le principe de tout péché », de même, en effet, l'humilité est le fondement de toutes les vertus.

Apprenez donc à vous humilier en vérité, et non pas en apparence comme ceux qui s'humilient frauduleusement, hypocrites dont parle l'Ecclésiastique : « Tel s'abaisse dans une humilité feinte, dont le cœur est rempli de fraude ». Au contraire, dit le bienheureux Bernard, « celui qui est vraiment humble, cherche, non point à voir son humilité proclamée, mais à passer pour méprisable ».

2. Si donc, Mère très aimée, vous voulez atteindre à la parfaite humilité, *vous avancerez par trois sentiers.*

Le premier est la *considération de Dieu.*

Vous considérerez en Dieu l'*auteur de tout bien.* Parce qu'il est l'auteur de tout bien, nous devons lui dire : « Tout ce que nous avons fait, c'est vous, Seigneur, qui l'avez fait en nous ». Vous lui attribuerez donc tout bien, sans rien vous attribuer à vous-même, songeant « que votre force et l'énergie de vos mains » n'ont pas fait les biens que vous possédez, « puisque c'est le Seigneur qui nous a faits et non pas nous-mêmes ».

Pareille considération détruit tout l'orgueil de ceux qui disent : « Notre main puissante, et non point le Seigneur, a fait toutes ces choses ». Cet orgueil a privé Lucifer de la gloire du ciel. Lucifer ne réfléchissait pas qu'il avait été fait de rien, mais regardait avec complaisance sa splendeur et sa beauté; il se voyait comme « orné de toutes les pierres précieuses » et l'orgueil de son cœur l'exalta. Mais « l'humiliation s'attache à l'orgueilleux ». Lucifer fut jeté du trône de sa noblesse en un lieu d'extrême avilissement. Lui, qui avait été le plus élevé des anges, devint le plus misérable des démons.

3. Oh! que les Luciférien sont aujourd'hui nombreux! Imitateurs et imitatrices de Lucifer, fils et filles de la superbe, Dieu les supporte avec patience bien que, comme dit saint Bernard, « l'orgueil soit plus supportable dans un riche que dans un pauvre ».

La servante du Christ, appelée à prendre la place de l'ange déchu, sera donc toujours très humble puisque l'humilité seule plaît à Dieu, que ce soit chez l'ange ou chez l'homme.

Même, croyez-le bien, la virginité ne plaît pas à Dieu sans l'humilité. La Vierge Marie n'eût certainement pas été la Mère de Dieu si quelque orgueil se fût trouvé en elle. Saint Bernard le dit : « Sans l'humilité, j'ose l'affirmer, la virginité même de Marie n'eût point été agréable à Dieu ». Grande vertu donc celle sans qui toute autre vertu, loin de pouvoir exister, éclate en orgueil.

4. Le deuxième sentier sera *le souvenir du Christ.*

Vous vous souviendrez que le Christ a été humilié

jusqu'à subir le genre de mort le plus méprisable; et qu'il s'est fait humble jusqu'à être regardé comme un lépreux; ce qui avait permis au prophète Isaïe de dire : « Nous le regardions comme un lépreux et un homme humilié par Dieu ».

Bien plus, il a été humilié au point que, de son temps, rien ne fut réputé plus vil que lui. A ce propos, Isaïe s'exprime de la sorte : « Dans son humilité, tout jugement lui a été refusé », c'est-à-dire, si grande fut son humilité, si profond son abaissement, que nul ne pouvait juger de lui selon la vérité, nul ne pouvait le croire Dieu. Or notre Seigneur et Maître a dit lui-même : « Le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur et le disciple n'est pas au-dessus du maître »; si donc vous êtes la servante du Christ, la disciple du Christ, vous devez être avilie, sans considération, humble.

Oh! que le religieux, qui porte sous un vêtement humble un cœur orgueilleux, est abominable à Dieu. Oh! qu'inutile est le chrétien, qui voit son Seigneur humble, méprisé, et qui « s'enorgueillit dans son cœur, recherche les grandes choses et ce qui est au-dessus de lui ». Est-il rien de plus détestable dans l'épouse du Christ, rien qui soit plus digne de châtiment dans la servante du Christ, que d'entreprendre de s'exalter, quand le Très-Haut s'est abaissé au dernier rang et, Dieu immense, s'est fait homme et petit? Saint Augustin dit à leur adresse : « Enveloppe de cadavre, pourquoi cherches-tu à t'étendre? Sanie fétide, pourquoi t'enfler? Une tête humble et un membre orgueilleux...? » comme s'il disait : Est-ce convenable!

5. Le troisième sentier que vous devez suivre pour acquérir l'humilité parfaite est l'*étude attentive de vous-même.*

Vous vous étudiez vous-même, ma très chère Mère, lorsque vous considérez *d'où vous venez* et *où vous allez.*

Considérez donc *d'où vous venez* et sachez que vous êtes sortie de la masse de perdition, que vous avez été faite de la poussière et du limon de la terre, que vous

avez vécu dans le péché et que vous êtes exilée de la béatitude du Paradis. Cette considération retranche l'esprit d'orgueil et l'exclut au point de faire crier avec les trois enfants dont parle Daniel : « Nous sommes aujourd'hui humiliés devant toute la terre à cause de nos péchés ».

Considérez ensuite *où vous allez.* Vous tendez à la corruption, à la cendre, parce que « vous êtes poussière et retournerez en poussière ». « Pourquoi donc vous enorgueillir, terre et cendre? ». Si vous êtes aujourd'hui, demain vous ne serez plus; si vous êtes aujourd'hui bien portante, demain vous serez peut-être malade; aujourd'hui sage, demain peut-être insensée; aujourd'hui riche de biens, demain peut-être mendiante et misérable. Quel est donc le malheureux chrétien qui oserait s'enorgueillir en se voyant de toutes parts environné de tant de misères et de calamités?

6. Apprenez ainsi, ô vierges consacrées, à garder un esprit humble et une humble démarche, d'humbles sentiments et d'humbles dehors, puisque l'humilité seule apaise la colère divine et trouve grâce aux yeux de Dieu. « Humiliez-vous en toutes choses, d'autant plus que vous êtes plus grand, dit l'Ecclésiastique. Alors vous trouverez grâce devant Dieu ». Ainsi Marie trouva grâce auprès du Seigneur, comme elle en témoigne elle-même : « Il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ».

A cela d'ailleurs rien d'étonnant, puisque *l'humilité creuse le lit de la charité et délivre l'âme de tout vanité.* Saint Augustin dit en effet : « Moins nous sommes enflés d'orgueil, plus nous sommes remplis de charité ». Comme l'eau descend dans les vallées, ainsi la grâce de l'Esprit Saint descend dans les humbles, et de même que l'eau coule d'autant plus vite que la pente est plus rapide, de même l'homme qui avance de tout son cœur dans l'humilité est plus proche du Seigneur pour obtenir la grâce. « La prière d'un homme qui s'humilie percera les nues et il ne se consolera point qu'elle ne soit arrivée jusqu'à

Dieu », « car le Seigneur fait la volonté de ceux qui le craignent et il exauce leur prière ».

7. Soyez donc humbles, ô servantes de Dieu! Servantes du Christ, soyez humbles au point de « ne jamais permettre à l'orgueil de dominer vos cœurs ». Soyez humbles parce que vous avez un humble Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ; une humble Souveraine, la Vierge Marie, reine de toutes les créatures; un humble Père, le bienheureux François; une humble Mère, la bienheureuse Claire, modèle d'humilité.

Mais soyez humbles en sorte que *votre patience* témoigne de votre humilité. La patience rend l'humilité parfaite, car l'humilité à laquelle n'est pas jointe la patience n'est pas vraie Saint Augustin l'affirme en termes excellents : « Il est facile de se voiler les yeux, de porter des habits pauvres et misérables, de marcher la tête baissée, mais la patience est la marque de celui qui est vraiment humble », conformément à cette parole de l'Ecclésiastique : « Dans ton humiliation, sois patient ».

Mais hélas, je le dis avec douleur! nous sommes nombreux à vouloir nous élever orgueilleusement dans le cloître, nous qui n'eussions été, certes, que d'humble condition dans le monde.

Ce qui a fait dire à saint Bernard : « Je vois, et je m'en attriste beaucoup, que plus d'un, après avoir méprisé les vanités du siècle, apprend surtout l'orgueil à l'école de l'humilité, devient plus lourdement insolent sous les ailes du Maître doux et humble, et plus impatient dans le cloître qu'il n'eût été dans le siècle. Mais ce qui est plus mal encore, beaucoup dans la Maison de Dieu ne supportent pas d'être méprisés qui, chez eux, n'auraient pas pu ne pas être dédaignés ».

8. Je vous conseille donc, chère Mère, conseillez vous-même à vos filles, Vierges consacrées à Dieu, de garder leur virginité dans l'humilité, et leur humilité dans la virginité. La virginité jointe à l'humilité est comme une pierre précieuse sertie dans l'or. « C'est un beau mélange, dit saint Bernard, que celui de la virginité et de

l'humilité. L'âme en qui, tout à la fois, l'humilité fait valoir la virginité et la virginité orne l'humilité, plaît souverainement à Dieu ».

Écoutez enfin le conseil de votre frère, écoutez, ô Mère, ce conseil et vous le trouverez bon : Fuyez comme les vipères les servantes de Dieu adonnées à l'orgueil. Fuyez comme les démons les vierges superbes. Fuyez comme un poison mortel la société des orgueilleux.

Et pourquoi? Écoutez! Un sage nous fait de l'orgueilleux cette peinture : « Tout orgueilleux est insupportable, excessif en ses habits, prétentieux en sa démarche. Il s'avance le front haut, l'air menaçant, le regard farouche. Il dispute la préséance, prétend l'emporter sur les meilleurs, vante ses pensées, ses paroles, ses actions et ne garde même pas le respect dans la soumission ». Aussi, servante de Dieu, épouse du Christ, vierge du Seigneur, devez-vous fuir la société des orgueilleux pour ne pas leur devenir semblable, car selon l'Ecclésiastique : « Celui qui fréquente l'orgueilleux se vêtira de superbe ».

CHAPITRE III

De la pauvreté parfaite.

1. Elle aussi, la pauvreté, est une vertu tellement nécessaire à l'intégrité de la perfection, que nul absolument ne peut sans elle être parfait; témoin la parole du Seigneur dans l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres ». Puisque la perfection évangélique se résume dans une excellente pauvreté, que celui qui n'est pas encore un parfait sectateur de la pauvreté évangélique ne se croie donc point parvenu au faîte de la perfection. Hugues de Saint-Victor le déclare : « Quelque perfection qui se puisse trouver dans les religieux, elle ne saurait être estimée entière sans l'amour de la pauvreté ».

2. Or deux choses doivent incliner tout religieux, et

même tout homme, à l'amour de la pauvreté : *l'exemple divin*, qui est à l'abri de toute critique, et *la promesse divine*, qui est inestimable.

D'abord, je dis que *l'amour et l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ* doivent vous exciter, vous, servante du Christ, à l'amour de la pauvreté. Notre-Seigneur fut pauvre en effet *dans sa naissance*, pauvre *dans son genre de vie* et pauvre *dans sa mort.*

3. Considérez l'exemple de pauvreté qu'Il vous laissa pour qu'à son exemple vous aimiez la pauvreté.

Notre-Seigneur Jésus-Christ fut si *pauvre dans sa naissance* qu'il n'eut ni habitation, ni vêtement, ni nourriture, mais une étable pour demeure, de vils langes pour se couvrir et un lait virginal pour aliment. L'apôtre saint Paul, à la pensée d'une telle pauvreté, soupire et s'écrie : « Vous connaissez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est fait pauvre, pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté »; et le bienheureux Bernard : « L'éternelle abondance de tous les biens régnait aux cieux, mais on n'y trouvait point la pauvreté. Or cette denrée abondait et surabondait sur terre, mais l'homme n'en connaissait pas le prix. Aussi le Fils de Dieu, qui la désirait, descendit parmi nous afin de prendre la pauvreté en partage et de nous la rendre précieuse par l'estime qu'il en ferait ».

4. Notre-Seigneur s'est encore donné à nous en exemple de pauvreté par *sa manière de vivre en ce monde.*

Écoutez, Vierge heureuse, écoutez, vous tous qui faites profession de pauvreté, combien fut pauvre le Fils de Dieu, le Roi des Anges, aussi longtemps qu'il vécut en ce monde.

Il fut pauvre au point que, parfois, il ne put trouver d'asile et qu'il dut dormir avec ses apôtres hors de la ville et même hors des maisons à la campagne. Marc l'Évangéliste dit : « Ayant considéré toutes choses, comme l'heure était déjà avancée, Jésus s'en alla à Béthanie avec les douze », ce que la Glose commente : « Il regarda si quelqu'un le recevrait sous son toit, mais sa pauvreté

était si grande et si mince son crédit, qu'il ne trouva point d'hôte dans cette ville populeuse ». Saint Matthieu dit de son côté : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête ».

5. Et non seulement le Seigneur des Anges fut pauvre dans sa naissance et pauvre dans son genre de vie, mais afin de nous embraser d'amour pour la pauvreté, il fut encore pauvre à l'extrême dans sa mort. « O vous tous, qui avez voué la pauvreté, considérez et voyez combien l'opulent Roi des Cieux fut pauvre à cause de nous dans l'instant de sa mort. Il fut, en effet, dépouillé de tout ce qu'Il pouvait avoir : de ses vêtements, par ses bourreaux, « qui se les partagèrent et tirèrent au sort sa robe »; de son corps et de son âme, quand son âme fut arrachée violemment de son corps; de la gloire divine, quand, par les souffrances d'une très douloureuse mort, « au lieu de le glorifier comme Dieu », on le traita comme un malfaiteur, selon la plainte de Job : « Ils m'ont dépouillé de ma gloire ».

Saint Bernard résume les exemples d'une telle pauvreté en disant : « Regardez le Christ pauvre, né sans un toit, gisant dans une crèche entre un bœuf et un âne, enveloppé de pauvres langes, réduit à fuir en Égypte, chevauchant un ânon, pendant enfin nu à son gibet ».

6. Dès lors, quel est le chrétien assez misérable, le religieux assez dénué et d'esprit assez obtus, pour aimer encore les richesses, pour avoir horreur de la pauvreté, quand il voit, quand il entend le Dieu des dieux, le Seigneur du monde, le Roi du ciel, le Fils unique de Dieu, supporter les privations d'une si grande pauvreté? « C'est vraiment un grand excès, un abus par trop grand, dit saint Bernard, qu'un vil ver de terre veuille être riche quand, pour lui, le Dieu de Majesté, le Seigneur des armées s'est fait pauvre ». Que le païen cherche les richesses, lui qui vit sans Dieu; que le Juif les cherche, lui qui a reçu des promesses terrestres, mais vous, vierge du Christ, vous, servante du Seigneur, dans quel

esprit les chercheriez-vous, puisque vous avez fait vœu de pauvreté, puisque vous vivez parmi les pauvres de Jésus-Christ, puisque vous voulez être la fille d'un Père pauvre, saint François, puisque vous avez promis d'imiter une Mère pauvre, sainte Claire? Mère très chère, votre cupidité comme la mienne est couverte de confusion au delà de tout, puisque, faisant profession de pauvreté, nous changeons cette pauvreté en avarice et désirons ce qui nous est défendu, ce que la Règle nous interdit, alors que « le Fils de Dieu s'est fait pauvre pour nous ».

7. Je sais, et qu'il en soit ainsi! que plus vous aimerez avec ferveur la pauvreté dont vous faites profession, et imiterez parfaitement la pauvreté évangélique, plus aussi vous serez dans l'abondance de tous les biens, temporels et spirituels. Mais si au contraire, vous méprisez la pauvreté que vous avez vouée, vous serez dans l'indigence de tous les biens et temporels et spirituels.

Celle qui fut jadis la Mère pauvre de Jésus pauvre a dit : « Le Seigneur a rempli de bien les affamés et renvoyé les riches les mains vides ». Le saint Prophète l'affirme aussi : « Les riches ont été dans le besoin et ils ont eu faim, mais ceux qui cherchent le Seigneur ne sont privés d'aucun bien ». N'avez-vous pas lu, n'avez-vous pas entendu que le Seigneur Jésus, parlant à ses apôtres dans l'Évangile de saint Matthieu, disait : « Ne soyez pas inquiets, gémissant: Que mangerons-nous, ou que boirons-nous? Votre Père céleste sait ce qui vous est nécessaire ». Écoutez encore ce qu'Il leur dit en saint Luc : « Quand je vous ai envoyés sans sac, ni bourse, ni chaussures, avez-vous manqué de quelque chose? Et ils lui répondirent : De rien ».

Si donc, parmi les Juifs durs et incrédules, le Maître nourrissait ses disciples sans qu'ils eussent à s'inquiéter, quoi d'étonnant à ce que, parmi les peuples chrétiens et fidèles, il nourrisse les Frères Mineurs et nourrisse les Pauvres Sœurs, appliquées à imiter la pauvreté évangélique? « Jetez donc en Lui tous vos soucis, car c'est Lui qui prend soin de Vous ».

8. Puisque notre Dieu Père déploie autour de nous tant de sollicitudes, puisqu'Il prend un pareil soin de nous, il est surprenant que les biens temporels, que les choses rares mais périssables, soient parmi nous un tel sujet de préoccupation. En vérité, je ne vois pas d'autre cause que la cupidité, source de notre honte et de notre damnation; je ne trouve pas d'autre explication, si ce n'est que nos affections se sont éloignées de Dieu, notre salut. Et voici la raison : la ferveur de la divine charité s'est refroidie et comme glacée en nous. Certes, si nous étions bien fervents, nous voudrions suivre nus le Christ nu; les hommes en effet, par une grande chaleur, ont coutume de se dévêtir. C'est donc le signe de notre grande froideur d'attirer ainsi à nous les biens temporels.

O mon Dieu, comment pouvons-nous être si durs pour le Christ, qui a laissé « sa patrie » le ciel, « sa famille » les anges, « la maison paternelle », le sein de son Père, et s'est fait pour nous pauvre, abject et méprisé? Et nous, nous ne voulons pas délaisser pour Lui ce monde misérable et fétide! Sans doute nous le quittons de corps, mais, hélas! tout notre cœur, tout notre esprit, tous nos désirs en sont occupés, absorbés!

9. O bienheureuse servante de Dieu, rappelez à votre pensée la très grande pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gravez dans votre cœur la pauvreté du pauvre saint François, votre Père, souvenez-vous de la pauvreté de votre Mère sainte Claire et, de toute votre ardeur, de tous vos efforts, attachez-vous à la pauvreté. Que la pauvreté soit votre maîtresse et, pour le Nom du Seigneur, n'aimez rien autre sous le ciel que la pauvreté, ni les honneurs, ni les richesses, ni quelque bien temporel que ce soit, mais observez fermement la sainte pauvreté que vous avez vouée.

Avoir des richesses et les aimer est infructueux; les aimer et ne pas les avoir est dangereux; les avoir et ne pas les aimer est bien difficile. Donc n'avoir pas de richesses et ne pas les aimer est utile, est sûr, est agréable; c'est l'acte d'une vertu parfaite.

Pour tous ces motifs, le conseil du Seigneur, aussi bien que son exemple, doit émouvoir tout chrétien et l'embraser d'amour pour la pauvreté. O bienheureuse Pauvreté, combien tu rends agréable à Dieu celui qui t'aime, et quelle sécurité tu lui assures en ce monde! Celui qui n'a rien dans le monde à quoi il s'attache n'a non plus dans le monde rien pour quoi il craigne.

On lit dans la Vie des Pères qu'un certain pauvre frère avait une natte, dont une moitié le couvrait pendant la nuit tandis qu'il se couchait sur l'autre moitié. Or, par un grand froid, un Père du monastère venant à sortir de nuit l'entendit prononcer ces paroles : « Je vous remercie, Seigneur! Combien de riches sont en prison et assis sur du fer, ou sont liés par des chaînes de fer ou bien ont les pieds enclavés dans du bois! Moi, au contraire, je suis comme un empereur, j'étends mes pieds à mon aise et je me promène où je veux ».

Tel est donc le premier motif, qui doit allumer en vous l'amour de la pauvreté : *l'exemple.*

10. Le second motif est la *promesse divine,* qui est d'un prix inestimable.

O Dieu, « riche pour tous les hommes », ô bon Seigneur Jésus! qui peut dignement exprimer de bouche, concevoir en son cœur, décrire de sa main la gloire céleste que vous avez promis de donner à vos pauvres? Par leur pauvreté volontaire, ils méritent de contempler la gloire de leur Créateur, « d'entrer dans les puissances du Seigneur », dans les tabernacles éternels et dans les demeures de lumière. Ils méritent de devenir les habitants de la cité dont Dieu est l'architecte et le fondateur. Vous-même, Seigneur, vous leur avez fait cette promesse de votre bouche bénie : « Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux ».

Or ce Royaume des cieux n'est rien d'autre que Vous-même, Seigneur Jésus-Christ, « Roi des rois, Seigneur des seigneurs ». Vous vous donnerez Vous-même à eux pour être leur salaire, leur récompense et leur joie. Ils profiteront de Vous, ils jouiront de Vous, ils se rassasieront

de Vous. « Les pauvres, dit le psalmiste, mangeront et se rassasieront, et ceux qui cherchent le Seigneur le loueront. Leurs cœurs vivront dans les siècles des siècles ». Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV

Du silence et de la discrétion

1. Grandement concourt à la perfection du religieux la vertu de silence. De même en effet que « le bavardage ne va pas sans péché », de même parler peu et rarement donne à l'homme de se préserver du péché; et comme trop parler devient souvent l'occasion d'injustices envers Dieu et le prochain, ainsi se taire nourrit la justice où, comme sur un bel arbre, l'on cueille les fruits de paix.

Or, puisque la paix est souverainement nécessaire à ceux qui vivent dans un cloître, le silence qui conserve la paix du cœur et la paix du corps leur est donc aussi très nécessaire. Le prophète Isaïe, considérant la valeur du silence, dit : « Le fruit de la justice est la paix et le silence développe la justice », c'est-à-dire : si grande est la force du silence qu'il maintient en l'homme la justice de Dieu et qu'il nourrit et conserve la paix entre les hommes.

Celui qui n'apporte pas le plus grand soin à garder sa langue dissipera bien vite les dons de grâce qu'il a reçus et même tombera dans une foule de péchés. « La langue », comme le dit saint Jacques, « est un petit membre, mais de quelles grandes choses elle peut se vanter! », et plus loin : « Notre langue est un feu, elle est un monde d'iniquité »; ce que la Glose commente : « La langue prépare ou accomplit presque tous les crimes ».

Voulez-vous entendre, ô servante de Dieu, voulez-vous savoir quels maux naissent de la langue, quand elle n'est pas surveillée avec soin? Écoutez, je vais vous le dire. De la langue sortent le blasphème, le murmure, l'apologie

du péché, le parjure, le mensonge, la médisance, la flatterie, la malédiction, les outrages, les disputes, la moquerie, la jactance, les mauvais conseils, les insinuations malignes, la révélation des secrets, les menaces indiscrètes, les promesses inconsidérées, le bavardage et les bouffonneries déplacées.

En vérité, c'est une grande confusion pour le sexe féminin et un profond déshonneur pour les vierges consacrées de ne pas refréner leur langue et de ne point la discipliner, puisque de si grands maux sont commis par la démangeaison de parler.

Oui! j'ose l'affirmer : il se vante à tort de posséder la vertu en son cœur, le religieux qui ruine la règle du silence par l'agitation de son bavardage : l'Écriture l'atteste : « Si quelqu'un s'imagine être religieux sans mettre un frein à sa langue, il s'abuse lui-même et sa religion est vaine ».

2. Aimables épouses de Jésus-Christ, contemplez votre Maîtresse et la mienne, contemplez Marie, le miroir des vertus, et apprenez d'Elle la règle du silence!

Quelle fut la discrétion en paroles de la bienheureuse Vierge, nous le voyons avec évidence en parcourant le Saint Évangile, où nous La trouvons parlant peu et avec peu de personnes. Elle n'y parle, lisons-nous, qu'avec quatre personnes et ne prononce que sept paroles : deux furent adressées à l'Ange, deux à son Fils, deux à Élisabeth, une seulement aux serviteurs, lors des noces de Cana. Voilà qui confond la loquacité qui nous porte à multiplier les paroles, alors que le silence est d'une si multiple utilité.

3. La première est d'*induire en componction.*

L'homme, quand il se tait, « songe à ses voies »; il a le loisir de penser à ses nombreux manquements et à son peu de progrès. De là naît la componction. « Je me suis tu, et je me suis humilié, dit le prophète David. Je me suis abstenu de dire même de bonnes choses et mon repentir a été renouvelé ».

Autre utilité : le silence *montre que l'homme est du Ciel.*

La preuve est quasi infaillible : si quelqu'un demeure en Allemagne et ne parle pas l'allemand, il montre qu'il n'est pas allemand. De même celui qui, dans le monde, ne parle pas des choses du monde montre avec évidence qu'il n'est pas du monde, car « celui qui est de la terre parle de la terre », dit l'Évangile de saint Jean.

Or rien n'aide tant le religieux à garder le silence comme de fuir la société des hommes et de mener une *existence solitaire*. Cet homme, en effet, qui déjà s'est élevé au-dessus de la condition humaine, ne doit avoir d'autre consolateur et d'autre interlocuteur que Dieu. Il doit être silencieux, solitaire et, puisque Dieu est son compagnon, ne pas se soucier de la compagnie des hommes. C'est pourquoi Jérémie en ses Lamentations dit : « L'homme s'assiéra solitaire et il se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même ». « Il s'assiéra solitaire », en fuyant la société des hommes; « il se taira », en méditant les choses du ciel, et « il s'élèvera au-dessus de lui-même », en savourant la céleste douceur.

Le silence est donc nécessaire à tous les hommes pour atteindre la perfection des vertus; toutefois les vierges consacrées à Dieu et les servantes de Jésus-Christ doivent particulièrement observer la règle du silence. « Leur parole devrait être si excellente, leurs lèvres devraient être si réservée qu'elles ne parlassent jamais sans une grande nécessité. Que les paroles d'une vierge, ajoute saint Jérôme, soient modestes, rares et remarquables moins par leur facilité que par leur réserve ». Le philosophe Sénèque donne le même conseil : « Pour atteindre une complète perfection, je veux que vous soyez bref en paroles, rare en discours et parliez à mi-voix ».

Écoutez cela, servante bavarde : écoutez cela, vierge criarde, babillarde! Pour prendre l'habitude de garder le silence, vous devriez bien faire ce que fit l'abbé Agathon, comme nous le lisons dans la *Vie des Pères* : « Trois ans durant, il garda un caillou dans sa bouche, jusqu'à ce qu'il eût appris à se taire ». Vous aussi, attachez une pierre à votre langue, fixez votre langue à votre palais,

« placez votre doigt sur votre bouche », pour apprendre à vous taire, car c'est un grand déshonneur pour une épouse du Christ de vouloir s'entretenir avec un autre que son Époux Jésus-Christ.

5. Parlez donc *rarement* et *brièvement*; parlez *avec crainte et réserve*, et même à votre sujet « ne parlez qu'à peine ». Couvrez votre visage du voile de la modestie, cousez vos lèvres avec le fil de la discipline et que votre parole soit brève, rare, utile, modeste et humble.

Servante de Dieu, parlez rarement et peu, parce que « le bavardage n'est pas exempt de péché ». Ne dites rien d'inutile, parce que « les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toute parole vaine ». « Or une parole est vaine, dit la Glose, quand elle est dite sans nécessité de la part de celui qui la prononce ou sans utilité pour celui qui l'entend ». Il est donc toujours mieux et plus utile de se taire que de parler : « Je me suis quelquefois repenti d'avoir parlé, dit un Sage. De m'être tu, jamais ».

CHAPITRE V

De l'application a la prière.

1. Au delà de toute mesure, l'Épouse du Christ, désireuse de progrès, devra exercer son âme par un zèle assidu à la prière et à la dévotion, parce que le religieux tiède et indévot, qui ne s'adonne pas instamment à la prière, est en vérité non seulement misérable et inutile, mais, aux yeux de Dieu, il porte une âme morte dans un corps vivant.

L'efficacité de la prière est si grande que seule elle peut triompher des assauts et des ruses de l'ennemi malin, qui seul empêche la servante de Dieu de s'élever vers le Ciel. Rien de surprenant donc que celui qui ne s'applique pas fréquemment à la prière succombe souvent et misérablement à la tentation. Aussi saint Isidore dit : « La prière est le remède pour quiconque est tourmenté par les

attaques des mauvais penchants. Chaque fois qu'il est sollicité par un vice, chaque fois qu'il se mette en prière, parce que la fréquente oraison arrête les assauts des vices ». C'est ce que dit Notre-Seigneur dans le saint Évangile : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation ».

La prière fervente a une telle vertu qu'elle est utile à tout et que par elle, en tout temps, l'homme peut s'enrichir : en hiver comme en été, par le beau temps et par la pluie, de nuit et de jour, aux jours de fêtes et aux jours ordinaires, dans la maladie et la santé, dans la jeunesse et la vieillesse, debout, assis ou marchant, au chœur et en dehors du chœur. Bien mieux, en une seule heure de prière l'homme gagne parfois plus que ne vaut le monde entier, puisqu'il peut gagner le Royaume des Cieux par une courte prière fervente.

Mais pour que vous sachiez *comment prier et quelles qualités doit avoir la prière*, je vais vous en instruire, autant du moins que Dieu m'en fera la grâce, et bien que j'aie en cette matière, peut-être plus que vous, besoin d'être instruit moi-même.

2. Sachez donc, ô digne servante de Dieu, qu'une prière parfaite exige de vous *trois dispositions*.

Premièrement, lorsque vous vous mettez en prière, le corps droit et le cœur levé, fermée la porte de vos sens, et l'âme douloureuse et contrite mais apaisée, pensez à toutes vos misères présentes, passées et futures.

D'abord rappelez-vous soigneusement combien graves et nombreux furent les péchés que vous avez commis chaque jour de votre vie; rappelez-vous combien de grandes et bonnes actions vous avez omises dans le siècle et dans la vie religieuse; rappelez-vous aussi les grandes et nombreuses grâces du Créateur, que souvent vous avez négligées. Pensez ensuite combien vous vous êtes éloignée de Dieu par le péché, vous qui autrefois en étiez rapprochée; combien vous Lui êtes devenue dissemblable, vous qui jadis Lui ressembliez tant; combien vous étiez belle autrefois en votre âme, vous qui maintenant êtes laide et repoussante.

Songez enfin où vous allez par le péché : aux portes de l'Enfer; à ce que vous y trouverez : le jour terrifiant du Jugement; au salaire que vous y recevrez : le feu dévorant de la mort éternelle.

Alors, sans retard, à cause de tant de fautes, avec le publicain, vous frapperez votre poitrine; avec le prophète David vous pousserez du fond du cœur d'amers gémissements, et avec Marie-Madeleine vous arroserez de vos larmes les pieds du Seigneur Jésus.

Et ne mesurez pas vos larmes, puisque sans mesure vous avez offensé Jésus, votre Bien-Aimé. C'est ce que vous conseille le bienheureux Isidore : « Quand, en la présence de Dieu, nous prions, nous devons gémir et pleurer au souvenir de la gravité des péchés que nous avons commis et des supplices de l'enfer que nous redoutons ». Ces réflexions accompagnées de larmes formeront le début de votre oraison.

3. En second lieu, dans sa prière, l'épouse de Dieu doit passer à l'action de grâces, afin de témoigner à son Créateur, en toute humilité, sa reconnaissance pour les bienfaits reçus et pour ceux qu'elle recevra encore de lui. C'est le conseil que saint Paul donne aux Colossiens : « Persévérez dans la prière et appliquez-vous à l'action de grâces ».

Rien ne rend l'homme digne des faveurs divines, en effet, comme de remercier Dieu et de lui rendre grâces pour les bienfaits reçus. Aussi saint Augustin écrit-il à Aurélius : « Que pouvons-nous avoir de meilleur dans le cœur, que pouvons-nous dire, que pouvons-nous écrire de meilleur que ces mots : *Deo gratias?* L'on ne peut rien dire de plus bref, rien entendre de plus agréable, rien concevoir de plus sublime, rien faire de plus avantageux ».

Lors donc que vous êtes en prière, vous devez penser avec action de grâces que Dieu vous a créée personne humaine et faite chrétienne; qu'il vous a pardonné des péchés innombrables et que, s'il ne vous avait gardée, vous seriez tombée en beaucoup d'autres. Il n'a pas permis que vous mouriez dans le siècle parce qu'il vous avait

appelée à un ordre religieux très élevé et très parfait, où, sans mérite de votre part, il vous a soutenue et vous soutient encore.

Pour vous, il s'est fait homme, a été circoncis et baptisé; pour vous, il a voulu être pauvre, nu, humble et méprisé; pour vous, il a jeûné, souffert de la faim et de la soif, il a travaillé et s'est fatigué; pour vous, il a pleuré et sué le sang. il vous a nourrie de son Très Saint Corps et abreuvée de son précieux Sang. A cause de vous, il a été souffleté, conspué, tourné en dérision, flagellé; à cause de vous, il a été crucifié, blessé, tué d'une mort très honteuse et très cruelle, et c'est ainsi qu'il vous a rachetée. Enseveli, il est ressuscité, monté aux cieux, il vous a donné l'Esprit Saint et a promis de vous donner, à vous et à tous ses élus, le Royaume des Cieux.

L'action de grâces est éminemment utile dans l'oraison et, sans elle, aucune oraison ne saurait être profitable. Car, dit saint Bernard, « l'ingratitude est un vent brûlant, qui dessèche les sources de la piété, la rosée de la miséricorde et les ruisseaux de la grâce ».

4. En troisième lieu, pour que la prière soit parfaite, il est nécessaire que votre esprit ne s'occupe de rien d'autre que de ce que vous demandez. Il est en effet très inconvenant de parler de bouche à Dieu et de penser de cœur à autre chose; de tourner la moitié de son cœur vers le ciel et de retenir l'autre moitié vers la terre : jamais le Seigneur n'exauce pareille prière. Aussi la Glose, à propos de ce passage du Psaume : « J'ai crié vers vous de tout mon cœur : exaucez-moi, Seigneur! », dit : « Un cœur qui est divisé n'obtient pas de Dieu ce qu'il demande ».

La servante de Dieu doit donc, pendant son oraison, retirer son cœur de tous les soucis étrangers, de tous les désirs mondains, de toutes les affections de la chair, et le ramener au dedans; puis tendre de toute son âme et de tout son esprit vers Celui-là seul à qui elle adresse sa prière.

C'est le conseil même que vous donne, dans l'Évangile, Jésus votre Époux : « Mais vous, quand vous priez,

entrez dans votre chambre, et après avoir fermé la porte, priez votre Père ». Vous êtes entrée dans votre chambre, quand vous avez ramené dans le secret de votre cœur toutes vos pensées, tous vos désirs et toutes vos affections; et vous avez fermé votre porte quand vous gardez votre cœur avec tant de soin que nulle pensée, nulle imagination ne puisse être un empêchement pour votre piété. « La prière, dit en effet saint Augustin, est le retour de l'âme vers Dieu par un humble et pieux amour ».

5. Écoutez, ô bienheureuse mère, écoutez, ô servante de Jésus-Christ, et « prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche ». Ne vous laissez pas tromper, ne vous laissez pas duper, ne perdez pas le fruit précieux de votre oraison, ne vous laissez pas frustrer de la douceur et des suavités que vous devez goûter dans la prière. Car l'oraison est le puits d'où se tire la grâce de l'Esprit Saint, à la source même des douceurs surabondantes de la Bienheureuse Trinité. Le pieux prophète David en avait fait l'expérience : « J'ai ouvert ma bouche, disait-il, et j'ai attiré l'Esprit ». J'ai ouvert ma bouche, commente la Glose, « en priant, en cherchant, en frappant », et j'ai attiré l'Esprit, « c'est-à-dire, j'ai puisé » [sa douceur].

Ne vous ai-je jamais dit ce qu'est l'oraison? Oui, mais écoutez-le de nouveau : « L'oraison est une conversion de l'âme vers Dieu ». Voulez-vous savoir comment vous devez convertir votre âme à Dieu? Soyez attentive.

Lorsque vous vous tenez en prière, vous devez vous recueillir tout en vous-même et entrer avec votre Bien-Aimé dans le sanctuaire de votre cœur pour y demeurer seule à seul avec Lui, oubliant tout ce qui est extérieur; et, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre affection, de tout votre désir et de toute votre dévotion, vous élever au-dessus de vous-même. Et ne relâchez point votre esprit de l'oraison; mais, aussi longtemps que vous ne serez pas entrée « dans le lieu du tabernacle admirable, et dans la demeure de Dieu », montez toujours plus haut par une ardente piété, jusqu'à ce que, voyant votre Bien-Aimé si peu que peu des yeux du cœur, tant bien

que mal « goûtant combien le Seigneur est suave » et « com bien sa douceur est grande », vous vous précipitiez dans ses bras et couvriez ses lèvres de baisers imprégnés d'intime dévotion. Hors de vous-même alors, ravie tout entière au ciel, toute transformée en Jésus-Christ, impuissante à contenir votre esprit, vous vous écrierez avec le prophète David : « Mon âme a refusé toute autre consolation; je me suis souvenue de Dieu et ce furent mes délices! »

6. Toutefois, pour que votre cœur s'élève plus haut encore par la piété de votre prière et s'embrase d'une flamme plus ardente pour Dieu, notez avec soin, Mère très aimée, les *trois causes* qui conduisent au *ravissement de l'esprit :* tantôt, c'est l'intensité de la dévotion; tantôt, la grandeur de l'admiration; tantôt, la force de l'allégresse.

7. Je dis donc que c'est parfois l'intensité de la dévotion : l'âme, hors d'état de se contenir et élevée au-dessus d'elle-même, se dépasse, ravie. Cela arrive « quand nous sommes à tel point enflammés du feu du désir du ciel que tout se change en amertume et en objet de dégoût au dehors, et quand la flamme de l'amour intérieur venant à dépasser la mesure des forces humaines, l'âme, comme une cire fondue, défaille en elle-même, ou comme une vapeur de parfums, est élevée vers les hauteurs et lancée dans les régions célestes ». Alors nous sommes forcés de nous écrier avec le prophète : « Ma chair et mon cœur ont défailli, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ».

8. Le ravissement suit aussi parfois la grandeur de l'admiration, « quand l'âme, irradiée de la lumière divine et saisie par l'admiration que lui cause la souveraine Beauté, est frappée d'une stupeur si profonde qu'elle est totalement arrachée à son état ordinaire, comme par un éclair flamboyant, et plus elle s'enfonce profondément dans le mépris d'elle-même, à la vue de la beauté divine, plus haut et plus vite l'ardeur des plus violents désirs la relève et la transporte dans « les célestes hauteurs, ravie au-

dessus d'elle-même ». En cet état, elle est contrainte de s'écrier avec la reine Esther : Seigneur, je vous ai vu comme un Ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la peur de votre gloire, parce que vous êtes admirable, Seigneur, et votre visage est plein de grâce ».

9. Enfin le ravissement peut être causé par l'excès de l'allégresse, « quand l'âme, abreuvée, ou plutôt, pleinement enivrée de l'abondance des délices intérieures, oublie totalement ce qu'elle est, ce qu'elle a été, et, ravie dans un état de félicité admirable, est transformée en un amour qui n'est plus de ce monde ». Alors elle est forcée de crier et de dire avec le prophète : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées! Mon âme languit et défaille du désir des parvis du Seigneur. Mon cœur et ma chair tressaillent d'amour pour le Dieu vivant ».

10. Ainsi, la servante de Dieu doit exercer son âme à l'amour de l'oraison et apprendre dans une pratique fréquente de la prière, par le pur regard d'un cœur lavé du péché, et par un infatigable esprit de dévotion, comment elle deviendra capable de contempler les choses célestes et de goûter les délices des douceurs divines. Il ne convient pas, en effet, qu'une âme marquée de l'image de Dieu, embellie de sa ressemblance, rachetée de son sang, capable de la béatitude éternelle, papillonne sur les objets terrestres. Elle doit, au contraire, « se faire porter par les Chérubins et voler sur l'aile des vents, c'est-à-dire des Ordres Angéliques, pour contempler la Trinité elle-même, l'humanité de Jésus-Christ et méditer la gloire et le bonheur des habitants du Ciel, des Anges et tous les Saints ».

Mais qui, aujourd'hui, qui vaque à de telles méditations? Qui explore les joies célestes? Qui donc de cœur et d'esprit habite dans les cieux? Ils sont rares. On peut donc appliquer à certains religieux cette parole du bienheureux Bernard : « Ceux dont le souci devrait être de pénétrer par leur piété jusque dans les cieux, de parcourir en esprit les demeures célestes, de saluer les Apôtres et les Chœurs des Prophètes, d'admirer les

triomphes des Martyrs, ils laissent tout cela de côté; ils se soumettent au honteux esclavage de leur corps pour obéir à leur chair, pour satisfaire leur bouche et leur ventre ».

CHAPITRE VI

Du souvenir de la Passion de Jésus-Christ

1. Par le *souvenir fréquent de la Passion du Christ*, l'homme nourrit et conserve la ferveur de sa dévotion; aussi celui qui veut en soi garder inextinguible la piété doit-il, souvent et même toujours, contempler des yeux de son cœur le Christ mourant sur la Croix.

A ce propos, le Seigneur dit dans le Lévitique : « Le feu brûlera sans interruption sur mon autel et le prêtre l'entretiendra en y jetant chaque jour du bois ». Écoutez donc, Mère très pieuse : l'autel de Dieu, c'est votre cœur; sur cet autel doit brûler sans cesse le feu d'une ardente dévotion, et ce feu vous devez chaque jour le nourrir du bois de la Croix de Jésus-Christ, du souvenir de sa Passion. C'est là ce que dit le prophète Isaïe : « Vous puiserez dans la joie aux fontaines du Sauveur »; comme s'il disait : Quiconque désire recevoir de Dieu les eaux de la grâce, les eaux de la dévotion, les eaux des larmes, qu'il les puise aux fontaines du Sauveur, dans les cinq Plaies de Jésus-Christ.

2. Approchez-vous donc, âme consacrée. Portée par votre amour, approchez-vous de Jésus couvert de blessures, de Jésus couronné d'épines, de Jésus cloué au gibet de la croix, et avec l'apôtre saint Thomas, non seulement regardez en ses mains la trace des clous, non seulement mettez votre doigt dans les trous faits par les clous et votre main dans son côté, mais, par la porte ouverte de ce côté, pénétrez entièrement jusqu'à son Cœur; et là, transformée en lui par l'ardeur de votre amour pour le Divin Crucifié, attachée à sa croix par les

clous de la divine crainte, transpercée jusque dans les profondeurs de votre âme par la lance de l'amour, traversée de part en part du glaive d'une intime compassion, ne cherchez rien d'autre, ne désirez rien d'autre, n'attendez de consolation de rien d'autre, que de pouvoir vous aussi mourir en croix avec Jésus-Christ. Vous vous écrierez alors et vous direz avec l'Apôtre : « J'ai été clouée à la Croix avec le Christ. Déjà, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

3. Vous garderez de cette façon le souvenir de la Passion du Christ. Vous considérerez combien elle fut souverainement *ignominieuse*, *cruelle*, *totale* et *prolongée*.

D'abord, digne servante de Dieu, considérez combien fut *ignominieuse* la mort de Jésus-Christ, votre Époux. Il a été crucifié comme un voleur et un brigand : l'ancienne Loi ne punissait en effet de pareille mort que les hommes les plus pervers et les plus infâmes, les voleurs et les brigands.

Mais voyez l'ignominie plus grande encore imposée au Christ. Il fut crucifié en un lieu très honteux et déshonoré, sur la montagne du Calvaire, où gisaient épars en grand nombre les ossements et les cadavres des morts. Ce lieu était réservé aux exécutions capitales; là, on décapitait et l'on pendait les pires des hommes.

Voyez maintenant une autre pire ignominie imposée au Christ. Il est suspendu sur un gibet, comme un larron entre des larrons, et au milieu d'eux comme leur chef. De là cette parole d'Isaïe : « Il a été mis au nombre des scélérats ». Voyez enfin la suprême ignominie imposée à votre Époux. Il est élevé dans les airs, suspendu entre ciel et terre comme s'Il n'était digne ni de vivre, ni de mourir sur notre sol! O outrage révoltant! O injure! L'univers entier est refusé au Maître de l'univers, et rien n'est estimé plus vil au monde que le Maître du monde.

Telle fut donc la mort du Fils de Dieu : très ignominieuse : par le genre de mort, Jésus fut suspendu à un gibet; par les compagnons de son supplice, Jésus fut mis

au nombre des scélérats et condamné avec eux; par le lieu de sa mort, la colline infâme du Calvaire.

4. O bon Jésus, ô bienveillant Sauveur, ce n'est pas une fois, mais une multitude de fois que vous avez été plongé dans la confusion! Plus nombreux sont les endroits où se renouvelle l'humiliation et plus grande est l'ignominie aux yeux du monde. Or, Seigneur Jésus, vous êtes ligoté au Jardin des Olives, frappé d'un soufflet dans la maison d'Anne, souillé de crachats dans la cour de Caïphe, ridiculisé chez Hérode, chargé de votre Croix sur la route et crucifié sur le Golgotha.

Malheur à moi! Malheur à moi! Celui qui est la liberté des captifs est fait prisonnier, celui qui est la gloire des anges est tourné en dérision, celui qui est la vie des hommes est mis à mort!

O Juifs misérables! Vous avez largement tenu votre promesse! Vous aviez dit en effet : « Condamnons-le à la mort la plus infâme ». Sur quoi saint Bernard : « Il s'est anéanti lui-même en prenant la condition servile. Il était le Fils et il est devenu l'esclave; et il n'a pas pris la condition d'esclave seulement pour obéir, mais d'esclave mauvais pour être frappé; il a subi la peine, lui qui était sans péché ». Il s'est fait non seulement le serviteur des serviteurs de Dieu, comme se dit le Pape, mais aussi l'esclave des esclaves du diable; et il a servi les pécheurs en les purifiant des moindres péchés. Et cela encore ne lui a pas suffi : de toutes les morts, il a choisi la plus capable de le déshonorer, pour nous ôter la crainte de souffrir pareille chose : « Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix », qui « est la plus ignominieuse », comme dit la Glose.

5. En second lieu, ô vierge consacrée à Dieu, considérez attentivement que la Passion du Christ fut très *cruelle*.

La Croix ne lui permit pas en effet de détendre, dans les affres de la mort, ses membres distendus sur elle, ce qui est cependant d'ordinaire un léger adoucissement et un soulagement aux cœurs angoissés. Sa tête vénérable

et divine n'eut pas où se reposer quand elle s'inclina pour laisser échapper son âme.

Mais regardez plus attentivement et voyez combien fut cruelle la mort du Christ.

Plus le patient est délicat, plus les tourments lui sont douloureux. Or il n'exista jamais de corps aussi sensible à toute souffrance que le corps du Sauveur. Le corps de l'homme, il est vrai, passe pour moins sensible que celui de la femme, mais la chair du Christ était toute virginale, ayant été conçue de l'Esprit Saint et née de la Vierge. La Passion du Christ fut ainsi la plus cruelle qui pût être, car sa chair était plus délicate que celle de toutes les vierges.

Si à la seule appréhension de la mort, la sensibilité de sa chair jeta déjà « son âme dans une telle tristesse » que « la sueur » de son corps devint « comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre », quel fut donc pour lui le surcroît de douleur, quelle peine lui fut infligée lorsqu'il dut endurer une passion si cruelle ! « Seigneur Jésus-Christ, s'écrie le bienheureux Bernard, les angoisses de votre Cœur nous sont révélées clairement par cette sueur de sang qui, pendant votre prière, jaillissait de votre chair très sainte jusque sur la terre ». « Qu'avez-vous donc fait, ô très doux enfant, pour être traité de la sorte? Quel crime avez-vous commis, ô très aimant jeune homme, pour être ainsi condamné? Hélas, je suis la cause de votre supplice, je suis le coup qui vous tue ».

Regardez encore plus attentivement quelle fut l'amertume de la mort du Christ. Plus celui qui est supplicié est innocent, plus le supplice lui est cruel. Si le Christ eût ainsi souffert pour ses propres péchés, la souffrance lui eût été un peu plus tolérable, mais « il n'avait pas commis de péché, le mensonge n'était pas sorti de sa bouche ». Pilate lui-même en est témoin quand il dit : « Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation ». Il est en effet écrit au livre de la Sagesse : « Il est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa Bonté ».

6. Considérez toujours plus profondément combien fut horrible la mort de votre Époux Bien-Aimé, Jésus-Christ.

Plus un tourment nous prend tout entiers et plus il est cruel. Or le Christ, votre Époux, a souffert dans toutes les parties de son corps, en sorte que nul de ses membres, même le plus petit, n'est resté sans souffrance spéciale; nulle place, même la moindre, n'est restée sans être remplie d'amertume. « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il ne reste rien en lui de sain ». Aussi, dans l'excessive véhémence de sa douleur, il s'écrie par son prophète : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur! »

En vérité, Seigneur Jésus-Christ, jamais il ne fut douleur pareille à la vôtre. L'effusion de votre sang fut si grande que tout votre corps en fut arrosé. O bon Jésus, très doux Seigneur, ce n'est pas une goutte, mais un fleuve de sang qui s'est épandu largement de cinq endroits de votre corps : de vos mains et de vos pieds dans la crucifixion, de votre tête dans le couronnement d'épines, de tout votre corps dans la flagellation, de votre cœur même dans l'ouverture du côté. Il serait étonnant qu'il vous fût resté une seule goutte de sang.

Dites-moi donc, je vous prie, mon bien-aimé Seigneur, dites-moi : puisqu'une goutte de votre Sang très saint pouvait suffire à la rédemption du monde entier, pourquoi avez-vous permis qu'il soit répandu de votre corps avec une telle profusion? Je sais, Seigneur, oui, je sais : vous n'avez pas eu d'autre motif que de me montrer de quel amour vous m'aimez.

7. Que rendrai-je donc au Seigneur pour tous les bienfaits qu'il m'a prodigués? « Oui, mon Dieu, tant que je vivrai, je me rappellerai les travaux de vos prédications, les fatigues de vos courses apostoliques, les veilles de vos oraisons, les larmes de votre compassion, vos souffrances, les opprobres, les crachats, les soufflets, les dérisions, les clous et les plaies, sinon j'aurai à rendre compte du sang du Juste, qui a été répandu sur la terre » (Saint Bernard).

« Qui donc changera ma tête en eau et mes yeux en fontaines de larmes » pour que je puisse pleurer jour et nuit la mort de mon Seigneur Jésus, mort qu'il a endurée non pour soi, mais bien pour mes péchés! « Il a été blessé pour nos iniquités, dit le prophète Isaïe, il a été broyé à cause de nos crimes ».

8. Enfin, considérez et regardez avec soin comme la passion et la mort du Christ *se prolongent.*

Depuis le premier jour de sa naissance jusqu'au dernier jour de sa mort, il fut sans relâche dans la souffrance et dans l'affliction. Lui-même l'atteste par le prophète : « Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse »; et ailleurs : « J'ai été flagellé tout le jour », c'est-à-dire tout le temps de ma vie.

Voyez aussi de quelle autre manière la Passion du Christ fut lente. On le suspendit de telle sorte que la peine pût durer et la douleur ne pas finir trop promptement, la mort retardée, et qu'il fût ainsi plus longuement supplicié, plus cruellement tourmenté.

9. De tout ce que j'ai dit, vous pouvez, ô vierge du Christ, ô servante de Dieu, juger combien fut ignominieuse, douloureuse, totale, prolongée, la mort et la passion de votre Époux bien-aimé Jésus-Christ.

Il a souffert ainsi afin de vous embraser de son amour, et de vous amener en retour à l'aimer Lui-même de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Or, quelle bienveillance plus grande pouvait nous témoigner le Seigneur, que de prendre la condition d'esclave pour sauver un esclave? Quoi de plus propre à instruire l'homme à vouloir son salut, que l'exemple de la mort supportée pour la justice et par obéissance à Dieu? Qu'est-ce qui pourrait inciter plus fortement l'homme à aimer Dieu, que cette immense bonté par laquelle le Fils du Dieu Très-Haut, sans aucun mérite de notre part, bien plus, malgré la foule de nos démérites, a sacrifié sa vie pour nous? Tout cela est d'une si grande générosité que rien ne saurait être imaginé de plus miséricordieux, de plus bienveillant, de plus digne d'amour. Cette générosité

se montre d'autant plus grande que le Très-Haut a embrassé et voulu subir pour nous de plus grandes et plus abjectes souffrances.

« Dieu n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous. Comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui? » Ce qui nous invite à l'aimer et, par amour, à l'imiter.

10. Malheur donc à ceux que laissent ingrats les bienfaits de cette infinie charité! A ceux dont les âmes ne sont pas touchées de la mort du Christ! « Voyez, dit saint Bernard, la tête du Christ inclinée pour vous donner un baiser, ses bras étendus pour vous embrasser, ses mains percées pour laisser échapper ses faveurs, son côté ouvert pour vous aimer, tout son corps étendu pour se donner tout entier ».

Malheur à ceux qui, par leurs péchés, « crucifient de nouveau le Christ en eux-mêmes et ajoutent cette douleur à la douleur de ses blessures! » Mais malheur à ceux dont le cœur ne se laisse pas amollir jusqu'aux larmes, gagner à la générosité, entraîner à la pratique des bonnes œuvres par une effusion si généreuse d'un sang si précieux et par l'immensité d'une telle rançon!

En vérité, de tels ennemis de la Croix du Christ blasphèment aujourd'hui le Fils de Dieu, assis dans les cieux à la droite de Dieu son Père, plus gravement que ne le firent jadis les Juifs quand ils le virent suspendu à la Croix. C'est à eux et à leurs semblables que s'adresse le Seigneur quand il se plaint par l'organe de saint Bernard : « Homme, vois ce que je souffre pour toi, et s'il est une douleur pareille à celle qui me crucifie. Vers toi je crie, moi qui meurs pour toi. Vois les tourments dont je suis accablé. Vois les clous dont je suis percé. Et cependant, quelque grande que soit la douleur extérieure, ma peine intérieure est plus grande encore, quand je te vois si ingrat ».

11. Prenez donc garde, ô Mère, prenez garde d'être ingrate après un si grand bienfait, de demeurer sans dévotion en présence d'une telle rançon payée pour vous.

« Mettez Jésus-Christ crucifié comme un cachet sur votre cœur », afin que, comme on imprime un cachet sur la cire molle, vous imprimiez Jésus votre Époux sur votre cœur et disiez avec le prophète : « Mon cœur est devenu semblable à la cire liquéfiée ».

Mettez-le encore « comme un cachet sur votre bras », pour ne jamais cesser de faire le bien et ne jamais vous lasser de travailler pour le Nom du Seigneur Jésus. Mais quand vous aurez accompli toute votre besogne, soyez prête à commencer comme si vous n'aviez rien fait.

S'il vous arrive quelque chose de triste, de pénible, d'ennuyeux, d'amer, ou bien si vous éprouvez du dégoût pour quelque bien à faire, recourez sans tarder à Jésus crucifié, suspendu à la Croix; voyez la couronne d'épines, les clous de fer, la trace de la lance dans le côté; contemplez les blessures des pieds, les blessures des mains, les blessures de la tête, la blessure du côté, les blessures de tout le corps, vous rappelant comme il vous a aimée, Celui qui a souffert pour vous de la sorte et a enduré pour vous de tels tourments.

Croyez-moi, à cette vue toute tristesse se changera aussitôt en joie, toute peine deviendra légère, tout ennui aimable, tout ce qui vous est dur deviendra doux et délicieux, si bien que vous en arriverez à vous écrier avec le bienheureux Job : « Ce que mon âme s'est d'abord refusée à toucher, c'est maintenant ma nourriture » à cause de l'angoisse de la Passion du Christ. Comme si vous disiez : Les biens qui auparavant répugnaient à mon âme, maintenant, dans l'angoisse que me cause la vue de la Passion du Christ, me deviennent doux et délectables.

On lit dans nos Chroniques qu'un homme entré en religion supportait avec grande impatience la grossièreté des aliments et les autres austérités. Tourmenté de cette impatience extrême, il se prosterna devant l'image du Crucifié, et là il se mit à repasser dans son esprit avec force larmes les intolérables austérités et travaux de l'Ordre et l'insipidité des aliments, pain ou boisson. Aussitôt, du côté du Crucifix le sang commença à couler,

et comme le religieux ne cessait pas de pleurer sur ses propres peines, l'image parla et lui conseilla d'assaisonner nourriture et boisson, pour en relever le goût, du sang du Christ.

CHAPITRE VII

De l'amour parfait envers Dieu

1. Jusqu'ici, je vous ai enseigné de quelle marière votre âme devait s'exercer à s'élever par degrés en esprit, ô servante de Dieu, dans la mesure où le Seigneur me l'a inspiré pour croître de vertu en vertu.

Il me reste maintenant, en ce septième chapitre, à vous parler de l'âme même des vertus, c'est-à-dire de la *charité*, qui *seule conduit l'homme à la perfection.*

Pour mortifier les vices, pour grandir en grâce, pour parvenir à la perfection suprême de toutes les vertus, on ne peut rien connaître de meilleur, rien imaginer de plus utile que la charité. C'est pourquoi saint Prosper dit dans son livre sur la Vie Contemplative : « La charité est la vie des vertus, la mort des vices ». « Comme la cire fond devant le feu », les vices s'évanouissent devant la charité. Sa puissance est si grande que seule elle ferme l'enfer; seule, elle ouvre le ciel; seule, elle accorde l'espérance du salut; seule, elle rend aimable à Dieu.

Telle est la force de la Charité qu'entre les vertus elle est appelée Vertu par excellence, *Virtus*, mot qui signifie : Force et puissance. Celui qui la possède est riche, opulent et bienheureux; et celui à qui elle manque est pauvre, misérable et malheureux. Aussi la Glose dit, sur ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien » : Voyez comme la charité est grande : sans elle, c'est en vain qu'on possède le reste, et avec elle on possède tout. L'âme qui commence à posséder la charité possède le Saint-Esprit ». Ce que saint Augustin confirme : « Si la vertu nous conduit à la vie bienheureuse, j'affirme

que la vertu n'est rien si ce n'est le suprême Amour de Dieu ». Puisque la charité est tellement grande, il faut donc s'y appliquer plus qu'à toute autre vertu, et non pas à une charité quelconque, mais à celle-là seulement qui aime Dieu par-dessus toutes choses et le prochain pour l'amour de Dieu.

2. *Comment vous devez aimer votre Créateur :* Jésus votre Époux vous l'enseigne lui-même dans le Saint Évangile, en disant : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ». Observez avec soin, bien-aimée servante de Jésus-Christ, quel amour votre bien-aimé Jésus demande de vous. Ce Dieu qui vous aime à l'extrême, il veut à n'en pas douter que vous donniez tout votre cœur, toute votre âme, et tout votre esprit à son amour, et cela si parfaitement que dans tout votre cœur, dans toute votre âme, dans tout votre esprit, nul absolument ne soit admis à partage.

Que ferez-vous donc pour *aimer véritablement le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur?* Comment l'aimerez-vous de tout cœur? Écoutez saint Jean Chrysostome, il va vous l'apprendre : « Aimer Dieu de tout cœur, c'est incliner son cœur à n'aimer qui que ce soit plus que Dieu; c'est ne se délecter en aucun bien de ce monde, honneur ou parents, plus qu'en Dieu. Si l'amour de votre cœur est occupé de l'un ou l'autre de ces objets, vous n'aimez plus Dieu de tout votre cœur ».

Je vous prie, servante du Christ, ne vous laissez pas tromper dans votre amour. Sans aucun doute, si vous aimez quelque chose que vous n'aimez pas en Dieu ou pour Dieu, vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur. « Seigneur, s'écrie saint Augustin, celui-là ne vous aime pas assez, qui aime autre chose avec vous ». Si, en effet, vous êtes attachée à un objet pour l'amour duquel vous vous retardez dans l'amour de Dieu, vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur; si pour quelque objet vous négligez ce que vous devez au Christ, vous n'aimez pas Dieu de tout cœur.

Aimez donc le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur.

3. Il faut aimer le Seigneur Dieu, Jésus-Christ, non seulement de tout son cœur, mais de *toute son âme.*

Qu'est-ce à dire : « de toute l'âme »? Écoutez l'enseignement de saint Augustin : « Aimer Dieu de l'âme, dit-il, c'est l'aimer de toute la volonté sans y contredire ». Vous l'aimez certainement de toute l'âme lorsque, volontiers vous faites, et sans objection, non ce qui vous plaît ou que le monde conseille ou que la chair demande, mais ce que vous savez être voulu par le Seigneur votre Dieu. Vous l'aimez certainement de toute l'âme, lorsque, pour l'amour de Jésus-Christ, si cela est nécessaire, vous vous exposez volontiers à la mort. Par contre, si en quelqu'un de ces points vous marquez de la négligence, vous n'aimez pas Jésus de toute votre âme. Aimez donc le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, c'est-à-dire conformez en tout votre volonté à sa divine volonté.

4. Vous devez enfin aimer votre Époux le Seigneur Jésus-Christ, non seulement de tout cœur, non seulement de toute l'âme, mais encore de *tout l'esprit.*

Qu'est-ce à dire : de tout l'esprit? Écoutez encore l'enseignement de saint Augustin : « Aimer Dieu de tout l'esprit, c'est l'aimer de toute la mémoire, sans jamais l'oublier ».

CHAPITRE VIII

De la persévérance finale.

1. Après qu'il a affermi en soi le fondement de toutes les vertus, l'homme n'est pas encore entré glorieux dans la présence de Dieu. Aussi longtemps qu'il n'a point fait preuve de cette persévérance qui est la consommation de toutes les vertus, absolument aucun mortel, quelque parfait qu'il soit, ne peut être loué dans sa vie. Il faut qu'il apporte un heureux achèvement au bien qu'il a commencé. La persévérance achève et « consomme la

vertu, augmente le mérite et obtient la récompense », dit saint Bernard, et il ajoute : « Enlevez la persévérance, l'obéissance et les bonnes actions seront sans mérite; le courage, sans gloire ».

Il servirait de peu, et même de rien, d'avoir été un homme religieux, patient et humble, pieux et chaste, d'avoir aimé Dieu et pratiqué toutes les autres vertus, si l'on n'a point persévéré. Toutes les vertus nous font avancer vers le but, mais la persévérance seule « reçoit la couronne », car ce n'est pas celui qui commence, mais « celui qui persévérera qui sera sauvé ». A quoi bon, demande saint Jean Chrysostome, semer de belles fleurs et les laisser se flétrir? A rien!

2. Si donc, bien-aimée vierge du Christ, vous avez quelques vertus, sources de bonnes œuvres, ou plutôt parce que vous êtes riche en vertus, persévérez dans leur pratique, progressez-y toujours et, par elles, *menez le combat du Christ jusqu'à la mort*, afin qu'au dernier jour, au terme de votre vie, vous receviez pour salaire et récompense de votre travail la couronne de gloire et d'honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ, votre unique amour, vous dit dans l'Apocalypse : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie ». Cette couronne n'est pas autre chose que la récompense de la vie éternelle, dont la possession doit enflammer de désir tous les chrétiens; cette vie est si grande que nul absolument ne peut l'estimer à sa valeur, dit saint Grégoire; si ample que personne ne peut la mesurer; si longue que sa durée ne peut avoir de terme et n'aura pas de fin. A cette récompense, à cette couronne, votre Époux bien-aimé, Jésus-Christ, vous convie dans le Cantique des Cantiques : « Venez du Liban, ô mon épouse, mon amie, venez du Liban, vous serez couronnée ». Levez-vous donc, amie de Dieu, épouse de Jésus-Christ, colombe du Roi Éternel, venez, hâtez-vous aux noces du Fils de Dieu, car toute la cour céleste vous attend, et « tout est prêt! »

3. Un serviteur beau et noble est prêt à vous servir; un mets précieux et délectable est prêt pour vous res-

taurer; une société douce et très aimable est prête à partager votre joie. Leez-vous donc et hâtez-vous!

Courez à ces noces, puisqu'*un serviteur d'une grande beauté* est prêt à vous servir. Ce serviteur, c'est l'assemblée des anges; que dis-je? C'est le propre Fils du Dieu Éternel! Ne se donne-t-il pas lui-même pour tel dans le Saint Évangile? « En vérité, je vous le dis, il se ceindra, les fera asseoir à table et, passant devant eux, les servira ». Oh! que la gloire des pauvres et des méprisés sera grande quand ils seront servis par le Fils de Dieu, le Souverain Roi, et par toute l'armée réunie du Royaume céleste.

4. *Un aliment précieux et délectable* est aussi préparé pour vous nourrir, Le Fils de Dieu Lui-même dressera la table de ses propres mains. Il l'affirme dans le saint Évangile : « Et moi, je vous prépare le Royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume ». Oh! qu'il est suave et délicieux, cet aliment, « que Dieu dans sa bonté a préparé pour le pauvre »! Oh! comme il est heureux celui qui doit manger au ciel ce pain cuit par les soins de la Vierge au feu du Saint-Esprit!

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ». Le Roi céleste nourrit et restaure ses élus de ce pain, de cet aliment, à sa propre table, comme il est dit au livre de la Sagesse : « Vous avez nourri votre peuple de la nourriture des anges et vous leur avez donné du ciel, sans travail de leur part, un pain tout préparé qui possède toutes les délices, l'attrait de toutes les saveurs et qui s'accommode à la volonté de chacun ». Voilà donc la nourriture qui vous sera servie à la table du Seigneur.

5. *Une douce et tout aimable société* est prête enfin à se réjouir avec vous. Là, en effet, sont Jésus avec le Père et le Saint-Esprit; Marie avec l'essaim fleuri des Vierges, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et la multitude céleste de tous les Élus. Celui qui ne sera pas admis dans une société si glorieuse est tout à fait à

plaindre et celui qui n'aspire pas à se joindre à elle n'a de désirs que pour la mort.

6. Mais vous, ô très illustre servante du Christ, *vous désirez le Christ*, je le sais, et je sais que vous cherchez de toutes vos forces à jouir de la société et des embrassements du Roi Éternel. « Voici donc le moment de tenir en éveil votre cœur et votre âme, de dresser tout votre esprit et de réfléchir autant que vous le pouvez. Si, en effet, chaque bien particulier est délectable, pensez combien doit l'être ce Bien qui renferme l'agrément de tous les biens! Si la vie créée est excellente, combien le doit être la Vie créatrice! Si le salut assuré est délicieux, combien le doit être le Salut source de tout salut! »

Celui qui jouira de ce bien, qu'aura-t-il et que lui manquera-t-il? Assurément, tout ce qu'il voudra sera réalisé; tout ce qu'il ne voudra pas ne sera pas. Il possédera les biens du corps et de l'âme à un point où l'œil de l'homme ne les a point vus, où son oreille ne les a point entendus et où son cœur ne les a pas connus.

Dès lors, servante de Dieu, pourquoi courir vers une multitude d'objets et leur demander le bien de votre âme et de votre corps? Aimez l'unique Bien en qui sont tous les biens, et c'est assez; désirez le Bien qui, étant simple, contient tout bien, et vous posséderez assez.

7. « Ce que vous aimez, ô ma Mère, ce que vous désirez, ô vierge bienheureuse, se trouve là. Qu'aimez-vous, en effet, ma Mère, que désirez-vous, vierge bienheureuse? Vous trouverez là tout ce que vous aimez, tout ce que vous désirez. Si la beauté vous charme, les justes resplendiront comme le soleil. Si une vie longue et sans maladie vous sourit, c'est une éternité d'heureuse santé, car les Justes vivront à jamais; leur salut est éternel. Voulez-vous être rassasiée? Les Justes le seront quand la gloire de Dieu sera manifestée. Voulez-vous goûter l'ivresse du bonheur? Les Élus seront enivrés des délices de la Maison du Seigneur. Êtes-vous sensible à une douce mélodie? Les chœurs des anges chantent sans fin les louanges de Dieu.

Si l'amitié vous plaît, les saints aimeront Dieu plus qu'eux-mêmes, ils s'aimeront les uns les autres comme eux-mêmes et Dieu les aimera plus qu'ils ne pourront s'aimer eux-mêmes. Si la concorde vous réjouit, il n'y aura dans les Élus qu'une seule volonté, car ils n'auront pas d'autre volonté que la Volonté de Dieu. Enfin, si vous aimez les honneurs et les richesses, Dieu établira ses serviteurs et ses servantes bons et fidèles sur de grands biens; que dis-je? ils seront appelés et seront réellemnt fils et filles de Dieu! Là où Dieu sera, ils seront aussi, ses héritiers et les cohéritiers du Christ ».

8. « Quelle joie donc et quelle grande joie, là où se trouve un tel bien, un si grand bien! Assurément, Seigneur Jésus, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme ne connaît point ici-bas l'amour de vos Élus pour Vous et la félicité qu'ils goûteront en Vous pendant la vie bienheureuse. »

Plus on aime Dieu ici-bas et plus on jouira de lui. Aimez-le donc beaucoup sur terre, afin qu'au ciel vous en jouissiez beaucoup; que l'amour de Dieu grandisse sans cesse en vous, ici-bas, afin que, là-haut, vous possédiez à plein la joie de Dieu.

« Que votre esprit médite ce sujet, que votre langue en parle, que votre cœur le chérisse, que votre bouche en discoure, que votre âme en ait faim, que votre chair en ait soif, que tout votre être le désire jusqu'à ce que vous entriez dans la joie de votre Seigneur », jusqu'à ce que vous soyez arrivée aux embrassements de votre Bien-Aimé, jusqu'à ce que vous soyez introduite dans la chambre de votre unique Époux qui, seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

LETTRE DITE DES XXV CHOSES MÉMORABLES

PROLOGUE

Frère Bonaventure à son frère [Pierre] bien-aimé dans le Christ... qui s'étant déjà quelque peu dépouillé du vieil homme désire vivre pour le Christ et mourir au monde.

Alors que j'étais avec toi, mon frère bien-aimé dans le Seigneur, tu m'as prié avec instances de te visiter dans la suite par quelque lettre d'exhortation. Je n'ignore pas, mon frère, qu'en me faisant cette demande, tu accumules des charbons ardents sur ma tête. Tes instances affectueuses, ton humble supplication ont triomphé de ma superbe et de mes résistances, si bien que j'ai promis de satisfaire ton désir. En vérité, il eût été préférable que ce soit moi qui reçoive de ta part des lettres d'encouragement.

Mais puisque tes pieuses instances ont réussi à me faire agir en cette occasion comme un insensé, j'essaierai, autant qu'il est en moi, de répondre à ta demande, sans pourtant m'astreindre à t'écrire rien de spécial, me contentant de t'envoyer les quelques pensées et résolutions simples et sans apprêt que je m'étais proposé de recueillir pour mon usage personnel; tu les connais déjà pour la plupart.

Permets-moi auparavant, mon très cher, de m'adresser à ta charité! Une expérience certaine nous apprend que nul ne peut servir Dieu parfaitement s'il ne se sépare totalement du monde. Il nous faut donc, si nous voulons suivre le Seigneur notre Maître, obéir à la voix du prophète, en nous arrachant aux liens de l'iniquité, en nous libérant des fardeaux qui nous écrasent, afin que, dégagés de tout ce qui est terrestre, nous suivions d'un pas alerte le Rédempteur. « Celui qui milite pour Dieu, dit l'Apôtre, ne doit pas s'embarrasser dans les affaires du siècle ».

Ne laissons donc jamais notre cœur s'occuper des

choses créées, si ce n'est dans la mesure où elles nous portent à l'amour de Dieu. La variété infinie de ce qui passe, si on y arrête l'esprit, non seulement interrompt, par des distractions, le doux repos d'une âme recueillie, mais encore elle le supprime, introduisant en elle des imaginations qui l'importunent, la fatiguent et la troublent.

Déposons plutôt le pesant fardeau de nos occupations terrestres et, allégés, courons vers Celui qui nous invite. En Lui se trouve l'abondante réfection des âmes et « la paix souveraine qui dépasse tout sentiment ».

« Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai ». O Seigneur, de qui avez-vous besoin pour que vous nous appeliez de la sorte? Qu'avez-vous de commun avec nous? O parole toute de miséricorde : « Venez à moi, dites-vous, et je vous soulagerai ». O admirable condescendance, charité ineffable de notre Dieu! Qui a jamais réalisé de telles merveilles? Qui a jamais entendu ou vu de pareilles choses? Voici qu'il invite ses ennemis, il encourage les coupables, il attire les ingrats : « Venez tous à moi, dit-il, et prenez modèle sur moi... Portez votre joug et vous trouverez le repos de vos âmes ». O paroles très douces, suaves, divines, « plus pénétrantes qu'aucune épée à deux tranchants ». Vous vous enfoncez dans le plus intime de l'âme et, la remplissant d'une abondante douceur, « vous allez jusqu'à séparer l'âme et l'esprit ».

Et maintenant, âme chrétienne, réveille-toi donc devant tant de bonté, au contact d'une si grande douceur, à l'odeur d'une telle suavité. Certes, celui qui y demeure insensible est malade, il a perdu le sens, il marche vers la mort!

Enflamme-toi, je t'en prie, ô mon âme, dilate-toi, enivre-toi de douceur dans la miséricorde de ton Dieu, dans la mansuétude de ton Dieu, ton Époux dans la charité! Que l'ardeur de ton bien-aimé t'enflamme, que son amour te dilate, que sa suavité te délecte. Que personne ne t'empêche d'entrer, de le posséder, de le goûter.

Que cherchons-nous davantage? Qu'attendons-nous encore? Que désirons-nous de plus? En lui seul ne trouvons-nous pas tous les biens? Hélas! notre aveuglement est extraordinaire, notre misère profonde, notre lâcheté haïssable. Nous sommes appelés au repos et nous cherchons le travail. Nous sommes invités à la consolation et nous allons vers la souffrance. La joie nous est promise, et nous désirons la tristesse! Misérable est notre faiblesse, plus misérable encore notre perversité! Nous sommes devenus comme insensibles et presque inférieurs aux idoles, puisque nous avons des yeux et nous ne voyons pas, des oreilles et nous n'entendons pas, une raison et nous ne discernons pas, « prenant ce qui est amer pour ce qui est doux, et ce qui est doux pour ce qui est amer ».

O Dieu, qui corrigera de tels égarements? D'où nous viendra la satisfaction pour une si grande faute? Il n'est de bon en nous que ce qui vient de votre munificence. Vous seul donc pouvez nous corriger, satisfaire pour nos offenses, qui seul savez de quoi nous sommes formés, vous, notre Salut et notre Rédemption, qui n'opérez ce changement qu'en ceux qui, connaissant la profondeur de leur misère, attendent de vous seul d'en être arrachés.

Élevons vers Dieu les yeux de notre âme et considérons en quel abîme nous sommes tombés, car celui qui ignore sa propre chute n'a nul souci de se relever. Du fond de l'abîme crions avec force vers le Seigneur, afin qu'il nous tende sa main miséricordieuse : elle ne sera jamais trop courte pour sauver. Je t'en prie, ne perdons pas une confiance qui sera si largement récompensée. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, remportons le prix de notre foi, c'est-à-dire le salut de nos âmes.

N'hésitons pas! Déjà la vie nous appelle, le salut nous attend, la tribulation nous presse d'entrer. Que faisons-nous? Pourquoi sommes-nous si paresseux? Pourquoi accumuler des retards?

Hâtons-nous d'entrer dans ce repos du bonheur éter-

nel où il y a des choses grandes qu'on ne peut sonder, des merveilles qu'on ne saurait compter. Je t'en prie, que le souvenir de Jérusalem occupe désormais notre cœur, soupirons-vers notre patrie, tendons en haut, vers notre mère. Entrons dans les puissances du Seigneur. Fixons nos yeux sur notre Roi très doux qui règne sur elle, et que nos cœurs se liquéfient dans ses miséricordes.

Rendons grâce de tout notre cœur à celui qui, oubliant notre ingratitude, n'a pas détourné de nous sa pitié et sa miséricorde, et nous a donné le désir de courir dans la voie de ses commandements, voie en laquelle nul ne peut courir s'il n'en a le désir. Il faut estimer à sa juste valeur ce don que le plus grand des prophètes affirme avoir souhaité : « Mon âme, dit-il, a souhaité de désirer de marcher en tout temps selon tes préceptes ».

Comme notre tiédeur, notre insouciance, nos négligences finissent par exténuer ce désir, j'ai pensé de noter dans cette lettre d'exhortations quelques pensées où serait mis en relief ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire. Si, tous les jours, nous les méditons avec amour et si nous nous efforçons de les mettre en pratique avec un courage nouveau, nous croîtrons sans cesse en vertus et en grâces dans la charité divine jusqu'à ce que vienne le parfait désir des collines éternelles.

RÉSOLUTIONS D'ORDRE GÉNÉRAL.

Il est des vertus particulièrement recommandables chez les jeunes et qui sont comme des degrés dans la voie du salut : sans aucun doute, ceux qui s'y exerceraient avec fidélité pourraient atteindre à la perfection et au sommet de la gloire. Qu'ils pratiquent une sainte modération dans toutes leurs paroles et tous leurs actes! Qu'ils soient lents à parler, prompts à obéir. Qu'ils prient souvent, qu'ils fuient l'oisiveté et la dissipation, qu'ils se confessent bien et fréquemment, qu'ils aiment à rendre service et évitent les entretiens inutiles!

Ce sont là des pierres précieuses qui, par leur éclat,

rendent celui qui les possède agréable à Dieu, aux anges et aux hommes.

« Mais lorsqu'il a plu, à celui qui t'a mis à part dès le sein de ta mère et qui t'a appelé par sa grâce, de révéler en toi l'image de son Fils en te faisant passer de la misérable servitude d'Égypte à la liberté des enfants de Dieu », alors tu as commencé à marcher dans la voie de l'homme nouveau, ce sentier de l'humilité qui s'avance entre la crainte et l'amour. Si tu continues à le gravir, tu pourras t'exercer à de plus hautes vertus. Je vais brièvement t'en signaler quelques-unes.

RÉSOLUTIONS PARTICULIÈRES

1. Si tu désires suivre les traces du Sauveur, il te faut avant tout placer en Dieu toute ton espérance et renoncer absolument à toutes les consolations du monde.

2. Applique-toi, autant que le peut l'infirmité humaine, à te purifier de tous les vices et de tous les mauvais désirs, afin que, débarrassé du vieux ferment de toute malice et iniquité, tu marches dans une vie nouvelle, à la suite du Christ. Si tu ne brises les chaînes du mal, ton âme appesantie dans les ténèbres ne pourra s'élever vers les choses du ciel.

3. Dégage-toi de toute attache extérieure afin que par l'esprit tu puisses totalement t'unir à Dieu.

4. Pour l'amour du Très-Haut, supporte d'une âme égale toutes les persécutions de ce monde. Bien plus, sois prêt à les subir toutes, si c'était possible. Ne cherche de plaisir que dans les souffrances du Christ et, renonçant à toute joie temporelle, réjouis-toi dans les tribulations elles-mêmes, estimant qu'elles te sont préparées pour la satisfaction de tes péchés et le profit de ton âme.

5. Puisque tu as offensé ton Créateur et l'auteur de toutes choses, n'exige d'aucune créature qu'elle se plie à tes volontés.

6. Méprise-toi toi-même, et souhaite que tout le monde te méprise. Par amour de la très sainte pauvreté, prends

soin que tout ce qui est à ton usage soit commun, vil et modeste, autant que cela t'est possible. Garde-toi de rien exiger des autres, mais plutôt, te réjouissant de tout ce qui peut leur être agréable, rends-leur service, mets-toi à leurs ordres, les jugeant dignes de toute consolation, à moins que (ce dont Dieu nous préserve) tu n'y voies manifestement une faute inexcusable. Dans ce cas, regrette-la de ton mieux dans l'intime de ton âme, avec compassion et crainte.

7. Vivant toujours dans la crainte, fuis de tout ton pouvoir les sollicitudes de ce siècle, les honneurs, la gloire, les faveurs, le souffle de la vaine gloire, comme tu fuirais une peste mortelle. Veille continuellement sur toi, à toute heure méfie-toi de toi-même, parce que si tu remportes sur toi une complète victoire, aucun ennemi intérieur ou extérieur ne pourra te nuire.

8. Pour l'amour de Celui qui, étant le Maître de tout ce qui est aux cieux, sur la terre et dans les enfers, a bien voulu néanmoins prendre la forme du dernier des esclaves et s'est soumis volontairement au pouvoir des hommes, humilie-toi, considère tout homme comme ton maître, et estime-toi véritablement le serviteur de tous en toutes choses. De cette façon, tu auras une tranquillité et une paix continuelles avec tous et rien absolument ne te sera à scandale.

9. Demeure indifférent à tout ce qui est indifférent à ton utilité spirituelle. En aucune façon ne te soucie ni ne t'embarrasse d'une affaire, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, dès lors qu'elle ne peut être profitable à ton âme. Ne permets pas non plus que d'autres te mêlent à ces sortes d'affaires. Il y a là un secret merveilleux, ignoré de ceux qui n'en ont pas fait l'expérience.

10. Veille sur ta vue, ta bouche et tous les autres sens, afin de ne voir, entendre ou toucher que ce qui est utile à ton âme. Retiens si parfaitement ta langue que tu ne dises rien, si ce n'est interrogé ou poussé par une nécessité ou une utilité évidente. Alors, parle avec respect, crainte et douceur, brièvement et à voix basse, si tu le peux,

évitant les longs discours et supprimant ce qui en serait l'occasion, dans la mesure du possible.

11. Désire toujours l'aimable et sainte solitude. En tout temps considère comme précieux le travail des veilles. Emploie-les toujours à offrir à Dieu tes prières, faisant attention aux paroles que tu prononces, y apportant une grande ferveur, une profonde humilité.

12. Lorsque tu dois réciter le saint Office, établis la paix au dedans de toi, jusqu'à oublier tout ce qui est de la terre. Ton esprit pourra alors s'appliquer fixement aux mystères célestes, et tu t'acquitteras de l'Office avec autant de dévotion, de respect, de joie et de crainte que si, placé au milieu des armées des anges en la présence de Dieu, tu lui offrais avec eux des louanges.

13. En tout temps, tu auras un souverain respect pour la glorieuse Reine, la Mère de Notre-Seigneur. En tous les besoins et dans tes peines, recours à elle comme au plus sûr des refuges, lui demandant le secours de sa protection. Prends-la pour ton avocate : avec grande dévotion et confiance, remets-lui le soin de tes affaires. N'est-elle pas la Mère de miséricorde?

Aie soin de lui offrir un témoignage tout particulier de vénération. Et pour que ta dévotion soit favorablement accueillie, pour que tes hommages lui soient agréables, conserve en toi l'éclat de sa pureté en écartant toute souillure d'esprit et de corps. Par la pratique de l'humilité et de la douceur, efforce-toi de marcher sur ses traces.

14. Évite partout la compagnie des femmes et des jeunes gens hors le cas de nécessité ou d'utilité manifeste.

En quelque lieu que tu te trouves, choisis-toi pour Père spirituel un homme saint, discret, doux et pieux, instruit par sa propre expérience de la vertu plutôt que riche de beaux discours, qui soit capable de t'enflammer de l'amour de Dieu par ses paroles brûlantes et ses exemples, auprès duquel tu puisses recourir dans tes nécessités et chercher une consolation spirituelle.

15. Avec le plus grand soin, éloigne de toi les glaces de la paresse spirituelle et la tristesse : elles recouvrent un

chemin de confusion qui conduit à la mort. Intérieurement et extérieurement, demeure toujours joyeux et paisible. Ne contredis jamais personne et ne t'oppose pas à ce que les autres désirent, mais sois toujours de leur avis, à moins que la gloire de Dieu ou le salut de ton âme ne s'y opposent.

16. Conforme à la volonté divine toutes tes affections et tes volontés. Qu'en ce monde tout contribue à ton édification et que rien ne te scandalise, grâce à la pureté et à l'innocence que tu as reçues de la bonté divine. Ne te trouble pas outre mesure des manquements des autres. A une faute ce serait ajouter une autre faute. Tu souillerais ton âme par leurs péchés, et, rêvant de les arracher à l'abîme, tu t'y enfoncerais toi-même plus profondément. Si tu ne peux te rendre utile sans dommage pour ton âme, cache au moins la faute de ton frère charitablement, abandonnant le tout à cette Sagesse souveraine qui sait tirer le bien même des plus grands maux. De cette façon, dans le bien comme dans le mal, tu pourras trouver un profit spirituel.

17. Garde ton cœur avec soin, et ne l'applique qu'aux exercices spirituels. Libre de toute image des choses visibles et de tout le créé, il pourra plus librement se donner au Créateur.

18. Considérant que tous les hommes ont été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, aime-les tous d'une charité intérieure et prends soin de tous, mais surtout de ceux qui sont dans l'infirmité et le besoin, à la condition d'éviter la dissipation, nuisible à la vie spirituelle. Aie pour eux l'amour et les attentions qu'une mère a pour son fils unique, objet de ses prédilections.

19. Tu veilleras à diriger continuellement ton esprit vers Dieu afin que tout ton travail, tous tes exercices, tant spirituels que corporels, soient une prière; et que tu t'acquittes de toutes tes occupations, surtout des plus humbles, comme si elles se rapportaient au Christ en personne. Tu peux et dois croire qu'il en est véritablement ainsi, puisqu'il a dit lui-même dans l'Évangile : « Ce que

vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ».

20. Honore et vénère tout le monde; si ce n'est par devoir, du moins par un motif de piété. Avec autant de soin que tu en apportes pour protéger la pupille de tes yeux, préserve de toute atteinte la loi de la très sainte obéissance, dans les petites choses comme dans les grandes, et même dans ce qui est douteux. Obéis non seulement à tes supérieurs et à tes prélats, mais encore aux plus petits de tes frères, te soumettant à tous, renonçant à toi-même pour le Christ.

Dans les choses bonnes et indifférentes, applique-toi à faire toujours la volonté d'autrui, tout en évitant de leur être à charge. Aimant tout le monde dans la charité du Christ, rends-toi également aimable à tous. Évite les familiarités et les amitiés particulières. Prends bien garde de n'être jamais par toi-même ou par autrui, par tes paroles ou tes actes, une cause ou une occasion de rancune, de haine, de tumulte, d'injure, de trouble, de murmure, de détraction, de scandale, de flatteries ou d'autres choses de ce genre.

21. Autant que tu le peux, tiens cachées les vertus ou grâces spirituelles que la miséricorde divine daigne répandre en toi ou par toi, tes épreuves et tes luttes, tes saintes résolutions et toutes autres choses semblables, sauf, bien entendu, celles qui doivent être accusées en confession ou celles que tu jugerais bon de confier à un ami particulier et sûr, en vue de ton utilité spirituelle, pour recevoir de lui un conseil ou un éclaircissement.

Sois attentif à glaner du temps partout, afin de pouvoir t'adonner à tes prières accoutumées et à la sainte méditation : te tenant à l'écart, tu pourras alors t'élever par le désir jusqu'au ciel.

22. Délivré de tout, ne désirant rien de ce qui est terrestre, méprisant toutes les créatures, applique-toi avec une telle vigueur d'esprit et une telle intensité de désir à la considération de ton Créateur, que tu en viennes presque à oublier les choses d'ici-bas et qu'en toutes tes actions

partout où tu te trouves, dans toutes tes difficultés, de jour et de nuit, à tout moment et à toute heure, tu aies toujours Dieu présent à la mémoire, croyant et pensant que tu es vraiment devant lui, te souvenant que partout il te regarde.

Songe à cela avec un grand respect, crainte et frayeur, et en même temps avec une souveraine discrétion et le plus ardent amour.

Tantôt, prosterne-toi aux pieds de son immense majesté et, d'un cœur contrit, demande le pardon de tes fautes; tantôt, présente-toi devant la croix du Fils de Dieu et, transpercé d'un glaive de compassion au souvenir de sa très sainte passion, blessé avec lui, pleure et gémis.

Maintenant, considère tout le cours de sa vie pour en faire la norme de ta conduite. Le moment d'après, repasse en ton esprit ses innombrables et immenses bienfaits pour lui en rendre grâces.

Une autre fois, blessé au vif par les traits de son amour, regarde-le dans toutes les créatures, considérant tantôt sa puissance, tantôt sa sagesse, tantôt sa bonté et sa clémence, afin de le louer et de l'exalter en toutes ses œuvres. Ou bien, sollicité par le désir de la patrie céleste, aspire vers lui par des soupirs et des gémissements. Ou encore, te souvenant de son inestimable charité, abandonne-toi à une admiration pleine d'allégresse qui te fasse sortir de toi et te perdre en lui de cœur et d'esprit. Souviens-toi aussi du temps où tu quittais et délaissais Dieu alors qu'il te retenait, te soulevait, t'attirait à lui; considère qu'en toute occasion, tu te montres ingrat et que, néanmoins, le sein ineffable de la miséricorde divine est toujours prêt à te recevoir, et, avec le plus ardent amour, jette-toi en lui, t'abandonnant tout entier aux larmes. D'autres fois, fixe ton attention sur les décrets de sa justice souverainement cachés, profonds, admirables, mystérieux et extrêmement effrayants, les révérant tous avec grand amour, mais aussi avec crainte et tremblement, dans la fidélité et la constance, discret et humblement suppliant.

Par-dessus tout, entretiens dans ton âme et dans ton corps un continuel et vif souvenir de sa sainte Passion.

23. Veille et tiens-toi sur tes gardes. Avec le plus grand soin, mets-toi en tout temps à l'abri des ruses de l'ancien ennemi, qui souvent « se change en ange de lumière » pour tendre des pièges et des embûches sur toutes nos voies, et s'emparer de nos âmes. Évite-les comme le passereau évite ceux des chasseurs. Garde-toi si pur et fais-toi si petit à ses yeux, que ses filets les plus fins ne puissent te retenir. Tu leur échapperas et sera sain et sauf, si, devenu un nouvel Israël, les yeux de ton esprit sont continuellement tournés vers Dieu, car « il ne se laissera aller ni à l'assoupissement ni au sommeil, celui qui te garde ».

24. Demeurant inébranlable en tes saintes résolutions, enflammé de l'ardeur des désirs célestes, conservant sans tache la beauté d'une âme et d'un corps chastes, la pureté de l'innocence et la délicatesse de ta conscience, prends bien garde de ne jamais t'affadir en te laissant aller à la tiédeur.

Pour t'en préserver avec plus de soin et d'exactitude, examine ta vie sept fois le jour, c'est-à-dire avant ou immédiatement après chaque heure canonique, considérant et recherchant avec la plus grande attention si d'une heure à l'autre tu as marché sans faute devant Dieu, dans le sentier de la justice.

Personne ne respecte la discipline et la justice au point de n'avoir absolument aucune négligence ou omission à se reprocher. Il t'est donc nécessaire de recourir très souvent au bain de la Pénitence pour t'y laver avec douleur et gémissements. Dans cet aveu ou confession, tu déclareras au prêtre comme à Dieu même tous tes manquements, les faisant connaître intégralement selon la vérité et par des paroles pures, sans les voiler par des excuses, sans les cacher ni les atténuer. Afin de procéder avec ordre, tu diras d'abord les manquements dans tes devoirs envers Dieu, principalement dans la prière tant mentale que vocale. Tu passeras ensuite aux manquements

envers le prochain, et, en dernier lieu, aux fautes que tu as commises en surveillant mal tes sens, tes affections sensibles et tes pensées.

La contrition et la satisfaction doivent toujours accompagner cette confession. Tu regretteras donc tes fautes, non seulement les grandes, mais aussi les petites. Au regret tu ajouteras l'attention : afin de ne pas tomber dans le même péché, tu auras toujours soin d'en supprimer les causes et les occasions si chères qu'elles te soient. Selon la parole du Sauveur, il faut arracher l'œil qui nous scandalise, c'est-à-dire les occasions de pécher qui nous paraissent aimables, même lorsque leur effet nous déplaît extrêmement. Dans cette guerre, le combat est très dur. Il faut que le serviteur de Dieu soit aveugle, sourd, muet, insensible à tout ce qui ne peut être profitable à son âme.

Afin de t'appliquer avec plus de soin et plus d'ardeur à l'observance des commandements de Dieu et de sa loi dans les points qui viennent d'être rappelés et dans tous les autres, fais en sorte, autant que tu vivras, de considérer longuement, au moins une fois le jour ou la nuit, combien la mort est incertaine, quelles récompenses sont préparées aux justes, quels châtiments attendent les pécheurs, afin de ne pas servir Dieu sans crainte et de ne pas te réjouir sans trembler.

25. Lorsque, avec le secours de la grâce, tu auras bien fait toutes choses, reconnaissant que tu es un serviteur inutile et un pécheur, estime-toi indigne de recevoir un bienfait de Dieu. Conserve néanmoins une foi très robuste, sois rempli de l'amour de Dieu et espère avec une grande confiance que le Père très miséricordieux t'ouvrira le sein de sa miséricorde. En agissant ainsi, tu jetteras courageusement les fondements de la foi rendus inébranlables par la profondeur de ton humilité. Sur ces fondements, tu élèveras les murs resplendissants d'une charité continuelle et intense, ornés de l'éclat de toutes les vertus. Le toit de la bienheureuse espérance recouvrira glorieusement ces murs. Et lorsque l'édifice sera achevé, celui qui habite dans les cieux, l'hôte bienveillant des

âmes fidèles « dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes », condescendra à habiter en toi par sa grâce durant cet exil; jusqu'à ce que, ayant achevé cette vie, tu mérites de contempler dans la joie, avec tous les saints, revêtu du vêtement glorieux d'immortalité, le resplendissement de son visage, dans la patrie bienheureuse du ciel. Là sera le bonheur parfait, l'éternelle béatitude, la fin et la réalisation de tous nos désirs.

Sache bien toutefois, mon frère très cher, que si tu ne renonces pas parfaitement à toi-même, tu ne pourras marcher sur les traces du Sauveur et tu n'obtiendras sa grâce qu'avec une inquiétude continuelle et avec peine. Si tu ne frappes à sa porte avec persévérance, tu ne pourras parvenir à la paix intérieure. Si tu ne te maintiens pas dans la crainte de Dieu, bientôt ton édifice spirituel s'écroulera.

Si, avec fidélité et constance, tu mets en pratique les conseils que je viens de te donner, j'espère que, par la miséricorde du Sauveur, tu seras digne de recevoir sa grâce ici-bas, et que tu jouiras avec lui de sa gloire dans le ciel. Amen.

CONCLUSION

Je ne t'ai pas écrit tout cela, mon très cher, parce que j'estimais que tu en avais besoin, mais parce que, l'ayant noté pour moi-même et remarquant mon peu de constance, j'ai résolu de te l'envoyer comme à un ami fidèle. Par ton courage et ta ferveur toujours en éveil, tu répareras ce que j'omets par manque d'énergie, négligence ou tiédeur. Je t'écris d'autant plus volontiers que je sais que tu partages presque toujours ma manière de voir et que, malgré leur simplicité, mes résolutions de vie spirituelle te plaisent beaucoup.

C'est pourquoi, mon bien-aimé dans le Christ, je te prie de les recevoir avec la charité et l'affection que je sais avoir eues en te les envoyant.

« Leur mise en pratique paraît sur l'heure un sujet de tristesse et non de joie ». Applique-toi néanmoins à y être fidèle afin qu'elles portent un jour « un fruit de paix et de justice » et que, dès la vie présente, ton âme soit remplie et dilatée par le goût de la dévotion, au doux souvenir de celui que nous attendons, le Christ Jésus, Notre-Seigneur. Recommande-moi à lui dans tes ferventes prières, moi aride de cœur et riche de paroles plus que de dévotion.

A Lui honneur et gloire, louange et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

II. L'ILLUMINATION

1. Conduite de l'âme envers Dieu.

2. L'Arbre de vie.

3. Le Soliloque.

DE LA CONDUITE DE L'AME ENVERS DIEU

I

1. « La première de toutes les dispositions qui vous sont nécessaires, ô mon âme, est que vous entreteniez en vous, envers le Dieu très Bon, des sentiments très dignes, très pieux et très saints », c'est-à-dire croire en lui d'une foi ferme, le considérer d'un cœur attentif, et du regard pénétrant de votre intelligence le contempler avec admiration.

2. Or vous aurez du Dieu très bon ces sentiments très dignes, si par une contuition fidèle, pieuse et perspicace vous croyez, admirez et louez son *immense puissance* qui conserve tout, ayant tout créé de rien; son *infinie sagesse* qui gouverne et ordonne tout; sa *justice sans borne* qui juge tout et récompense chacun; et si, sortie de vous-même, et rentrée en vous-même et élevée au-dessus de vous-même, vous chantez d'un cœur sincère cette louange, du prophète : « Les filles de Juda ont bondi d'allégresse à cause de vos jugements, Seigneur; car vous, vous êtes

Seigneur, Très-Haut sur toute la terre; vous êtes infiniment élevé au-dessus de tous les dieux ».

Vous aurez du Dieu très bon des sentiments très pieux, si vous admirez, embrassez et bénissez sa *miséricorde immense*, qui fut souverainement bénigne lorsqu'elle assuma notre nature humaine et mortelle ; souverainement tendre, quand elle endura les tourments de la croix et de la mort; souverainement libérale dans le Don du Saint-Esprit et l'institution des Sacrements, puisque Dieu se donne Lui-même sans réserve dans le Sacrement de l'autel; et si alors vous criez du fond du cœur avec le psalmiste : « Le Seigneur est bon envers tous et ses miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres ».

Vous aurez du Dieu très bon des sentiments très saints, si vous contemplez, admirez et louez son *inexplicable Sainteté* et le proclamez avec les séraphins : « Saint, Saint, Saint ».

Saint, d'abord, parce qu'il possède en lui-même une sainteté si souveraine et si parfaite qu'il ne peut vouloir et approuver rien que de saint. Saint ensuite, parce qu'il aime si absolument la sainteté dans les autres qu'il ne peut ni retirer les dons de sa grâce, ni refuser les récompenses de la gloire à ceux qui gardent la sainteté. Saint, enfin, parce qu'il a horreur de tout ce qui est opposé à la sainteté et avec une telle rigueur qu'il lui est impossible de ne point réprouver le péché ou de le laisser impuni. Si vous avez de lui ces sentiments, vous chanterez avec le législateur du peuple de Dieu : « Il est un Dieu fidèle et sans iniquité; il est juste et droit ».

II

3. Après quoi, tournez les yeux de votre esprit vers la Loi de Dieu; elle commande d'offrir au Dieu très haut un cœur humble, au Dieu très miséricordieux un cœur dévot, au Dieu très saint un cœur intact.

Un cœur humble, ai-je dit; et vous l'offrirez au Très-

Haut, en le révérant dans votre âme, en lui obéissant dans vos actions, en le glorifiant dans vos paroles et tout votre extérieur; de telle sorte que, selon la règle et l'enseignement de l'Apôtre, « vous fassiez tout pour la gloire de Dieu ».

Un cœur dévot, et vous l'offrirez au Dieu Très Pieux, en le suppliant par de ferventes prières, en goûtant sa suavité spirituelle et en lui rendant de multiples actions de grâces; de telle sorte que, sans interruption, « votre âme monte du désert jusqu'à Dieu comme la fumée légère des parfums de myrrhe et d'encens ».

Un cœur intègre enfin, et vous l'offrirez à votre Époux Très Saint pour qu'en lui ne règne, ni sentiment, ni consentement, ni affection, à aucun plaisir charnel; et, qu'il se refuse à toute sollicitation de la volupté corporelle, à toute attache de l'intérieure malignité; de sorte que, rejetant toute souillure de péché, vous puissiez chanter avec le psalmiste : « Que mon cœur soit tout entier à vos lois, afin que je ne sois point confondu ».

4. Considérez donc avec soin et voyez si vous avez observé tout cela depuis votre adolescence. Que si votre conscience vous en rend le témoignage, ne vous en attribuez pas le mérite, mais bien au don de Dieu, et rendez-en-lui grâces. Par contre, si votre conscience reconnaît que vous avez manqué une ou plusieurs fois, à l'un ou à plusieurs de ces points, ou même à tous, gravement ou légèrement, soit par faiblesse, soit par ignorance, soit même avec pleine conscience, efforcez-vous « par des gémissements inénarrables » de vous réconcilier avec Dieu, et pour Lui offrir réparation, armez-vous d'un tel esprit de force que vous puissiez en toute vérité dire et chanter avec le Roi pénitent : « Je suis prêt aux châtiments et ma douleur est toujours devant moi ».

III

5. Or *cette douleur*, pour purifier l'âme et apaiser Dieu, doit avoir deux compagnes, la *crainte du jugement divin* et *l'ardeur du désir intérieur*. Vous acquerrez par la *crainte*, un cœur humble; par le *désir*, un cœur pieux; par la *douleur*, un cœur pur.

Craignez donc « les jugements divins », qui sont comme e « vaste abîme ». Craignez, dis-je, craignez vivement, bien que vous soyez déjà quelque peu pénitent, de déplaire cependant à Dieu. Craignez plus vivement encore, même maintenant d'offenser Dieu à nouveau. Craignez, avec une véhémence sans mesure, d'être finalement séparée de Dieu, privée pour toujours de sa lumière, toujours brûlée par le feu et rongée par le ver qui ne périra point, à moins qu'une pénitence vraie ne vous obtienne de mourir dans la grâce finale. Ainsi chantez avec le prophète : « Transpercez ma chair de votre crainte. Je redoute vos jugements ».

6. *Déplorez aussi* et prenez souci des péchés commis. Déplorez, dis-je, et vivement, l'anéantissement de tous les biens que vous aviez reçus de Dieu. Déplorez plus vivement encore les coups dont vous avez frappé le Christ, né pour vous et pour vous crucifié. Mais sans mesure déplorez le mépris de ce Dieu dont vous avez, par la transgression de ses lois, outragé la Majesté, nié la Vérité, offensé la Bonté. Oui, vous avez déshonoré, défiguré, bouleversé l'univers entier par votre opposition aux décrets, aux commandements, aux jugements de Dieu; vous avez abusé de tout ce qui, de par Dieu, était à votre usage; de la nature, des Écritures, de la justice et de la miséricorde, des dons gratuits et des récompenses promises.

Tout cela bien considéré, « pleurez amèrement comme on pleure la mort d'un fils unique », « faites couler vos larmes comme un torrent, le jour et la nuit; ne vous

donnez pas de repos et que la prunelle de vos yeux ne sèche jamais ».

7. *Désirez*, néanmoins, *les dons célestes*. Soulevé par la flamme du divin amour jusqu'en Dieu, qui vous a si patiemment supporté dans le péché, attendu avec tant de longanimité, et ramené à la pénitence avec tant de miséricorde; vous accordant pardon, vous infusant la grâce, vous promettant la couronne; vous demandant seulement de lui offrir, ou plutôt de recevoir de lui-même pour le lui offrir, « le sacrifice d'un esprit accablé, d'un cœur contrit et humilié » par une amère componction, par une confession sincère et une juste satisfaction.

Désirez avec véhémence sa divine complaisance, marquée par une large communication du Saint-Esprit. Désirez avec plus de véhémence encore sa divine conformité, opérée par une fidèle imitation de Jésus Crucifié. Mais, avec une véhémence sans mesure, désirez sa divine saisie par la claire vision du Dieu Éternel afin que, en toute vérité, vous puissiez chanter avec le prophète : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant; quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? »

IV

8. Or, pour conserver cet esprit de crainte, de douleur et d'ardeur au dedans de vous-même, au dehors exercez-vous *à la modestie, à la justice et à la piété*, selon toutes leurs manifestations, en sorte que, selon l'enseignement de l'apôtre, « renonçant à l'impiété et aux convoitises mondaines, vous viviez sobrement, justement et pieusement au milieu du monde ».

En premier lieu, exercez-vous donc à toute *modestie*, et, selon la doctrine du même apôtre, « que votre modestie soit connue de tous ».

Exercez-vous *à la modestie*, dirai-je, par la *sobriété* dans la nourriture et le vêtement, dans le sommeil et les veilles, dans le repos et le travail, n'excédant en rien.

Exercez-vous ensuite *à la modestie* par la *discipline*, vous modérant dans le silence et les entretiens, dans la tristesse et la joie, dans la douceur et la sévérité, selon ce qu'exige l'opportunité et que la droite raison dicte.

Exercez-vous enfin *à la modestie d'honnêteté*, par la régulation, l'ordonnance, la composition de vos actes et de vos mouvements, de vos gestes et de vos vêtements, autrement dit dans tout votre extérieur, vos membres et vos sens, selon que l'honnêteté morale et l'observance régulière le demandent, et soyez justement de ceux dont l'Apôtre dit : « Que, parmi vous, tout se fasse décemment et avec ordre ».

9. En second lieu, exercez-vous aussi *à toute justice*, pour que l'on puisse avec raison, vous appliquer la parole du psalmiste : « Combats pour la vérité, la douceur et la justice... »

Que votre justice soit donc *entière*, par le zèle de l'honneur divin, la soumission à la loi divine, et par le désir du salut de vos frères. Qu'elle soit *ordonnée* par l'obéissance aux supérieurs, la sociabilité avec vos égaux, et la vigilance sur vos inférieurs. Qu'elle soit enfin *parfaite :* consentez à toute vérité, favorisez tout bien, haïssez tout mal, tant en esprit qu'en paroles et en actes, sans rien faire à autrui que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, et sans rien refuser de ce que vous voudriez recevoir. Soyez de la sorte un parfait émule de ceux à qui il est dit : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ».

10. En dernier lieu, exercez-vous *à toute piété*, car selon l'Apôtre : « La piété est utile à tout, elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future ».

A la piété, dis-je, et d'abord dans le *culte divin*, apportez toute votre attention, votre dévotion, votre révérence à réciter les heures canoniales; pleurez vos péchés quotidiens et confessez-les; recevez la Très Sainte Eucharistie en son temps et assistez chaque jour à la Messe; à cette piété ensuite qui se dévoue au salut des âmes,

tantôt les aidant par de fréquentes prière, tantôt les instruisant par des paroles, tantôt les entraînant par les exemples, afin « que Celui qui vous entend, dise : « Je viens ». Agissez cependant, en tout cela, si sagement que votre propre salut n'en souffre aucun dommage.

A cette piété enfin qui s'attache *au soulagement des misères corporelles*, supportant avec patience, consolant avec affection, secourant avec humilité, joie et compassion. Ainsi observerez-vous la loi divine. L'Apôtre n'a-t-il pas dit : « Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la Loi du Christ »? Or le moyen le plus efficace de persévérer dans cette pratique est, je crois, le souvenir de Jésus crucifié. Ainsi que « votre Bien-Aimé, comme un bouquet de myrrhe, demeure continuellement au sein de votre esprit ». Et qu'il daigne Lui-même vous en accorder la faveur, Celui qui est béni aux siècles des siècles! Amen.

L'ARBRE DE VIE

Prologue.

Avec le Christ j'ai été crucifié (*Gal*, 2, 20).

1. Un vrai serviteur de Dieu et disciple du Christ, qui veut parfaitement ressembler au Sauveur de tous les hommes crucifié pour lui, doit d'un effort intensif de son âme s'appliquer avant tout à porter continuellement la Croix du Christ Jésus, tant dans son esprit que dans son corps, de manière à vérifier en soi-même le mot de l'Apôtre que je viens de citer.

Or celui-là seul mérite d'expérimenter avec force pareille affection et pareil sentiment, si, ni oublieux ni ni ingrat à l'égard de la passion du Seigneur, il considère les labeurs, les douleurs et l'amour de Jésus crucifié, avec un souvenir si vif, une intelligence si pénétrante, une volonté si embrasée, qu'il puisse dire à l'exemple de l'Épouse : « Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe; il demeurera dans mon sein » (Cant., 1, 12).

2. Afin donc d'exciter en vous cet amour, de former cette idée et d'imprimer ce souvenir, je me suis appliqué à cueillir ce bouquet de myrrhe dans la forêt du Saint Évangile, où sont décrites en détail la vie, la passion et la glorification de Jésus-Christ.

Je l'ai formé de mots peu nombreux, ordonnés, consonants, mais cependant simples, familiers et connus, pour en faciliter la mémoire. J'ai voulu éloigner toute

curiosité mauvaise, échauffer la dévotion et édifier la piété de la foi; mais parce que l'imagination vient en aide à l'intelligence, le peu que j'ai retenu de beaucoup de choses, je l'ai disposé et mis en ordre sur un arbre symbolique.

Sur les branches du bas sont décrites l'origine et la vie de notre Sauveur; sur celles du milieu, sa passion; sur les plus hautes, sa glorification. De l'un et l'autre côté de la première comme de la deuxième et de la troisième série des rameaux, sont disposées quatre feuilles. Chacun des rameaux donne enfin naissance à un seul fruit, de sorte que l'arbre a comme douze branches portant quarante-huit feuilles, et douze fleurs et douze fruits, selon le mystère de l'Arbre de vie.

Dessine donc dans l'esprit de ton âme cet arbre. Une source au jaillissement éternel arrose sa racine : cette source s'épanouit en un fleuve large et rapide, dont les quatre bras arrosent le paradis de l'Église entière.

Du tronc de cet arbre surgissent douze branches ornées de feuilles, de fleurs et de fruits.

La feuille est un médicament très efficace contre toute espèce de maladie, dont elle préserve et tout autant guérit, parce que la parole de la Croix est une force divine pour le salut de tous ceux qui ont la foi.

Les fleurs, jolies de couleur et de forme, répandent les parfums les plus suaves; elles réconfortent et attirent les cœurs anxieux de ceux qui les convoitent.

Les douze fruits enfin, qui sont plutôt un seul fruit duodénaire, renferment en soi toutes les délices et le goût de toutes les saveurs. Il est offert à déguster aux familiers de Dieu, de manière à rassasier toujours ceux qui le mangent, sans jamais leur devenir fastidieux. Ce fruit est en effet celui qui tira son origine d'un sein virginal et parvint à une savoureuse maturité sur l'arbre de la Croix, sous la chaleur du midi de l'éternel soleil, c'est-à-dire grâce à la charité du Christ. Il est planté dans le jardin du paradis céleste, qui est la table de Dieu. C'est ce qu'insinue cette première strophe :

O crux, frutex salvificus,
Vivo fonte rigatus,
Cujus flos aromaticus,
Fructus desideratus.

O croix, arbrisseau salvifique,
Par la source vive irrigué,
Dont la fleur est odorante,
Le fruit désiré!

4. Ce fruit est unique et indivisible; mais il nourrit les âmes pieuses de consolations diverses selon ses différents états, dignités, vertus et effets, que l'on peut ramener à un nombre duodénaire. Ce fruit de l'Arbre de vie sera donc décrit ici et présenté à goûter comme en douze saveurs sur douze rameaux.

L'âme dévote au Christ perçoit la saveur de sa suavité : sur le premier, à la pensée de la glorieuse origine et de la douce naissance de son Sauveur; sur le deuxième, à la pensée du très humble genre de vie auquel il a daigné condescendre; sur le troisième, à la pensée de la sublimité de sa parfaite vertu; sur le quatrième, à la pensée de la plénitude de sa surabondante bonté; sur le cinquième, à la pensée de la ferme espérance qu'il montra au milieu des dangers de sa passion; sur le sixième, à la pensée de la patience qu'il déploya sous les injures et les immenses outrages; sur le septième, à la pensée de la constance qu'il garda dans son crucifiement et dans les douleurs de sa cruelle croix; sur le huitième, à la pensée de la victoire qu'il remporta dans la lutte et dans la traversée de la mort; sur le neuvième, à la pensée de sa résurrection inouïe, ornée de caractères merveilleux; sur le dixième, à la pensée de la sublimité de son ascension diffusée en grâces spirituelles; sur l'onzième, à la pensée de la justice du jugement à venir; et sur le douzième, à la pensée de l'éternité de son règne divin.

4. Je nomme fruits les objets de ces pensées, parce que leur exquise douceur charme, et parce que leur efficacité

fortifie l'âme qui les médite et s'entretient de chacun avec soin, pourvu qu'elle déteste l'exemple d'Adam le prévaricateur, qui préféra l'arbre du bien et du mal à l'Arbre de vie.

Mais nulle âme ne saurait se soustraire à cet exemple, si elle ne préfère à la raison la foi, à la science la dévotion, à la curiosité la simplicité; enfin si elle ne préfère à tout plaisir des sens ou à toute prudence de la chair la sainte croix du Christ, qui nourrit la charité du Saint-Esprit dans les cœurs dévots et y répand les sept dons de sa grâce.

Les deux dernières strophes placées au sommet de l'Arbre de vie le demandent. Disons donc avec dévotion et larmes :

His nos ciba fructibus,
Illustra cogitatus,
Rectis duc itineribus,
Hostis frange conatus.

Nourrissez-nous de ces fruits,
Illuminez nos pensées,
Conduisez-nous par de droits chemins,
De l'ennemi, brisez les efforts.

Sacris reple fulgoribus,
Spira pios afflatus,
Sisque Christum timentibus,
Tranquillus vitæ status.

Remplissez-nous de saintes clartés.
Inspirez-nous de pieux soupirs,
Soyez pour ceux qui révèrent le Christ,
Un paisible état de vie.

Réveille-toi, âme dévote au Christ! Examine très diligemment, considère attentivement et approfondis longuement ce qui de Jésus va t'être dit.

L'ARBRE DE VIE

MYSTÈRE D'ORIGINE

Ier FRUIT : SPLENDEUR DE L'ORIGINE.
Jésus engendré de Dieu.
Jésus préfiguré.
Jésus envoyé du ciel.
Jésus né de Marie.

IIe FRUIT : HUMILITÉ DE SA CONDITION.
Jésus conformé aux hommes.
Jésus manifesté aux Mages.
Jésus soumis aux lois.
Jésus chassé de son pays.

IIIe FRUIT : SUBLIMITÉ DE SA PUISSANCE.
Jésus, baptiste céleste.
Jésus tenté par l'ennemi.
Jésus admirable en miracles.
Jésus transfiguré.

IVe FRUIT : PLÉNITUDE DE SA BONTÉ.
Jésus, pasteur plein de sollicitude.
Jésus ému aux larmes.
Jésus reconnu roi du monde.
Jésus, pain consacré.

MYSTÈRE DE SOUFFRANCE

Ve FRUIT : CONFIANCE DANS LES DANGERS.
Jésus vendu par trahison.
Jésus prosterné dans la prière.
Jésus cerné par la foule.
Jésus chargé de liens.

VI^e FRUIT : PATIENCE DANS LES INJURES.
Jésus méconnu de ses proches.
Jésus au visage voilé.
Jésus livré à Pilate.
Jésus condamné à mort.

VII^e FRUIT : CONSTANCE DANS LES SUPPLICES.
Jésus méprisé de tous.
Jésus cloué en croix.
Jésus associé aux larrons.
Jésus abreuvé de fiel.

VIII^e FRUIT : VICTOIRE DANS LE COMBAT DE LA MORT.
Jésus, soleil pâli par la mort.
Jésus percé de la lance.
Jésus baigné de son sang.
Jésus enseveli.

MYSTÈRE DE GLORIFICATION

IX^e FRUIT : NOUVEAUTÉ DE LA RÉSURRECTION.
Jésus triomphe dans la mort.
Jésus ressuscite dans le bonheur.
Jésus, gloire de l'humanité.
Jésus préposé à l'Univers.

X^e FRUIT : SUBLIMITÉ DE L'ASCENSION.
Jésus, chef d'armée.
Jésus élevé au ciel.
Jésus, dispensateur de l'Esprit.
Jésus remet les péchés.

XI^e FRUIT : JUSTICE DU JUGEMENT.
Jésus, témoin véridique.
Jésus, juge vengeur.
Jésus, vainqueur magnifique.
Jésus, époux paré pour les noces.

XII^e FRUIT : ROYAUTÉ ÉTERNELLE.
Jésus, roi, Fils de roi.
Jésus, livre scellé.
Jésus, rayon fontal.
Jésus, fin désirée.

MYSTÈRE D'ORIGINE

I^er FRUIT : SPLENDEUR DE L'ORIGINE

JÉSUS ENGENDRÉ DE DIEU.

1. Lorsque tu entends dire : « Jésus engendré de Dieu », garde-toi de laisser se présenter aux yeux de ton esprit une pauvre pensée charnelle, mais crois avec simplicité et contemple avec la perspicacité d'un œil de colombe et d'aigle que, de la Lumière éternelle à la fois immense et très simple, très brillante et très secrète, émane une Splendeur également éternelle, en tout pareille et consubstantielle. Elle est la force et la sagesse de Celui qui l'engendre; en elle, le Père a tout disposé de toute éternité; « par elle, il a fait les siècles », les gouverne et les ordonne à sa gloire, tant par leur nature et par sa grâce qu'avec justice et miséricorde, sans rien laisser d'inordonné en ce monde.

JÉSUS PRÉFIGURÉ.

2. Au commencement de la création de la nature, nos premiers parents furent placés au paradis : un sévère jugement de Dieu les en chassa, parce qu'ils avaient mangé le fruit défendu. Mais la miséricorde divine ne tarda point à ramener l'homme errant à la voie de la pénitence, en lui donnant l'espoir du pardon par la promesse d'un Sauveur à venir.

Et de crainte que l'ignorance et l'ingratitude ne rendissent inefficace pour notre salut une si grande condescendance, Dieu ne cessa au cours des cinq âges de ce monde, par les patriarches, les juges, les prêtres, les rois

et les prophètes, depuis Abel le juste jusqu'à Jean-Baptiste, de prédire, de promettre et de préfigurer l'avènement de son Fils. Pendant de nombreux milliers d'années et de siècles, par de majestueux oracles, magnifiques et multipliés, il prépara les intelligences à la foi et enflamma de vifs désirs les cœurs.

JÉSUS ENVOYÉ DU CIEL.

3. Après que fut venue la plénitude des temps, de même qu'au sixième jour, l'homme fut formé de la terre par la puissance et la sagesse de la main divine; ainsi au commencement du sixième âge du monde, l'archange Gabriel fut envoyé à la Vierge. Et la Vierge ayant donné son consentement, l'Esprit Saint descendit sur elle, embrasant comme un feu divin son âme et sanctifiant sa chair de la pureté la plus parfaite; et « la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre » afin qu'elle pût supporter semblable ardeur. Ainsi par l'opération [du Très-Haut] fut formé un corps, une âme créée dans un même instant, les deux furent assumés par la Divinité en la personne du Fils, afin que le même fût Dieu et Homme, la propriété de chaque nature demeurant sauve.

Oh! si tu pouvais un tant soit peu comprendre quel fut, et de quelle immensité, l'incendie alors allumé du ciel, le rafraîchissement procuré, la consolation accordée! Quelle fut la sublimité de la Vierge Mère! Quel l'anoblissement du genre humain et quelle la condescendance de la Majesté divine! Si tu pouvais entendre les chants de jubilation de la Vierge, parcourir la montagne avec Notre-Dame, contempler les suaves embrassements de la Stérile et de la Vierge, les voir s'acquitter de leurs salutations! Dans ce salut le serviteur reconnaît son Seigneur; le héraut, le Juge; la voix, le Verbe! Je suis sûr qu'alors tu chanterais en suaves accents avec la bienheureuse Vierge son cantique sacré : « Mon âme glorifie le Seigneur !... » Je suis sûr qu'avec joie et transport tu te joindrais au prophète enfant pour adorer l'admirable conception virginale.

JÉSUS NÉ DE MARIE.

4. Tandis que le silencieux repos d'une paix universelle rassérénait, sous le règne de César-Auguste, les temps jusqu'alors troublés, et permettait à ce prince d'édicter le dénombrement de l'univers entier, il arriva par les soins de la divine Providence que Joseph, l'époux de la Vierge, conduisît la jeune femme de race royale, qui allait devenir mère, en la ville de Bethléem. Et voici que neuf mois après sa conception, « le Roi pacifique », mis au jour sans aucune altération de sa mère comme il avait été conçu sans contagion de la volupté, s'élança hors du sein virginal, comme « l'époux sortant de la chambre nuptiale ». Bien que puissant et riche, il choisit par amour pour nous de venir petit et pauvre, de naître hors de sa maison dans une étable, d'être enveloppé de pauvres langes, nourri de lait virginal et couché dans une crèche entre un bœuf et un âne. C'est alors que se leva pour nous le jour de la rédemption nouvelle, de la réparation des anciens jours et de la félicité éternelle : c'est alors que sur le monde entier les cieux coulèrent doux comme miel.

Aussi, embrasse maintenant, ô mon âme, cette divine crèche, applique tes lèvres sur les pieds de l'Enfant et redouble tes baisers. Puis repasse en ton esprit la veille des bergers, admire l'armée des Anges qui accourt, prends part aux mélodies célestes et chante de bouche et de cœur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix, bienveillance aux hommes ».

IIe FRUIT : HUMILITÉ DE SA CONDITION

JÉSUS CONFORMÉ AUX HOMMES.

5. Le huitième jour, l'Enfant fut circoncis et appelé Jésus, sans tarder à payer pour toi du prix de son sang, afin de bien se montrer véritablement ton Sauveur : Sauveur promis en paroles comme en figures aux patriarches, semblable en tout aux hommes, sauf l'ignorance et le péché. Aussi accepte-t-il d'être marqué par la circonci-

sion, comme en sa naissance il accepta « les apparences de la chair et du péché » pour « condamner le péché dans la chair ». Afin de devenir notre salut et pour l'éternité notre justification, il commence par un acte de cette humilité qui est la racine et la gardienne de toutes les vertus.

« De quoi donc t'enorgueillirais-tu, cendre et poussière? » L'innocent Agneau, « qui efface les péchés du monde », ne recule point devant le stigmate de la circoncision, et toi, tout pécheur que tu es, tu te donnes pour juste et tu fuis le remède du salut éternel, car à ce salut tu ne peux en aucune manière parvenir si tu ne veux suivre ton humble Sauveur.

JÉSUS MANIFESTÉ AUX MAGES.

6. Le Seigneur étant né à Bethléem de Juda, une étoile apparut à des mages en Orient et, les précédant de sa lumière, les conduisit jusqu'à la demeure de l'humble Roi.

Ne te soustrais point, toi non plus, à la clarté de l'étoile conductrice qui se lève. Bien plutôt, fais-toi compagnon des saints rois, reconnais le témoignage que rendent au Christ les Écritures juives et déjoue la malice d'un roi trompeur. Honore par l'or, l'encens et la myrrhe, le Christ-Roi comme vrai Dieu et homme. Avec les prémices des nations qui vont être appelées à la foi, adore l'humble Dieu couché dans son berceau, confesse-le et le loue afin que, averti en songe de ne point suivre l'orgueilleux Hérode, tu rentres en ton pays suivant les pas de l'humble Jésus.

JÉSUS SOUMIS AUX LOIS.

7. Il ne suffit pas à ce Maître de la parfaite humilité, Lui, l'égal en tout de son Père, de se soumettre à la plus humble des Vierges; il se soumit encore à la Loi, afin de racheter et de libérer de l'esclavage de la corruption « ceux qui étaient sous la Loi, et de leur donner part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu ». Il voulut aussi que

sa Mère, bien que toute pure, observât la loi de la purification. Rédempteur de tous, il voulut être racheté lui-même comme premier-né, présenté dans le temple de Dieu et qu'une victime fût offerte pour lui en présence des justes exultant de joie.

Exulte donc toi aussi avec ce saint vieillard et avec Anne avancée en âge. Cours au-devant de la Mère et de l'Enfant et que l'amour triomphe de la honte, que l'affection chasse la crainte. Reçois l'Enfant dans tes bras, toi aussi, et dis avec l'épouse : « Je le tiens et je ne le laisserai point aller ». Transporté comme le saint vieillard, chante avec lui : « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole ».

JÉSUS CHASSÉ DE SON PAYS.

8. Parce qu'il convient qu'une parfaite humilité soit rehaussée spécialement par un cortège de trois vertus : la pauvreté, dans la fuite des richesses qui excitent l'orgueil; la patience, dans une calme endurance du mépris; l'obéissance, dans la soumission aux ordres d'autrui, par une disposition divine, s'accomplit un plus haut dessein. Tandis que l'impie Hérode recherche le petit Roi pour le perdre, l'oracle d'une révélation surnaturelle le fait transporter en Égypte comme un étranger et un pauvre; en même temps, il est comme mis à mort et massacré en la personne des enfants de son âge, tués à cause de lui. Enfin, après la mort d'Hérode, un ordre divin le ramène en terre de Juda. Il y vit, croissant en âge et en grâce. Il y habite avec ses parents et leur est soumis au point de ne jamais les quitter même un instant, sauf lorsque à l'âge de douze ans, il demeura en Jérusalem et fut cherché par sa Mère avec grande douleur, puis retrouvé avec une joie immense.

Ne laisse donc point sans compagnie, toi non plus, la Mère et l'Enfant Jésus dans leur fuite en Égypte. Ne cesse pas de chercher avec la Bien-Aimée qui cherche son Bien-Aimé jusqu'à ce que tu le trouves.

Comme tes larmes couleraient à flots, si tu regardais

avec des yeux attendris cette Souveraine digne d'un tel respect, cette Vierge très gracieuse voyageant avec un si jeune et si beau petit Enfant! Si tu entendais ce doux reproche de la très aimante Mère de Dieu : « O mon Fils, pourquoi avoir agi de la sorte avec nous? » comme si elle disait : « O Fils très désiré, comment avez-vous pu donner un tel sujet de douleur à votre Mère tant aimée et si aimante? »

IIIe FRUIT : SUBLIMITÉ DE SA PUISSANCE.

JÉSUS, CÉLESTE BAPTISTE.

9. Parvenu à l'âge de trente ans et voulant opérer notre salut, le Sauveur commença par agir avant que d'enseigner. Ouvrant d'abord la porte des Sacrements et posant le fondement de toute vertu, il voulut être baptisé par Jean, afin de donner l'exemple de la parfaite justice et de « conférer à l'eau, par le contact de sa chair très pure, la force de nous régénérer ».

Suis-le fidèlement toi aussi sur les bords du Jourdain. Régénéré en lui, scrute ses secrets. Reconnais dans cette voix le Père; dans cette chair, le Fils; dans cette colombe, l'Esprit Saint, afin que, le ciel de la Trinité s'ouvrant à toi, tu sois élevé en Dieu.

JÉSUS TENTÉ PAR L'ENNEMI.

10. Jésus « fut conduit par l'Esprit dans le désert afin d'y être tenté par le démon », pour nous rendre humbles par l'humble acceptation de cette lutte avec l'ennemi, et courageux par la victoire qu'il allait remporter.

Il s'astreignit d'ailleurs constamment à une vie dure et solitaire, pour entraîner les âmes de ses fidèles à conquérir la perfection et les affermir dans le support des épreuves.

Or donc, disciple du Christ, parcours avec ton vertueux Maître les retraites de la solitude; et devenu le compagnon des bêtes sauvages, rends-toi l'imitateur et le compagnon de son mystérieux silence, de sa prière dévote, de son

jeûne prolongé, de sa triple lutte avec un ennemi rusé. Apprends à recourir à lui dans tous les dangers des tentations, car « nous n'avons pas un Grand-Prêtre qui ne sache compatir à nos misères, puisqu'il a été soumis à la tentation, pour nous ressembler en tout, sauf dans le péché ».

JÉSUS ADMIRABLE EN MIRACLES.

11. Il est en effet Celui qui seul accomplit de grandes choses : Il change les éléments, multiplie les pains, marche sur la mer, calme les flots, réprime et chasse les démons, guérit les malades, purifie les lépreux, ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la marche aux boiteux, la sensibilité et le mouvement aux paralytiques et aux perclus.

Vers lui, la conscience pécheresse crie tantôt avec le lépreux confiant : « Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir! » ; tantôt avec le centurion : « Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, frappé de paralysie et il souffre cruellement »; tantôt avec la Chananéenne : « Ayez pitié de moi, Fils de David! »; ou encore avec l'hémorrhoïsse : « Si je puis toucher la frange de son vêtement, je serai sauvée »; ou enfin, avec Marie et Marthe : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ».

JÉSUS TRANSFIGURÉ.

12. Pour confirmer l'âme humaine par l'espoir de la récompense éternelle, « Jésus emmena à l'écart, sur une montagne élevée, Pierre, Jacques et Jean ». Il leur découvrit le mystère de la Trinité, leur prédit les abjections de sa passion, et leur montra dans la transfiguration la gloire de sa résurrection future. Il reçut le témoignage de la loi et des prophètes, dans l'apparition de Moïse et d'Élie.

En sorte que l'âme dévouée au Christ, confirmée désormais dans sa foi et élevée au sommet de la vertu, peut en toute confiance dire avec Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici », c'est-à-dire dans la jouissance

sereine de votre contemplation. Dans le sommeil et l'extase céleste où elle entre alors, qu'elle écoute les paroles secrètes qu'il n'est « point donné à l'homme de prononcer ».

IVe fruit : Plénitude de sa bonté.

JÉSUS, PASTEUR PLEIN DE SOLLICITUDE.

13. Quels sont les soins de sa sollicitude et quelle est sa clémence pour les brebis perdues, le bon Pasteur lui même, dans la parabole du berger et de la centième brebis perdue, cherchée avec tant de soin, enfin retrouvée et rapportée joyeusement sur ses épaules, le montre en une pieuse image. Sa parole formelle le déclare expressément : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis »; en lui vraiment s'accomplit la prophétie : « Il paîtra son troupeau comme un berger ». Et c'est pourquoi, supportant travaux, soucis et faim, pièges des pharisiens et périls de toute espèce, il annonçait le royaume de Dieu, parcourait les cités et les bourgades, passait les nuits dans la veille en oraison et, sans être arrêté par les murmures ou l'affecté scandale des pharisiens, il se montrait affable aux publicains, affirmant « qu'il était venu en ce monde pour les pécheurs »; et, témoignant aux pénitents une affection paternelle, il leur ouvrait largement le sein de la miséricorde divine.

Appelons les témoins de ces choses et évoquons aux yeux de tous : Matthieu, Zachée, la pécheresse prosternée à ses pieds et la femme surprise en adultère.

Comme Matthieu, deviens donc le parfait disciple de ce pasteur si bon; comme Zachée, donne-lui l'hospitalité; comme la pécheresse, oins de parfums et arrose de larmes ses pieds, essuie-les de tes cheveux et caresse-les de tes baisers; avec la femme enfin présentée à son jugement, entends la sentence d'absolution : « Personne ne t'a condamnée? Moi non plus je ne te condamnerai point. Va, ne pèche plus ».

JÉSUS ÉMU AUX LARMES.

14. Pour nous témoigner la douceur de son extrême bonté, le bon Jésus, source de toute miséricorde, a pleuré sur notre misère, non point seulement une fois mais plusieurs.

Une première fois sur Lazare, puis sur la Ville; enfin sur la croix ses yeux très miséricordieux répandirent d'inconsolables larmes pour l'expiation de tous les péchés. Oui, le Sauveur pleura abondamment pour déplorer, tantôt le malheur de l'infirmité humaine, tantôt les ténèbres d'un cœur aveuglé, tantôt la perversité d'une malice endurcie.

O cœur dur, insensé, impie et déplorable comme si la vraie vie n'était plus en toi, comment peux-tu, à la manière d'un frénétique, tandis que la Sagesse du Père pleure sur toi, te livrer à la joie et rire, au milieu de tant de misères? Vois ton médecin en pleurs et « prends le deuil comme pour un fils unique. Éclate en lamentations amères! » « Laisse couler tes larmes, jour et nuit, comme un torrent; ne te donne aucun relâche et que ta prunelle n'ait point de repos! »

JÉSUS RECONNU ROI DU MONDE.

15. Après la résurrection de Lazare, après que le vase de parfum eut été répandu sur la tête de Jésus, et après que le bruit de la renommée de Jésus se fut propagé dans le peuple, prévoyant que la foule se porterait au-devant de lui, Jésus monta sur un ânon, afin de donner, au milieu des applaudissements du peuple accouru, un exemple d'admirable humilité. Tandis que la multitude entonnait un cantique de louanges, coupait des rameaux et étendait ses habits sur son passage, il n'oublia pas d'être miséricordieux et il proféra une lamentation sur la destruction de leur cité.

Lève-toi donc, servante du Sauveur, pour contempler, comme l'une des filles de Jérusalem, « ton roi Salomon » dans les honneurs que lui rend avec vénération sa mère

la Synagogue, en ce mystère de l'Église naissante. Accompagne fidèlement le Maître du ciel et de la terre assis sur le dos de l'ânon. Accompagne-le avec les branches d'olivier et les palmes de tes œuvres de piété et des triomphes de tes vertus.

JÉSUS, PAIN CONSACRÉ.

16. Entre tous les souvenirs du Christ les plus dignes de mémoire, se place éminemment ce repas final de la très sainte Cène, où non seulement l'agneau pascal est donné à manger, mais où l'Agneau immaculé, qui efface les péchés du monde, est lui-même offert en nourriture sous l'espèce d'un pain renfermant toutes les délices et la suavité de toutes les saveurs.

En ce festin, la douceur de la bonté du Christ brille admirable : Il soupe à la même table et au même plat que les petits pauvres ses disciples et que le traître Judas.

Un admirable exemple d'humilité éclate lorsque le Roi de gloire, ceint d'un linge, lave très soigneusement les pieds de ces pêcheurs et même de celui qui le trahit.

Admirable aussi est la générosité de sa munificence lorsqu'il donne son Corps très saint en nourriture et son vénérable Sang en breuvage à ses premiers prêtres, par suite à toute l'Église et au monde entier, afin que devînt notre viatique et notre soutien ce qui allait être bientôt un sacrifice agréable à Dieu et le prix inestimable de notre rédemption.

L'admirable excès de son amour y brille plus encore dans cette tendre exhortation que, « aimant les siens jusqu'au bout », il leur adresse pour les affermir dans le bien, avertissant spécialement Pierre pour fortifier sa foi et offrant sa poitrine à Jean pour un suave et saint repos.

Que toutes ces choses sont donc admirables et remplies de douceurs ! Du moins pour l'âme appelée à un repas aussi excellent et qui accourt de toute l'ardeur de son esprit de façon à pouvoir jeter ce cri du prophète : « Comme le cerf aspire aux fontaines d'eau, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu ! »

MYSTÈRE DE SOUFFRANCE

Ve FRUIT : CONFIANCE DANS LES DANGERS.

JÉSUS VENDU PAR TRAHISON.

17. A qui veut étudier dévotement la passion du Christ Jésus, se présente d'abord la perfidie du traître, tellement rempli du poison de la fourberie qu'il trahit son Maître et Seigneur; tellement brûlé du feu de la cupidité, qu'il vendit le Dieu très bon pour de l'argent et qu'il échangea le très précieux sang du Christ contre un vil prix; tellement ingrat, qu'il poursuivit jusqu'à la mort Celui qui lui avait tout confié et l'avait promu au faîte de l'honneur apostolique; tellement dur, que ni la familiarité du banquet, ni l'humilité de la condescendance de Jésus, ni les douceurs de la conversation ne purent le faire revenir sur son perfide dessein.

O admirable indulgence d'un Maître pour un disciple si dur, d'un si bon Seigneur pour le plus criminel des serviteurs! Certes, « il eût été bon pour cet homme qu'il ne fût point né ».

Mais quelque inexplicable que fût l'impiété du traître, la très douce mansuétude de l'Agneau de Dieu la dépasse immensément.

Elle est donnée en exemple aux mortels, afin que l'humaine fragilité exaspérée par un ami ne se laisse plus aller à dire : « Si mon ennemi m'avait maudit, oui, je l'aurais supporté ». Car voici qu'un homme « qui lui était étroitement uni, qui passait pour son égal et son familier », « qui partageait son pain », et en la sainte Cène « mangeait avec le Christ de doux mets, a levé contre lui son talon! » Et cependant ce très doux Agneau ne refuse point d'appliquer, au moment même qu'elle le trahit, un suave baiser de cette bouche « en laquelle ne se trouva jamais de ruse », sur la bouche où surabonde l'iniquité, afin de lui témoigner tout ce qui aurait pu adoucir l'opiniâtreté d'un cœur méchant.

JÉSUS PROSTERNÉ DANS LA PRIÈRE.

18. Sachant tout ce qui allait lui arriver selon les secrètes dispositions d'En-Haut, après avoir récité l'hymne, Jésus sortit vers le Mont des Oliviers pour prier son Père selon son habitude. A ce moment surtout, l'agonie imminente — accompagnée de la dispersion et de la détresse des brebis que le bon Pasteur aimait d'un amour si tendre — rendit si horrible l'image de la mort à la nature sensible du Christ, qu'elle lui fit dire : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi! » Les gouttes de sueur sanglante, coulant de tout son corps jusqu'à terre, témoignent ce que dut être pour divers motifs l'anxiété du Rédempteur.

« Seigneur et dominateur Jésus, d'où vint donc en votre âme cette violente anxiété et cette anxieuse supplication? N'était-il donc pas entièrement volontaire le sacrifice que vous offriez à votre Père? »

Mais vous vouliez que, dans la tribulation, nous qui vous croyons une vraie nature mortelle comme la nôtre, nous soyons formés à la foi, maintenus dans l'espérance et animés de plus vifs élans d'amour pour vous; aussi vous avez manifesté la naturelle faiblesse de votre chair par des signes évidents, qui devaient nous apprendre que « vous avez vraiment supporté nos douleurs » et que vous n'avez pas goûté les amertumes de la passion, sans éprouver de souffrances.

JÉSUS CERNÉ PAR LA FOULE.

19. Combien son âme était préparée à souffrir la passion, Jésus le montra avec évidence lorsqu'il se présenta de lui-même à ces « hommes de sang qui en voulaient à sa vie » et venaient dans la nuit, accompagnés du traître, portant des torches, des lanternes et des armes! Et pour que l'humaine présomption comprît son impuissance à faire, malgré lui, autre chose que ce qu'il lui permettrait, la toute-puissance de sa parole jeta à terre les satellites méchants.

Cependant, même alors, « dans son indignation, il ne put contenir sa miséricorde » qui, comme un rayon de miel, ne cessa de distiller la douceur de sa tendresse. Du contact de sa main il guérit l'oreille d'un esclave violent, mutilée par son disciple, et empêcha le zèle de son défenseur de blesser ceux qui l'attaquaient.

« Maudite soit leur fureur, parce qu'elle fut obstinée » et ne céda point devant le miracle de sa majesté ou les bienfaits de sa bonté!

JÉSUS CHARGÉ DE LIENS.

20. Enfin, qui pourrait sans gémir entendre rapporter comment, à cette heure, de farouches satellites mirent leurs mains homicides sur le Roi de gloire, serrèrent dans des liens les innocentes mains du doux Jésus, et traînèrent ignominieusement le très doux Agneau au sacrifice, comme un voleur, sans qu'il leur dît une parole? Quel trait de douleur dut pénétrer l'âme des disciples à la vue de ce maître et Seigneur très aimé, trahi par un des leurs, les mains liées derrière le dos et conduit à la mort comme un malfaiteur? Le misérable Judas lui-même, pris de remords, fut rempli par la suite d'une telle amertume à ce souvenir, qu'il préféra mourir à vivre. Malheur cependant à cet homme qui, même alors, ne retourna point à la fontaine de miséricorde avec l'espoir du pardon, mais, effrayé par l'atrocité de son forfait, désespéra!

VIe FRUIT : PATIENCE DANS LES INJURES.

JÉSUS MÉCONNU PAR SES PROCHES.

21. Le pasteur appréhendé, les brebis se dispersent. La capture de leur Maître met en fuite les disciples. Cependant Pierre, plus fidèle en apparence, suit de loin jusqu'à la cour du Prince des prêtres. Mais sur la question d'une servante, il nie avec serment et jusqu'à trois fois qu'il connaisse le Christ.

Alors, tandis que chante le coq, son Maître toujours bénin jette sur le disciple choisi un regard de pitié et

de pardon. Ce fut pour Pierre le salut; il sortit et pleura amèrement.

Oh! qui que tu sois, toi qui, à la voix d'une servante curieuse, c'est-à-dire de la chair, a renié effrontément, de volonté ou d'actes, le Christ qui a souffert pour toi, souviens-toi de la passion de ton Maître bien-aimé. Et si celui qui regarda Pierre en pleurs te regarde quelque jour, sors avec Pierre pour pleurer amèrement sur toi-même, afin que tu puisses t'enivrer de l'absinthe d'une double amertume : celle de la componction en toi-même et celle de la compassion pour le Christ; ainsi seras-tu purifié avec Pierre de la faute de ton crime, et rempli avec lui de l'esprit de sainteté.

JÉSUS AU VISAGE VOILÉ.

22. Devant un conseil de pontifes iniques, notre Pontife Jésus-Christ comparaît donc et confesse la vérité : Il est le Fils de Dieu. Comme pour un blasphème, il est condamné à mort et soumis à d'innombrables opprobres. Ce visage vénérable aux anciens, désirable aux anges et qui remplit les cieux entiers de joie, est souillé de crachats par une lèvre souillée, frappé par la main d'impies sacrilèges, couvert d'un voile de dérision; le Maître de toute la création est souffleté comme un vil esclave. Alors, d'un visage très placide et sans élever le ton, il corrige en toute vérité et douceur le serviteur du pontife qui l'a souffleté : « Si, dit-il, j'ai mal parlé, montre ma faute; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

O véridique et bon Jésus, quelle âme qui vous aime, entendant et voyant tout cela, pourrait retenir ses larmes et cacher la peine de sa compassion intérieure?

JÉSUS LIVRÉ A PILATE.

23. Horrible à tout jamais l'impiété des Juifs, que de telles injures ne purent rassasier et qui, bien plus, frémissante d'une rage de bête féroce, jeta l'âme du juste à la fureur d'un juge impie comme à la voracité d'un chien!

Car ces pontifes amenèrent devant Pilate Jésus

enchaîné, demandant que celui « qui ignorait tout péché » mourût du supplice de la Croix. Les fourbes et les impies, lui imputant une masse de crimes, réclamaient en cris tumultueux la mort pour l'Auteur de la vie et conservaient la vie à un larron homicide et séditieux. Ils préféraient ainsi, avec autant de folie que d'impiété, le loup à l'Agneau, la mort à la Vie, les ténèbres à la Lumière. Mais Lui, comme « l'agneau devant celui qui le tond », se tenait doux et silencieux.

Doux Jésus, qui serait assez dur pour entendre de l'oreille du corps ou méditer dans son esprit, sans gémir et se lamenter en son âme, ces horribles clameurs : « Enlevez-Le! Enlevez-Le! Crucifiez-Le! »

JÉSUS CONDAMNÉ A MORT.

24. Bien que Pilate n'ignorât pas que le peuple juif était animé contre Jésus non du zèle de la justice mais de l'ardeur de l'envie, il affirma clairement qu'il ne trouvait point en lui un seul motif, même le plus petit, de le condamner à mort. Et cependant, vaincu par une crainte tout humaine, il remplit son âme d'aigreur et soumit le Roi très bon au jugement d'un cruel tyran, Hérode.

Puis, quand celui-ci se fut moqué [de Jésus] et le lui eût renvoyé, Pilate donna l'ordre plus cruel encore de le placer nu en face de ceux qui le raillaient, pour que cette chair virginale et très immaculée pût être déchirée par les coups atroces d'insolents bourreaux, accumulant cruellement plaie sur plaie, blessure sur blessure. Ce très précieux sang coula donc des côtés sacrés de cet innocent et très aimant jeune Homme, sans qu'on ait pu trouver en lui absolument aucune souillure.

Et toi, homme perdu, toi, la cause de toute cette honte et de cette torture, comment n'éclates-tu pas en sanglots bruyants?

Voici que l'Agneau très innocent a voulu être condamné pour toi par une injuste sentence, afin de t'arracher à une sentence de juste damnation. Voici que « celui qui

n'a rien dérobé paie pour toi », et toi, ô âme méchante et impie, tu n'acquittes pas même la dette ni ne donnes en retour ton amoureuse compassion!

VII^e^ FRUIT : CONSTANCE DANS LES SUPPLICES.

JÉSUS MÉPRISÉ DE TOUS.

25. Après que Pilate eut décidé de combler les vœux des impies, il ne satisfit point ces soldats sacrilèges de crucifier le Sauveur, avant qu'ils eussent rassasié son âme de moqueries. Rassemblant donc toute la cohorte au prétoire, ils le dépouillèrent de ses vêtements, le revêtirent d'une tunique rouge, l'enveloppèrent d'un manteau de pourpre et, après avoir posé sur sa tête une couronne d'épines et mis un roseau dans sa main droite, ils fléchissaient ironiquement le genou, soufflетaient [Jésus], crachaient sur lui et frappaient son chef sacré avec un roseau.

Regarde à présent, ô superbe cœur humain, toi qui fuis les opprobres et aspires aux honneurs! Quel est Celui qui se présente ici sous des dehors quasi royaux, cependant rassasié de confusion comme l'esclave le plus méprisable? C'est ton Roi et ton Dieu! Il a été pris « pour un lépreux et le dernier des hommes », afin de te sauver de la confution éternelle et de te guérir de la peste de l'orgueil.

Malheur donc, trois fois malheur à ceux qui, après un si éclatant spectacle d'humilité, se laissent exalter par l'orgueil. Ils « renouvellent ainsi l'ignominie du Fils de Dieu », lui qui est d'autant plus digne de recevoir les honneurs des hommes qu'il a été traité plus indignement pour eux.

JÉSUS CLOUÉ EN CROIX.

26. Repus des opprobres de ce très doux Roi, les impies revêtent notre Roi qui sera de nouveau dévêtu, et ils le conduisent, portant sa Croix, au Calvaire. Là, entièrement nu, les reins seulement couverts d'un linge honteux, il est jeté brutalement sur le bois de la Croix; étendu,

allongé, tiré, ajusté de côté et d'autre comme une peau, il est percé de clous acérés, fixé à la croix par ses mains et ses pieds sacrés, très cruellement déchiré. Ses vêtements sont donnés en butin et livrés en parts, sauf la tunique sans couture que le sort attribue à l'un de ses bourreaux.

Vois maintenant, ô mon âme, comment Celui qui est « le Dieu béni par-dessus tout », est plongé tout entier, « de la tête aux pieds », dans les eaux de sa passion, et comment « ces eaux entrèrent jusqu'au fond de son âme » pour t'arracher tout entière à pareilles souffrances.

Couronné d'épines, on le force à courber les épaules sous le fardeau de la croix et à porter sa propre ignominie. Amené au lieu de son supplice, il est dépouillé de ses vêtements afin qu'il parût un lépreux par les déchirures de sa chair et par les meurtrissures livides, que les coups de la flagellation avaient imprimées sur son dos et sur ses flancs. Il est transpercé de clous pour que tu le reconnaisses comme ton bien-aimé. Enfin il est déchiré, blessures sur blessures, pour te guérir.

« Ah! qui me donnera que mon vœu s'accomplisse et que Dieu réalise mon attente » d'être transpercé tout entier, dans mon esprit aussi bien que dans mon corps, et attaché au gibet de la croix avec mon Bien-Aimé!

JÉSUS ASSOCIÉ AUX LARRONS.

27. Pour augmenter sa douleur, sa confusion, son ignominie, son déshonneur, c'est hors de la porte, à l'endroit où l'on châtie les criminels, entre des larrons et cela en un jour solennel, à l'heure de midi, qu'on livre sur la Croix, comme pour un spectacle, l'innocent Agneau au milieu des pleurs de ses amis et des insultes de ses ennemis. Ceux qui passaient secouaient la tête. Ceux qui demeuraient le couvraient d'insultes, disant : « Lui qui a sauvé les autres ne peut à présent se sauver lui-même »; et l'un des larrons prit part aussi à cette dérision. Mais le très doux Agneau, dans sa miséricordieuse bonté, s'adressait à son Père en faveur de ceux qui le crucifiaient et se moquaient de lui, et dans sa très généreuse

charité, il promit le paradis au larron qui confessait sa faute et l'implorait.

O paroles toutes de douceur et de pardon : « Père, pardonnez-leur! » O paroles toutes d'amour et de grâce : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ».

Respire maintenant, ô mon âme, quelque pécheresse que tu sois, dans l'espoir du pardon, si toutefois tu n'hésites pas à marcher sur les traces de ton Dieu et Maître souffrant pour toi : sur les traces de Celui « qui n'ouvrit pas une seule fois la bouche dans toutes ses afflictions pour adresser à ces chiens maudits la plus légère parole de plainte, de justification, de menace ou de malédiction. Il laissa au contraire tomber sur ses ennemis une parole de bénédiction si nouvelle, que jamais les siècles n'en avaient entendu de semblable ».

Dis donc avec grande confiance : « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, ayez pitié de moi, car mon âme s'est confiée à vous », si tu veux entendre ces paroles à l'article de la mort, comme le voleur repentant : « Aujourd'hui, tu seras avec moi ne paradis ».

JÉSUS ABREUVÉ DE FIEL.

28. « Ensuite, Jésus sachant que tout était achevé, afin que l'Écriture fût entièrement accomplie, dit : « J'ai soif », et après qu'on lui eut présenté avec une éponge un mélange de vinaigre et de fiel, au témoignage de Jean qui était présent, il ajouta : « Tout est consommé! », comme si le plein achèvement de sa très amère passion consistait dans la dégustation de ce vinaigre et de ce fiel.

Puisque Adam le prévaricateur, en goûtant le fruit de l'arbre agréable mais défendu, devint la cause de notre perte totale, il convenait en effet, il était juste qu'un moyen tout opposé assurât notre salut. Et puis qu'en chacun des membres de Jésus les traits des souffrances le plus pénétrantes multipliaient des attaques « dont le poison consumait son âme jusqu'au fond », il convenait que la bouche et la langue, organes de la nutrition et de la parole, ne demeurassent pas indemnes, afin qu'en

notre médecin se vérifiât cette prophétie : « Il m'a rempli d'amertume, il m'a abreuvé d'absinthe », et en sa très douce et très aimante Mère cet oracle : « Il m'a jetée dans la désolation, je languis de douleur tout le jour ».

Quelle langue pourrait exprimer, quel esprit pourrait concevoir le poids de vos douleurs, ô Vierge bénie? Présente, vous assistez et participez de toute manière à tout ce que je viens de rappeler. Ce corps béni et très saint que vous avez si chastement conçu, si suavement nourri et désaltéré de votre lait, si souvent porté sur votre sein et baisé de lèvres à lèvres, vous le contemplez de vos yeux de chair, maintenant déchiré par les coups de fouet, percé par les pointes des épines, frappé d'un bâton, accablé sous les coups des paumes et des poings, transpercé par les clous, attaché et pendant au bois de la croix, douloureusement torturé, soumis aux insultes de tout genre, enfin désaltéré de fiel et de vinaigre.

Des yeux de votre esprit, vous voyez cette âme divine remplie du fiel de toutes les amertumes; tantôt en esprit frémissante, tantôt prise de peur; en proie au dégoût puis à l'agonie; saisie d'angoisse, bouleversée, affligée de toute tristesse et de toute douleur; et cela, tant à cause de sa très vive sensibilité aux souffrances corporelles, de son zèle très fervent pour l'honneur divin que le péché offense, et de son amour miséricordieux répandu sur les misérables, qu'à cause du trait que sa compassion pour vous, ô Mère très douce, enfonce au plus profond de son cœur. Son tendre regard vous voit debout devant Lui et il vous adresse ces persuasives paroles : « Femme, voici votre Fils! » Il veut consoler dans ses angoisses votre âme qu'il sait sûrement transpercée par le glaive de la compassion plus qu'elle ne l'eût été par une souffrance infligée à votre propre corps.

VIII^e FRUIT : LA VICTOIRE DANS LE COMBAT DE LA MORT.

JÉSUS, SOLEIL PALI PAR LA MORT.

29. Lorsque l'innocent Agneau, vrai soleil de justice, fut resté suspendu à la croix l'espace de trois heures; lorsque dans ce même moment, à la neuvième heure, le soleil visible eut caché les rayons de sa lumière par compassion pour son Créateur, tout étant consommé, la Source de vie se dessécha. Jésus, l'Homme-Dieu, « avec un grand cri et des larmes » pour manifester ses sentiments de pitié et prouver la puissance de sa Divinité, expira, remettant son esprit entre les mains de son Père. « Alors, le voile du temple se déchira du haut jusqu'en bas, la terre trembla, les roches se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent ». Alors le centurion lui-même reconnut que Jésus était vrai Dieu. Alors ceux qui étaient venus comme au spectacle, pour l'insulter, « repartirent en se frappant la poitrine ». Alors « le plus beau des enfants des hommes », les yeux éteints et les joues pâlies, apparut défiguré pour les fils des hommes : holocauste de très suave odeur offert à la gloire de son Père, « pour détourner de nous la colère » de Dieu.

« Jetez donc un regard, Seigneur, Père Saint, de votre sanctuaire et du haut de votre séjour céleste. Regardez, dis-je, la face de votre Christ, regardez cette hostie très sainte que vous offre notre Pontife pour nos péchés et soyez clément à la malice de votre peuple ».

Et toi, homme racheté, considère qui est et quel est Celui qui pour toi pend à la Croix : Celui dont la mort vivifie les morts, dont le ciel et la terre pleurent le trépas, pour qui enfin les plus durs rochers se brisent comme émus d'une naturelle compassion. O cœur humain, tu es plus dur que toute la dureté des pierres, si au souvenir d'une telle expiation la terreur ne te fait pas trembler, si la compassion ne te saisit pas, si la componction ne te brise pas et si la tendresse ne t'amollit pas!

JÉSUS PERCÉ DE LA LANCE.

30. Afin que l'Église pût être formée du côté du Christ endormi sur la croix et que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé », un décret divin permit que l'un des soldats ouvrît d'un coup de lance le côté sacré, de manière que le prix de notre salut fût répandu par le sang mêlé d'eau qui sortit. S'écoulant de la fontaine, c'est-à-dire du fond du Cœur de Jésus, ce sang allait donner aux Sacrements de l'Église le pouvoir de conférer la vie de la grâce et devenir le breuvage « de la fontaine d'eau vive jaillissant jusqu'en la vie éternelle », pour ceux qui vivraient dans le Christ.

Voici donc que la lance maniée par la perfidie de Saül, c'est-à-dire du peuple juif réprouvé, « frappant la muraille sans faire de blessures », ouvrit la pierre de la miséricorde divine et prépara « une anfractuosité dans le mur » qui allait devenir un nid de colombe.

Lève-toi donc, amie du Christ! Comme « la colombe nichant à la plus haute ouverture » et comme « le passereau qui trouve un abri », veille sans cesse. Ici, cache tes petits comme une tourterelle au chaste amour cache les siens; ici, applique ta bouche « pour puiser les eaux aux sources du Sauveur ». Il est vraiment « la source qui jaillit du milieu du Paradis » et se partage en quatre fleuves, se répand dans les cœurs pieux et féconde et arrose la terre tout entière.

JÉSUS BAIGNÉ DE SON SANG.

31. Le Christ Notre-Seigneur fut rougi de son propre sang répandu à flots par la sueur, les fouets et leurs pointes, les clous et la lance, afin de nous assurer auprès de Dieu « une abondante rédemption ». Il fut ainsi couvert d'une rouge tunique pontificale, si bien que vraiment « son habit parut rouge et ses vêtements semblables à ceux des vignerons qui foulent le raisin au pressoir ». De cette manière, vrai Joseph descendu dans l'antique

citerne, sa tunique teinte dans le sang d'un chevreau, c'est-à-dire devenue semblable à la chair de péché, pourrait être envoyée au Père afin d'obtenir son approbation.

« Reconnaissez donc, Père très clément, la tunique de votre Fils préféré, Joseph. L'envie de ses frères selon la chair, semblable à une bête cruelle, l'a dévoré; de fureur, elle a foulé aux pieds son vêtement, taché d'éclaboussures sanglantes ses ornements et fait cinq déchirures déplorables à sa tunique. Or, c'est ce vêtement, Seigneur, que votre enfant abandonna volontairement aux mains de la prostituée égyptienne, c'est-à-dire de la synagogue, aimant mieux descendre dans la prison de la mort dépouillé du manteau de son corps, qu'être glorifié temporellement pour avoir cédé à la voix d'un peuple adultère ». « Au lieu de la joie qui lui était offerte, méprisant l'ignominie, Il a souffert la croix ».

Et vous, ô ma Souveraine très miséricordieuse, voyez ce vêtement très saint de votre Fils bien-aimé, tissé de vos membres très chastes par l'art du Saint-Esprit, et avec ce Fils implorez le pardon pour nous, qui recourons à vous afin que nous soyons jugés dignes « d'échapper à la colère qui vient ».

JÉSUS ENSEVELI.

32. Un noble décurion, Joseph d'Arimathie, avait fait creuser pour lui-même un tombeau neuf dans son jardin tout proche. Avec l'autorisation de Pilate, il vint, accompagné de Nicodème, déposer de la croix le corps du Christ, l'embaumer d'aromates, l'envelopper d'un linceul et l'ensevelir avec le plus grand respect. Après l'ensevelissement du Seigneur, des soldats furent assignés à la garde du sépulcre.

Les pieuses et saintes femmes qui avaient suivi Jésus pendant sa vie, afin de lui continuer dans la mort les devoirs de leur secourable piété, achetèrent des parfums pour oindre son très saint corps. Parmi elles, Marie-Madeleine était transportée d'une telle ardeur de cœur, animée d'une telle douceur de dévotion, entraî-

née par des liens d'amour si forts, qu'oubliant la faiblesse de son sexe, elle ne se laissa retenir de visiter le sépulcre ni par les ténèbres de la nuit ni par la cruauté des persécuteurs. Bien plutôt, se tenant au dehors, elle arrosait le tombeau de ses larmes. Pendant que les disciples s'éloignaient, elle ne s'éloignait point. Consumée par le feu de l'amour divin, elle était brûlée d'un désir si grandissant, blessée d'un amour si impatient, que tout lui était à dégoût sauf les larmes. Elle pouvait alors crier en toute vérité la parole prophétique : « Mes larmes furent mon pain, le jour et la nuit, aussi longtemps qu'on put me dire chaque jour : Où est ton Dieu ? »

O bon Jésus, mon Dieu malgré mon indignité et mon peu de mérites de toute manière, accordez-moi, à moi qui ne méritai point d'assister de corps à ces événements mais qui les médite d'une âme fidèle, de ressentir pour vous, mon Dieu crucifié et mort pour moi, ces mouvements de compassion qu'éprouvèrent votre innocente Mère et la pénitente Madeleine, aux heures mêmes de votre passion.

MYSTÈRE DE GLORIFICATION

IX^e^ FRUIT : NOUVEAUTÉ DE LA RÉSURRECTION.

JÉSUS TRIOMPHE DANS LA MORT.

33. Enfin le combat de la passion est terminé, et à l'heure où le dragon sanglant, le lion enragé se croit victorieux de l'Agneau immaculé, la puissance de la Divinité commence à éclater dans l'âme de Jésus descendant aux enfers. Par cette puissance, « notre très puissant lion de la tribu de Juda » se dresse contre le fort armé, lui arrache sa proie, brise les portes des enfers, enchaîne le serpent; il dépouille les principautés et les puissances, les livrant hardiment en spectacle après voir triomphé d'elles en lui-même de façon éclatante.

Alors « le léviathan fut tiré au hameçon » et sa mâchoire

percée par le Christ, afin que celui qui n'avait aucun droit sur le chef qu'il attaqua perdît même le droit qu'il semblait avoir sur le [corps mystique]. Alors le véritable Samson écrasa l'armée ennemie en mourant. Alors l'Agneau sans tache plongea les prisonniers de la fosse sans eau dans le sang de son alliance. Alors la clarté de la lumière nouvelle, longtemps attendue, rayonna sur les habitants du domaine des ombres de la mort.

JÉSUS RESSUSCITE DANS LE BONHEUR.

34. Aux premières lueurs du troisième jour du repos sacré de Notre-Seigneur dans son sépulcre, qui est le huitième et le premier dans l'ordre des jours, « la Puissance et la Sagesse de Dieu », le Christ triompha de la mort elle-même, après avoir abattu l'auteur de la mort. Il nous ouvrit l'accès de l'éternité lorsqu'il se ressuscita d'entre les morts par sa puissance divine pour nous indiquer les voies de la vie. Alors se fit un grand tremblement de terre et l'ange du Seigneur, vêtu de blanc, rapide comme l'éclair, descendit du ciel, se montrant doux aux bons et sévère aux méchants : aussi terrifia-t-il les cruels soldats et rassura les femmes effrayées.

Le Seigneur lui-même ressuscitant apparut d'abord à celles-ci, comme leurs vifs sentiments d'affection le méritaient; ensuite à Pierre, puis aux disciples qui allaient à Emmaüs; enfin aux apôtres réunis en l'absence de Thomas. Après quoi il se prêta au toucher de Thomas qui s'écria plein de foi : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Pendant quarante jours, il se montra de diverses manières aux disciples, mangeant et buvant avec eux. Il éclaira ainsi notre foi par des preuves et il excita notre espérance par des promesses, pour enflammer enfin notre amour par des dons célestes.

JÉSUS, GLOIRE DE L'HUMANITÉ.

35. En vérité, cette splendide Fleur de la tige de Jessé, qui fleurit dans l'Incarnation et se fana dans la Passion, refleurit de telle manière en la Résurrection, qu'elle

devint notre ornement à tous. Ce Corps très glorieux, subtil, agile et immortel, revêtit une gloire d'une telle splendeur que vraiment il surpasse le soleil en éclat, montrant à l'avance l'idéale beauté des corps humains qui ressusciteront. C'est d'eux que le Sauveur lui-même a dit : « Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père », c'est-à-dire dans l'éternelle béatitude. Or, si chacun des justes doit briller comme le soleil, quel peut être, pensez-y, l'éclat du Soleil de justice lui-même? Il est tel, dirai-je, qu'il l'emporte en beauté sur le soleil; il peut être comparé à la lumière même en face du système des constellations et mérite d'être reconnu comme la suprême beauté.

Heureux les yeux qui l'ont vu! Mais toi aussi « tu seras heureux, s'il reste des rejetons de ta race pour voir » en soi-même et hors de soi cette « splendeur » tant désirée.

JÉSUS PRÉPOSÉ A L'UNIVERS.

36. Apparaissant aux disciples en Galilée, le Seigneur affirma que Dieu le Père lui conférait tout pouvoir au ciel comme en terre. C'est pourquoi il envoya ses disciples « par l'univers entier, prêcher l'Évangile à toute créature ». ils devaient promettre le salut aux croyants, menacer de condamnation les incrédules, « la coopération du Seigneur confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagneraient ». Ainsi commanderaient-ils au nom de Jésus-Christ à toute créature et à toute maladie. Ainsi Jésus-Christ, le fils du Père Suprême, apparaîtrait à tous les siècles comme un autre « Joseph et un vrai Sauveur vivant, et régnant » non seulement sur l'Égypte, « mais encore sur toutes les régions soumises au Roi éternel. Car il a été sauvé, par l'ordre du Dieu du ciel, de la prison de la mort et des enfers. Débarrassé de ses apparences mortelles, Il échangea son vêtement charnel pour les splendeurs de l'immortalité, et vrai Moïse retiré des eaux de la mort, il ébranla la domination du Pharaon ».

Aussi est-il honoré d'une gloire si haute qu' « à son

nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

Xe fruit : Sublimité de l'Ascension.

JÉSUS, CHEF D'ARMÉE.

37. Quarante jours après la résurrection du Seigneur, au quarantième jour même, le doux Maître mangea avec ses disciples, ce qui n'est pas sans signifier un grand mystère; puis il gravit le mont des Oliviers. « De là, les mains levées, il monta au ciel à la vue de ses disciples », et une nuée l'enveloppa tandis qu'il s'élevait, qui le cacha aux regards des hommes. C'est ainsi que, « montant là-haut, il emmena captif notre esclavage ». Par la porte du ciel désormais ouverte, il livrait ainsi passage à ceux qui le suivaient. Il introduisait les exilés dans le royaume et faisait d'eux les concitoyens des anges, les familiers de Dieu, de manière à suppléer à la défection des démons, à combler de gloire le Père Éternel, à se montrer vainqueur et à prouver qu'il est le Dieu des armées.

JÉSUS ÉLEVÉ AU CIEL.

38. Au milieu des concerts des anges et des transports de joie des saints, le Dieu et Seigneur des Esprits bienheureux et des hommes « s'éleva par delà les cieux des cieux ». Il vola « sur l'aile des vents » avec l'admirable agilité de la toute-puissance et s'assit à la droite du Père, « d'autant plus élevé au-dessus des anges qu'il a reçu un nom plus excellent que le leur; et là, il reste sans cesse devant la face de son Père très miséricordieux pour intercéder en notre faveur.

Tel est, en effet, le grand-prêtre qu'il nous fallait : « saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux », qui, assis à la droite de la Majesté divine, puisse présenter aux yeux de son glorieux Père les cicatrices des blessures qu'il a reçues pour nous.

« Que toute langue, ô Seigneur et Père, vous rende grâces pour le don inénarrable de votre surabondante

charité! Vous n'avez point épargné le Fils unique de votre cœur, mais l'avez livré pour nous tous à la mort, afin que nous ayons au ciel auprès de vous un avocat aussi excellent et aussi fidèle ».

JÉSUS, DISPENSATEUR DU SAINT-ESPRIT.

39. Sept semaines après la résurrection, le cinquantième jour, « les disciples étant réunis avec les femmes et Marie la Mère de Jésus, tout à coup un bruit vint du ciel, semblable au bruit d'un vent qui souffle avec force ». L'Esprit descendit alors sur cette troupe de cent vingt personnes et apparut sous la forme de langues de feu, parce qu'il allait donner la parole à leur bouche, la lumière à leur intelligence et l'ardeur à leur amour. Tous furent remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler diverses langues selon l'inspiration de ce même Saint-Esprit. Il leur enseigna toute vérité, les enflamma du parfait amour et les confirma en toute vertu. Aussi, aidés de sa grâce, illuminés par sa doctrine et fortifiés par sa puissance, bien que peu nombreux et simples, « ils implantèrent au prix de leur sang l'Église » dans le monde entier, tantôt par des discours enflammés, tantôt par de parfaits exemples, tantôt par de prodigieux miracles.

Cette Église purifiée, illuminée et amenée à perfection par la vertu de ce même Esprit Saint, se rendit aimable à son Époux et à ses paranymphes, si bien qu'elle apparut toute belle, admirable par ses ornements variés, et au contraire terrible comme une armée rangée en bataille, à Satan et à ses anges.

JÉSUS REMET LES PÉCHÉS.

40. A cette sainte Église, variée de beaucoup en façons mais groupée en un seul corps par l'opération admirable de l'Esprit Saint, préside un Pontife, le Christ, chef suprême. Selon un ordre magnifique et à l'image de la cité céleste, il y répartit les devoirs des charges en dispensant « les dons de ses grâces. Il y établit les uns apôtres, d'autres prophètes, les uns évangélistes, d'autres pasteurs et doc-

teurs, pour assurer la perfection des saints et édifier le corps du Christ ».

Il a aussi institué, selon la grâce septiforme de l'Esprit Saint, sept Sacrements, à la manière de sept remèdes pour nos maladies. L'administration de ces sacrements confère la grâce sanctifiante et remet les péchés, à jamais irrémissibles sans la foi et l'union avec cette même Église notre Mère.

Mais puisque le feu de la tribulation purifie du péché, de même que Dieu a soumis le Christ, Chef de l'Église, aux flots des souffrances, de même il permet que son corps, c'est-à-dire son Église, soit éprouvée et purifiée par la tribulation jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi les patriarches et les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, ainsi que tous ceux qui plurent à Dieu, supportèrent fidèlement de nombreuses tribulations. C'est pourquoi enfin tous les membres élus du Christ, jusqu'au jour du jugement, auront à les supporter.

XI^e^ Fruit : Justice du Jugement.

JÉSUS, TÉMOIN VÉRIDIQUE.

41. Au temps du jugement futur, où Dieu jugera les secrets des cœurs, « le feu précédera la face du Juge », « les anges seront envoyés avec une trompette, et les élus, rassemblés des quatre vents du ciel ». Tous ceux qui sont dans les tombeaux ressusciteront par la puissance de l'ordre de Dieu et tous comparaîtront devant son tribunal pour être jugés. Alors ce qui était caché dans les ténèbres sera mis en lumière, les desseins des cœurs seront révélés, les livres des consciences seront déployés et le livre qu'on nomme le livre de vie sera ouvert. Ainsi, au même instant et ensemble, les secrets de tous seront tous manifestés à tous avec une certitude si claire que contre le témoignage de la vérité, sortant de la bouche du Christ et de chaque conscience qui le confirmera en même temps, aucun moyen de nier, de se défendre, d'excuser ou d'es-

quiver ne demeurera, sans que chacun reçoive « selon ses œuvres ». « Nous sommes donc grandement astreints à être vertueux, puisque tous nos actes sont sous les yeux d'un juge qui voit tout.

JÉSUS, JUGE VENGEUR.

42. A l'apparition de l'étendard du tout-puissant Fils de Dieu sur les nuées, les puissances des cieux seront ébranlées et l'incendie du monde entier accompagnera la conflagration de l'univers.

Les justes seront alors placés à droite, les méchants à gauche et le Juge de tous apparaîtra tellement irrité aux réprouvés qu'ils diront aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui siège sur son trône et de la colère de l'Agneau! » Car l'Agneau « se revêtira de la justice comme d'une cuirasse et un jugement intègre sera son casque. Il prendra l'équité comme bouclier invincible; il aiguisera sa terrible colère comme une lance et l'univers terrestre tout entier combattra avec lui contre les insensés ». Si bien que ceux qui combattirent impudemment l'Auteur de toutes choses, tout les assaillira par un juste jugement de Dieu.

Alors, en haut, apparaîtra un Juge irrité ; en bas, un horrible chaos, l'enfer large ouvert. A droite, les péchés accusateurs; à gauche, d'innombrables démons. Attaqué de toutes parts, où fuira le pécheur? Sans aucun doute, impossible de se cacher et insupportable de comparaître. Si le juste doit être à peine sauvé, où se montreront l'impie et le pécheur?

« O Seigneur, n'entrez donc point en jugement avec votre serviteur ».

JÉSUS, VAINQUEUR MAGNIFIQUE.

43. Lorsque la sentence de damnation aura voué les réprouvés à être brûlés par les flammes éternelles et que tous les ennemis de Jésus-Christ auront été liés ensemble à la manière de bottes de paille, la toute-puissance divine les exposera corps et âme à la voracité du feu, où ils

brûleront sans se consumer et souffriront éternellement. Et « la fureur de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles ». Alors « la bête et le prétendu prophète et ceux qui portèrent son image seront précipités dans le marais de feu et de soufre, préparé pour le diable et ses anges ». Alors les élus viendront regarder les cadavres, morts non d'une mort de nature, mais de la mort du châtiment; alors les « justes laveront leurs mains dans le sang des pécheurs »; alors enfin l'Agneau, au comble de la victoire, « fera de ses ennemis l'escabeau de ses pieds ». « Les impies, rentrant dans les profondeurs de la terre, seront livrés à la main qui tient le glaive et deviendront la proie des chacals », des démons qui les ont réduits par leurs artifices.

JÉSUS, ÉPOUX PARÉ POUR LES NOCES,

44. Lorsque la face du monde aura été renouvelée en mieux et « que la lumière de la lune sera comme celle du soleil, et celle du soleil comme la lumière de sept fois sept jours, la sainte cité de Jérusalem descendra du ciel comme une épouse parée, prête pour les noces de l'Agneau », vêtue de la double robe. Elle sera conduite au palais de la cour céleste et introduite en la sainte et mystérieuse chambre nuptiale, pour être unie à l'Agneau céleste par une alliance telle que l'Époux et l'Épouse « n'auront qu'un esprit ». Alors le Christ sera revêtu de toute la beauté des élus, comme d'une « tunique aux multiples nuances ». Vêtu ainsi de toute splendeur, il brillera comme s'il était couvert de toutes les pierres précieuses. Alors résonnera le doux épithalame, et tous les quartiers de Jérusalem entonneront l'*Alleluia*. Alors les vierges prudentes et parées entreront aux noces avec l'Époux et la porte sera fermée, afin qu'elles prennent place dans le séjour de la paix, dans des habitations sûres, dans des demeures tranquilles.

XII^e Fruit : Éternité du Royaume de Jésus.

JÉSUS, ROI, FILS DE ROI.

45. Le royaume éternel de Dieu doit être jugé glorieux et noble à proportion de la grandeur de Celui qui y règne, car ce n'est pas le royaume qui fit le roi, mais bien le royaume qui tira son origine du roi lui-même. Or ce Roi est Celui qui porte « écrit sur son vêtement et sur sa cuisse ce nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs »; Celui dont la puissance est éternelle et ne sera point détruite, dont le royaume ne sera point ébranlé et que toute tribu, tout peuple, toute langue serviront à jamais. Celui-ci est véritablement le Roi pacifique, dont « le visage est chéri du ciel et de la terre tout entière ».

Oh! qu'il est glorieux, le royaume de ce très excellent Roi des rois, où règnent avec lui tous les justes et dont la loi est vérité, paix, charité, vie, éternité! Royaume qui n'est point divisé par le nombre de ceux qui y règnent, ni diminué parce qu'ils participent au pouvoir; où ne se voit aucune confusion malgré leur nombre, ni trouble malgré leur inégalité. Royaume qui n'est pas limité à un lieu, ni soumis aux variations du mouvement, ni mesuré par le temps.

JÉSUS, LIVRE SCELLÉ.

36. La gloire parfaite d'un royaume n'exige pas seulement une haute puissance, mais encore une éclatante sagesse, de manière que le maniement des affaires ne soit point livré à l'arbitraire d'une volonté sans règle, mais s'exerce selon les lumières des lois éternelles émanant du flambeau de la sagesse infaillible.

Or cette sagesse est inscrite dans le Christ Jésus lui-même, comme dans le livre de vie où Dieu le Père a déposé « tous les trésors de la sagesse et de la science », si bien que le Fils unique de Dieu, en tant que Verbe incréé, est le livre de la sagesse et la lumière de l'esprit de l'Artisan suprême, lumière remplie des idées vivantes et éternelles;

En tant que Verbe inspiré, il est la sagesse dans les intelligences des anges et des bienheureux; et en tant que Verbe incarné, il est la sagesse dans les esprits raisonnables qui vivent unis à un corps. De sorte que la Sagesse multiforme de Dieu, émanant de Dieu, resplendit dans le royaume tout entier comme par un miroir où brille la beauté de toutes les formes et de toutes les lumières, et en Dieu, comme dans un livre où tout s'inscrit selon les profonds mystères divins.

Ah! si je pouvais découvrir ce livre, éternel dans son origine et incorruptible dans son essence, dont la connaissance est vie; l'écriture, indélébile; la lecture, désirable; la doctrine, facile; la science, douce; la profondeur, insondable; les mots, inexprimables, et dont une parole cependant dit tout! Oui, vraiment, qui trouve ce livre « trouvera la vie et recevra du Seigneur le salut ».

JÉSUS, RAYON FONTAL.

47. Dans ce royaume éternel, « tous les meilleurs bienfaits et tous les dons excellents viennent » en abondance et en foule du Père des lumières, par Celui qui est son rayon suressentiel, le Christ Jésus. Unique, ce rayon peut tout, et restant lui-même, il renouvelle tout, car Il est « une pure émanation de la gloire et de la force du Dieu tout-puissant ». Aussi rien de souillé ne peut ternir ce rayon fontal.

Ame dévote à Dieu, qui que tu sois, cours à cette source de vie et de lumière, poussée par un vif désir, et crie avec toute la force intime de ton cœur : « O beauté inaccessible du Dieu très haut! Très pure splendeur de la lumière éternelle! Vie qui donne à toute vie la vie, lumière qui éclaire toute lumière et conserve dans un éclat continu les mille milliers de lumières qui brillent depuis le premier jour devant le trône de la Divinité! O flot éternel et inaccessible, limpide et doux, de la source cachée à tout œil mortel! Source dont la profondeur n'a pas de terme et la hauteur pas de bornes, dont l'immensité échappe à toute limite et dont la limpidité ne peut être

troublée! Source d'où sort le fleuve « de l'huile de la joie » « qui réjouit la cité de Dieu », et le torrent d'une force bouillonnante : « torrent de la volupté divine », où s'abreuvent jusqu'à une bienheureuse ivresse les convives célestes qui entonnent alors l'hymne éternelle de la jubilation.

O Jésus, oins-nous entièrement de cette huile sacrée et désaltère, par les eaux désirables de ce torrent, la gorge de nos cœurs assoiffés, afin que nous Te chantions le cantique de louange « au milieu des cris de joie et des actions de grâces », reconnaissant après expérience « qu'en Toi est la source de vie et qu'à Ta lumière nous voyons la lumière ».

JÉSUS, FIN DÉSIRÉE.

48. Le but de tous nos désirs est la béatitude qui se définit « l'état résultant de la réunion de tous les biens ». Or personne ne parvient à cet état, si ce n'est par l'union suprême à Celui qui est la source et l'origine des biens tant naturels que gratuits, corporels et spirituels, éternels et temporels. C'est Celui qui dit de lui-même : « Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin ».

De même en effet que le Verbe éternellement proféré produit toutes choses, de même le Verbe incarné répare, élève et achève toutes choses; c'est pourquoi il fut nommé vraiment en toute exactitude « Jésus, car il n'est point d'autre nom donné aux hommes sous le ciel », par lequel on puisse obtenir le salut.

Je crois et j'espère en vous, Jésus tant désiré, comme en la fin de toutes choses. Je vous aime « de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces ». Que je sois donc transporté en vous, car vous seul suffisez, vous seul sauvez, vous seul êtes bon et suave à qui vous cherche et « aime votre nom ».

« Vous êtes en effet, ô mon bon Jésus, le rédempteur de ceux qui étaient perdus, le sauveur de ceux qui avaient besoin d'être rachetés, l'espoir des exilés, la force de ceux qui travaillent, la douce consolation des esprits inquiets,

la couronne et le trône impérial des vainqueurs, l'unique récompense et la joie de tous les habitants du ciel, l'illustre Fils du Dieu suprême, le fruit sublime d'un sein virginal, la fontaine surabondante de toutes les grâces et tous nous avons reçu de votre plénitude ».

PRIÈRE POUR OBTENIR LES SEPT DONS DU SAINT-ESPRIT.

Nous prions donc le Père très clément, par vous son Fils unique, pour nous fait homme, crucifié et glorifié, de nous accorder de ses trésors la grâce de l'Esprit septiforme qui repose en toute plénitude sur vous : esprit de sagesse, dis-je pour goûter le fruit de l'Arbre de Vie que vous êtes véritablement et savourer ses vivifiantes douceurs; don d'intelligence, qui illumine les regards de notre esprit; don de conseil, qui nous conduise dans les voies étroites sur les traces de vos pas; don de force, pour que nous puissions réduire à néant la violence des attaques ennemies; don de science, afin que nous soyions remplis des lumières de votre sainte doctrine pour distinguer le bien du mal; don de piété, qui nous donne des entrailles miséricordieuses; don de crainte qui, en nous éloignant de tout mal, nous tienne dans la paix sous le poids du respect pour votre éternelle Majesté.

C'est là, en effet, ce que vous avez voulu que nous demandions dans cette sainte oraison que vous nous enseignâtes; aussi, maintenant, nous vous demandons par votre Croix de nous les obtenir pour la gloire de votre Nom très saint. Et qu'à vous, soit avec le Père et le Saint-Esprit, tout honneur, louange, action de grâce, gloire et domination pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LE SOLILOQUE

DES QUATRE EXERCICES SPIRITUELS

Prologue.

« Je fléchis les genoux devant [Dieu] le Père [de Notre-Seigneur Jésus-Christ], de qui tire son nom toute paternité dans les cieux et sur la terre, afin qu'il vous donne selon les trésors de sa gloire d'être puissamment fortifiés par son Esprit selon l'homme intérieur; et que le Christ habite dans vos cœurs par la foi; de sorte qu'enracinés et fondés dans la charité, vous deveniez capables de comprendre avec tous les saints quelle en est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, et même de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance; et qu'ainsi vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu ».

Paul, l'apôtre, vase d'éternelle élection, sanctuaire de divine sanctification, miroir et modèle de haute contemplation, nous montre en ces paroles l'origine, l'objet et le fruit de tout exercice spirituel.

L'ORIGINE

1. Un exercice spirituel, en effet, pour être pieux et salutaire doit posséder d'En Haut une puissance qui le fortifie, une sagesse qui le régisse, une clémence qui le console. Que l'âme dévote, embrasée d'amour pour la divine contemplation, fléchisse donc en esprit les genoux devant le trône de la Bienheureuse et incompréhensible

Trinité, qu'elle frappe humblement, et sagement postule de Dieu le Père la puissance fortifiante de peur qu'elle ne succombe accablée par son labeur; de Dieu le Fils, la sagesse régulatrice, de peur qu'elle ne dévie de la vérité, séduite par l'erreur; de Dieu l'Esprit Saint, la piété consolatrice et la clémence, de peur qu'elle ne défaille, vaincue par la torpeur.

Car « tout don excellent et tout don parfait est d'en haut, descendant du Père des lumières », dit saint Jacques; et selon saint Augustin : « Tout notre bien est Dieu lui-même ou vient de Dieu ». Ainsi, n'est-ce pas sans raison qu'en tout commencement d'œuvre bonne, nous devons invoquer Celui de qui tout bien originairement procède, par qui tout bien exemplairement progresse, vers qui tout bien finalement retourne. Telle est l'ineffable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, qu'invoque l'apôtre quand il dit : « Je fléchis les genoux devant le Père... afin qu'il vous donne d'être puissamment fortifiés par son Esprit... et que le Christ habite dans vos cœurs... ».

L'OBJET.

2. En deuxième lieu, l'apôtre montre l'objet de ce salutaire exercice spirituel. Or on appelle objet de cet exercice d'un esprit pieux les choses qui sont au dedans de nous-mêmes ou au dehors, ou au-dessous, ou au-dessus de nous-mêmes. En effet, l'âme dévote, par l'exercice spirituel, doit premièrement réfléchir en elle-même le rayon de la contemplation, pour voir comment elle est formée par sa nature, déformée par le péché, et reformée par la grâce. Secondement, elle doit tourner hors d'elle-même le rayon de la contemplation, pour connaître combien peu stable est l'opulence du monde, combien changeante l'élévation du monde, combien digne de pitié la magnificence mondaine. Troisièmement, elle doit tourner au-dessous d'elle-même le rayon de la contemplation pour comprendre l'inévitable nécessité de la mort de l'homme, la redoutable rigueur du jugement final, le châtiment intolérable des peines de l'enfer. Quatrième-

ment, elle doit tourner au-dessus d'elle-même le rayon de la contemplation pour connaître et goûter de la joie céleste le prix inestimable, le délice ineffable, et l'éternité interminable.

Voilà cette Croix bienheureuse, formée de quatre branches, et sur laquelle, ô âme dévote, tu dois par la méditation rester suspendue toujours avec ton très doux Époux, avec Jésus-Christ. Voilà ce char de feu établi sur quatre roues, sur lequel, à la suite de ton fidèle Ami, tu dois monter jusqu'au palais céleste par l'effort assidu de la contemplation. Voilà cette quadruple contrée de l'Orient, du Septentrion, de l'Occident et du Midi où tu dois, ô mon âme, voyager tous les jours, cherchant d'un regard attentif l'objet tout spécial de ton amour, suivant ses traces, de telle sorte que tu puisses dire avec l'Épouse : « Sur ma couche durant les nuits j'ai cherché Celui que mon âme chérit ».

Ces quatre points sont indiqués par l'apôtre quand il ajoute : « Afin que, enracinés et affermis dans l'amour, vous ayez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'on entend par l'étendue, la longueur, l'élévation et la profondeur ».

LE FRUIT.

3. Le fruit de cet exercice salutaire, accompli d'une manière louable et digne, c'est la félicité éternelle, ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, qui se suffit le mieux par soi-même, sans avoir besoin d'aucun secours étranger. En elle nous verrons, nous aimerons, nous nommerons et nous louerons dans l'éternité, et au delà de l'éternité, Celui qui est béni dans les siècles. Ce fruit, l'apôtre le promet lorsqu'il dit, en terminant, cette parole : « Afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu ». Cette plénitude, nous la trouverons alors que Dieu sera pour notre volonté, l'abondance de la paix; pour notre raison, la plénitude de la lumière; pour notre mémoire, la durée de l'éternité. Alors, en effet, Dieu sera tout en tous, quand de la raison toute erreur, de la volonté

toute souffrance, de la mémoire toute crainte auront fui, et que leur succéderont, selon notre espoir, cette admirable sérénité, cette divine félicité, et cette éternelle sécurité.

Dessein de l'ouvrage

4. A l'instigation de ma conscience, et pour toutes les âmes simples, j'ai, de paroles faciles, empruntées aux saints, compilé ce traité et l'ai mis sous forme de dialogue. *L'Ame* dévote, disciple de la vérité éternelle, réfléchit et questionne; *l'Homme* intérieur lui répond mentalement. Et afin que nous puissions parvenir à la contemplation, objet inestimable de cet exercice spirituel, commençons dès le début par nous approcher, dans une humble prière, du Père des lumières; fléchissons pieusement les genoux de notre cœur devant la Majesté éternelle; demandons avec larmes et avec gémissements, au pied du Trône de la Trinité indivisible, que Dieu le Père, par son Fils bien-aimé, nous accorde en l'Esprit Saint la grâce de l'oraison mentale, afin que nous puissions connaître ce qu'on entend par l'étendue, la longueur, l'élévation et la profondeur, et qu'en cette connaissance, nous atteignions Celui qui est le complément et la fin de tous nos désirs. Ainsi soit-il.

CHAPITRE PREMIER

De quelle manière l'ame, par l'exercice spirituel, doit réfléchir sur elle-même le rayon de la contemplation pour voir comment elle est formée par la nature, déformée par le péché, et reformée par la grace.

§ 1. *PRÉAMBULE.*

L'Ame.

1. Homme, dis-moi, je t'en prie, si, après avoir invoqué dévotement la divine magnificence, imploré humblement l'éternelle sagesse, supplié enfin avec larmes la suprême piété, la suprême clémence, j'obtiens la grâce de cet exercice spirituel sur ce quadruple sujet de l'étendue, de la longueur, de l'élévation et de la profondeur, dans quel ordre je commencerai, pour ne point perdre le mérite de cet exercice, en procédant par ignorance dans un ordre que je ne dois pas suivre : « En effet, l'ignorance de l'ordre, dit saint Ambroise, altère complètement la nature de nos mérites »; et « nous ne pouvons passer, selon ce même saint, pour connaître parfaitement une chose, quand nous savons ce qu'il faut faire, mais que nous ignorons dans quel ordre il faut procéder ».

L'Homme.

2. O âme, que, selon saint Bernard, ton examen commence par toi-même, de peur que tu ne t'étendes en vain

sur les choses extérieures, en te négligeant. Il dit encore : « Beaucoup de gens savent beaucoup de choses, et s'ignorent eux-mêmes; ils observent les autres, et s'abandonnent eux-mêmes, cherchant Dieu dans les choses extérieures, et abandonnant leur propre intérieur, où se trouve Dieu ».

Aussi je reviendrai de l'extérieur à l'intérieur; je monterai de l'intérieur à ce qui m'est supérieur, afin de connaître d'où je viens et où je vais; d'où je suis et qui je suis; et qu'ainsi, par la connaissance de moi-même, j'arrive à la connaissance de Dieu.

Saint Chrysostome dit en son commentaire de saint Matthieu : « La plus grande partie de la philosophie, c'est la connaissance de soi-même ».

Saint Ambroise, dans l'*Hexaméron* : « Connais-toi, homme, connais ta grandeur; fais attention à ce qui entre en toi par la pensée, et à ce qui sort de toi par la parole ».

O âme, examine donc chaque jour ta vie avec soin. Regarde attentivement quels sont tes progrès; quelles, tes imperfections; quelles, tes habitudes; quelles, tes affections; quelle, ta ressemblance; quelle, ta dissemblance avec Dieu; quel, ton rapprochement; quel, ton éloignement de Dieu. Remarque toujours ce fait, que tu es bien plus louable et bien meilleure si tu te connais, que si, te négligeant, tu sais le cours des astres, les vertus des plantes, les tempéraments des hommes, les instincts des animaux, et si tu possèdes la science de toutes les choses terrestres et célestes. Rends-toi donc à toi-même si ce n'est toujours, au moins de temps en temps. Règle tes appétits, dirige tes actions, rectifie ta marche ».

Retiens, ô mon âme, le conseil des saints, et d'abord tourne le rayon de la contemplation vers le pays de l'Orient, c'est-à-dire vers la considération des dons que tu possèdes. Considère attentivement avec quelle noblesse le souverain artisan t'a faite dans ta nature, par quelle difformité ta propre volonté t'a défigurée par le péché, par quelle faveur la divine bonté t'a souvent reformée par la grâce.

§ 2. — *AVEC QUELLE GÉNÉROSITÉ LE DIVIN ARTISAN A FORMÉ L'AME SELON LA NATURE.*

3. Et tout d'abord, considère avec quelle noblesse tu fus formée dans ta nature. A mon avis, ta noblesse consiste en ce que tu portes naturellement empreinte dans ta beauté l'image de la bienheureuse Trinité.

C'est ce qui fait dire à saint Anselme, dans son *Prologue :* « Oui, je l'avoue, Seigneur, et je vous en rends grâce; car vous m'avez créé à votre image, pour que je me souvienne de vous, pour que je pense à vous, pour que je vous aime ». Et à saint Bernard : « Pour ce qui concerne l'homme intérieur, je trouve en moi trois facultés qui me rappellent Dieu, me le font voir, et me le font désirer. Ces trois facultés sont : la mémoire, l'intelligence et la volonté. Lorsque, en effet, je me souviens de Dieu, je me délecte en Dieu, car son souvenir est au-dessus de tout. Lorsque dans mon intelligence je contemple combien ce Dieu est en lui-même incompréhensible, parce qu'il est à la fois le principe et la fin; combien les anges le désirent, parce que leur désir est de voir en lui; combien il est la joie de tous les saints, parce qu'ils se réjouissent en lui dans un bonheur continu; combien il est admirable dans toutes les créatures, parce qu'il crée tout par son pouvoir, gouverne tout par sa sagesse, règle tout avec bienveillance; quand je vois toutes ces choses, je désire Dieu. Enfin, lorsque j'aime Dieu par ma volonté, je me transforme moi-même en lui. Telle est en effet la force de l'amour, qu'il faut que l'on soit tel qu'est l'objet de l'amour ».

Réfléchis donc, ô mon âme, et vois quel admirable et inestimable honneur il y a, non pas seulement à porter un vestige du Créateur, qualité commune à toutes les créatures, mais à être son image, ce qui est le propre de la créature raisonnable. « Loue donc, ô mon âme, le Seigneur ton Dieu, loue ton Dieu, Sion ». Réveille-toi et chante ses louanges; réjouis-toi et sois transportée de joie, car tu es marquée à l'image de Dieu, tu es ornée de

sa ressemblance, tu participes de la raison, tu es capable de la béatitude éternelle.

4. Cependant, comme ces biens pourraient à juste titre être considérés comme peu de chose, si la mort était leur fin, réjouis-toi, loue le Seigneur, de ce qu'il a joint à ces dons une nature immortelle, une substance incorruptible, une durée qui ne doit point finir, une vie éternelle. Tu ne serais pas, en effet, l'image de l'éternelle Trinité, si le terme de la mort fermait ta carrière.

Saint Augustin, dans *la Cité de Dieu*, a dit : « Remarque, ô mon âme, que ton Créateur, après t'avoir donné l'être, t'a donné d'être en beauté et d'être à perpétuité; qu'ensuite il t'a donné la vie, le sentiment, le discernement; il t'a pourvue de sens, t'a illuminée par la sagesse. Jette donc les yeux sur ta beauté, afin de comprendre quelle beauté tu dois aimer en toi. Et si tu n'as pas la force de te contempler toi-même, comme il convient, pourquoi du moins n'apprécierais-tu pas, d'après le jugement d'autrui, la valeur que tu dois te reconnaître? Tu as un Époux dont tu pourrais l'apprendre si tu en doutais; lui si beau, si charmant, lui, Fils unique de Dieu, eût-il été séduit à ta vue, s'il n'avait été attiré par une beauté particulière et plus admirable que toutes les autres beautés? » Ainsi parle saint Augustin.

5. Mais peut-être, ô mon âme, ô âme trop ingrate, cela te semble-t-il peu important; apprends donc en troisième lieu ta dignité admirable. Si grande est ta simplicité, que rien ne peut habiter le séjour de ton esprit, rien ne peut y demeurer, qui ne soit la simplicité et la pureté de l'éternelle Trinité. Voici ce que dit ton Époux : « Moi et mon Père, nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui ». Et dans un autre passage de l'Évangile : « Zachée, hâte-toi de descendre, car il faut aujourd'hui que je séjourne dans ta maison ». Seul, en effet, peut entrer dans cette âme celui qui l'a créée : « C'est lui qui, plus intime que ce qu'il y a en toi de plus intime, se donne à toi », dit saint Augustin. Réjouis-toi donc, ô mon âme, de ce que tu peux à un si grand hôte offrir l'hospitalité.

Saint Bernard dit : « Heureuse l'âme qui, chaque jour, purifie son cœur, pour que Dieu vienne y habiter; heureuse l'âme dont l'hôte ne manque d'aucun bien, car celui qu'elle possède est l'auteur de tous les biens. Oh! qu'heureuse est une âme dans laquelle Dieu trouve à se reposer, et qui peut dire : « *Celui qui m'a créée s'est reposé sous ma tente*! » Pourra-t-il donc refuser le repos du ciel à celle qui, dans cette vie, lui a préparé un lieu de repos? »

O mon âme, tu es trop avide, si la présence d'un si grand hôte ne te suffit pas : il est, je le sais, tellement libéral qu'il te donnera la communication de ses biens; il est si bon qu'il t'enrichira de ses dons. Car il ne conviendrait nullement à un si grand prince de laisser dans le besoin celle qui lui a donné l'hospitalité. Orne donc ta couche, et reçois ce Roi ton créateur, dont la présence transportera de joie toute ta maison. O pensée vraiment étonnante et admirable! Ce Roi dont la beauté fait l'admiration du soleil et de la lune, dont la grandeur est respectée par le ciel et la terre, dont la sagesse illumine les armées des esprits célestes, dont la bonté comble les collèges des bienheureux, ce Roi, ô mon âme, désire ton hospitalité, ton cénacle; c'est un palais plus que céleste qu'il veut et qu'il souhaite. « Ses délices, en effet, sont d'être avec les fils des hommes ».

6. Mais si ces choses ne t'animent pas encore à louer ton Créateur, tourne le rayon de la contemplation vers le quatrième bienfait, et apprends qu'il t'a créée d'une telle amplitude, que nulle créature ne suffit à te remplir, au gré de tes désirs.

« Tout l'agrément, toute la suavité, toute la puissance, toute la splendeur des choses créées peut toucher le cœur de l'homme, mais le rassasier, jamais ». « Toute créature qui n'est pas mon Dieu est pour moi pauvreté. Et pourquoi? »

Saint Grégoire répond très justement: « L'âme humaine est faite pour désirer Dieu; tout ce qu'elle désire en dehors de Dieu est moins grand qu'elle; et c'est pour

cette raison que ce qui n'est pas Dieu ne suffit pas à la remplir ».

7. J'estime maintenant, ô mon âme, que tu as vu suffisamment ta noblesse, qui est admirable; tourne maintenant le regard de ta contemplation vers ta puissance sur toutes les créatures, puissance admirable sans contredit.

« O mon âme, que t'a donné ton Époux? Regarde ce monde que tu habites : toute la nature dirige ses efforts vers ce but : servir tes besoins, et se prêter sans cesse dans tous les temps à tes plaisirs. Vois donc, ô mon âme, et considère avec soin que ton créateur, ton époux et ton ami, a mis tout le système du monde à ton service. Voici les anges qui purifient et enflamment ton affection, illuminent et forment ton intelligence, perfectionnent et gardent ton esclave, ton corps. C'est un grand honneur que d'avoir de tels maîtres, de tels consolateurs, de tels gardiens. O mon âme, si tu pouvais voir avec quelle joie, avec quels tressaillements ils nous assistent dans nos prières, nous aident dans nos méditations, avec quel soin ils nous conservent dans la vertu, de quelle ardeur ils nous désirent nous et notre salut éternel! Le ciel te sert par son mouvement; les flambeaux du ciel, par leur influence; le soleil fait pour toi le jour; la lune éclaire pour toi les nuits; le feu adoucit pour toi l'âpreté de l'air; l'air adoucit pour toi l'ardeur du feu; l'eau te purifie de tes souillures, étanche l'ardeur de ta soif, féconde les forces de la terre; la terre elle-même te soutient par sa solidité, te réjouit par sa fertilité, te charme par sa beauté. Et voilà, ô mon âme, que tu as parcouru en peu de temps, et l'un après l'autre, du haut jusqu'en bas, tous tes biens; tu as trouvé que toute créature par un ordre divin dirige ses efforts vers ce but : servir tes besoins, et se prêter sans cesse à tes plaisirs. Mais prends garde, ô mon âme, que l'on ne t'appelle adultère, et non plus épouse, si les présents de ton bienfaiteur sont, plutôt que l'affection de celui qui t'aime, l'objet de ton amour ».

« Malheur à toi si tu t'arrêtes à ses vestiges, si ton

amour s'adresse aux créatures au lieu de s'adresser à lui, et si tu n'observes pas par l'intelligence d'un esprit dégagé ce que te marque cette lumière bienheureuse dont les vestiges et les effets se retrouvent dans la forme et la beauté des créatures ».

Et si tu t'ignores encore, ô la plus belle des femmes, quitte ta maison, et suis les traces des troupeaux, c'est-à-dire des créatures privées de raison, qui sont ici-bas les vestiges de ton Créateur, tandis que tu es le miroir de la bienheureuse Trinité.

Et c'est pourquoi l'on s'accorde à voir en toi la plus belle, la plus noble des créatures. Fais donc paître tes chevreaux près des tentes des pasteurs, c'est-à-dire tourne tes pensées vers les chœurs des anges, auxquels tu ressembles un peu par ta nature, et au nombre desquels tu seras dans la gloire.

L'Ame.

8. Assez longtemps je me suis tue et j'ai gardé le silence; maintenant, c'est en tremblant et la rougeur au front que je suis forcée d'avouer et de dire que j'ai peu fait attention à ma dignité. Malheureuse, hélas! et misérable que je suis, j'ai prostitué mon amour d'une manière indigne; je n'ai point glorifié mon Créateur pour tous ses bienfaits; je n'ai point béni mon Dieu pour tous ses dons; je ne l'ai point adoré tout le temps de ma vie; ma vie s'est indignement écoulée dans l'outrage d'une coupable négligence. Et pour avouer la vérité, je dirai avec saint Bernard :

« Plus je regarde avec soin ma dignité, plus je rougis, confuse d'avoir mené une vie dégradée. Je crains que la faute ne soit d'autant plus grave que ma nature est plus digne et plus noble. Je redoute que l'outrage ne soit d'autant plus grand que plus grande est aussi la supériorité de l'offensé! Je tremble parce que mon insulte est d'autant plus basse que furent grands les bienfaits de celui que j'ai insulté ».

Hélas! hélas! Seigneur, mon Dieu, j'apprécie par la dignité de mon être la vilenie de ma malignité; par la beauté de ma nature je connais la laideur du péché; par le souvenir des bienfaits que j'ai reçus je comprends l'ingratitude de mes actions. Malheur! malheur à moi! je vois maintenant, je reconnais que j'ai malheureusement abusé, par la honte et le péché, de tout ce que j'ai reçu du souverain donateur pour l'usage de ma vie. J'ai fait servir la tranquillité de la paix des hommes à une vaine sécurité : j'ai chéri comme ma patrie cette terre de passage; j'ai asservi à l'esclavage de ma passion la santé et la beauté de mon corps; j'ai étendu aux superfluités d'une passion malheureuse, et non point seulement aux besoins nécessaires de mon corps, l'abondance et la fécondité de la terre; j'ai contraint la beauté des jours et les douceurs du climat à servir mon amour pour les plaisirs terrestres. Hélas! je crains, je tremble que ces ministres insoumis de mes vices ne s'unissent tous pour me frapper et me punir (Saint Grégoire).

L'Homme.

9. O âme, je commence à m'apercevoir que tu as de toi-même une connaissance vraie. D'après tes paroles, je vois que mes avis n'ont pas été inutiles. Il me semble que tu es en quelque sorte éclairée par l'esprit divin et frappée du rayon de la lumière divine.

Car ainsi que le dit saint Grégoire : « Quiconque est éclairé d'un rayon de la vraie lumière se découvre lui-même à lui-même; de telle sorte que ce qui lui fait connaître ce que c'est que la justice lui apprend aussi ce qu'est le péché qui l'aveugle. Aussi, plus les hommes saints s'élèvent près de Dieu par le progrès de leurs vertus, plus ils reconnaissent exactement leur indignité; car plus ils se rapprochent de la lumière, plus ils remarquent en eux ce qui était caché ».

§ 3. — *AVEC QUELLE MALICE LA VOLONTÉ A DÉFORMÉ L'AME PAR LE PÉCHÉ.*

10. Si donc, ô âme, éclairée par la vérité lumineuse, tu connais maintenant ta noblesse, que tu n'avais point jusqu'à présent remarquée, si tu comprends le péché par lequel tu as offensé ton Créateur, si tu vois avec quelle grâce tu as été formée par nature, vois maintenant avec quelle laideur tu fus déformée par le péché.

« O âme, pleine de douleurs et de misères, rappelle à ta mémoire l'énormité de ta faute, et pousse jusqu'au ciel tes sanglots et tes gémissements. Ame perfide envers Dieu, adultère envers le Christ, pense à ce que tu as fait. Tu as abandonné dans le ciel l'objet de ton chaste amour; tu as méprisé ton Créateur, répudié ton Époux, profané ton Dieu; tu as manqué de respect à ton saint Ange gardien; tu étais le temple de Dieu, l'épouse du Christ, le sanctuaire de l'Esprit Saint. Quel est ce changement soudain? Quelle est cette transformation subite? De vierge de Dieu tu es devenue l'esclave corrompue de Satan; d'épouse du Christ, une exécrable débauchée; de temple du Saint-Esprit, une cabane de démons! »

Souviens-toi, ô âme, pourquoi tu as vendu ta beauté, pourquoi tu as rejeté ta dignité, pourquoi tu as honteusement souillé ton visage, pour quel vil prix tu as soldé de si grands biens.

L'Ame.

Je reconnais, ô homme, que tu dis la vérité et que tu n'as point tort de me reprendre d'une si grande transgression.

L'Homme.

11. O âme, pourquoi t'es-tu dépouillée de tous ces biens? Pourquoi t'es-tu privée en vain de si grands honneurs? Pourquoi as-tu négligé tant de bonnes œuvres; pourquoi tant d'années, pourquoi tant de jours, pourquoi tant d'heures stériles?

Redis avec saint Bernard : « O Seigneur, mon Dieu, que de temps s'est écoulé pendant lequel s'est passée, je le vois, sous tes yeux, une vie infructueuse! Comment vivrai-je? Comment pourrai-je lever vers toi mon visage dans cet examen terrible et solennel, alors que tu m'obligeras d'énumérer tous les jours de ma vie pour en chercher le fruit? O Seigneur, mon Dieu, pourquoi ai-je cessé un seul instant de te porter dans mon cœur, de t'embrasser de toute mon âme, de me réjouir de ta douceur? Où étaient toutes les facultés intérieures de mon âme lorsqu'elles n'étaient point avec toi, puisque c'est de toi que toute créature tient tout ce qu'elle a de désirable, de louable, de charmant? »

L'Ame

12. Hélas! Seigneur, je comprends maintenant, mais je rougis de l'avouer : la beauté, la forme des créatures a trompé mes yeux, et je n'ai point fait attention que tu es plus beau que toutes les créature auxquelles tu n'as communiqué qu'une goutte de cette beauté qui n'a point de prix. Et qui donc, en effet, a orné le ciel d'astres, l'air d'oiseaux, les ondes de poissons, la terre de plantes et de fleurs? O Père de miséricorde, n'est-ce point par toi, et par toi seul que les phalanges des esprits célestes sont ornées de dons divers? N'est-ce point toi qui a donné aux Séraphins l'ardeur de ton amour, aux Chérubins ta lumière de la science, aux Trônes le don de ton jugement, aux illustres Dominations ton sceptre de commandement, aux Principautés ta force qui dirige, aux Puissances ton pouvoir qui écarte les maléfices du démon, aux Vertus ta puissance qui fait les miracles, aux Archanges la mission d'annoncer aux grands les grandes choses, et aux Anges celle de marquer aux petits les petites choses? Et qu'est-ce que tout cela, sinon une faible étincelle de ta beauté? O bon Jésus, source de la beauté universelle, pardonne à cette âme malheureuse d'avoir tardé si longtemps à connaître, à aimer ta beauté, entraînée qu'elle était dans ses misérables égarements.

13. La douceur des créatures a de plus trompé mon goût : et je n'ai pas songé que tu es plus doux que le miel. C'est toi, en effet, qui as donné à toute créature sa douceur, que dis-je? ta propre douceur; oui, dans les créatures, la douceur et le charme, ce n'est autre chose qu'une faible manifestation de ta propre douceur que tu as cachée ainsi pour ceux qui te craignent. Aussi la douceur de toutes les créatures, pour un observateur judicieux, ne fait autre autre chose que d'attirer vers toi, toi, la douceur éternelle.

O Jésus, source de la piété et de la douceur universelles, pardonne-moi si dans la créature je n'ai point reconnu ton inestimable douceur égale au miel, si je ne l'ai point goûtée dans l'amour intérieur de mon âme, et si pour cela je suis tombé dans de misérables égarements, rassasiant mon âme de la nourriture immonde des pourceaux. Mais, hélas! jamais, je le crains, je n'ai mangé le pain de tes enfants; aussi j'ai toujours connu le jeûne et la faim, même au sein des délices du monde.

« Lorsque nous ne voulons pas goûter la douce nourriture qui nous est préparée, nous sommes torturés par le jeûne et par la faim, et, pour notre malheur, nous aimons notre faim ».

O très doux Jésus, je le vois, je le reconnais maintenant, toute douceur qui n'est point la tienne ne fut pour moi qu'affliction et que grande misère.

« O Dieu de miséricorde, vous étiez toujours près de moi, même dans le moment que je vous offensais; votre main me soutenait et répandait sur mes coupables jouissances les plus cruelles amertumes, m'apprenant ainsi que, si je voulais des jouissances sans amertume, je ne pouvais les trouver qu'en vous, Seigneur ».

Mais, hélas! je n'ai point compris cette doctrine, et je me suis égarée; cependant, au milieu de mes coupables délices, j'ai craint mon témoin, j'ai craint mon accusateur, j'ai craint mon correcteur; souvent j'ai eu peur de ma conscience, j'ai tremblé devant l'infamie, quelquefois même j'ai eu horreur de l'enfer, et pourtant,

malheureuse que j'étais, au milieu de tant de tortures, je n'ai point changé ma propre volonté.

14. Le parfum de la créature a séduit mon odorat, et je n'ai pas connu ton parfum. O bon Jésus, « ton parfum surpasse tous les aromates ». O bon Jésus, source d'amour, qui attires par ta douceur les âmes qui te cherchent sans cesse dans leur course infatigable, « pardonne-moi si je t'ai connu si tard, et si j'ai tant tardé de m'élancer sur la trace de tes parfums ».

15. Enfin, la voix trompeuse des créatures a charmé mon oreille, et je n'ai point su ni senti combien sont douces tes paroles à la bouche de tes élus, combien sont suaves tes conseils aux oreilles de ceux que tu aimes, combien, pour tes saints, le joug de ta loi est léger à porter. O Jésus, source de la sagesse, auteur de la science, conseiller chaste et pur, fais-moi seulement entendre ta voix, que ta parole résonne à mes oreilles.

Avec quelle amertume, hélas! dois-je me souvenir des erreurs où m'entraîna cette voix funeste de ceux qui disaient et chantaient : « Venez, jouissons des biens présents; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, et ne laissons point passer la fleur du moment sans la cueillir. Parfumons-nous d'essences, buvons des vins précieux, laissons partout des traces de nos plaisirs et de nos joies ». J'ai entendu ces paroles et je n'ai point réfléchi que tous ces plaisirs ne sont que vanité et folie dérisoire. Tous, en effet, ils ont passé si vite et se sont évanouis comme l'ombre. Et qu'ont rapporté toutes ces vanités à ceux qui les ont aimées? Quel fruit en ont-ils retiré qui ne doive les couvrir de honte et de confusion?

16. Mais au milieu de tous mes désordres, Seigneur Dieu d'amour, tu étais toujours près de moi; j'ai souvent entendu ta voix; j'ai senti souvent ton inspiration qui voulait me sauver, mais je n'ai point consenti. Oh! combien de fois résonna cette parole inspiratrice? Tu as péché, calme-toi, arrête-toi et rougis! Hélas! à cette voix je répondais ces paroles d'un homme assoupi : « Seigneur, attends-moi encore un peu; tout à l'heure je

quitterai la vanité; tout à l'heure je rougirai de mes péchés et j'abandonnerai toutes ces vanités mondaines ». Mais, hélas! ces délais, ces attentes se prolongeaient, se prolongeaient encore.

« La lâcheté est un vice qui a tué pour l'éternité beaucoup d'âmes, et qui retient pour toujours dans le péché ceux qui ne se corrigent pas à la voix du Seigneur, et qui disent : « *Cras*, demain. Mais à l'instant la porte se ferme, et le pécheur reste au dehors de l'arche de la céleste patrie parce qu'il a croassé avec le corbeau, et n'a pas gémi sur ses péchés, avec la voix de la colombe ».

« Hélas! combien en est-il que leur propre félicité a plongés dans leurs péchés! Combien en est-il qu'une longue paix a rendus inactifs! Bientôt l'esprit du mal les a opprimés plus fortement, parce qu'il les a trouvés plus indifférents, par l'usage d'un long repos ».

« Plus longtemps le Seigneur a attendu la conversion des pécheurs, plus sévèrement il les condamne, s'ils ne sont point convertis ».

17. Mais, ô homme, puisque je te découvre dans tout son entier l'histoire de mon infortune, je confesse que toutes ces causes ne suffisaient pas encore à mon malheur et, pour mettre le comble à ma condamnation, la mollesse mondaine trompait trop malheureusement mes sens, et j'ai ignoré toute la suavité de tes embrassements, ô bon Jésus, toute l'honnêteté de tes attraits, toutes les délices de ton union. « Oui, ton amour me laisse ma pureté; ton attachement, ma chasteté; ton union, ma virginité. Tes embrassements, ô très doux Jésus, ne souillent pas, ils purifient; tes attouchements n'avilissent pas, ils sanctifient. O Jésus, source de toute douceur et de toute suavité, pardonne-moi d'avoir tardé si longtemps à croire tout ce qu'il y a de délicieux, d'honnête, d'agréable à sentir ta main gauche, la main de la connaissance et de la sagesse éternelle, appuyée sur ma tête, c'est-à-dire sur ma raison; et ta main droite, main de la divine clémence et de l'amour, embrasser ma volonté. Malheureuse que je suis, que puis-je trouver de plus doux, de plus

suave, de plus délicieux et de plus salutaire que le repos dans les bras d'un tel époux, que le sommeil dans les embrassements d'un tel roi, d'un tel ami? Cette douceur avait été comprise par cette âme dévote lorsqu'elle soupirait, disant : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ». Cette âme dévote n'avait-elle point éprouvé ces délices lorsque, dans l'ardeur de sa prière, et presque défaillante dans l'attente de son bien-aimé, elle s'écriait : « Oh! qui me donnera, toi, mon frère, qu'ont allaité les mamelles de ma mère, de te trouver seul au dehors et de t'embrasser sans que personne nous méprise? »

« Je te prendrai par la main et je te conduirai dans la maison de mon père, dans le lit nuptial de ma mère. Là tu m'instruiras, et je te donnerai une coupe de vin fort et une mesure de froment ».

18. O Seigneur, mon Dieu! si la pensée de ces jouissances est si douce, combien de les goûter sera plus doux encore? S'il est si doux de les lire, quelle consolation ce sera que de les éprouver?

« Fais, ô très doux Jésus, que je goûte en moi par l'amour ce que je goûte hors de moi par la pensée; fais-moi ressentir par l'affection ce que je sens par mon intelligence ».

Ah! très doux Jésus, perce de la blessure salutaire de ton amour la moelle de mon âme; qu'elle brûle, qu'elle languisse, qu'elle se consume dans ses désirs, qu'elle souhaite de se fondre et de se mêler à toi. Qu'elle n'ait faim que de toi, pain de la vie céleste descendu des cieux. Qu'elle ait soif de la source de la vie, de la source de la vraie lumière, du torrent de la vraie volupté. Qu'elle te poursuive, qu'elle te cherche, qu'elle te trouve enfin et se repose doucement en toi. Mais quelle folie, quelle fureur de l'enfer m'a si longtemps tenue éloignée de ces jouissances, de ces consolations de l'âme, de ces joies divines, de ces festins somptueux? Dis-moi, je t'en prie, ô homme! quelle est la cause d'un si grand malheur, la raison d'un si grand danger, l'occasion d'une si grande perte?

L'Homme.

19. Je vois, ô mon âme, que fatiguée de tes souffrances, tourmentée par tes douleurs, tu ne peux plus trouver maintenant qui accuser de tant de malheurs qui t'accablent. Écoute-moi donc patiemment, je te prie : peut-être vais-je te montrer la cause d'un si grand mal, peut-être vais-je te désigner l'ennemi qui t'a perdue ainsi. Tu as, ô mon âme, un ennemi domestique, un ami hostile, un prochain adverse; c'est celui qui t'a rendu le mal pour le bien; sous des apparences d'amitié, il cache ton plus cruel ennemi; c'est lui qui t'a privée de tous ces biens et de beaucoup d'autres encore. Cet ennemi, malgré tout le respect que je te dois, c'est ta malheureuse, ta misérable chair, cette chair qui t'est pourtant si chère et caressée.

Quand tu nourris cette chair, tu élèves contre toi-même ton plus terrible ennemi. Quand tu honores cette chair, tu armes contre toi-même ton plus cruel ennemi. Quand tu ornes cette chair de vêtements précieux et variés, tu te prives intérieurement de tout ornement; tu ignores ce que dit saint Grégoire dans ses homélies :

« Si dans le temps la chair vit au milieu des plaisirs, dans l'éternité l'âme souffrira et gémira au milieu des tortures. Au contraire, plus la chair est réprimée, plus l'âme se réjouit dans l'espérance du ciel ».

Aussi, après tout le mal que tu nous as causé, je ne puis me contenir plus longtemps et ne point blâmer un grand malheur que jusqu'alors j'ai laissé dans un silence dangereux. « O âme, dit saint Bernard, je sais quelqu'un qui a vécu avec toi de nombreuses années, qui s'est endormi sur ton sein; qui, lorsqu'il l'a voulu, s'est entretenu avec toi, et celui-là, c'est, par droit héréditaire, ton propre esclave. Mais comme tu l'as traité avec trop de délicatesse, que tu lui as épargné le fouet, il a levé son talon au-dessus de ta tête et il t'a réduite en servitude ».

Et il ajoute :

« O âme misérable et malheureuse! qui te délivrera

de ces chaînes terribles? Que Dieu se lève! Que tombe le fort armé! Que soit brisé l'ennemi! Cet ennemi, je te dis, il méprise Dieu, il est l'ami du monde, il est le serviteur du démon. Que te semble de cet homme? Si tu juges sainement, je crois que tu diras avec moi : Il est digne de mort, qu'il soit crucifié! Allons, point de dissimulation, point de délai, point de pitié, crucifie-le! crucifie-le! — Mais, sur quelle croix? — Sur la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui est notre salut, notre vie, notre résurrection ».

« Réfléchis, ô mon âme, sur ton origine; vois : Dieu t'a marquée à son image, embellie par sa ressemblance, fiancée par la foi, dotée de l'espérance, choisie par la charité, rachetée de son sang; tu participes à la grâce, tu es capable de béatitude; qu'as-tu de commun avec la chair, sinon pour souffrir de ses nécessités? Si tu la considères dans sa réalité, tu ne verras en elle que honte et servitude. Si tu veux énumérer ses misères, le fardeau de ses péchés, l'agitation de ses désirs, la tyrannie de ses passions, ses séductions, ses illusions, sa confusion, son ignominie, quelle impression te restera-t-il, sinon des pensées honteuses et immondes? »

« O âme! créée à l'image de Dieu, rougis de t'être changée à l'image des pourceaux; rougis de t'être roulée dans la fange, toi qui es sœur de l'ange! »

« O âme, tant que tu es enfermée dans la chair, tu es entourée d'épines, et il est nécessaire que tu supportes patiemment les tribulations des tentations et les aiguillons qui te harcèlent. C'est pourquoi l'on dit dans les Cantiques : Comme est le lis au milieu des épines, ainsi mon âme au milieu de ses compagnes. O lis éclatant de blancheur! ô fleur délicate et frêle; les incrédules et les esprits subversifs t'environnent, les scorpions sont avec toi. Prends garde à marcher avec précaution au milieu des épines. La chair et le monde sont bardés d'épines : vivre dans ce milieu sans en être blessé, ce n'est point d'une humaine vertu, c'est de la puissance divine ».

20. Il est un autre ennemi fort et cruel, qui, avec une

merveilleuse habileté, discute nos bonnes habitudes, fait évanouir nos soucis, scrute nos sentiments, et qui cherche toujours les occasions de nuire à celui qu'il voit occupé de soins sérieux.

« Il sait en effet, cet antique ennemi, dont la haine commença avec le genre humain, il sait à qui donner les satisfactions de la gourmandise, à qui jeter le poison de l'envie, à qui présenter les plaisirs de la luxure, à qui promettre les vaines excitations de l'orgueil; il sait qui dominer par la crainte, qui tromper par la joie, qui séduire par l'admiration. Il a, attachés à sa personne, des aides dont la langue et l'esprit lui servent à tromper les autres. O âme! faible pour résister, facile à renverser, difficile à relever, comment pourras-tu échapper aux filets de ce cruel adversaire, que tu sais doué d'une si grande finesse? »

L'Ame.

21. Maintenant je vois et je connais pour la première fois que, selon la parole de saint Anselme, l'habitude du péché vient de ce que celui qui en est l'esclave ne connaît point qui l'opprime; mais du moment qu'il a commencé à s'en séparer, alors il connaît dans quelle fange il gisait. Et puisque je commence déjà en quelque manière à me détacher du péché, puisque je me connais et que je connais mon péché, je ne puis retenir plus longtemps mes gémissements.

O Père, mon Dieu! tu as en moi gravé ton image, et j'ai par-dessus cette image peint l'odieuse image du démon! Hélas! hélas! malheureuse que je suis, d'avoir mis sur l'image de Dieu celle du démon! Pourquoi n'ai-je point haï l'imitation de celui dont je hais le nom? Sa chute fut volontaire comme fut ma ruine. Il a péché par orgueil devant la vengeance menaçante; et moi qui vois son châtiment, je n'en ai pas tenu compte et j'ai péché. Lui n'a reçu qu'une fois la robe d'innocence, et maintes fois elle m'a été rendue. Il s'est élevé contre celui

qui l'a créé; moi, je me suis élevée contre celui qui m'a rendu la vie. Il a quitté Dieu malgré ses promesses; j'ai fui Dieu qui me poursuivait; réprouvé par Dieu, il demeure dans son péché : rappelée par la miséricorde de Dieu, je cours loin de lui. Si tous deux nous sommes tournés contre Dieu, lui du moins l'est contre un Dieu qui ne l'a pas recherché après sa faute, mais moi je le suis contre un Dieu qui mourut pour me racheter. Voilà celui dont la figure me faisait horreur, bien que sous beaucoup de rapports je me trouve plus horrible encore.

L'Homme.

Loin de moi, loin de moi, horrible existence! et puisque tu te fais peur à toi-même, que ne te fuis-tu toi-même? Que ton cœur ne puisse sans effroi supporter cet horrible spectacle. Si tu le tolères, c'est que tu ne le reconnais pas; ce n'est pas du courage, c'est de l'abaissement moral; ce n'est plus le fait d'un esprit sain, mais d'un endurcissement d'iniquité.

L'Ame.

22. Si je me vois, insupportable est mon horreur; si je ne me vois pas, inévitable est ma mort. Oh! qu'on est malheureux d'être en horreur à soi-même; mais cependant, bien plus malheureux encore celui qui sentira la mort éternelle!

« O Père très patient! ô Roi très clément! je ne puis cacher mes fautes, je ne saurais les excuser, et cependant je rougis de les confesser. Pourtant j'ai trouvé la cause de tant de maux, j'ai découvert des choses longtemps mal cachées ».

« Oui, mon cœur misérable, sans souci de la joie future, sans désir du divin conseil, s'est éloigné de lui-même, retenu par l'amour des choses de la terre; déchu des choses du ciel et plongé dans celles de la terre, la vanité l'a trompé, la luxure l'a souillé, la curiosité l'a entraîné;

l'envie le torturait, la colère l'agitait, l'avarice le déchirait, l'inquiétude le rongeait, et il se plongeait ainsi dans tous les vices; et tout cela pour avoir quitté le seul bien qui pût lui suffire ».

O Dieu si doux! que j'oublie devant vous tout ce temps si mal employé, et accordez-moi que le temps qui me reste, trop court peut-être et de quelques moments, tourne à votre honneur, à mon profit et à l'édification du prochain. Maintenant, ô Dieu de bonté! par la gravité de la peine que j'ai encourue par ma faute et pour mon malheur, je vois, je reconnais que je n'aurai point, comme je l'ai craint, assez de larmes pour pleurer sur moi-même et sur mon péché, si je dois, et cela est juste, détester mon péché avec autant de force que j'en ai mis à vouloir y trouver un misérable attrait.

L'Homme.

23. O mon âme! si, comme tu l'affirmes, tu ne peux pas, si tu n'as pas la force de pleurer ta faute, il est nécessaire que tu t'adresses à quelque saint. Ignores-tu ces paroles de saint Bernard?

« Tu trouveras près de Dieu un accès facile, puisque tu as une Mère devant son Fils, et le Fils devant son Père. Pour toi cette Mère montre à son Fils sa poitrine et son sein; le Fils montre à son Père son côté et ses blessures. Peux-tu croire que tant de preuves de charité seront repoussées? Dans tes dangers, dans tes périls, dans tes doutes, pense à Marie, invoque Marie. Que son nom ne s'écarte point de ton cœur, qu'il soit toujours sur tes lèvres. Sur ses pas, point d'erreur; en l'invoquant, point de désespoir; avec sa main, point de chute; sous sa protection, point de crainte; guidé par elle, on ne se fatigue pas; et par sa faveur on obtient son pardon ».

Dis donc, ô mon âme! avec une entière confiance : « O souveraine! si votre Fils est devenu par vous notre frère, n'êtes-vous pas devenue par lui notre Mère? Oui, j'exalterai votre nom et je me réjouirai, car tous les juge-

ments qu'on portera de moi seront également portés par ma Mère et mon Frère ».

L'Ame.

24. Lorsque j'ai péché contre le Fils, j'ai irrité la Mère. Je n'ai pu offenser la Mère sans outrager le Fils. Que faire, ô homme? Qui me réconciliera avec le Fils si sa Mère est contre moi? Qui apaisera cette Mère si son Fils est irrité?

L'Homme.

25. O âme! ne doute pas; car tous deux, s'ils sont offensés, tous deux aussi ils sont cléments, tous deux ils sont pleins d'amour. Coupable, fuis la colère d'un Dieu juste aux pieds d'une bonne Mère; coupable encore, fuis la colère de la Mère offensée aux pieds du Fils bienveillant, et dis : « Dieu qui, à cause de notre misère, devins le Fils de la femme, et toi, femme qui, par miséricorde, fus la Mère d'un Dieu, ou bien prenez pitié de moi pauvre pécheur, ou bien montrez-moi un plus miséricordieux vers qui je me réfugie dans ma misère ».

L'Ame.

26. Homme, combien est sain ton conseil, combien ta parole est consolante pour ma misère! Oui, quand je considère bien mon péché, je vois, je reconnais que mes péchés ont souillé la terre, troublé l'atmosphère, obscurci l'éclat des astres dans les cieux, tourmenté les damnés en enfer, peiné les saints dans la gloire, et offensé sans respect les anges commis à ma garde. Aussi je crains de leur demander à tous de me secourir. Et comme les justes eux-mêmes sont justement indignés contre moi, je ne puis prendre sur moi de me réfugier auprès d'eux.

L'Homme.

27. Ton trouble, ô âme, est trop grand, bien que ton humilité soit touchante. Ignores-tu donc que beaucoup de saints ont péché, et qu'ils ont appris dans leurs fautes graves ce qu'ils nous doivent de pitié, à nous pécheurs? Vois Moïse, cet illustre prophète, qui désespère de la puissance divine. Vois le très saint roi David qui pèche par adultère et par homicide contre la loi de Dieu. Vois le sage Salomon, qui adore des idoles odieuses et vaines. Vois Manassès, ce roi si coupable, qui avait péché plus que tous les rois d'Israël, et qui disait : « Mes péchés sont plus nombreux que les grains de sable de la mer, et je ne suis pas digne de voir les hauteurs du ciel, à cause de la multitude de mes iniquités! », et vois-les tous implorer leur pardon. Mais à quoi bon tant d'exemples de l'Ancien Testament? Vois un peu et remarque quelques saints du Nouveau Testament.

Vois, assis au comptoir des changeurs, Matthieu, un pécheur publicain, élevé au rang d'un disciple. Vois Paul lapidant Étienne, et choisi pour être un apôtre. Vois Pierre, reniant le Christ, et obtenant bientôt sa grâce. Vois ce soldat qui crucifie le Christ, et cependant ose compter sur la miséricorde d'un Dieu. Vois le larron attaché sur la croix et obtenant son pardon.

Enfin, vois, ô mon âme, cette fameuse et impure pécheresse, Marie-Madeleine, qui s'anime d'un amour si grand et si nouveau pour le Christ. Tous, en effet, de quelque manière qu'ils partagent aujourd'hui le royaume de Dieu, ou bien ont autrefois péché comme nous, ou bien auraient pu tomber dans le péché s'ils n'en avaient été préservés par la clémence divine. Quiconque, en effet, eut le bonheur de ne point accomplir son péché ne doit point l'attribuer à sa nature, mais à la grâce du ciel.

L'Ame.

28. Oui, maintenant j'implorerai avec assurance les Rois et les Prophètes; maintenant j'invoquerai hardiment les Apôtres et les Martyrs; j'adresserai mes prières avec confiance aux Confesseurs, aux Vierges et aux Veuves. Mais avec plus de confiance encore, je prierai plus que tout autre la très sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie : « Car je sais que Marie est si bonne, si douce, si tendre, que l'on ne peut prononcer son nom qu'il ne vous enflamme, ni penser à Marie que cette pensée ne charme l'âme de ceux qui l'aiment. C'est elle, en effet, qui a demandé notre salut à tous, et qui a obtenu la réparation du monde entier ».

« O femme admirablement singulière et singulièrement admirable! par qui sont renouvelés les éléments, sont guéris les malades, sont sauvés les hommes, rentrés en grâce les anges. O femme pleine de grâce! dont l'abondante plénitude rejaillit et revit dans chaque créature! »

« O bénie inventrice de la grâce, fontaine de vie, Mère du salut, par toi nous trouvons un accès auprès de ton Fils; que daigne par toi nous exaucer Celui qui par toi nous fut donné. Que ta pureté excuse auprès de lui la faute de notre corruption; que ton humilité, agréable à Dieu, ô Marie bienheureuse! sollicite le pardon de notre vanité. O Vierge bénie! par la grâce que tu as trouvée, par les prérogatives que tu as méritées, par la miséricorde que tu as enfantée, fais que Celui qui, par toi, a daigné participer à notre faiblesse et à notre misère, par ton intercession nous fasse participer à sa gloire! ».

§ 4. — *AVEC QUELLE GRATUITÉ LA DIVINE BONTÉ A REFORMÉ L'AME PAR LA GRACE.*

L'Homme.

29. Voilà, comme je le remarque, ô mon âme! que tu as, non sans quelque mérite, dirigé le regard de ta contem-

plation pour voir de quelle manière tu as été formée dans ta nature, et comment tu fus déformée par le péché : maintenant que tu es, comme je l'espère, purifiée par la contrition, tourne ton regard et vois comment tu es reformée par la grâce. Tu dois savoir d'ailleurs que, plus complètement les taches de l'âme sont effacées dans la piscine de la contrition, plus clairement s'y reflète le bienfait de la réparation divine.

« Le péché, en effet, est pareil à des ténèbres qui ternissent l'intelligence, et qui obscurcissent intérieurement l'homme tout entier. D'où il est nécessaire que les regards de notre âme soient, avec une plus grande sollicitude, prémunis continuellement par les larmes de la componction contre les ténèbres du péché, d'autant que ces ténèbres sont plus promptes à obscurcir le regard de la contemplation ».

Et puisque tu as repris le calme de tes affections, ô mon âme! dirige le regard de ta contemplation pour voir avec quelle haute clémence, quelle profonde sagesse, quelle admirable puissance de Dieu, tu as été réformée par la grâce!

30. Considère d'abord comment, par le bienfait de la Rédemption, il t'a délivrée du péché originel. Ignores-tu que, par le péché originel, tu étais dépouillée de tous les biens naturels et spirituels, assujettie à la puissance du prince des ténèbres et repoussée, bannie de ta patrie?

« Mais cette Majesté sans pareille a voulu mourir pour que nous vivions, être esclave pour que nous régnions, exilée pour que nous rentrions dans notre patrie, et elle s'est abaissée jusqu'aux plus humbles ouvrages, pour nous établir au-dessus de toutes ses œuvres ».

« Oui, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver celui qui était mort ». J'ajoute, dit saint Grégoire, qu'il est venu pour humilier ton orgueil.

« Le Fils unique de Dieu a pris la forme de notre faiblesse; il a paru, lui invisible, un être visible, et, qui plus est, méprisé; il a supporté les outrages, les risées, les moqueries, les accusations, les tourments de la passion;

et pourquoi? Pour que l'homme apprît à n'être point orgueilleux, de l'humilité d'un Dieu ».

« Dieu a méprisé tous les biens de la terre, pour nous les montrer méprisables, et il a supporté tous les maux de la terre, pour nous apprendre à les supporter aussi, afin que ni dans ceux-là nous ne recherchions le bonheur, ni dans ceux-ci nous ne redoutions l'adversité ».

31. En second lieu le Christ est venu te réconcilier avec le Père; saint Augustin lui fait dire :

« Tu étais l'ennemi de mon Père et je t'ai réconcilié; tu étais loin de lui et je suis venu pour te ramener; tu errais dans les monts et dans les vallées, je t'ai cherché; je t'ai trouvé parmi les ronces et les pierres; je t'ai porté sur mes épaules, je t'ai rendu à mon Père; j'ai supporté la fatigue et la sueur, j'ai offert ma tête aux épines, présenté mes mains aux clous, laissé percer mon flanc par le fer de la lance, j'ai répandu mon sang pour toi, et j'ai été torturé pour toi par les outrages et par les souffrances : mais, hélas! par ton péché tu te sépares de moi ».

32. Il est venu en troisième lieu pour te racheter.

« Admiration, félicitations, amour, louanges, adorations à notre Rédempteur qui, par sa mort, nous a appelés de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de l'exil à la patrie, de la corruption à la santé, de la misère à la gloire, des pleurs à la joie ».

« Union merveilleuse et inouïe : le Créateur se fait la créature, l'immensité a des limites, le riche se fait pauvre parmi les hommes. Il a pris la figure de ma chair pour réparer cette forme qu'il avait créée, pour doter de l'immortalité cette chair mortelle ».

33. Réveille-toi maintenant, ô mon âme! regarde la face de ton Christ. Vois ce visage autrefois resplendissant de lumière, qui pour toi voile sa clarté; autrefois beau de toute beauté, et qui, pour toi tuméfié, cache sa beauté; autrefois doux et gracieux et maintenant couvert de crachats, reniant sa grâce; autrefois désirable à l'amour, et maintenant abominable, rebutant tout désir. Vois maintenant, ô mon âme! et considère avec soin les prodiges

inouïs dont le Seigneur a rempli la terre. Il fut moqué pour que l'on t'honorât; innocent, il fut flagellé pour que tu sois consolé; juste, crucifié pour que tu sois libre; agneau sans tache, il est immolé pour ta nourriture; de son flanc déchiré, pour te désaltérer, coulent le sang et l'eau. Vois le prix de la rédemption payer la rançon de ta faute; cette transformation qui te procure la sanctification; le secours de cette protection qui te confère la grâce de la justification. Vois, ô mon âme! que toi, tu es environnée des délices corporelles, tandis que le Christ, ton Seigneur, ton roi, ton époux, ton maître et ton ami, souffre toute espèce de peines, dans tous ses sens, et de toute espèce d'hommes. Un roi s'est moqué de lui; un préfet l'a jugé; un disciple l'a vendu; ses apôtres l'ont abandonné; les pontifes, les scribes et les pharisiens l'ont livré; les gentils l'ont flagellé; la populace l'a condamné; les soldats l'ont crucifié.

« Cette tête qui fait trembler les esprits angéliques est déchirée d'épines serrées : ce visage plus beau que ceux des fils des hommes est souillé par les crachats des Juifs; ces yeux plus étincelants que le soleil s'éteignent dans la mort; ces oreilles qui entendent les chants des anges sont insultées par les cris des pécheurs; cette bouche qui enseigne les anges est abreuvée de fiel et de vinaigre; ces pieds dont l'escabelle est adorée, car c'est le Saint des saints, sont cloués à la croix; ces mains qui ont formé les cieux sont étendues et clouées sur la croix; son corps est frappé de coups, son côté percé d'une lance. Qu'ajouterai-je de plus? Il n'est rien resté d'intact sur ce corps, que la langue seule qui prie pour nos péchés, et recommande sa Mère à son disciple ».

Est-ce assez, ô âme fidèle? Notre Sauveur ne s'est laissé détourner par aucune tentative de ses adversaires du soin de notre salut. Aussi, plus sa sollicitude est grande, plus, si nous la méprisons, suivra grande et terrible notre condamnation.

L'Ame.

34. O homme! j'ai longtemps gardé le silence et j'ai reçu avec dévotion dans mon âme, émue à la fois de joie et de douleur, les paroles que tu m'as dites. Aussi je me réjouirai pleine de joie dans le Seigneur, parce qu'il m'a aimée au point de ne pas épargner son Fils unique à cause de moi. O inestimable puissance de la charité! pour me racheter, moi, votre servante, que dis-je? je suis indigne de ce nom, pour me racheter vous avez livré votre Fils. O Seigneur Jésus-Christ! qui ne vous êtes point épargné pour moi, blessez de vos blessures mon cœur, enivrez de votre sang mon âme, à ce point qu'en quelque endroit que je me tourne, je vous voie toujours crucifié, et qu'à mes regards tout paraisse rougi de votre sang; à ce point que, tout entière tendue vers vous, je ne puisse rien trouver que vous seul, rien voir que vos blessures. Que ce me soit une consolation, ô mon Dieu! d'être crucifiée avec vous, et une affliction intérieure de penser à autre chose qu'à vous seul.

« Mais, hélas! chaque fois que je considère cette merveilleuse condescendance de l'amour divin, je ne puis assez rougir de confusion à cause de ma grande ingratitude ».

L'Homme.

35. Vois donc, ô âme! à n'être point ingrate après avoir reçu tant de bienfaits, car l'ingratitude est un bien grand péché, selon saint Bernard : « C'est comme un vent brûlant qui déssèche les ruisseaux de la miséricorde divine, les fontaines de la clémence et les sources de la grâce ».

Fais attention, ô mon âme! dis et redis souvent intérieurement cette parole terrible, prononcée contre les ingrats par la bouche du Sauveur qui dit : « O âme! vois combien je souffre pour toi, je crie vers toi, vers toi pour qui je meurs. Vois les souffrances qui m'accablent, les clous qui me percent, écoute les injures qui m'outragent.

Et cependant, quelque grande que soit ma douleur extérieure, ce que je souffre intérieurement est plus grand encore, lorsque je trouve en toi une si grande ingratitude ».

Ailleurs saint Bernard, dans la personne du Christ, s'emporte en ces termes contre les ingrats :

« O mon peuple! que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je déplu? Réponds-moi! Quel motif as-tu de préférer servir mon ennemi, à me servir moi-même? »

36. Tu dois ta vie entière et en toute justice à celui qui a donné sa vie pour toi, qui a souffert des tortures affreuses pour que tu n'eusses point à les souffrir dans l'éternité. Et quand tu lui aurais donné tout ce que tu es, tout ce que tu peux, ne sera-ce point comme une étincelle devant le soleil, comme une goutte d'eau devant la fontaine, comme un grain de poussière devant la montagne?

37. O mon âme! puisque je vois que par le regard épuré de la contemplation tu reconnais la grâce de la divine rédemption par laquelle ton époux t'a délivrée du péché originel, je recommencerai pendant quelque temps à prendre la parole au nom de Dieu, et je te montrerai la divine miséricorde à son comble, et comment par elle tu es délivrée du péché actuel.

Tourne donc le regard de ta contemplation vers le bienfait de la justification, et considère la grâce que t'accorde ton Seigneur; avec quelle paternité il t'a rappelée du péché par une inspiration secrète; avec quelle douceur, quelle amitié, s'entretenant avec toi, dans un colloque intérieur, il te rappelait par ces paroles : « Reviens, reviens, Sunamite », c'est-à-dire, reviens, âme que le péché a rendue malheureuse, captive et comme morte.

38. Reviens à moi, dit-il, âme; je suis ton Créateur; reviens, je suis ton Rédempteur; reviens, je suis ton Consolateur; et si ce n'est pas assez encore, reviens enfin, je suis Celui qui te récompense avec tant de libéralité. Reviens donc à moi; c'est moi qui t'ai créée avec cette noblesse. Reviens, c'est moi qui par ma mort, si pleine d'amertume, t'ai miséricordieusement rachetée de la

mort. Reviens à moi : c'est moi qui pour t'enrichir ai multiplié tes biens spirituels et corporels. Reviens à moi, chère âme, vers moi qui t'ai déjà si libéralement récompensée, par une félicité que je t'ai préparée. Reviens, dit-il, du péché de pensées, reviens du péché de paroles, reviens du péché d'action, reviens du péché d'habitude. Reviens vers moi, ô âme! les saints t'attendent avec un grand désir, et les anges tressaillent à ton arrivée. Reviens! sur la croix, les bras ouverts, t'appelle Jésus-Christ! Reviens! l'abîme de la Trinité sainte attend ton retour!

O mon âme ! écoute la voix du Bien-Aimé qui t'invite à revenir.

39. Considère maintenant quelle est la longanimité de ce Dieu qui t'attend.

Combien de temps a-t-il attendu ton arrivée? hélas! combien de temps il t'a supportée dans tes fautes? Combien de fois avant ta conversion ne t'a-t-il pas condamnée au milieu de tes péchés, et, toujours pécheresse, ne t'a-t-il pas attendue dans sa miséridcorde! Reviens donc, ô mon âme! le Christ qui t'attend sur la Croix a la tête inclinée comme pour te donner à toi, impure et pécheresse, un baiser de paix; il a les bras étendus pour t'embrasser; les mains ouvertes pour te pardonner; le corps étendu pour se donner tout entier; les pieds fixés à la croix pour ne pas fuir; et le côté ouvert pour te faire, par cette blessure, entrer dans son cœur.

« Sois donc, ô mon âme! comme la colombe qui fait son nid dans les trous du rocher, dans les creux de la pierre; vole sur ses mains, sur ses pieds, sur son côté; là est ton repos, là est ta sécurité ».

« O mon âme! si tu pouvais savoir combien d'autres, et quels autres en comparaison de toi, ont été rejetées, et n'ont point mérité d'obtenir cette grâce qui t'est donnée! Ton époux t'a choisie, t'a préférée, choisie entre toutes, retirée d'entre toutes, aimée plus que les autres ».

L'Ame.

40. Oui, maintenant, je l'avoue, je le reconnais, je le sens et je le comprends, j'ai reçu de Dieu plus encore que tout cela, et pour tous ces bienfaits je n'ai rien rendu à Dieu qui puisse les égaler.

L'Homme.

41. Tu viens de voir, ô mon âme! la longanimité de celui qui t'attend; tourne maintenant le regard de la contemplation vers la bonté de celui qui te justifie. Réfléchis avec soin quelle grâce inestimable t'accorde ton Époux. Il t'a donné la grâce de partager sa table, de partager son royaume, de partager sa couche ».

Aussi tu peux t'écrier avec saint Bernard :

« Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, car je considère qu'il a redoublé sept fois sur moi ses miséricordes, qui me témoignent évidemment de sa bonté infinie :

I. Il m'a sauvé d'une multitude de péchés.

II. Tout pécheur que j'étais, il ne m'a pas condamné tout à coup, mais tandis que je prolongeais mon iniquité, lui aussi prolongeait sa bonté.

III. Il a changé mon cœur au point qu'il trouve doux aujourd'hui ce qu'hier il trouvait amer.

IV. Lorsque je me suis repenti, il m'a reçu avec miséricorde.

V. Il m'a donné la force de m'amender et de me discipliner.

VI. Il m'a donné la grâce d'acquérir des mérites.

VII. Il m'a donné l'espérance d'obtenir récompense ».

L'Ame.

42. Hélas! mon Dieu, s'il en est ainsi, combien malheureuse et misérable suis-je, car je devrais aimer mon Dieu qui m'a créée alors que je n'étais pas, m'a rache-

tée quand j'avais péri, et m'a délivrée de nombreuses fautes! J'étais égarée, il m'a reconduite; j'étais dans l'ignorance, il m'a instruite; j'étais tombée dans le péché, il m'a saisie; j'étais triste, il me consola; debout, il me soutenait; tombée, il me relevait; je marchais guidée par lui; j'avançais portée dans ses bras.

Bien qu'il préside lui-même à tout, qu'il remplisse tout, qu'il soit présent partout, qu'il prenne soin de tout et prévoie les besoins de tous aussi bien que de chacun, je le vois cependant occupé de moi seule, comme s'il oubliait tous les autres, et qu'il ne voulût s'intéresser qu'à moi seule.

43. Et maintenant, ô homme, puisque pour toutes ces raisons je dois, comme tu l'as dit, aimer celui qui m'aime, dis-moi, je te prie, combien et comment je dois l'aimer, pour arriver à reconnaître tant d'amour.

L'Homme.

O âme, puisque le motif de notre amour de Dieu est Dieu lui-même, la manière de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure : cependant on peut trouver dans les Saintes Écritures les lois de cet amour. Celui, en effet, qui t'a donné son affection, t'a montré la manière d'aimer quand il a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force ».

Aime donc, ô mon âme, d'un amour particulier Dieu le Père qui t'a créée de rien; Dieu le Fils qui t'a recréée à si haut prix, en mourant pour toi ; Dieu le Saint-Esprit, qui, si souvent et avec tant de miséricorde, t'a relevée doucement, t'a gardée du péché et fortifiée dans le bien. Que ton amour pour Dieu le Père soit fort, qu'il ne coure point le danger d'être surpassé par un amour étranger; que ton amour pour Dieu le Fils soit prudent, qu'il ne soit séduit par les attraits d'aucun amour étranger; que ton amour pour Dieu l'Esprit Saint soit doux, qu'il ne se laisse corrompre par le poison d'aucun amour étranger.

Saint Bernard s'exprime encore autrement :

« O âme chrétienne, apprends du Christ comment tu dois l'aimer. Que ton amour soit doux, prudent et fort. Doux : car auprès de cet amour tout amour doit te paraître vil; lui seul doit être pour toi comme un miel sur les lèvres, comme une mélodie à l'oreille, comme une joie au cœur. Prudent : que pour lui seul et pour nul autre, il brûle d'une ardeur continue. Fort : que ta fragilité supporte avec joie pour lui toutes les choses dures et amères; dis : « Ma souffrance est à peine d'une heure, et si elle dure plus longtemps, je ne la sens pas, si grand est mon amour ».

« Que le chrétien s'applique tellement à aimer le Christ qu'il supporte volontiers tout pour lui, jusqu'à ce qu'il le possède ».

L'Ame.

44. Réponds-moi, homme, sauf le respect que je te dois; si je t'interroge, ce n'est ni par curiosité, mais par humilité; ni par présomption, mais plutôt par dévotion. Et qu'est-ce que j'aime, quand j'aime Dieu?

L'Homme.

O mon âme, si ta demande était présomptueuse, tu serais bien coupable : mais comme elle est faite avec dévotion, elle demande une réponse dictée par la dévotion. Écoute donc ce que dit ce grand cœur si plein de l'amour de Dieu, saint Augustin :

« Lorsque j'aime Dieu, ce n'est ni la beauté des formes, ni la grâce, ni le temps, ni l'éclat du soleil qui réjouit mes yeux; ce ne sont point les douces mélodies, ni la suave odeur des parfums, ni la manne, ni le miel, ni des membres qui charment les embrassements de la chair; non, ce n'est pas là ce que j'aime quand j'aime Dieu. Qu'est-ce donc que j'aime? J'aime comme une lumière, comme une voix, comme un parfum, un aliment, un embrassement dans cette partie retirée de moi-même où

brille aux yeux de mon âme une lumière que ne borne point l'espace; où résonne à ses oreilles une voix que le temps ne mesure pas; où s'exhale un parfum que n'emporte pas le vent; où se goûte un aliment que ma faim ne diminue pas; où se possède un trésor que la satiété ne dissipe point ».

L'Ame.

45. Parle-moi, ô homme, parle-moi un peu, je t'en prie, de la vertu de cet amour, afin que, la connaissant, mon cœur s'enflamme pour l'amour de Dieu d'une ardeur plus vive.

L'Homme.

O mon âme, le fruit de cet amour est grand en vérité, mais il est caché.

« Celui qui aime ainsi supporte l'adversité, est calme dans la prospérité, plein de courage contre les dures passions, de gaieté dans les bonnes œuvres, de sécurité dans la tentation, de libéralité dans l'hospitalité; il est joyeux avec ses véritables frères, et patient avec les faux frères; exempt d'inquiétude au milieu des outrages, bienfaisant avec ceux qui le haïssent, calme devant la colère, simple devant l'artifice des méchants, gémissant de l'iniquité, et respirant partout l'air de la vertu ».

O heureux amour qui produis les bonnes mœurs, les affections pures, les subtiles pensées, les saints désirs, les belles actions, les vertus fécondes, les œuvres méritoires, les récompenses et les honneurs les plus élevés! O douceur qui inspires l'amour; heureux amour qui procures la douceur, sois la nourriture de mon âme et que ton nectar remplisse toute mon âme!

Saint Jérôme ajoute : « Sans l'amour de charité, encore que droitement il croie, nul ne peut parvenir à la béatitude, car si grande est la charité que sans elle la prophétie même et le martyre ne sont rien et que rien ne la remplace. Elle tient la primauté parmi les vertus. Qu'il est

donc malheureux celui dont l'âme s'attache d'amour aux choses temporelles qui s'acquièrent avec labeur, se conservent avec terreur, se perdent avec douleur! »

46. Heureux au contraire, Seigneur, qui vous aime, et son ennemi à cause de vous et son ami en vous. Seul en effet ne perd aucun être cher, à qui tous sont chers en vous. Mais vous, personne ne vous perd que celui qui vous rejette; et celui qui vous rejette à qui ira-t-il, sinon de vous aimant à vous méprisé?

Ne vous aime pas, celui qui avec vous aime ce qu'il n'aime pas pour vous.

O charité qui toujours brûles et jamais ne t'éteins! O charité, mon Dieu, embrasez-moi, afin que je me garde de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux, de l'ambition mondaine!

D'où saint Grégoire en ses *Morales* dit : « Qu'il est heureux et bienheureux, celui qui par amour se fixe au seul désir de l'éternité, qui n'est ni soulevé par la prospérité, ni accablé par l'adversité, et qui, n'aimant rien de ce monde, n'y trouve rien à redouter ».

Saint Paul : « La charité est patiente, bénigne; elle n'est ni jalouse, ni enflée d'orgueil; elle agit sans malice; elle n'est point ambitieuse ni intéressée; elle ne s'irrite point ni ne pense à mal; elle ne se réjouit pas dans l'injustice, mais se conjouit dans la vérité ». Ce qu'ainsi glose saint Grégoire :

« Elle est patiente parce qu'elle supporte avec égalité d'âme le mal qui lui est fait; bénigne parce qu'elle rend généreusement le bien pour le mal; elle n'est pas envieuse, car, ne désirant rien en ce monde, elle n'envie rien des prospérités terrestres; elle ne s'enfle point d'orgueil parce que, soucieuse des biens éternels, les biens extérieurs ne l'exaltent pas. Elle agit sans malice, car seul l'amour de Dieu et du prochain la guide et elle ignore ce qui s'écarte de la droiture. Elle n'est pas ambitieuse parce que, plus ardemment elle s'efforce d'atteindre les biens intérieurs, moins elle désire au dehors les biens d'autrui».

« Elle ne cherche pas son propre intérêt; tout ce qu'elle

possède transitoirement ici-bas, elle s'en détache et ne regarde comme bien que ce qui lui appartiendra toujours.

« Elle ne s'irrite pas; même abreuvée d'injures, elle ne se laisse pas émouvoir par le désir de la vengeance; elle attend une récompense proportionnée à ses efforts.

« Elle ne pense pas à mal, car de son âme établie dans l'amour de la pureté, elle arrache la moindre racine de haine et n'y supporte rien de souillé. Elle ne prend pas de plaisir à l'injustice, car elle ne soupire que pour le bien de tous, et ne saurait se réjouir dans la perte de ses ennemis. Elle se complaît enfin dans la vérité parce qu'aimant autrui, ce qu'elle voit de bien en lui la réjouit comme un progrès personnel ».

CHAPITRE DEUXIÈME

COMMENT L'AME, PAR L'EXERCICE SPIRITUEL, DOIT TOURNER LE REGARD DE SA CONTEMPLATION VERS LES CHOSES EXTÉRIEURES, AFIN QU'ELLE CONNAISSE TOUTE L'INSTABILITÉ DE L'OPULENCE DU MONDE, TOUTE LA MOBILITÉ DE L'ÉCLAT DU MONDE, TOUTE LA MISÈRE DE LA MAGNIFICENCE DU MONDE.

L'Homme.

1. Maintenant, retourne donc, ô âme, le regard de ta contemplation vers les choses qui sont autour de toi, c'est-à-dire vers ce monde qui tombe sous les sens, afin de mépriser ce monde et tout ce qu'il renferme, et que ce mépris ranime l'ardeur de ton amour pour ton époux, car c'est l'aimer moins que d'avoir avec lui une autre affection qui n'existe ni en lui ni à cause de lui.

« La distance qui sépare un cœur de cet amour suprême est d'autant plus grande que l'objet de son affection est placé plus bas, et plus prompt est son retour vers Dieu quand dans le siècle il ne trouve rien qui le charme. Aussi, que toute la nature s'avilisse à tes yeux, afin que ton Créateur soit seul doux à ton cœur ».

§ 1. — *DE LA TRIPLE VANITÉ DU MONDE.*

2. — Pense donc et réfléchis toujours, tant d'après ce que tu as entendu dire que d'après ce que tu as éprouvé, tant d'après les paroles que d'après les faits, à l'insta-

bilité de l'opulence du monde, à la mobilité de ses grandeurs, à la fausseté, à la misère de sa gloire. Car toute élévation de ce monde s'obtient au prix de plus de chagrin qu'elle ne procure de jouissances.

« Voici que ceux qui aiment les vanités du siècle y passent et repassent comme à la foire : les uns cherchent les richesses, d'autres les dignités, d'autres la gloire. Que dirai-je des richesses dont l'acquisition entraîne de la peine; la possession, des craintes; et la perte, des douleurs? Que dirai-je des dignités? Placé dans un poste élevé, n'est-on pas en butte aux jugements des hommes, aux déchirements de tous? Peut-on demeurer dans les dignités sans employer les ruses; dans une prélature, sans avoir de tribulations; au faîte des honneurs, sans vanité? Que dirai-je de la gloire? Ce n'est qu'un souffle vain qui frappe nos oreilles. Et n'est-elle pas d'ailleurs le résultat d'un jugement? Voyez ceux que vous dépassez, et pensez que dans tous ces cœurs vous laissez des germes d'en-d'envie ».

L'Ame.

3. O homme, s'il en est ainsi, qu'est-ce donc que les hommes cherchent quand ils désirent les vanités du monde? Oh! combien ils sont aveuglés ceux qui cherchent la gloire du monde!

L'Homme.

Quelquefois, en voyant la gloire de certains hommes, on croit à quelque chose de grand, et l'on désire d'en être trouvé digne; mais quand on les voit mourir, on avoue alors en gémissant toute la vanité de la gloire, et l'on dit : « Voyez combien l'homme est un néant ».

Ame très chère, que sont toutes ces mondanités, sinon de vains songes? Et de quoi cet orgueil et cet étalage de richesses ont-ils servi à leurs amateurs? Tout a passé comme l'ombre, comme le navire qui fend les vagues et qui ne laisse point de trace. Ils sont morts dans leur

péché! Hélas! combien en est-il qui n'ont laissé d'eux-mêmes aucun souvenir! Où sont ces maîtres du monde, ces pasteurs des troupeaux qui vivent sur la terre? Où sont ces thésauriseurs d'argent, ces entasseurs d'or, qui élevaient des cités et des forteresses, et qui dans les guerres et dans les combats ont vaincu les rois? Où, le sage? où, le scribe? où, le conquérant du monde? où, le sage Salomon? où, le puissant Alexandre? où, le fort Samson? où, le bel Absalon? où, le glorieux Assuérus? où, ces Césars puissants? où, ces rois, ces princes fameux? De quoi leur ont servi cette vaine gloire, ce court bonheur, cette puissance du monde, cette nombreuse maison, ces appétits de la chair, cette fausseté des richesses, cette volupté de la concupiscence? Où sont ces rires? ces joies? cette jactance? cette arrogance? Voilà ce que sont devenus et ce généreux sang, et cette beauté du corps, et ces formes élégantes, et cette fleur de jeunesse, ces domaines, ces palais immenses, ce mobilier, j'ajoute aussi cette sagesse du monde; tout cela appartient au monde, et le monde aime ce qui est à lui; cependant, comme le monde, tout cela dure peu de temps. Car le monde passera, et avec lui sa concupiscence.

Si donc tu penses sagement, si tes yeux sont ouverts, cesse de poursuivre des biens dont la possession appauvrit, dont la jouissance pèse, dont l'amour est impur, et dont la perte est pleine d'angoisses. Abandonne donc tous ces biens pour Celui qui est au-dessus de toute chose.

« Fuis, réfugie-toi, ô mon âme, dans la ville du refuge, c'est-à-dire dans une vie de piété; alors tu pourras faire pénitence du passé, obtenir grâce pour le présent, et te revêtir par avance de la gloire et du bonheur à venir. Ne te laisse point ralentir par la conscience de tes péchés, car où débordera l'iniquité, là déborde aussi la grâce. Que l'austérité des pénitences ne te détourne pas non plus. Que sont les souffrances d'un moment en comparaison de ta faute passée qui t'est remise, de la grâce présente qui t'est commise, de la gloire future qui t'est promise? »

L'Ame.

4. Oui, je reconnais la fausseté et l'instabilité du monde; mais je ne sais quel lien me retient et m'empêche encore d'en détourner mon imagination.

L'Homme.

Assurément, ô mon âme, si tu réfléchissais avec soin et sérieusement aux dangers que tu cours dans ce monde, sans aucun doute tu détacherais ton esprit des vanités du siècle. Le commerce du monde est pénible en effet et très dangereux, car, selon saint Bernard : « La chasteté se perd dans les délices; l'humilité, au sein des richesses; la piété, dans les affaires; la vérité, dans les nombreux discours; la charité, dans ce monde méchant ».

Ame faible et sans force, si facile à tromper, si portée à tomber, si difficile à relever, ignores-tu qu'ainsi qu'il est difficile qu'un arbre placé au bord d'une route garde ses beaux fruits jusqu'à leur maturité, de même aussi l'homme qui vit sur la route du siècle peut difficilement conserver jusqu'à la fin sa justice sans souillure? »

Aux chaînes de ce monde je trouve une véritable dureté et une fausse douceur; des douleurs certaines et des voluptés incertaines; un dur labeur et un repos inquiet; une misère complète et nul bonheur; enfin une vaine espérance. O mon âme, si tu te représentais tout cela dans ton imagination, tu mépriserais le monde et tout ce qu'il renferme.

« Très chère âme, qu'est-ce que tu aimes? qu'est-ce que tu désires? qu'est-ce que tu cherches dans le monde? Si tu aimes à dominer, que fais-tu donc autre chose que mettre le trouble dans ton existence? Ignores-tu quelle monstruosité est l'alliance d'un rang élevé avec un esprit bas; d'une position supérieure avec une existence inférieure; d'une bouche verbeuse avec une main oisive; de beaucoup de discours sans aucun résultat; de la gravité

du visage avec la légèreté d'action; d'une grande autorité avec une instabilité de chaque instant? »

Cependant, diras-tu peut-être, je désire dominer, mais dans cette position, j'entends vivre bien et saintement. Je te félicite, mais j'en trouve rarement le sujet. Aussi je crains toujours ce que dit saint Gregoire :

« Tel est le lien qui unit entre eux les actes des gouvernants et les actes des gouvernés, que souvent par la faute des gouvernants la vie des gouvernés se corrompt, et que souvent aussi les actes de leurs sujets entraînent au mal ceux qui les gouvernent ».

5. Si donc vous cherchez la sagesse du monde, à quels dangers vous vous exposez! « Hélas! combien cette maudite sagesse du monde a supplanté de grands, et éteint en eux le feu de l'Esprit Saint que le Seigneur y voulait ardemment allumer! Ignorez-vous que la sagesse du monde appartient à la terre; qu'elle n'est qu'un instinct animal, une suggestion diabolique; qu'elle est ennemie du salut; qu'elle étouffe les germes de la vie, et qu'elle est mère de toutes les voluptés? »

« Celui qui loin du Sauveur veut chercher son salut, et sans la vraie sagesse prétend être sage, celui-là n'est point sain, mais malade; point sage mais fou, et atteint d'une maladie qui ne le quitte point. Car celui qui fait des progrès dans la science, et non dans la bonne vie, s'éloigne de Dieu. Aussi, désirez-vous être sage, apprenez-sur la terre à l'école de ceux dont la science puisse vous accompagner dans le ciel ».

« Trouver les moyens d'arriver à Celui qu'il suffit de voir une fois pour avoir tout appris, voilà votre étude. Lui seul est cette éternelle vérité, sans laquelle toute science n'est qu'ignorance, et qu'il suffit de connaître, pour n'avoir plus rien à apprendre ».

6. « Mais peut-être, ô mon âme, aimes-tu les richesses du monde, les pompes du siècle et les délices de la chair, et c'est pourquoi tu as de la peine à quitter le monde. Mais fais attention à la fragilité, au peu de durée de ce que tu aimes. Où sont, dis-moi, les rois, les princes? Où sont

tous ceux qui aiment les choses que je viens de dire? Hélas! je le crains, beaucoup d'entre eux sont morts qui sont descendus dans les enfers. De quoi leur sert maintenant leur orgueil? De quoi leur sert l'étalage de leurs richesses? Qui aime le monde plus que Dieu, le siècle plus que la retraite, la gourmandise plus que l'abstinence, la luxure plus que la continence, suit les pas du démon, et ira avec lui au supplice éternel ».

« Ceux qui sont florissants selon le bonheur du siècle périssent par la main de Dieu; ils sont florissants, mais c'est pour un temps; ils meurent, et c'est pour l'éternité; ils jouissent de faux biens, et ils souffriront de véritables tourments. Si dans ce siècle nous aimons à posséder quelque chose, possédons dans un esprit libre Dieu qui possède tout, et en lui nous posséderons toutes les saintes joies que nous désirons ».

7. Mais peut-être, ô mon âme, me feras-tu cette objection, en disant : « Je méprise le monde, mais je ne puis abandonner mes amis, mes parents, mes proches ». Objection frivole, ô mon âme!

Écoute saint Bernard. Parole, dit-il, digne d'être fidèlement gardée : « Si c'est une impiété que de mépriser ou son père ou sa mère, c'est, lorsqu'on le fait pour le Christ, une grande piété. O père sans amour, ô mère cruelle, vous n'êtes plus dignes d'être appelés parents, mais assassins, lorsque vous préférez voir mourir votre fils à le voir régner sans vous ».

Écoute saint Jérôme : « Quand bien même, les cheveux épars et les vêtements déchirés, ta mère te présenterait ce sein qui t'a nourri, quand même tu verrais ton père couché sur le seuil de la porte, ne regarde point ta mère, passe par-dessus le corps de ton père, et l'œil sec, suivant droit ton chemin, marche, vole vers l'étendard de la croix. Dans cette occasion seule, ta cruauté envers tes parents sera appelée de la piété ».

Écoute saint Jean Chrysostome : « Ne sais-tu pas, ô mon âme, que celui qui possède Jésus possède un père,

une mère et tous les amis? Pourquoi suivre des morts? Suis donc la vie et laisse les morts ensevelir leurs morts ».

§ 2. — *CAUSE DE L'AVEUGLEMENT DES MONDAINS.*

L'Ame.

8. J'estime d'après tes paroles, et je reconnais d'après l'expérience, ô homme, qu'en soi le monde est un terrain desséché. Et cependant, hélas! il fleurit avec éclat dans nombre de cœurs qui en aiment les amertumes, qui le poursuivent s'il leur échappe, et qui l'embrassent dans sa caducité; dis-moi quelle est la raison d'un si grand aveuglement ?

L'Homme.

Ignores-tu donc, ô mon âme, que ton époux, l'Auteur de toute chose, t'a faite si gracieuse et si noble, que tu ne peux vivre sans amour? Il est difficile à l'âme de l'homme de ne point aimer, car il est nécessaire que notre cœur s'attache à quelques affections. Aussi faut-il, dit saint Bernard, qu'il mette son plaisir dans les affections basses ou dans les affections élevées.

« Il est des âmes qui négligent leur vraie vie, qui n'ont de désirs que pour les choses qui passent, et ne comprennent point les choses de l'éternité, ou bien, si elles les comprennent, elles les méprisent et ne sentent pas la douleur de leur blessure. Malheureuses qu'elles sont, hélas! Elles se croient au milieu des biens, et chérissent le lieu de leur exil comme leur patrie, et sont heureuses dans leur aveuglement, comme si elles étaient illuminées de clarté. Tout au contraire, les âmes des élus, regardant toutes ces choses qui passent comme le néant, cherchent à savoir pour quel but elles ont été formées. Et comme rien en dehors de Dieu ne peut suffire à leur affection, elles se reposent dans l'unique contemplation de leur Créateur, désirent se voir réunies aux citoyens de la céleste patrie, et quoique placées dans le monde, s'élèvent au dehors du monde ».

Il peut paraître une certaine douceur aux choses de ce monde, mais pour ceux qui n'ont point éprouvé la douceur des choses du ciel. Car moins l'âme de l'homme comprend les choses de l'éternité, plus elle se repose doucement dans les choses du temps. Mais pour peu que le cœur ait goûté la douceur de ces récompenses célestes, tel est le charme qu'il trouve à cette vision intime, qu'il ne trouve qu'amertume aux choses extérieures qu'il doit supporter.

L'Ame.

9. Homme, je t'en prie, ne remets pas à demain de m'apprendre quelque chose de la joie du monde et de la joie éternelle, pour que, parfaitement instruite de leur nature à toutes deux, je méprise plus sincèrement l'une, et je m'applique avec un plus grand soin à acquérir l'autre; car, à mon avis, de même que l'on ne peut aimer le bien sans le connaître, ainsi pour éviter le mal faut-il le connaître.

L'Homme.

O mon âme, j'estime que la joie de ce monde (doit-on l'appeler joie et non plutôt fléau inconnu?) n'est parfaitement connue que lorsqu'on la méprise profondément. Ainsi, disent ceux qui professent pour le monde un souverain mépris, la joie du monde peut être méprisable pour cinq motifs. D'abord parce que son objet est vil. Qu'est-ce, en effet, que fait la joie de ce siècle?

« C'est, nous répondra saint Augustin, l'impunité dans la méchanceté; la luxure, l'ivresse, les plaisirs de la bonne chère, l'amour des vanités, et l'intention d'éviter toute espèce de souffrance dans cette vie ».

Les méchants se croient au sein des délices quand ils ne sont pas repris de leurs vices. Et ils ignorent cette parole de saint Augustin : « Qu'il n'y a pas de plus grande infortune que la félicité des pécheurs, qui entretient le

châtiment de leur faiblesse et fortifie leur volonté dans le mal ».

En second lieu, son occasion est impure. Car l'âme défigurée par le péché et sujette des joies de ce monde, se réjouit dans les mauvaises actions et tressaille dans les plus coupables. Aussi saint Jérôme l'a bien dit : « Vivre et se réjouir dans le monde est le fait non point d'un homme sensé, mais d'un frénétique ». En réalité, ô mon âme, un cœur pur n'est point heureux et ne jouit point dans ce siècle immonde, mais en Dieu seul et avec Dieu seul.

Troisièmement, elle est courte en sa durée. Car « la joie des hypocrites est comme un point ». Cet hypocrite, c'est le monde, dont la joie est comme un point qui n'a ni étendue, ni longueur, ni hauteur, ni profondeur. « La joie du siècle est une vanité; on l'espère, on la désire vivement jusqu'à ce qu'elle arrive, et quand elle est venue, on ne peut la conserver ».

O mon âme, combien courte, fragile et périssable est la joie de ce monde! « Les jours de l'homme sont de courte durée », dit Job.

Quatrièmement, elle a pour fin la tristesse. Les malheureux, ils conduisent leurs jours au sein du bonheur, et dans un instant ils descendent en enfer. Le deuil est au bout de cette joie. Que dis-je? ô mon âme, si tu peux le discerner, une telle joie est dans ses effets mêlée de tristesse parce qu'elle prend nécessairement son origine dans une conscience mauvaise et troublée. Est-ce que tu ne sais pas, ô mon âme, que plus ne dure le plaisir de boire et de manger que la douleur de la faim et de la soif? Il en est de même pour tout le reste.

Cinquièmement, son effet propre est une grande misère. Car elle est un empêchement à la joie spirituelle. O mon âme, reconnais combien le monde est pauvre, et combien sont pauvres aussi ceux qui le suivent. Toujours les joies mondaines ont exclu les hommes du bonheur de la vie.

« Oh! que vile et inutile est la consolation du monde,

et qu'elle est à redouter, puisqu'elle est un empêchement à la véritable et sainte consolation! O mon âme, refuse donc de te réjouir dans le monde, si tu veux que le souvenir de Dieu soit ta consolation ». « Que toute créature cesse d'avoir du prix à tes yeux, et que ton Créateur soit la douceur de ton âme ».

L'Ame.

10. Oui, je méprise le monde; oui, je reconnais cette fausse joie, cette véritable tristesse; cette fausse douceur, cette véritable amertume du monde; aussi je méprise toutes ces choses suivant ton conseil. Mais puisque, comme tu l'affirmes, je ne puis vivre sans affection, que ferai-je? De quel côté me tournerai-je? Où trouverai-je un amour qui me convienne?

L'Homme.

O mon âme, si tu te connaissais parfaitement, cette connaissance de toi-même te ferait mépriser le monde et tout ce qui existe dans le monde, et tu pourrais apprendre quelle consolation tu devrais trouver, sans aucun doute, à t'aimer toi-même. Oui, mon âme, si tu savais être une nature céleste, à coup sûr tu aurais du dégoût pour les consolations de la terre! Ah! rougis, toi qui es du ciel, de te consoler dans la fange. Rougis de placer ta joie dans les choses basses, toi qui ne peux te rassasier que dans les joies élevées. Tu es, je le pense, une nature céleste, et tout naturellement, si la chair insensée te le permet, tu cherches et tu désires la consolation qui vient du ciel.

« Oh! combien il serait doux et agréable, dans une union cimentée par le divin amour, de vivre selon la nature, si la chair insensée le permettait; car sitôt qu'elle est guérie, la nature se complaît dans l'ordre ».

L'Ame.

11. Et qu'est-ce, à proprement parler, que vivre selon la nature?

L'Homme.

Vivre selon la nature, c'est au propre mener sur la terre une vie céleste; quitter les choses extérieures et rentrer en soi-même; s'élever des régions basses aux régions supérieures, et faire tout, en suivant pour règle ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé dans l'homme, l'intelligence.

L'Ame.

12. Est-il donc possible qu'en cette vie et dans cette vallée de larmes on mène une vie céleste?

L'Homme.

O mon âme! si tu t'étonnes, si tu doutes de mes paroles, parce que ce sont les paroles d'un pécheur, écoute saint Augustin et l'apôtre saint Paul.

Voici ce que dit saint Augustin : « Lorsque notre esprit conçoit et imagine par la pensée quelque chose de l'éternité, nous ne sommes plus alors dans ce monde ».

Voici ce que dit saint Paul : « Notre société est dans les cieux ».

O mon âme! oui, je pense que tu existes plus vraiment où tu aimes que où tu es; car par la force même de ton amour tu te transformes à la ressemblance de l'objet aimé. Si donc tu contemples les choses du ciel, si tu aimes les choses du ciel, comment n'habiterais-tu pas déjà dans le ciel, toi qui, dès cette vie, te fais semblable aux esprits célestes?

§ 3. — *DE LA CONSOLATION DIVINE ET DES DISPOSITIONS REQUISES A L'OBTENIR.*

L'Ame.

13. Hélas! hélas! que je me trouve malheureuse et misérable et depuis longtemps aveuglée, moi qui, si longtemps et sciemment, me suis égarée au milieu des choses du temps et de la terre, qui me suis attachée par amour à des créatures viles et mondaines; elles ne m'ont procuré que peu de consolations, beaucoup d'amertume et d'isolement, une joie pauvre et certes bien fragile, et souvent une grande tristesse de cœur. Dis-moi donc, je te prie, ô homme! quelle est cette consolation céleste, et si je puis de quelque manière y arriver dans cette vallée de larmes et de misères.

L'Homme.

O mon âme, selon saint Bernard, cette consolation n'est autre chose qu'une sorte de grâce de dévotion qui provient d'un espoir de pardon, un certain goût pour le bien, peu prononcé il est vrai, et un charme plein de suavité dont la bonté de Dieu recrée une âme affligée, qui pousse cette âme à chercher Dieu, à s'animer et à s'enflammer de l'amour divin.

O mon âme! que penses-tu que soit la douceur, la suavité qu'éprouvent les âmes dévotes, au souvenir de leur bien-aimé; douceur et suavité, qui les touchent au point qu'elles se détachent peu à peu totalement d'elles-mêmes? Dans la joie la conscience s'épanouit, la mémoire oublie toutes les douleurs, l'âme s'exalte, l'intelligence est éclairée, le cœur inondé de lumière, l'affection pleine d'une douce volupté. Ces âmes ignorent alors où elles se trouvent; elles tiennent quelque chose dans leurs embrassements intérieurs, et ne savent point ce que c'est; cependant elles le tiennent de toutes leurs forces. L'âme entre pour ainsi dire dans une lutte pleine de charmes, et

ne veut point être séparée de son objet; on dirait qu'en lui elle a trouvé la fin de ses désirs.

O mon âme! Assurément, c'est là une consolation divine.

L'Ame.

14. O homme! qui m'accordera que cette consolation que je n'ai point éprouvée descende dans mon cœur, afin que j'oublie mes maux, que je méprise les consolations de ce monde, et que je commence avec bonheur à me détacher moi-même de moi-même?

L'Homme.

O mon âme! ce que tu désires, ce que tu demandes est grand et d'un prix inestimable. C'est pourquoi, je pense, les moyens humains ne peuvent l'obtenir, ni le mérite humain être assez grand pour le mériter; mais Dieu l'accorde aux humbles prières des âmes bien disposées, et cela par la seule condescendance de sa divine bonté. Tout l'or du monde n'est auprès de ce don qu'une mince poussière et l'argent n'a en comparaison aucune valeur.

L'Ame.

15. Je te prie, ô homme! de me dire quelle doit être la disposition du désir de celui qui sollicite par la prière.

L'Homme.

Ceux qui ont de l'expérience pourront te dire beaucoup de choses sur ce sujet; quant à moi qui me reconnais inexpérimenté, je rougirais de t'en dire même quelques mots. Je crains qu'on ne me dise : « Pourquoi parles-tu de ce que tu ne connais pas? Pourquoi, indigne que tu es, fais-tu l'éloge de ce que tu ignores? »

L'Ame.

Ne crains pas, ô homme! de m'exposer dévotement, avec respect et humilité, ce que tu as lu et appris; car, sur des sujets aussi importants et aussi difficiles, beaucoup d'auteurs ont rapporté des opinions utiles, empruntées non pas à leur propre expérience, mais aux connaissances d'autrui.

L'Homme.

Je parlerai donc, non sans audace; et si l'expérience ne le peut, du moins la charité soutiendra mes forces. Je rapporte donc ici mon opinion. Je pense, sauf un meilleur avis, que si tu veux te préparer à goûter cette céleste douceur, tu dois être purifiée, exercée, élevée. Cette douceur céleste, on commence par la sentir, puis on la goûte, et enfin on la prend, on la savoure pour ainsi dire jusqu'à l'ivresse.

D'abord, je dis que tu dois être pure de tout péché, de toute affection désordonnée, de la consolation temporelle et de l'amour déréglé des créatures, parce que selon saint Bernard :

« C'est se tromper complètement que de croire que cette douceur céleste puisse se mêler à notre poussière; ce baume divin, à nos joies empoisonnées; ces parfums de l'Esprit Saint, aux charmes de notre siècle ».

Mais il faut pour cela que l'âme soit dégagée de toutes ses souillures, purifiée par les pleurs et les gémissements. Alors l'odeur des célestes douceurs la restaure et la console.

Ensuite, l'âme doit être exercée à faire le bien et à souffrir le mal. « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! »; parce que ceux qui souffrent par amour de la vérité sont soutenus par la consolation. Bien qu'en réalité soit tout d'abord étroite la route qui mène à la vie, cependant, avec les progrès du temps, elle s'élargit sous la douce influence d'un inestimable amour. Oh!

quelle heureuse consolation que celle qui pénètre divinement les âmes travaillant pour le Christ!

Enfin l'enivrement du bonheur est une élévation de l'âme qui se dégage avec ardeur des choses de la terre, et s'élève merveilleusement au-dessus d'elle-même, au-dessus du monde, que dis-je? au-dessus de toute créature, de sorte qu'elle puisse dire : « Mon roi m'a fait entrer dans son cellier ». Voilà ce cellier plein de vin où l'âme est introduite; voilà ce vin fort d'une déité incomparable, voilà ce lait dont la blancheur représente une humanité sans tache. O mon âme! de ce vin boivent les amis et s'enivrent les bien-aimés; heureuse ivresse qu'accompagne une sobriété si chaste et si sainte de l'âme et du corps! Sous son influence, l'âme enivrée rit et se réjouit dans l'adversité, est courageuse et sans crainte dans les dangers, prudente et discrète dans la prospérité, généreuse et bonne à pardonner les injustices; tranquille enfin, elle se repose et s'endort dans les embrassements divins, comme une épouse aimée, la tête soutenue par le bras gauche de son époux, et pressant dans une aimable familiarité la main droite de celui qu'elle aime.

L'Ame.

17. O homme! je confesse avec respect et humilité ce qui m'est arrivé quelquefois, bien que très rarement cependant : vers le commencement de ma conversion, j'ai, avec une certaine violence, arraché mon cœur aux choses de la terre, et je me suis élevée par de grands efforts jusqu'à la contemplation des choses du ciel. Je suis entrée tremblante et rougissante, j'ai jeté mes regards autour de moi et j'ai vu les chœurs des Anges, les palais et les joies des Patriarches et des Prophètes, les tentes des Apôtres, les festins des Martyrs, les consolations des Vierges et des Confesseurs; je leur ai demandé à chacun l'aumône d'une consolation, j'ai désiré les miettes qui tombaient de la table des seigneurs, et je n'ai rien obtenu. Mais, chose déplorable à dire, je ne tardai

point à être chassée par tous comme une voyageuse inconnue. Que m'a donc servi cette pénible élévation de mon cœur, qui n'a été suivie d'aucune consolation?

L'Homme.

O mon âme, ce renvoi qui te désole n'a point été sans motif. Ce motif, je le crois, vient de ce que tu as voulu partager leur consolation avant d'avoir partagé leurs souffrances; participer à leur récompense avant d'avoir imité leurs vertus. Efforce-toi donc d'abord d'être la compagne des Anges par la pureté et l'innocence; la compagne des Patriarches et des Prophètes par l'humilité et la fermeté de la foi; applique-toi à être la fille des Apôtres et des Martyrs par la piété et la continence; et alors, en toute confiance, à l'exemple de l'enfant prodigue, tu obtiendras dans ce lieu d'exil l'aumône d'un bon Père.

L'Ame.

18. Oui, je reconnais, ô homme! combien sont vaines et insipides les choses qui passent, et c'est pourquoi je méprise le monde, je n'attache aucun prix aux consolations du siècle, je fuis et je dédaigne, comme de mortels poisons, les joies mondaines; je pleure sur ma vie passée comme sur une vie morte, je gémis et je mouille de mes larmes, pour la purifier, mon âme malheureuse; et si, à travers mes larmes et mes gémissements, je sens quelque odeur, même légère, d'une suavité divine, je ne puis néanmoins, misérable et malheureuse, hélas! goûter, pour calmer la faim et étancher la soif que j'éprouve, à la nourriture des Anges et au vin des amis du Seigneur.

« Mon cœur n'approche point encore, Seigneur, mon Dieu, de cette source abondante de douceurs que tu réserves à ceux qui te craignent. L'odeur qui pénètre au dehors me soutient un peu, et cette odeur surpasse pour moi l'odeur du baume et les suaves parfums de tout genre. O Seigneur, mon Dieu! si cette odeur est si noble,

quel charme doit avoir la saveur de ta douceur! Si de la goûter un peu cause tant d'effet, combien doit en être agréable l'heureuse ivresse! Oh! qui me donnera que tu viennes dans mon cœur et que tu l'enivres de ton vin; qui me donnera de t'embrasser, ô mon Dieu! »

L'Homme.

Par la bouche de saint Augustin je te dirai : « O mon âme! avec tout le respect que je te dois, que tu es trop avide, et plaise à Dieu même que tu ne sois pas présomptueuse ». « Calculez vos forces, pesez vos mérites, examinez vos vertus, et alors si cela vous plaît, contentez-vous plutôt de courir humblement avec les jeunes âmes à la poursuite de cette odeur des parfums divins, que de demander présomptueusement une grâce au-dessus de vos mérites ».

L'Ame.

19. O homme! quel dur et pénible consolateur tu es pour moi! Avec quelle parcimonie, si je puis parler ainsi, tu me dispenses la divine bonté! J'ose le dire et je ne puis le taire, cette odeur ne me suffit pas; ce goût léger ne me rassasie pas pleinement, mais il m'affaiblit : mon appétit cherche et désire l'ivresse. Je le sais; celui qui dit : « Buvez, mes amis, enivrez-vous, mes bien-aimés », relève par ses pieuses promesses l'espérance de celui que sa demande et son indignité abaissent. O homme! comment puis-je douter que celui qui n'a pas dédaigné de partager mes souffrances ne soit pas prêt à me donner ses biens? Toi qui as appris à tant d'autres la piété, ignores-tu donc cette parole de saint Augustin : « Que l'homme rougisse de sa paresse; Dieu veut lui donner plus qu'il n'ose demander »? Et ailleurs : « Dieu nous a donné le gage de l'esprit, par lequel nous puissions sentir sa douceur, et goûter à la source de la vie, et nous y baigner avec une sobre ivresse, comme se baigne dans l'eau l'arbre planté sur le bord d'un fleuve ».

Rien ne montre plus clairement la toute-puissance de Dieu que quand il rend tout-puissants ceux qui espèrent en lui.

Car une âme qui, par l'espérance, s'appuie sur Dieu même, ne peut, par aucune ruse, par aucune séduction, ni être abattue, ni être vaincue avec le temps. Que l'homme qui désespère rougisse donc de penser que Dieu, trop riche et trop libéral envers tous ceux qui l'invoquent, pourrait à ceux qui placent en lui leur plus ferme espérance refuser ses bienfaits. Mais est-ce que le Père éternel, dans lequel il n'est jamais de changement, par la seule immensité de sa libéralité, n'a point envoyé son Fils, auquel il a donné tout ce qu'il possède, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il est lui-même? Or, si sa libéralité pouvait diminuer un moment sa bonté infinie, notre faiblesse aurait tout sujet de trembler. Mais comme c'est de lui-même et non par une cause accidentelle qu'il est bon, sa bonté ne peut être diminuée lorsqu'il la répand, et elle ne peut s'augmenter de la bonté d'un autre.

L'Homme.

20. O mon âme! ta foi est grande, et tu es bien affermie dans l'espérance et la confiance. Cependant, quelques mérites que puisse avoir une si sainte et si louable espérance puisée, non dans tes propres œuvres, mais dans ta confiance en la clémence divine, je te conseille, avant de t'élever au-dessus de toi-même à la recherche de cette ivresse, de descendre auparavant au-dessous de toi par un salutaire examen de toi-même, afin que tu apprennes à craindre avec respect ton époux, avant de pénétrer dans le mystère de la chambre nuptiale; tu dois non seulement le craindre quand il est irrité, mais encore quand il te prodigue ses caresses si tendres et si douces.

CHAPITRE TROISIÈME

Comment l'ame, par l'exercice spirituel, doit diriger le regard de sa contemplation au-dessous d'elle pour comprendre la nécessité inévitable de la mort de l'homme, la sévérité redoutable du jugement dernier et le chatiment insupportable des peines de l'enfer.

L'Ame.

1. Dis-moi, je t'en prie, ô homme! en quelques mots ces choses qui sont au-dessous de moi, et vers lesquelles doit se tourner mon attention. J'ai hâte de monter, de chercher l'ivresse de la divine consolation, et je ne puis rester plus longtemps dans les choses inférieures. « Seigneur, Dieu des vertus, je désire tes tabernacles aimés, et j'aspire de toute mon âme à habiter dans ta demeure ».

L'Homme.

Il faut, ô mon âme! que tu tournes tes regards vers les choses qui sont au-dessous de toi, que tu voies la nécessité inévitable de la mort, que tu gémisses sur l'équité infaillible et sur la vérité du jugement de Dieu, et que tu trembles, saisie de crainte, devant l'intolérable sévérité des châtiments de l'enfer.

§ 1. — *DE L'INÉVITABLE NÉCESSITÉ DE LA MORT.*

2. Considère donc, passe et repasse souvent et avec attention cette idée : On ne peut éviter la mort; on ne peut savoir l'heure de la mort; on ne peut changer le moment fixé d'avance par Dieu.

Dans les choses humaines, rien n'est plus certain que la mort; rien n'est plus incertain que l'heure de la mort. Elle n'a point pitié de la pauvreté; elle n'a point de respect pour la puissance; elle ne regarde point l'excellence des mœurs ou du rang; elle n'épargne ni la jeunesse ni l'âge mûr; elle se tient à la porte du vieillard, et tend des pièges à la jeunesse!

L'Ame.

J'entends; vivre n'est pour nous que passer à la mort. Pourquoi s'attacher aux choses temporelles, dont la possession a une durée incertaine? Pourquoi désirons-nous vivre si longtemps, lorsque plus nous vivons, plus nous péchons; plus notre vie est longue, plus nos fautes sont nombreuses? Chaque jour, en effet, croissent nos maux et diminuent nos biens. Qui pourrait calculer combien chaque moment dans la vie nous voit accomplir de mauvaises actions et négliger de bonnes? C'est pour nous une faute grave que de ne pas faire le bien, de ne pas songer au bien, mais de laisser errer notre âme dans les choses vaines et inutiles.

L'Homme.

3. Comme dit saint Grégoire : « Les âmes charnelles, ô mon âme! aiment les choses du temps, parce qu'elles ne calculent point combien la vie de la chair est fugitive. Car si elles voyaient avec quelle rapidité elle passe, elles n'aimeraient plus cette prospérité de si courte durée ».

« Ma vie est semblable à un navire : que je dorme, que je veille, elle avance toujours avec rapidité vers la mort ».

O vie présente, combien d'hommes tu trompes! Et

pourtant tu fuis et tu n'es plus; tu passes comme une ombre, tu t'élèves comme la fumée; les sots te trouvent agréable; les sages, amère; ceux qui t'aiment ne te connaissent pas : ceux qui te fuient seuls te comprennent. Aux uns tu promets d'être longue pour les tromper, aux autres tu promets d'être courte pour leur donner du désespoir.

« Exerçons notre âme à ces méditations, et considérons notre misère. Nous entrons dans la vie avec douleur, nous vivons au milieu des peines et nous mourons avec crainte ».

« Nous tous qui passons notre existence dans cette région ténébreuse de la mort, au milieu des infirmités du corps, du conflit des tentations, si nous y faisons bien attention, nous souffrons pour notre malheur d'un triple tourment. Car nous sommes faciles à séduire, débiles pour résister, fragiles dans l'action ».

L'Ame.

4. Je vois maintenant qu'il est inutile de vivre dans le temps, si l'on ne se hâte d'y gagner les mérites qui font vivre pour l'éternité. Aussi notre souci ne devrait pas être de savoir combien de temps nous vivrons, mais plutôt d'accomplir en cette vie le plus possible de bonnes œuvres. Car, bien qu'il soit accordé à chacun de bien vivre, toutefois l'assurance d'une longue existence n'est donnée à personne : « Or, c'est mener une vie sans souci que d'avoir une conscience pure, d'attendre la mort sans frayeur, de désirer sa venue avec douceur, et de l'accepter avec dévotion ».

L'Homme.

O mon âme! si tu comprends ainsi les choses, écoute mon conseil : Pendant toute la durée de cette vie, acquiers-toi cette vie qui doit durer toujours. Tandis que tu vis dans les liens de la chair, meurs au monde, pour aussi

commencer à vivre avec Dieu. Remarque-le : nul n'accepte gai et joyeux, la mort qui vient, que celui qui, par ses bonnes œuvres pendant sa vie, s'est préparé à cette mort. Fais attention à ce mot de Sénèque : « Celui qui n'est point sage (le pécheur, le coupable) commence à mourir quand il quitte la vie; le sage et l'homme vertueux en mourant triomphent de la mort ».

L'Ame.

O homme! je le vois, la mort des justes est heureuse; celle des pécheurs, misérable et malheureuse.

L'Homme.

O mon âme! « la mort du juste est heureuse à cause du repos, plus heureuse à cause du nouvel état, très heureuse à cause de la sécurité qui la suit. Au contraire, la mort du pécheur est malheureuse, et justement malheureuse : malheureuse, parce qu'il perd le monde; plus malheureuse, parce qu'il se sépare de la chair; très malheureuse, parce qu'il devient la proie des vers et du feu, et, ce qui est plus malheureux cent fois, parce qu'il est privé de voir Dieu ».

§ 2. — *DE L'INEFFABLE JUSTICE DU JUGEMENT FINAL.*

L'Ame.

5. C'est assez parlé de la mort : parlons maintenant du jugement dernier.

L'Homme.

Je fais, ô mon âme! ce que tu me demandes : mais écoute-moi, je t'en prie, avec patience. Tu dois savoir que si méditer sur la mort est quelque chose d'horrible, penser au jugement dernier n'est pas moins terrible, je l'avoue : nul alors ne pourra ni tromper la sagesse, ni fléchir la

justice, ni faire pencher la clémence, ni éviter la sentence de la vengeance et de la juste punition.

« Considère donc, ô mon âme! ce qu'il en arrivera de toi au dernier jour, lorsque ta conscience parlera contre toi de toutes tes œuvres, lorsque les éléments t'accuseront au sujet de toutes tes actions, lorsque du Christ la Croix sera portée devant toi en témoignage, ses coups crieront contre toi, ses blessures te chargeront, ses clous parleront; lorsque ses cicatrices s'uniront pour t'accuser. O terribles angoisses! d'un côté les péchés accusateurs; de l'autre une justice terrible; au dedans une conscience et des remords; au-dessous le chaos horrible de l'enfer; au-dessus le juge inflexible en ce jugement équitable; au dehors le monde en feu; ici la justice terrible qui prononce. Et si le juste alors aura beaucoup de peine à se sauver, où verra-t-on les impies et les pécheurs? Dans quel endroit se presseront-ils en foule? Se cacher sera impossible, se montrer sera intolérable ».

« O âme pécheresse! bois desséché et inutile, désignée pour les feux éternels, que répondras-tu dans ce jour quand on exigera de toi le compte et l'emploi de chacun des moments de ta vie, de tout jusqu'au moindre clin d'œil? Hélas! hélas! ô mon âme! qu'arrivera-t-il de tes pensées vaines et oisives, de tes paroles légères, folâtres et ridicules, de tes actions inutiles et infructueuses? »

« Malheur à moi si je n'ai point pleuré sur mes péchés; malheur à moi si je ne me suis pas levé au milieu de la nuit pour les avouer! Déjà la hache est placée près de l'arbre; qu'il donne les fruits qu'il pourra soit de grâce, soit de pénitence. O mon âme! que tu veilles, que tu dormes, que toujours à tes oreilles résonne ce terrible accent de la trompette : « Debout, morts! venez au jugement! » O mon âme, que jamais ne sorte de ta mémoire : « Allez, maudits, au feu éternel; venez, bénis, possédez votre royaume! » Quelle parole plus terrible et plus lamentable que celle-ci : « Allez! » Quelle expression plus délectable que celle-là : « Venez! » Voici deux mots, l'un le plus rempli d'horreur, l'autre le plus agréable qui se

puissent entendre. O mon âme ! sépare-toi du monde maintenant, pour qu'en ce jour tu puisses demeurer avec le Christ. Fuyez le monde pour suivre Dieu. Évitez ici-bas la société et le commerce des méchants, pour suivre alors l'armée des bienheureux ».

§ 3. — *DE L'INTOLÉRABLE AMERTUME DES PEINES DE L'ENFER.*

6. Après tout cela, tourne le regard de la contemplation vers les tourments des réprouvés; vois combien ils sont divers, durs et intolérables. « J'ai horreur d'un ver rongeur et d'une mort qui produit la vie. Oh ! que je dois fuir cette région de la torture, où se trouvent un feu brûlant, un froid douloureux, un ver qui ne meurt pas, une fange insupportable, des marteaux qui frappent, des ténèbres palpables, la confusion des péchés, les nœuds des liens, et les horribles faces des démons ».

« Malheur à ceux pour qui se préparent la douleur des vers rongeurs, l'ardeur des flammes, une soif que l'on ne peut calmer, des pleurs et des grincements de dents, des ruisseaux de larmes ! Là on désirera la mort et l'on ne pourra l'obtenir; là il n'est plus d'ordre, mais une horreur éternelle ». Que sera-ce, alors que les méchants seront séparés du commerce des justes, et que livrés au pouvoir des démons, ils iront avec eux au supplice éternel, pour y demeurer toujours et sans fin dans les larmes, les sanglots et les gémissements, loin des joies du paradis, sans jamais éprouver la fraîcheur ni le calme, mais livrés aux tourments pour des milliers d'années sans espoir, hélas ! d'être jamais délivrés ! Là le bourreau et le tortionnaire ne seront jamais fatigués; là le torturé ne mourra point. Là le feu consumera, en conservant toujours la vie; là des tourments seront sans cesse renouvelés; là, sans espoir de pardon ni de miséricorde, on vivra toujours pour mourir; on mourra toujours, mais sans jamais être anéanti.

L'Ame.

7. O homme! pourquoi dans l'enfer, comme tu le dis, cherchera-t-on la mort, et ne la trouvera-t-on jamais? Et pourquoi ces châtiments éternels pour des fautes commises dans le temps?

L'Homme.

« C'est, dit saint Augustin, parce que ceux qui, sur la terre, refusent la vie qui leur est offerte, chercheront la mort dans les enfers, et ne pourront pas la trouver ».

« Les méchants voudraient vivre dans une liberté indéfinie afin de pouvoir demeurer indéfiniment dans leurs iniquités. Mais il appartient à la justice d'un jugement sévère, que ceux-là ne manquent jamais de supplices, dont l'âme en cette vie n'a jamais voulu sortir du péché ».

L'Ame.

8. O mort! que tu serais douce aujourd'hui pour ceux auxquels tu as paru si amère! Ils te désirent ardemment, ceux qui alors te détestaient si fortement ».

O miséricordieux Jésus! En ton Nom fais-moi miséricorde : oublie un pécheur qui t'a provoqué, ne vois plus qu'un malheureux qui t'invoque avec humilité; reconnais avec bienveillance ce qui t'appartient; efface ce qui n'est pas de toi. Prends pitié de moi, Seigneur, pendant qu'il en est temps encore, afin qu'au jour du jugement tu ne me condamnes pas. Il est vrai, ma conscience me dit que j'ai mérité la damnation; la pénitence ne suffit pas à satisfaire la justice. Mais il est certain que ta miséricorde surpasse toute offense.

« Oh! si Dieu en a agi ainsi avec l'ange orgueilleux, que sera-ce de toi, terre et cendre? Son orgueil, s'est montré dans le palais céleste, et le mien sur le fumier de la terre. Qui n'affirme que l'orgueil de la part d'un riche est plus tolérable que de la part d'un pauvre? Malheur à moi! Si

on l'a puni si durement et avec tant de fermeté dans un ange, comment jugera-t-on l'orgueil, en moi pauvre et misérable créature? »

L'Homme.

9. O mon âme! si ce qu'on vient de te dire te paraît terrible, écoute encore ce qui l'est davantage :

« Mille tortures, si vous me les proposiez, ne me sembleraient pas cruelles autant que d'être chassé de cette agréable et joyeuse société, et de me rendre odieux au Créateur. Terrible, ô mon âme! est la torture, mais plus terrible est le visage irrité du juge : et ce qui surpasse toute terreur, c'est l'éloignement éternel de la douce contemplation de la bienheureuse Trinité. Être exclu des biens éternels, et rester étranger au bonheur que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, est déjà un si grand supplice que si aucune peine ne venait nous torturer, celle-là seule suffirait. Et il vaut mieux souffrir mille flammes dévorantes que de voir la figure si douce du Christ animée de colère, et de s'en séparer pour l'éternité ».

« Oh! si l'homme pouvait comprendre ce qu'il y a d'admirable dans cette parole : « *Voici venir l'Époux* »; et de douceur dans celle-là : « *Celles qui étaient prêtes* » *entrèrent avec lui pour les noces* »; d'amertume dans ces mots : « *Et la porte fut fermée!* » O mon âme! qu'ajouter à ces paroles?

« Pense quel malheur c'est d'être rejeté de la face du Christ; d'être exclu de cette joie de l'éternelle contemplation; d'être privé de la bienheureuse société de tous les saints; de mourir à la vie éternelle, et de vivre pour une mort éternelle, plongé dans les profondeurs des flots de la Géhenne, éternellement déchiré par les vers rongeurs, tourmenté par des tribulations sans fin, souffrant les bouillonnements des flots enflammés, aveuglé par l'épaisse fumée de ces gouffres obscurs, privé du sentiment de la lumière, mais non pas du sentiment des tortures ».

L'Ame.

10. Je tremble de frayeur; je me meurs d'effroi; dis-moi, je t'en prie, ô homme, dans quel but une méditation si lugubre?

L'Homme.

Je pense, ô mon âme! que la méditation continuelle et pieuse de ces choses est un préservatif du péché, et un salutaire engagement à faire tout le bien possible et à supporter toute espèce de maux.

« Tu crains les veilles et le travail des mains; mais ces choses sont légères à qui médite sur les flammes éternelles. Le souvenir des ténèbres dissipe l'horreur de la solitude; si tu penses à l'examen que l'on doit faire des paroles oiseuses, il ne te déplaira pas de garder le silence; ces pleurs, ces grincements de dents sans cesse présents à tes yeux te feront supporter ta natte et ton oreiller de bois » (saint Jérôme).

L'âme humaine, enchaînée par les séductions et les concupiscences de ce monde, fuit la peine, désire les plaisirs, et en est presque conduite à perdre les habitudes de sa première existence. Mais dès qu'elle aura commencé à penser à la nécessité du jugement futur, à la cruauté des châtiments éternels, elle déclarera volontairement la guerre à ses passions, et mue, soit par l'espoir de la récompense, soit par la crainte du supplice, elle fera violence à ses premiers désirs et s'efforcera de se faire violence à elle-même et de se vaincre.

L'Ame.

11. Jusqu'ici, ô homme! tu m'as assez terrifiée, mo malheureuse, jetée dans cette vallée de larmes, et ton enseignement n'a pas été infructueux. Prends pitié maintenant de ma misère, et fais selon ta promesse. Parle-moi un peu du bonheur éternel, pour que je puisse y puiser

quelques consolations pour mon cœur; il est agréable d'alterner les sujets; et, selon saint Augustin, on fait toujours bien lorsque l'on emploie, pour corriger la vie de l'homme, soit le châtiment, soit le pardon, soit la terreur, soit la consolation. Remarque, ô homme! la noblesse de l'esprit humain; il est souvent plus facile de le conduire d'une main douce et légère que par les moyens opposés de la terreur; souvent on l'attire davantage par des promesses et des consolations que l'on ne le contraint par les menaces et la crainte. Aussi l'épouse, ma sœur, désirait-elle être entraînée par l'odeur des parfums célestes, par la douceur des grâces divines, courir ainsi avec son époux, et suivre la voie de ses commandements, non plus avec crainte, mais sous le charme de l'amour.

L'Homme.

12. O mon âme! je l'avoue : ce que tu dis là est vrai; mais, hélas! il y en a beaucoup qui ne veulent point rechercher Dieu dans la prospérité. Aussi faut-il nécessairement les détourner par le spectacle des maux.

Beaucoup, ou ne comprennent point les grâces divines à cause de leur aveuglement, ou bien les perdent dans leurs vaines occupations à cause de leur négligence. Aussi j'estime que dans l'immensité de sa bonté infinie, Dieu serait toujours prêt à les consoler plutôt qu'à les terrifier, si de leur côté les hommes étaient toujours disposés à recevoir la divine consolation. Elle est d'ailleurs si précieuse, si délicieuse, qu'il n'est nullement convenable et utile de la donner à tous indistinctement. Si, après ce que j'ai dit, tu aspires à cette consolation, vois si tu possèdes un esprit pur, et une affection bien disposée : « Car la vue du souverain Bien n'est accordée qu'aux esprits purs; et je crois qu'elle est beaucoup moins goûtée par des esprits dont l'affection n'est pas tout à fait bien disposée. Dès cette vie, ce souverain Bien est vu plus clairement par ceux qui le goûtent aussi ».

« Fais, Seigneur, je t'en prie, que je goûte par le cœur

ce que mon intelligence comprend; fais que j'éprouve par l'amour ce que je sens, ce que je reconnais déjà ».

L'Ame.

13. Dis moi, ô homme! je t'en prie, quelles doivent être les dispositions préalables de mon cœur et de mon intelligence, pour que je puisse goûter par la contemplation cette douceur céleste qui doit enivrer un peu mon esprit. Déjà depuis longtemps j'ai exercé mon âme à la spéculation, et jamais jusqu'à présent, hélas! je le crains, je n'ai éprouvé la moindre partie de cette douceur céleste. J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur la vie et les œuvres des saints, sur la nature, les fonctions et les hiérarchies des anges; j'ai lu quelques traités sur l'unité ineffable de la divinité, sur l'incompréhensible Trinité divine, et plusieurs sur le bonheur sans prix de tous les bienheureux; et après avoir occupé mon esprit de l'étude de tous ces sujets, je suis toujours restée à jeun et affamée, et j'ai toujours crié : « Fais, Seigneur, que je goûte par le cœur ce que mon intelligence comprend ». Je n'ai avancé à rien. Souvent même, fatiguée par une étude prolongée, irritée contre moi-même, j'ai crié avec le prophète en attendant les miettes qui tombent de la table des seigneurs de la Cour céleste : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre visage? »

Car, bien que je me sois jugée indigne de manger le pain de tes enfants, j'ai désiré cependant d'un ardent désir de manger du moins les petites miettes qu'ils laissent tomber. Mais, hélas! combien de fois ai-je ouvert en vain ma bouche sans recevoir de nourriture!

L'Homme.

14. O mon âme! ce dont tu te plains avec regret vient de deux causes : quelquefois d'abord de la pieuse et salutaire bonté de Dieu qui dispense ces biens.

« Le Père des miséricordes remet souvent à un autre

temps d'exaucer les prières de ceux qui demandent, pour que leurs désirs croissent et que leurs vœux aient d'autant plus de mérite à être exaucés qu'ils ont tardé davantage à se réaliser ».

« Les saints désirs croissent si on les diffère; et si de les différer les fait tous s'évanouir, ce ne sont pas alors des désirs ».

Car, bien que Dieu soit par sa bonté d'une très grande clémence, il lui arrive souvent de différer ce qu'il eût pu accorder très volontiers, afin d'apprendre aux âmes à désirer ardemment et longtemps et, quand elles ont obtenu ce qu'elles demandaient, à le conserver avec plus de sollicitude et de reconnaissance.

Quelquefois aussi Dieu diffère ses bienfaits à cause de la disposition incomplète de celui qui les demande.

« C'est une erreur funeste de croire que cette céleste douceur, que ce baume divin, que ces grâces de l'Esprit Saint puissent se mêler en quoi que ce soit à la poussière du siècle, à ses joies empoisonnées, à ses attraits ».

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT L'AME, PAR L'EXERCICE SPIRITUEL, DOIT TOURNER LE REGARD DE SA CONTEMPLATION VERS LES CHOSES QUI SONT AU-DESSUS D'ELLE, AFIN DE VOIR LES DOUCES JOIES CÉLESTES NÉES DE LA CONTEMPLATION DES CHOSES INFÉRIEURES, EXTÉRIEURES, INTÉRIEURES ET SUPÉRIEURES.

§ 1. — *DE LA JOIE CÉLESTE EN GÉNÉRAL.*

L'Homme.

1. Enfin, ô mon âme! je ne veux pas te retenir plus longtemps, ni t'affliger davantage par une longue attente : purifie ton intelligence des imaginations vaines et inutiles, des raisonnements curieux et communs, des soins extérieurs d'une vaine science. Lave ton cœur du péché, de l'occasion, de la cause du péché. « Élève ta raison, dilate et épanche ton affection, entre dans la joie du Seigneur, que jamais dans cette vie ne voit parfaitement l'œil de l'homme, que jamais n'entend son oreille, à laquelle jamais ne monte le cœur de l'homme ».

Désire avec ardeur, ô mon âme! désire avec amour, désire cette vie supérieure des saints qui agit sans fatigue, qui se repose sans oisiveté, cette vie où tout est amour, où tout est louange éternelle de Dieu.

« Réjouis-toi, oui, réjouis-toi, et considère la récompense de tes travaux; elle est si grande, en vérité, que l'on ne peut la calculer, si étendue que l'on ne peut la

mesurer, si précieuse que l'on ne peut en déterminer la valeur, si abondante qu'on ne peut lui assigner de limites ».

L'Ame.

2. Tu m'as beaucoup parlé en général, ô homme! parle-moi, je te prie, de chaque chose spécialement; car nous comprenons mieux ce qui est spécialement expliqué, que ce que l'on exprime d'une manière générale.

L'Homme.

Que puis-je te dire, ô mon âme! Ai-je vu moi-même le bonheur futur?

Je suis presque défaillant d'admiration parce que la joie sera au dedans, au dehors, au-dessus, au-dessous et de tous les côtés. Tu te réjouiras de tout, tu te réjouiras en tout. Ta joie est, je le crois, figurée dans l'Apocalypse par cette femme bienheureuse qui est vêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Cette femme est, à mon idée, l'âme bienheureuse, fille et épouse du Roi éternel, et reine aussi : fille par la création; épouse par l'adoption de la grâce; reine par le partage de la gloire. Elle est bien dite vêtue du soleil pour marquer qu'elle est ornée de la splendeur divine, couronnée de la noblesse de la félicité éternelle. Dans cette félicité, par leur beauté particulière se distinguent douze joies figurées par les douze étoiles, qui ornent et embellissent la félicité éternelle.

Tu dois, ô mon âme! penser chaque jour à ces joies, ne chercher aucune consolation pour tes misères du moment sur la terre que tu habites; et dans l'espoir de ces joies supporter patiente et calme toutes les tribulations de la vie présente.

« O mon âme! ne te trouble pas si les méchants sont florissants dans ce monde, et si tu souffres; ils se réjouissent, tu es troublée. Mais les méchants, hélas!

n'ont aucune part dans la joie du ciel; ne prends donc pas de souci de ne rien posséder dans ce siècle. Mais que le désir de cette joie à laquelle tu veux parvenir te fasse supporter avec patience, même avec joie, toutes les adversités de la route ».

3. « O mon âme! si tu trouves encore quelque plaisir aux joies de ce monde, à la fausse gloire du siècle, à sa courte et fragile puissance, élève ton âme vers le ciel, et tout cela te semblera du fumier ».

Cours donc, ô mon âme! non pas avec les pieds du corps, mais dans l'élan de tes affections et de tes désirs, car non seulement les anges et les bienheureux, mais le Maître des anges et des bienheureux, Dieu lui-même t'attend. Dieu le Père t'attend, toi, sa fille chérie; Dieu le Fils t'attend, toi, son épouse bien-aimée; Dieu le Saint-Esprit t'attend aussi, toi, sa gracieuse amie. Dieu le Père t'attend pour te constituer héritière de tous ses biens; Dieu le Fils pour t'offrir à son Père comme le fruit de sa nativité, comme le prix de son précieux sang; Dieu l'Esprit Saint, pour te faire participer à sa béatitude et à sa douceur éternelles. La bienheureuse famille de tous les esprits célestes du divin royaume t'attend pour te recevoir dans son sein.

4. Désire donc au-dessus de tout la société de ces esprits. Tu n'arriverais dans cette famille qu'avec une grande crainte, si tu ne l'avais aimée déjà dans cette vallée de larmes. Toutes les fois donc que la vaine ambition de ce siècle aura quelque charme pour toi; toutes les fois que dans ce monde tu verras quelque gloire, que ta pensée monte aussitôt vers le ciel, et commence à être ce que tu seras plus tard. J'estime en réalité, ô mon âme! que si tu gardais toujours l'idée de ces joies célestes, tu te ferais du lieu de ton exil comme une espèce de banlieue du céleste empire, dans laquelle chaque jour par avance tu goûterais cette éternelle douceur. Car lorsque notre esprit s'occupe de l'éternité nous ne sommes plus sur la terre, nous sommes déjà dans le ciel!

« Telle est la puissance de ton amour, ô mon âme! que tu demeures plus véritablement là où tu aimes que là

où tu animes (*ubi amas quam ubi animas*) (Saint Augustin).

« Le royaume de Dieu, ô ma très chère âme! est dans notre intérieur; et nous avons le malheur de le négliger, quand nous nous répandons au dehors dans les choses vaines et inutiles ».

« Nous nous répandons au dehors, et sans souci du royaume de Dieu qui est en nous, nous cherchons au dehors la consolation dans les choses utiles et fausses; bientôt nous perdons la dévotion de notre ancienne piété, que dis-je? nous en gardons à peine l'apparence ».

O mon âme! toi, la fille du Roi éternel, écoute avec dévotion, et prête ton oreille à de saints et salutaires conseils. Vois par la contemplation la consolation du royaume céleste; oublie, méprise et déteste ton peuple et la demeure de ton père, c'est-à-dire le monde, le démon, toi-même et toute vaine ambition.

5. Vois et réfléchis avec dévotion comment ces esprits divins et célestes, qui ont échappé aux dangers et aux misères de cette vie, bien qu'ils ne puissent jamais détourner leurs regards de la splendeur de ce Soleil éternel, de temps à autre cependant jettent un regard contemplatif sur les choses qui sont au-dessous, au dedans ou au dehors d'eux-mêmes.

§ 2. — *DE LA JOIE CÉLESTE EN PARTICULIER ET D'ABORD DE LA TRIPLE JOIE QUI NAIT DE LA CONTEMPLATION DES CHOSES INFÉRIEURES.*

6. Ils jettent un regard vers les choses qui sont au-dessous d'eux et leur joie a un triple motif. D'abord, par la puissance divine ils ont triomphé de tant d'ennemis impies, terribles et cruels; puis, ou bien par la sagesse divine ils ont évité les défauts et les péchés de tout genre, ou bien après les avoir commis ils s'en sont corrigés; enfin, par la clémence divine ils ont échappé à ces supplices éternels si lamentables, si longs.

O mon âme! t'imagines-tu de quelle joie perpétuelle se réjouissent les bienheureux quand ils voient encore

tant d'âmes vaincues par la chair, le monde et le démon, souillées de tant de péchés divers dont elles ne mériteront jamais le pardon, damnées pour une éternité sans fin! Réellement, je pense que de la mort avoir passé à la vie double alors le plaisir de cette vie.

7. Seigneur Dieu, s'il y a tant de dangers dans la guerre, quelle sera donc la joie du triomphe, alors qu'après avoir vaincu le monde, renversé l'impie Pharaon et son armée dans la mer Rouge, tous les élus tiendront le tympanon, danseront et chanteront avec Marie, louant et bénissant Dieu, en s'écriant tous d'une voix : « Chantons une hymne au Seigneur, car il a glorieusement triomphé! »

Alors se lèveront deux chérubins, c'est-à-dire deux chœurs d'élus, les innocents et les pénitents criant à l'envi les uns des autres : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées!

« Saint est Dieu le Père qui nous a si puissamment délivrés du monde, de la chair et du démon!

« Saint est Dieu le Fils qui nous a justifiés avec tant de sagesse de la faute et du châtiment!

« Saint est Dieu l'Esprit Saint qui nous a préservés avec tant de bonté des supplices éternels!

« La terre est remplie de la gloire de Celui qui des misères de ce monde nous a conviés à la joie de son royaume des cieux ».

O mon âme! quel jour pour toi, celui où tu seras enlevée vers ce chœur des bienheureux, et qu'alors toutes tes souffrances, si tu as vécu avec piété, si tu les as supportées avec patience, se convertiront en une joie éternelle! Alors pour tous ces bienfaits tu loueras le Seigneur ton Dieu d'une bouche reconnaissante, et tu diras : « Je chanterai dans l'éternité les miséricordes du Seigneur ». Ce cantique que l'on chante à la gloire du Christ dont le sang nous a délivrés n'a rien qui l'égale en douceur et en grâce dans cette Cité.

8. Aussi, lorsque tu es éprouvée par les tentations, lorsque tu es attaquée par les persécutions, lorsque tu

les assaillie dans ce siècle de diverses tribulations, envole-toi par la pensée vers le ciel, et pense que tout cela n'est qu'un moyen, qu'un élément de la joie éternelle. Et alors, selon saint Grégoire, la perspective de la récompense diminue la violence des épreuves. « Si nous considérons quelles grandes récompenses nous sont promises dans le ciel, tout ce qui est sur la terre semble vil à notre esprit, et, en réalité, non seulement les biens que nous avons du plaisir à posséder, mais aussi les maux que nous supportons en pleurant ».

« Les maux que l'on souffre dans le temps ne sont rien en comparaison de la faute passée qui est pardonnée, de la grâce présente qui est accordée, de la gloire future qui est promise; ô mon âme! tu la posséderas alors avec joie, cette gloire quand tu comprendras que dans ce monde tu as vécu au milieu de grands dangers dont la plupart sont accablés; triomphé des ruses et des tromperies du démon, qui abusent tant d'âmes; échappé aux supplices éternels où tant d'autres sont punis ».

L'Ame.

O homme! combien cette consolation que tu me donnes est saine et salutaire; quand je considère ces spectacles que tu mets devant mes yeux, je me console en reprenant un grand espoir. Mais, Seigneur Dieu, que sera-ce, lorsque ce qu'aujourd'hui j'espère je le posséderai réellement?

§ 3. — *LES BIENHEUREUX CONTEMPLENT CE QUI LES ENVIRONNE ET JOUISSENT D'UN TRIPLE OBJET.*

L'Homme.

9. O mon âme! ce que tu viens d'entendre est peu de chose; que dis-je? ce que ton esprit a compris n'est rien en comparaison de la réalité; mais élève quelques instants ton regard spirituel, et dans ton âme dévote pense souvent et pense encore à la joie qu'il te sera donné de goûter dans les choses qui seront autour de toi. Remarque

et considère cette habitation précieuse bâtie pour toi par la divine sagesse. Vois cette nourriture délicieuse, ces vêtements recherchés, ce trésor précieux que la puissance éternelle a rassemblés autour de toi. Vois encore cette illustre société en compagnie de laquelle ton esprit célébrera éternellement la divine clémence.

10. O mon âme! vois quelle gloire, quels honneurs, quelle joie règnent dans cette maison de Dieu, dans cette cité du Ciel, demeure sûre, patrie remplie de tout ce qui peut charmer.

« Remarque la clarté, la lumière, la splendeur de cette Cité, qui n'a besoin ni des rayons du soleil, ni de la clarté de la lune, mais qu'éclaire seul le Seigneur lui-même, soleil de justice, éclat de la lumière éternelle, et l'Agneau de Dieu, comme un flambeau divin ».

O mon âme! bien qu'ici-bas soit ton corps, sois là-haut en esprit. Car là le repos ne connaît pas la fatigue, la vie n'y connaît point la mort, la jeunesse n'y connaît point la vieillesse, la lumière n'y connaît point les ténèbres, la paix y est sans trouble.

« Oui, mon peuple s'assoira sous la tente avec confiance, et dans une opulence tranquille », dit le Seigneur.

11. Quelle sera là notre nourriture, sinon cet Agneau bienheureux, Jésus, l'Agneau pur et sans tache, le fils du Dieu père et de la vierge Marie, dont les esprits célestes nous serviront tant que nous voudrons le noble festin? Oh! qu'ils sont heureux ceux qui sont conviés au banquet de l'Agneau! Au ciel toujours on désire boire à cette source, et toujours on peut étancher sa soif; mais, par un merveilleux effet, cette soif n'est point un besoin, cette satiété ne provoque pas le dégoût.

« Ils s'enivreront aux sources abondantes de ta demeure et tu les désaltéreras dans un torrent de voluptés », dit le prophète.

L'Ame.

12. Et quand cela sera-t-il? Dis-le-moi.

L'Homme.

Pas avant, je pense, que ce délicieux pannetier du souverain Roi, la splendeur de la gloire du Père, l'éclat de la lumière éternelle, la figure de la divine substance, le miroir sans tache de la clarté divine où tous les esprits célestes doivent refléter leur image, pas avant que ce Dieu si grand, si beau, se ceignant les reins, fasse asseoir les élus, et, passant lui-même devant eux, les serve. Ici, ô mon âme! pense avec dévotion, quelle joie les bienheureux concevront de l'étonnante dignité de leur serviteur, de l'admirable charité de chaque convive, de la délicieuse recherche des mets, de l'innombrable quantité des serviteurs, des instruments de musique, des chants, des symphonies et des louanges en l'honneur du Dieu de gloire, qui rediront harmonieusement Dieu et le Fils de Dieu. Pendant ce grand et admirable banquet céleste, tu entendras les Anges célébrer leurs joies, les chœurs des Vierges, les symphonies des Apôtres, les danses joyeuses des Martyrs, les louanges des Confesseurs, les transports des Patriarches et des Prophètes, tous les Saints et les Élus louant d'une voix unanime le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et disant d'une seule voix :

« Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées; la terre entière est remplie de sa gloire ».

Oh! qu'il est glorieux, ce royaume où règnent avec le Christ tous les saints qui, revêtus de robes blanches, accompagnent l'Agneau partout où il va. O mon âme, comment pourra-t-on manquer de bonheur, là où l'on aura tant de matière à se réjouir?

13. Vois en troisième lieu autour de toi réunis tous les saints que rassembla la clémence de Dieu pour mettre le comble à ton bonheur. Car la possession d'un bien qu'on ne partage pas avec un ami n'offre pas une pleine jouissance, dit Sénèque.

« Vois dans quelle langue, quelle intelligence sera capable d'exprimer combien sont grandes les jouissances

de cette Cité; se mêler aux chœurs des anges, former tous les jours avec les esprits bienheureux la Cour du Souverain de gloire, n'être jamais privé de leur bienheureuse société, mais se réjouir sans cesse avec eux dans l'éternité de leur propre joie ».

Là, chacun est connu de tous, tous le sont de chacun. Personne n'ignore ni la patrie, ni la famille, ni l'origine de chacun. La charité des justes y sera si heureuse et si parfaite, que chacun aimera son prochain autant que soi-même. Il s'ensuivra ce bonheur précieux, qu'ainsi chacun se réjouira du bonheur et de la joie de son prochain, comme de son propre bonheur. Et comme le nombre des élus sera incalculable, qui suffira, penses-tu, à raconter les joies des bienheureux?

14. Quel jour ce sera pour toi, lorsque t'apparaîtront, venant à ta rencontre, Marie, la Mère de Dieu, accompagnée des chœurs des Vierges, et ton Époux lui-même, avec tous les saints, qui te dira : « Lève-toi; viens, hâte-toi, ma bien-aimée, ma toute belle, ma colombe; déjà l'hiver a passé; la pluie a fui loin de toi ».

Alors les anges admireront ta gloire, ils s'écrieront : « Quelle est celle-ci qui vient du fond des déserts, entourée de délices, appuyée sur son Bien-aimé? »

Les filles de Sion te verront et t'adresseront leurs louanges. Alors les cent quarante-quatre mille esprits debout devant le trône, et les vingt-quatre vieillards prendront leurs cithares et chanteront un cantique nouveau. Alors tu voleras sans crainte entre les bras de ton Époux, et dans ta gloire tu diras : « J'ai trouvé celui que chérit mon âme, je le tiens, je ne le quitterai pas ».

Alors les sept fils de ce grand Job, qui est grand par-dessus tous les habitants de cette bienheureuse contrée de l'Orient, feront les festins chacun à son tour, et t'inviteront, toi, leur sœur, toi, leur compagne. Chacun d'eux te dira : « Bois maintenant, prends place avec volupté à ce banquet, car tu as trouvé grâce devant le souverain Maître ».

Et toute joyeuse, tu répondras ces paroles : « Oui, je

boirai et serai en liesse, car aujourd'hui mon âme a été glorifiée plus qu'en aucun jour de ma vie ».

O gloire inouïe! ô bonheur! ô joie suprême! telle que jamais notre siècle n'en a connu. Oui, je le crois, toute la pompe de ce monde n'est, en comparaison de celle de l'éternité, que comme une faible goutte d'eau devant l'océan.

L'Ame.

15. Depuis longtemps déjà je me tais et garde le silence, parce que j'ai écouté avec une admiration et un charme très vifs ce que tu m'as dit. Ah! je t'en prie, ne remets pas à demain de m'exposer en termes plus spéciaux, plus précis, quelque chose de ce banquet des esprits célestes : déjà tu m'en as touché quelques mots, mais tu as passé trop vite.

L'Homme.

O mon âme! je voudrais bien passer de nouveau sous silence ce que tu me demandes, plutôt que d'exprimer d'une bouche souillée, que de concevoir même dans mon esprit, la moindre chose de ce banquet mystérieux et céleste; moi qui, si souvent encore, me trouve mêlé aux choses superflues de ce monde, moi qui, hélas! encore me nourris avec les autres mondains de la vile pâture des pourceaux, je rougis, et ma confusion est extrême de parler des affaires intimes des esprits divins. Cependant, puisque je ne puis contrarier tes désirs, je t'exposerai brièvement les idées que, bien qu'indigne, je roule quelquefois dans mon intelligence, sous l'influence de l'Esprit Saint.

Bien que dans cette Cour céleste où la plénitude de tout bien est accordée à tous dans une égale perfection, bien que dans cette Cour, dis-je, certains biens soient donnés d'une manière plus excellente à certains mérites, cependant rien dans cette immensité de l'inestimable

bonté de Dieu n'est possédé d'une manière particulière. Tous les biens y sont communs à tous, à cause de Celui qui est tout à tous. Dans ce royaume, la Vierge se réjouira du mérite d'une sainte Veuve; la Veuve, du privilège d'une chaste Vierge; le Confesseur sera heureux du triomphe des Martyrs; le Martyr, de la bravoure des Confesseurs; le Prophète louera la pieuse conduite des Patriarches; les Patriarches, la foi et la pénétration des Prophètes; les Apôtres et les Anges s'y réjouiront du mérite de tous ceux qui seront au-dessous d'eux, et tous les inférieurs seront heureux de la glorieuse couronne de leurs supérieurs. De cet enchaînement d'une sainte et parfaite charité, il résultera que chacun retrouvera dans un plus grand que lui ce qui manque à son propre mérite.

L'Ame.

16. O homme! ceci ne suffit pas encore à apaiser mon esprit; ne me prive pas, je t'en prie, de quelques détails particuliers sur ce banquet céleste.

L'Homme.

Tu le sais, ô mon âme! ce n'est qu'en balbutiant que nous pouvons parler des hauteurs de Dieu. Et cela n'a rien d'étonnant; car, étant moins propres à les comprendre, comment pouvons-nous suffire à exprimer des choses que nous n'entrevoyons qu'avec des yeux affaiblis, et dont la vérité dépasse notre intelligence, et dont l'intelligence que nous en avons dépasse en vérité nos expressions et nos paroles? Cependant, pour ne point te retenir plus longtemps, écoute ce qu'imagine mon intelligence, bien que mon affection n'en ait qu'un goût bien faible.

Je pense que ces sept fils dont j'ai parlé plus haut sont tous les esprits saints et choisis de Dieu, héritiers et fils du Très-Haut.

Ces esprits font chacun à leur tour des festins où la nourriture est de goûter entre eux les joies célestes.

Chacun, en raison de ses mérites et de la gloire qui lui est accordée, y goûte les plus délicieux mets.

Or, au premier rang se place l'ordre premier-né, c'est-à-dire celui des Anges célestes, justement appelés premiers-nés parce que les premiers de la création qui conversent avec Dieu, ils ne sont jamais éloignés de lui par le péché, mais comme à leur souverain Père lui sont demeurés attachés par un immuable amour, et les premiers de tous ont eu le bonheur de posséder cet heureux héritage du royaume des cieux. Ces Anges, ô mon âme! te feront goûter à leur banquet des mets recherchés et délicieux, car chaque ordre d'esprits t'offrira comme jouissance spéciale ce qu'il a reçu de plus excellent en récompense.

17. Pense alors, ô mon âme! quels mets délicieux vont te servir ces esprits élevés de l'ordre séraphique, tellement rapprochés du Père Éternel, qu'entre eux et lui ne se trouvent point d'autres esprits qui le contemplent de plus près et jouissent plus parfaitement de ses biens éternels! Quelle joie, penses-tu, goûtent ces esprits dans leur noble nature? dans l'éblouissement de leur contemplation? dans la sincérité de leur amour? C'est ainsi que les Séraphins ornent ce festin de l'ardeur de leur amour divin; les Chérubins, de la splendeur de leur clarté éternelle; les Trônes, de l'équité de leur divine majesté. Les Dominations ajoutent à la gloire de ce festin la supériorité qu'elles ont de diriger les autres; les Puissances, leur autorité qui maintient les esprits mauvais; les Vertus aussi ajoutent à l'honneur de ce festin la faculté qu'elles ont d'opérer des miracles; les Archanges, leur dignité de messagers des ordres célestes; les Anges, leur promptitude à révéler les secrets moindres de la science divine.

Tu vois comment chaque esprit des bienheureux se nourrit des joies célestes, qu'il a, dans cette Cour des cieux, reçues plus particulièrement en récompense. Et qu'y a-t-il donc d'étonnant que ces esprits nous fassent goûter dans notre joie à ces mets dont j'ai parlé et à beaucoup d'autres qui nous sont cachés encore, eux qui nous gardent avec tant de fidélité, de douceur et d'amitié

dans cette vallée de larmes, et qui désirent de toutes leurs forces nous conduire à cette patrie de la béatitude éternelle?

« Oh! si l'on savait comment les esprits supérieurs, réunis aux troupes des musiciens célestes, marchent entourés de la foule des jeunes chœurs de vierges, on verrait avec quelle sollicitude ils secondent nos chants, ils soutiennent nos prières, ils guident nos méditations, ils veillent sur notre repos et préviennent nos désirs ».

Ame affamée par le jeûne, si tu avais reçu dans ton cœur une seule miette tombée dans ce banquet de la table des Seigneurs, ah! je le pense, désormais tu supporterais avec impatience le voyage de cette vie. Oui, je le pense, si tu avais goûté un peu de ce vin qu'ils boivent, toutes les douceurs du siècle n'auraient pour toi que du dégoût.

« Si seulement une fois le cœur se fixe dans les cieux, il voit bientôt combien sont basses les choses qui auparavant lui paraissaient si grandes ».

18. O mon âme bien-aimée! que te dirai-je des festins des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges qui sont figurés à juste titre par les six autres enfants? Chacun d'eux, en effet, dans son banquet, offre à ses convives les bonnes œuvres de ses vertus pendant sa vie. Et qui pourra dire alors quelle jouissance trouveront les âmes dans la parfaite humilité des Patriarches, dans l'inflexible austérité des Prophètes, dans l'ardente charité des Apôtres, dans la fermeté, dans la patience des Martyrs, dans la piété et la clémence des Confesseurs, dans la chasteté et la continence des Vierges?

« En vérité, la parole et la voix me manquent, parce que mon intelligence n'est point capable de comprendre tout ce qu'il y a de joie à se mêler aux chœurs des Anges, à être assis avec les esprits bienheureux auprès du Souverain de gloire, à contempler Dieu face à face, à voir cette lumière que rien ne limite, à n'être plus tour-

menté par la crainte de la mort, et à se réjouir de la récompense d'une incorruptibilité perpétuelle ».

19. Oh! qu'il sera heureux pour toi le jour où tu retourneras dans l'héritage de tes pères, quand tu auras été ravie par eux avec un bonheur sans prix, et introduite auprès du trône du souverain Roi. Réveille-toi donc dès maintenant, ô mon âme! et comme cette fameuse reine de Saba, avec les aromates de tes vertus, avec les trésors de tes bonnes œuvres, avec l'appareil magnifique des désirs célestes, monte à cette Cité haute, à cette Jérusalem; contemple avec soin chaque chose, et vois combien la vérité y surpasse la renommée, combien la gloire y dépasse toute expression; si tu pouvais un jour, dans l'ardeur de ton admiration, t'enlever au-dessus de l'esprit humain et te transformer merveilleusement en un esprit céleste, ah! tu dirais avec Pierre, dans l'élan de joie de ton cœur : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici »; j'y trouve un père, une sœur, un frère, une patrie. Seigneur, permets que nous y restions et que jamais nous ne nous éloignions d'ici ».

« Fuyons, ô mon âme! dans notre véritable patrie, parce que là est la patrie pour laquelle nous avons été faits, le Père qui nous a créés; là est cette Jérusalem, cette Cité haute, qui est notre mère ».

O mon âme! tels doivent être pendant ta vie mortelle ton amour et ton désir de parvenir à cette patrie pour laquelle tu es faite; telle, ta douleur de n'y être point encore, telle, ta crainte de n'y point parvenir, que tu ne dois goûter aucune joie, si ce n'est aux choses qui t'aident et te soutiennent dans l'espoir d'y arriver.

§ 4. — *LES BIENHEUREUX CONTEMPLENT CE QUI EST EN EUX ET TRIPLEMENT EN JOUISSENT.*

20. L'homme sera récompensé dans son corps et dans son âme, et par l'union éternelle et inséparable de tous les deux. Notre corps est composé de quatre éléments; aussi sera-t-il nécessairement récompensé de quatre manières. La terre aura alors une immortalité éternelle;

l'eau, une impassibilité complète; l'air, une très grande subtilité, et le feu, une clarté splendide.

Dans cette éternelle patrie, les cœurs des bienheureux brilleront à l'envi d'une clarté pure et transparente; chaque visage sera visible et chaque conscience sera pénétrable; l'opacité des corps ne cachera plus l'âme de chacun aux yeux des autres. En tout lieu que le voudra l'âme, aussitôt le corps s'y trouvera. De même que sur cette terre l'âme obéit parfaitement au Créateur, de même le corps alors obéira aux ordres de son moteur. Tous les sens seront en action; l'œil verra une beauté resplendissante; le goût sentira une saveur pleine de douceur; l'odorat, de suaves odeurs; le toucher embrassera un objet délicieux; l'ouïe sera charmée des sons les plus agréables.

« Quitte donc, ô mon âme, l'amour de la vie présente, sois pleine d'ardeur pour la vie qui vient, où l'on ne connaît ni le trouble de l'adversité, ni les angoisses de la nécessité, ni l'inquiétude des soucis, mais où règne une joie éternelle; là, le repos ne cessera pas, le besoin ne se fera pas sentir, nous pourrons exister sans craindre la mort, nous connaître sans craindre l'erreur, nous aimer sans craindre d'offenser personne. Loin de ces lieux toute lenteur, toute corruption, toute laideur, toute infirmité. Là sont un nouveau ciel et une nouvelle terre. Là nous serons semblables aux Anges de Dieu, sinon en âge, du moins en félicité ».

La vie ignore la mort, là; et la jeunesse n'y vieillit pas; la joie ne connaît pas la tristesse; là règne une paix sans discorde; la volonté n'a rien d'injuste, la lumière point de nuit, et le gouvernement n'a point de révolutions.

21. Ensuite, considère combien ton âme se réjouira lorsqu'elle revêtira son corps tel qu'on te l'a déjà dit; non point ce corps que tu as supporté avec de grandes douleurs, dont tu as triomphé après de longs combats, et dont souvent, dans ton impatience et ta colère, tu as dit cependant avec calme et douceur : « Qui me délivrera de ce corps mortel? » Ton corps ne sera point tel,

mais un corps désormais obéissant, parfait et spirituel. Tel il sera, dis-je, que de le contempler te deviendra une consolation et une augmentation à ton bonheur éternel.

Il est certain que l'âme elle-même n'eût jamais désiré reprendre le corps, si, quelque glorieux qu'il pût être, elle fût, l'ayant revêtu, empêchée de contempler Dieu. Car, selon que le remarque et l'enseigne saint Augustin, les âmes saintes elles-mêmes désirent reprendre leur corps et attendent de s'unir de nouveau avec lui; parce que sans lui, il ne peut exister pour elles de félicité complète, ni de bonheur qui les satisfasse. Telle est même l'énergie du désir que l'âme a du corps, que ce désir empêche et ralentit en quelque sorte sa contemplation.

« O chair misérable, laide et souillée! d'où te vient cet honneur que les âmes saintes que Dieu a marquées du sceau de son image, qu'il a rachetées de son propre sang, te désirent, t'attendent, et que, sans toi, leur félicité ne puisse être complète, leur bonheur ne puisse être satisfait? »

Lorsque l'âme aura repris ce corps, non plus alors à l'état animal, mais à l'état spirituel, elle sera dans la perfection de sa nature, commandant et obéissant, vivifiée et vivifiante. Alors, par une ineffable félicité, il arrivera que ce qui était pour elle un fardeau sera un sujet de gloire.

22. O mon âme! pense quelle sera alors ta gloire lorsque tu seras revêtue de cette robe nouvelle et brillante, ornée de pierres précieuses, c'est-à-dire de ton corps à l'état glorieux. Autant ton âme aura de vertus, autant de perles précieuses dont rejaillira l'éclat sur ton corps.

Qui pourra dire l'étendue de la joie, la gloire étonnante, la magnificence et l'honneur incompréhensible que tu recevras, parce que, avec le bouclier de la continence et de la chasteté, tu as triomphé de ton propre corps comme un homme doit le faire; parce que tu as vaincu le monde avec tant de puissance; parce que tu as si courageusement mis en fuite le démon; parce que tu as vigoureusement résisté à toutes les pensées, à toutes les affections, à tous

les mouvements qui n'étaient point dans l'ordre? Juge, si tu le peux, des louanges que tu recevras de ceux que ta parole et ton exemple ont poussés au bien. Qu'ajouterai-je? Pour chacune de tes pensées, de tes paroles, de tes actions vertueuses, tu recevras des louanges spéciales.

§ 5. — *LES BIENHEUREUX CONTEMPLENT CE QUI EST AU-DESSUS D'EUX, ET JOUISSENT DU SOUVERAIN BIEN PARFAITEMENT, SELON LES TROIS PUISSANCES DE L'AME.*

23. Je te conseille donc, ô mon âme! puisque ce que je viens de te dire t'y a laissée excitée, disposée et invitée, je te conseille de te tourner vers l'Auteur de ton existence, et de considérer que ce bonheur n'est pas tel que nous l'avons éprouvé dans les créatures, mais il en diffère autant que le Créateur d'avec sa créature. Qui jouira de ce bonheur aura tout ce qu'il voudra, et n'aura point tout ce qu'il ne voudra pas.

Il est plus facile de gagner la vie heureuse que de la dépeindre; c'est une course sans but, un usage sans ennui, une force sans nourriture, un bonheur toujours nouveau de joies toujours anciennes, une félicité continuelle, que l'on ne craint pas de perdre; la raison y est gardée de toute erreur; la volonté, de toute douleur; la mémoire, de toute terreur. C'est une admirable sérénité, une complète suavité, une éternelle sécurité dans la possession sans ennui de tous les biens.

24. O mon âme! quelle joie penses-tu que goûtent dans leur félicité ceux qui contemplent toujours ce miroir de l'éternité, dans lequel ils voient clairement toutes les choses passées, présentes et futures, qui concernent leur éternelle béatitude?

« Quand nous serons arrivés à cette lumière suprême du Père des lumières, nous comprendrons tout ce qu'il peut y avoir dans les créatures ».

« Alors les Justes sauront tout ce que Dieu a fait pour être su. Et que peuvent-ils ignorer, ceux qui voient Celui qui sait tout? »

« De même que sur la glace d'un miroir s'offre à nos yeux une triple image, parce que nous y voyons d'abord notre visage, puis le miroir lui-même, puis ce qui est autour de nous, ainsi dans ce miroir de la clarté divine nous connaîtrons Dieu lui-même, et toutes les choses présentes, c'est-à-dire nous-mêmes et les autres créatures ».

O mon âme! qui naturellement désires savoir, cherche à regarder dans ce miroir, lire et étudier ce qu'il reflète, car l'avoir vu, même une fois, c'est avoir tout appris. Là sembleront et seront estimées sottises la théorie de Platon, la philosophie d'Aristote, l'astronomie de Ptolémée. Car tout ce que nous comprenons sur la terre de la vérité n'est qu'une moindre partie des choses que nous ignorons; mais alors cette vérité sera visible, elle t'inondera de lumière, elle t'étonnera, elle dilatera ton cœur.

L'Ame.

25. Et que verrai-je?

L'Homme.

Le Roi du ciel dans sa splendeur.

« Telle est la suavité, telle est la douceur de la splendeur de cette éternelle beauté, que les Anges eux-mêmes, qui sont incomparablement plus éclatants de lumière que le soleil, ne pourront se rassasier de ses rayons ».

Alors tu seras inondée de délices quand tu connaîtras l'étonnante clarté de Dieu; tu seras saisie d'admiration par la délicieuse contemplation de toi-même; ton cœur sera dilaté dans la vision parfaite de toutes les créatures. O merveilleuse et admirable connaissance! O délicieuse et charmante contemplation! O joyeuse et ineffable vision! Oh! qu'on a eu raison de dire de toi, Seigneur mon Dieu : « Un seul jour passé dans ton palais vaut mieux que des milliers de jours sur la terre! »

Si grande est en effet la beauté de la justice, si déli-

cieuse est la lumière éternelle, qu'alors même qu'il ne nous serait permis d'en goûter les charmes que pendant une heure, à cause de cela seul tous les jours de notre vie, quelque innombrables qu'ils fussent ensuite, quelque pleins de délices, quelque environnés des biens temporels, nous paraîtraient à juste titre méprisables. Oui, cette lumière éternelle est si douce et si suave, que sa vue ne laisse plus rien à désirer, et qu'elle satisfait, et au delà, tous nos désirs.

L'Ame.

26. N'est-il pas quelque autre objet dont la vue charme, dont la contemplation réjouisse?

L'Homme.

O mon âme! bien que cette clarté pût suffire sans la présence d'un autre objet, cependant il en est encore une, pour ne point parler de la vision charmante de tous les autres objets qui sont presque innombrables, il en est une qui réjouit merveilleusement les âmes de tous les esprits célestes, et qui, par un art admirable, enivre toute créature de je ne sais quelle joie inestimable; je veux parler de la clarté de cette Reine céleste, mère de Dieu, et de l'Humanité glorieuse de son Fils.

Qui pourra, ô mon âme! suffire à imaginer quelle joie procure la vue de cette Mère de miséricorde, de cette Reine de bonté et de clémence, non plus reposant près de son petit enfant qui crie, couché dans une crèche, non plus en larmes, et cherchant, courant, demandant partout : « Avez-vous vu Celui que mon âme chérit? » lorsqu'elle perdit pendant trois jours son jeune fils bien-aimé, mais le regardant maintenant dans un ravissement de joie éternelle? Elle n'a point le cœur troublé comme au jour de la fuite en Égypte loin d'Hérode, car son Fils est monté au ciel, et Hérode est descendu dans l'enfer. Elle n'éprouve plus ces angoisses à la vue des mille tourments que les Juifs font souffrir à son Fils, car il est

maintenant au-dessus de ces souffrances. Ce n'est plus cette mère qui veille, pleure, se lamente et s'écrie : « Qui me donnera de mourir pour toi, mon fils! » lorsqu'elle se tient debout près de son Fils unique suspendu à la croix et mourant sur le gibet. Ce n'est plus cette malheureuse mère en larmes qui recevait pour son fils un disciple au lieu du Maître, un esclave au lieu du Seigneur, une créature à la place du Créateur, et comme un étranger au lieu de son fils unique et si cher. Non; celle qui fut à cause de nous si douloureuse, qui fut abreuvée de tant de chagrins, aujourd'hui est élevée au-dessus de toute créature; elle règne avec le Christ dans le palais de la Trinité bénie.

27. O mon âme! réfléchis avec dévotion sur cette joie pleine de suavité, de voir un homme, le Créateur de l'homme, une femme, la mère du Créateur de toute chose, notre frère autrefois perdu, méprisé, rejeté, aujourd'hui retrouvé, revenu dans son royaume et commandant à tous.

« Oh! qui me donnera, toi, mon frère, qu'ont allaité les mamelles de ma mère, de te trouver seul au dehors, et de t'embrasser avec dévotion, de te serrer dans mes bras avec amour, et que personne ne me voie quand je t'introduirai dans le lit nuptial de ma mère, avec une jouissance pleine de douceur er de suavité! »

C'est cette jouissance que désirait le dévot saint Anselme quand, dans ses *Méditations*, il disait : « O doux enfant, quand te verrai-je? quand apparaîtrai-je devant toi? quand pourrai-je me rassasier de ta beauté? quand verrai-je ton visage si désirable, que les anges eux-mêmes désirent contempler? Malheur à l'âme qui ne t'aime pas, qui ne te cherche pas! si elle aime le monde, elle est esclave du péché, elle n'est jamais tranquille, jamais en sûreté. Que rien sans toi ne me plaise; qu'en dehors de toi je ne trouve ni beauté, ni douceur, ni trésor précieux! Que tout me soit vil auprès de toi; que ce qui t'est opposé me soit un fardeau, et que ce qui te plaît soit mon unique et mon perpétuel désir. Qu'il m'ennuie de me réjouir sans

toi, qu'il me soit doux de me réjouir ou de pleurer avec toi. O bon Jésus! s'il m'est doux déjà de pleurer avec toi, combien le sera-t-il de me réjouir avec toi! »

L'Ame.

O homme! je languis de l'amoureux désir de voir le Seigneur mon créateur! je suis défaillante dans mon ardeur de voir Jésus, mon frère, mon Rédempteur. Je gémis, blessée du désir de contempler cette vierge glorieuse, cette mère de mon Rédempteur. O bon Jésus! quand donc verrai-je cette joie que je désire? Oh! quand donc m'apparaîtra la gloire que je désire! Oh! quand viendra le Consolateur que j'attends? Oh! quand pourrai-je m'enivrer dans la riche demeure de Celui qu'appellent mes soupirs? Déjà la vue des créatures me devient insupportable, tant Celui qui a fait toutes ces choses les surpasse toutes incomparablement en beauté.

L'Homme.

O mon âme! attends avec patience et laisse croître tes désirs; car il est écrit : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus; encore un peu de temps et vous me reverrez ».

L'Ame.

Que ce peu de temps est long! que ce peu de temps tarde à venir! Mes mérites sont bien courts, et mes désirs durent cependant depuis longtemps.

L'Homme.

O mon âme! si tu trouves longs et lourds les désirs qui te brûlent de contempler l'éternelle Clarté, de quelle ardeur devraient être tes désirs d'aimer l'éternelle Bonté, et de posséder éternellement la souveraine Majesté? Car,

si tu n'aimais pas toutes ces choses d'un amour souverain, comment la vue t'en réjouirait-elle? Et si, les voyant et les comprenant, tu ne les possédais point dans la tranquillité de ton âme, comment demeurerais-tu bienheureuse?

« Là, nous aurons notre loisir, et nous verrons; nous verrons et nous aimerons, et nous posséderons. Celui-là même est la fin de tous nos désirs, que nous pourrons voir sans fin, aimer sans lassitude, louer éternellement sans fatigue ».

O mon âme! écoute encore sur toutes ces joies ces mots du dévot saint Anselme :

« Anime-toi maintenant, ô mon âme! élève ton intelligence, et, autant que tu le peux, réfléchis attentivement combien est agréable ce bonheur, qui renferme des jouissances de tous les biens. Si la vie créée est agréable, combien plus agréable est la puissance créatrice! Si le salut que l'on accorde a ses charmes, combien de charmes aura cette puissance salutaire qui a tout fait! Si la connaissance des créatures offre des jouissances, combien en offrira la connaissance des choses incréées! »

Pourquoi, errante à l'aventure, cherches-tu, ô mon âme! les biens créés? Aime celui-là seul en qui toute chose se résume. Est-ce la beauté qui a des charmes pour toi? « Les justes brilleront comme le soleil ». — Est-ce la liberté et la force? « Ils seront semblables aux Anges de Dieu dans le ciel ». — Est-ce une vie longue et salutaire? « Là est la santé éternelle ». — Est-ce l'ivresse et la satiété? « Ils se rassasieront de gloire et s'enivreront dans les somptuosités de la demeure de Dieu ». — Est-ce la mélodie? « Là chanteront les Anges ». — Est-ce une aimable société? « Là, les bienheureux vivent en société, et tous n'ont qu'une seule volonté ». — Sont-ce les honneurs et les richesses? « La gloire et les richesses remplissent sa demeure ». — Est-ce la sécurité et la certitude! « La durée du temps y sera éternelle ».

O cœur humain, cœur indigent, cœur éprouvé, cœur brisé par les chagrins, quel serait ton bonheur si tu avais

tous ces biens en abondance! Interroge ton propre fond, vois s'il peut contenir une si grande joie, un si grand bonheur. Mais si dans un si grand bonheur l'homme est à peine capable de contenir la part qui lui revient, comment pourra-t-il supporter l'abondance de tant de bonheur, lorsque le nombre des bienheureux est si grand, et dans un lieu où chacun aime son prochain autant que soi-même, et se réjouit de son bonheur, dans la mesure de son amour? Et même chacun se réjouit dans le ciel du bonheur qu'il a de voir Dieu, bien plus qu'il ne se réjouit de son propre bonheur et du bonheur des autres. Car, aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, tout son cœur, toute son âme, toute son intelligence ne suffisent pas à la plénitude de sa joie, car elle n'aura d'autre mesure que celle de son amour, et cet amour a pour mesure l'étendue de l'Objet qu'il voit.

Assurément l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point éprouvé de quelle force t'aiment et te connaissent les saints, ô mon Dieu!

Oh! je t'en prie, mon Dieu, que je te connaisse, que je t'aime, que je me réjouisse éternellement de te voir! Et si je ne le puis complètement durant cette vie, qu'au moins cette connaissance que j'ai de toi s'augmente ainsi que mon amour, afin que je goûte dans le Ciel une joie complète, qu'ici j'aie l'espérance, mais que là j'aie la réalité.

Dieu Père, tu m'ordonnes par ton propre Fils, que dis-je? tu me conseilles de te demander ici-bas, et tu promets d'accueillir ma demande d'une complète joie.

Prière.

Seigneur, je vous demande donc, par votre admirable Conseiller que vous m'engagez à invoquer et que vous promettez d'accueillir, je vous demande de mettre le comble à ma joie; que mon esprit médite ce bonheur, que ma bouche en parle, que ma langue le redise, que mon âme en ait faim, que ma chair en ait soif, jusqu'au jour

où j'entrerai dans la joie de mon Dieu, Dieu seul en trois Personnes, Dieu béni à jamais dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Fin du soliloque.

III. LA CONSOMMATION

a) Base dogmatique.

1. L'UNIQUE MAITRE (sermon).
2, Le Saint Esprit et ses Dons.

b) Pratique de l'union à Dieu.

3. Le sacrement de l'Eucharistie.
4. L'ITINÉRAIRE.

c) Conclusion.

Le Paradis.

L'UNIQUE MAITRE

Unique est votre maître, le Christ.
(Mat., 23, 10).

1. En cette parole se déclare le principe fontal de l'illumination dont procède toute connaissance, savoir le Christ.

Le Christ est en effet Celui dont il est dit (Hébr., 1, 3) : qu'il est le reflet de la gloire paternelle, l'empreinte de sa substance et qu'il soutient toute chose par sa puissante parole. C'est Lui qui est l'origine de toute sagesse : le Verbe de Dieu dans les hauteurs est la source de la sagesse (Eccli., 1, 5).

Le Christ est donc la source de toute droite connaissance. Il est en effet la voie, la vérité et la vie.

* * *

Triple est le progrès de la connaissance droite et capable d'engendrer la certitude. Hugues (de S. Victor), *De sacramentis*, lib. 1, p. 10, C. 4, l'enseigne ainsi :

« La foi par trois étapes s'avançant tend et monte à sa perfection : d'abord elle accueille [la doctrine] selon la piété; ensuite elle l'approuve selon la raison; enfin elle la saisit selon la vérité.

D'après quoi il apparaît que triple aussi est le mode de connaître : premièrement : la créance d'un pieux assentiment; deuxièmement : l'approbation d'une droite raison; troisièmement : la clarté d'une pure contempla-

tion. L'un se réfère à la possession et à l'usage d'une vertu qui est la foi; l'autre, à la possession et à l'usage d'un don, celui d'intelligence; le dernier, à la possession et à l'usage d'une béatitude qui est la pureté du cœur. »

Étant donné que de la connaissance triple est l'espèce, selon qu'elle procède de la foi, ou de la raison, ou de la contemplation, il faut reconnaître que de chacune le Christ est principe et cause : de la première, en tant que voie; de la deuxième, en tant que vérité; de la troisième, en tant que vie.

I

2. Le Christ en effet, en tant que voie, est Maître et principe de la connaissance selon la foi.

Cette connaissance nous vient par une double voie, savoir la révélation et l'autorité. Ainsi parle saint Augustin (*De Utilitate credendi*, cap. 11) : « Ce que nous comprenons nous le devons à la raison; ce que nous croyons, à l'autorité; mais il n'est point d'autorité que n'ait précédée la révélation ».

C'est pourquoi Pierre, dans sa deuxième Épître (1, 15), enseigne que : « Nous tenons pour très certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter votre attention comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur ».

Il introduit par là *l'autorité* de la parole prophétique et il en donne cette raison : « que ce n'est point par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par l'Esprit-Saint, que les saints hommes de Dieu ont parlé ».

Or, si c'est par ces deux voies qu'il faut parvenir à la connaissance fidéique, nous n'y parviendrons pas, à moins que le Christ ne nous le donne. Car le Christ est le principe de toute révélation par son avènement dans l'esprit, et l'affermissement de toute autorité par son avènement dans la chair.

3. Or il vient d'abord dans l'esprit comme lumière révélatrice de toute vision prophétique, selon Daniel (2, 22) : « Il révèle ce qui est profond et caché; il connaît ce que couvrent les ténèbres, et la lumière est avec lui »; savoir, la lumière de la divine sagesse qui est le Christ. Selon Jean : « Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres » (8,12); et : « Tandis que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière » (18,36); parce que (dit encore saint Jean, 1,12) « il a donné la puissance de devenir fils de Dieu à ceux qui croient en son nom ».

Sans cette lumière, qui est le Christ, personne ne peut pénétrer les secrets de la foi; et c'est pourquoi au livre de la Sagesse, nous lisons (9, 10 à 17) : « [ô Dieu] envoyez cette sagesse de votre saint ciel et du trône de votre majesté, afin qu'elle soit avec moi et avec moi travaille. Ainsi saurai-je ce qui est agréé de vous. Quel homme en effet peut savoir le dessein de Dieu, et qui peut connaître la volonté de Dieu... » (*et la suite*).

Par tout cela il est donné à comprendre qu'il n'est pas possible de parvenir à la certitude de foi révélée, sinon par l'avènement du Christ dans l'esprit. Il vient ensuite dans la chair comme parole approbative de toute parole prophétique. D'où il est dit aux Hébreux : « Autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, Dieu a parlé par les prophètes; mais dans ces derniers temps, il nous a parlé par son Fils » (1, 1-3).

Qu'en effet le Christ soit Parole du Père pleine de puissance, nous le lisons (Eccli., 9, 4) : « Sa parole est pleine de puissance, et qui peut lui dire : Pourquoi fais-tu ainsi? »...

Il est aussi une parole pleine de vérité, bien plus, la vérité même, selon ce que dit saint Jean (17, 7) : « Sanctifiez-les en vérité: votre parole est vérité »; et la *Glose* commente : « En vérité, c'est-à-dire en moi qui suis la vérité »; et il l'explique en ajoutant : « Ta parole est la vérité »; ce qui équivaut à : Je suis la vérité : Parole en grec, Verbe en latin, c'est lui.

Donc, parce que l'autorité appartient à la parole puissante et véridique, et que le Christ est Verbe du Père, et par cela Puissance et Sagesse, ainsi en lui est fondée, stabilisée et consommée toute la fermeté de l'autorité. Et c'est pourquoi toute doctrine authentique et les prédicateurs de cette doctrine sont rapportés au Christ en tant qu'il vient dans la chair, comme au fondement de toute la foi chrétienne (d'après 1 Cor., 3,10) : « Selon la grâce qui m'a été donnée, j'ai comme un sage architecte posé le fondement ». Mais un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ, nul ne peut le poser.

Lui seul en effet est le fondement de toute doctrine authentique, soit apostolique, soit prophétique, selon l'une et l'autre loi, la nouvelle et l'ancienne. Aussi est-il dit aux Ephés. (2, 20) : « Vous avez été bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre d'angle ».

Il est clair conséquemment que le Christ est le maître de la connaissance selon la foi, et cela en tant qu'il est la *Voie*, selon son double avènement, savoir dans l'esprit et dans la chair.

* * *

4. Il est aussi maître de la connaissance selon la raison et cela en tant qu'il est *Vérité*.

En effet, à la connaissance scientifique sont nécessairement requises la vérité immuable, du côté de l'objet de la science, et la certitude infaillible du côté de son sujet : tout ce qui se sait est en soi nécessaire et certain pour celui qui le sait; et en effet, nous nous disons *savoir* lorsque nous estimons connaître la cause par laquelle l'objet existe et jugeons impossible qu'il en soit autrement.

Il est requis d'abord dans l'objet de la science une vérité immuable. Or une telle vérité n'est pas une vérité *créée*, simplement et absolument, car tout ce qui est créé est changeant et muable. Mais la vérité *créante*, qui ait pleine immutabilité.

D'où le Psaume (101, 26) : « Et toi, dans le Principe, Seigneur, tu fondas la terre »; or cela est dit, selon l'apôtre, aux Hébreux (1, 10) du Fils de Dieu, qui est le Verbe, *l'art* et la raison du Dieu tout-puissant, et par suite perdurable vérité; ainsi le Psaume (118, 90) : « Éternellement, Seigneur, demeure ta Parole et au siècle des siècles ta vérité ».

Comme donc les choses ont l'être dans leur propre genre, qu'elles l'ont aussi dans l'esprit, et enfin dans l'éternelle raison, mais que leur être n'est immuable ni de la première ni de la deuxième façon, et seulement de la troisième, soit dans le Verbe éternel, il reste que rien ne peut donner aux choses d'être parfaitement objet de science, sinon le Christ Fils de Dieu et maître du savoir. « Tu ne pourras nullement nier, dit Augustin (*De libero Arbitrio, II*, 12, n° 33) qu'il existe une incommutable vérité, réservoir de toutes les choses qui incommutablement sont vraies, que je ne peux dire ni mienne ni tienne, ni d'aucun homme, mais qui est présente et qui s'offre communément à tous ceux qui voient des choses immuables en leur vérité ».

Et ailleurs (*De Trinitate*, Ch. 12, 21) : Quand les impies voient les règles selon lesquelles chacun doit vivre « où les voient-ils? Certes, ce n'est point en leur nature, puisque sans nul doute ces choses se voyant par l'esprit, il conste que leur esprit est mobile, tandis que les règles, quiconque veut les voir et voir en elles, il les voit immuables. Ce n'est point non plus dans une qualité de leur esprit puisque ces règles le sont de justice, et qu'il conste que leur esprit est dans l'injustice! Où donc sont inscrites ces règles par lesquelles l'injuste lui-même reconnaît ce qui est juste et voit qu'il faut avoir ce que lui-même n'a pas? Où donc sont-elles écrites, sinon dans le livre de cette lumière qui se nomme vérité, d'où toute loi est dite juste, et qui vient en justice dans le cœur de l'homme non en passant, mais comme en s'y imprimant ». Augustin répète les mêmes choses aux livres *De la Vraie Religion* (Ch. 30-31), *De la Musique* (VI, 12) et des *Révisions* (Ch. 4).

5. A la connaissance scientifique est requise ensuite la certitude du sujet connaissant. Or cette certitude ne peut venir ni de la part du sujet, qui peut se tromper, ni de celle d'une lumière qui peut s'obscurcir.

Une telle lumière qui ne peut s'obscurcir, n'est pas la lumière d'une intelligence créée, mais de la sagesse incréée : elle est le Christ.

[Dieu] m'a donné la véritable science des êtres
pour me faire connaître la structure de l'Univers
les propriétés des éléments, le commencement, la fin
et le milieu des temps (Sap., 7,17 sq).

Et plus loin : « La sagesse, ouvrière de toutes choses, m'a enseigné ».

Le Sage en donne la raison (28-26-29; 8, 1) :

La Sagesse est le souffle de la Puissance de Dieu,
une pure émanation de la gloire du tout-puissant,
aussi rien de souillé ne peut tomber sur elle.
Elle est le resplendissement de la lumière éternelle
et le miroir sans tache de l'activité de Dieu.
Elle est plus belle que le soleil et que l'arrangement [harmonieux]
des étoiles; comparée à la lumière elle l'emporte sur elle...
D'un bout du monde à l'autre, elle atteint tout avec force
et dispose tout avec douceur.

Et c'est pourquoi Jean (1, 9) s'exclame : « Il était la vraie lumière qui illumine tout homme, venant en ce monde ».

La Glose précise : qu'elle n'est point lumière vraie, celle qui brille non de soi, mais d'un éclat emprunté.

La lumière de l'intellect créé ne se suffit pas à la compréhension certaine d'une chose quelconque, sans la lumière du Verbe éternel. Ainsi parle Augustin (*Soliloques*, 1, ch. 8, 4-15) : De même que dans le soleil [visible] nous remarquons trois [notes] : qu'il est, qu'il brille et qu'il éclaire. Ainsi et dans ce Dieu très caché sont trois choses : il est, il connaît, et il rend intelligible le reste.

Un peu avant, il avait écrit : « Comme la terre ne se peut voir qu'éclairée par la lumière, semblablement les

choses qu'enseignent les sciences, bien que chacun concède sans hésiter qu'elles sont intelligibles et vraies, il faut croire qu'elles ne peuvent être comprises à moins que par Lui, comme par leur soleil, elles ne soient éclairées ».

De même (*De Trinitate*, Cap. ultimo, nº 24), parlant de l'enfant qui sans maître répondait droitement sur la géométrie, et rejetant la sentence platonicienne qui prétend que les âmes sont instruites des sciences avant d'être insérées dans leurs corps, il disait : « Ce n'est point vrai; mais plutôt il faut croire que l'âme intelligente est ainsi faite que, proportionnée par la volonté du Créateur aux choses intelligibles de son ordre naturel, elle voit celle-ci en quelque lumière incorporelle *sui generis*, de même qu'elle voit ce qu'éclaire la lumière corporelle de l'œil de sa chair qui a été créé capable et proportionné à cette lumière ».

Or ce qu'est cette lumière, il le dit au livre 2e *de Libero Arbitrio* (14,38) : « Elle est la beauté de la vérité et de la sagesse; elle ne se déploie pas dans le temps, ni ne change de lieux; elle n'est pas interceptée par la nuit, ni offusquée par l'ombre, et n'est point soumise aux sens; elle est proche de tous ceux qui du monde entier se tournant vers elle l'aiment, et demeure près de tous; jamais elle ne s'absente d'aucun lieu; elle avertit du dehors et enseigne au dedans; personne ne la juge, et sans elle personne ne juge bien. Et par cela, il est manifeste, et nous le disons sans hésiter, qu'elle est supérieure à nos âmes qui par elle seule deviennent toutes sages et qui ne jugent point d'elle, mais qui par elle jugent du reste ».

Il répète les mêmes choses dans les livres *De Vera Religione* (C. 30), *De Trinitate* (VII, c. 3, nº 5), *De Magistro* (C. 14). C'est en celui-ci qu'il prouve par tout l'ouvrage sa conclusion : « *Unus est magister noster, Christus* ».

*
* *

6. En dernier lieu, le Christ en tant qu'il est *Vie* est maître de la connaissance contemplative.

A cette connaissance l'âme s'exerce de deux manières : d'abord selon la double différence de l'aliment spirituel qui est *intérieur* dans la divinité, et *extérieur* dans l'humanité; et de nouveau selon le double mode de contempler celle-ci, savoir par entrée et par sortie; et l'on ne peut y parvenir sinon par le Christ. Or toute cette théorie est fondée sur la parole du Christ en saint Jean (Ch. 10, 9) : « Je suis la Porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages » (*pâquis, pâtis*).

On entre en effet par le Christ selon qu'il est le Verbe incréé et la nourriture des anges; c'est de lui que dit saint Jean : « Dans le principe était le Verbe et le Verbe était en Dieu ».

De cette entrée, il est écrit au Psaume 41, 5 (apud Aquilam) : « J'entrerai par le tabernacle admirable jusqu'à la Maison de Dieu, au milieu des cris de joie et des actions de grâces d'une multitude en fête ». Or ces paroles sont dites de la Jérusalem d'En-Haut, à la contemplation de laquelle nul n'est admis à entrer, s'il n'est introduit par le Verbe incréé qui est le Christ.

De là Denys s'écrie (*De Angelica Hierarch.*, 1. 1) : « Invoquons donc Jésus, lumière paternelle, qui est lui-même vraie lumière et illuminant tout homme venant en ce monde, mais par lequel nous avons accès au Père, Lumière principale. Tournons nos regards, autant qu'il est possible, vers les splendeurs que nous livre le Père dans les Lettres sacrées. Nous considérerons selon nos capacités, les hiérarchies des esprits célestes qu'elles nous manifestent symboliquement et anagogiquement; nous verrons ces esprits fixer d'un œil immatériel et assuré la principale et superprincipale gloire divine du Père ».

On sort ensuite par le Verbe incarné qui est le lait

des enfants. De lui parle saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (1, 11).

De cette sortie, il est écrit au Cantique des Cantiques (3, 11) : « Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon avec le diadème dont l'a couronné sa mère, au jour de ses épousailles et de l'allégresse de son cœur ». Ce diadème, dont sa mère couronne le vrai Roi pacifique, est la chair immaculée qu'il assume de la Vierge Marie. Cette chair est dite diadème des épousailles parce que c'est par elle qu'il épousa la Sainte Mère Église, formée de son côté comme le fut Ève du côté de l'homme.

C'est pourquoi, par cette chair, toute la hiérarchie ecclésiastique est purifiée, illuminée et consommée; en conséquence il faut la regarder comme l'aliment vivifiant de toute l'Église : « Car ma chair, dit-il, est vraiment nourriture, mon sang vraiment breuvage » (Jean, 6, 56). Et il ajoute : « Qui mange ma chair et boit mon sang, il a la vie éternelle ».

Aussi est-il dit au livre *De Anima et spiritu* (C. 9) (*alors faussement attribué à saint Augustin*) : « Double est la vie de l'âme, celle dont elle vit dans la chair, et celle dont elle vit en Dieu. Deux en effet sont les sens de l'homme : l'un *intérieur*, l'autre *extérieur*; l'un et l'autre a son bien en qui il se refait : le sens intérieur dans la contemplation de la divinité, le sens extérieur dans la contemplation de l'humanité. Et pour cela même Dieu s'est fait homme, afin de béatifier en soi tout l'homme; de sorte que soit qu'il entre, soit qu'il sorte, il trouve son pâturage en son auteur : dehors, le pâturage dans la chair du Sauveur; au dedans, le pâturage dans la divinité du Créateur ».

Or cette entrée à la divinité et cette sortie vers l'humanité n'est pas autre que la montée au ciel et la descente vers la terre, qui s'accomplit par le Christ comme par l'échelle, dont parle la Genèse (28, 12). Jacob vit en songe une échelle debout sur la terre, mais son sommet touchait le ciel, et les anges montaient par elle et descendaient.

Par l'échelle on entend le Christ; par la montée et la descente des anges, l'illumination des hommes contemplatifs s'élevant et revenant.

Ce double mode de contemplation peut s'entendre aussi de la double lecture, intérieure et extérieure, du livre écrit dedans et dehors décrit par l'Apocalypse (5, 1-5) : « Dans la droite de celui qui siégeait au trône, je vis un livre écrit par dedans et dehors, scellé de sept sceaux ». Or il est ajouté que personne ne pouvait, ni dans le ciel ni sur la terre ni dessous, ouvrir le livre ni le regarder; mais voici que le Lion de Juda, après sa victoire, fut digne d'ouvrir le livre et de rompre ses sept sceaux. Si donc il faut appeler avec raison docteur, celui qui ouvre le livre et rompt ses sceaux, et que tel est bien le Christ ressuscité et l'Agneau occis, on doit conclure que le Christ est notre unique Maître en tout ordre de connaissance, selon qu'il est la voie, la vérité et la vie ».

II

7. De tout ce qui précède apparaît dans quel ordre et sous la conduite de quel maître on parvient à la sagesse.

L'ordre est en effet que l'on commence par la stabilité de la foi, que l'on avance par la sérénité de la raison et qu'on parvienne ainsi à la suavité de la contemplation; c'est l'ordre qu'insinue le Christ lorsqu'il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». C'est par lui que s'accomplit l'oracle du Sage (Prov., 4, 18) : « Des justes le sentier est la splendeur solaire, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour ».

Cet ordre l'ont tenu les saints, attentifs à la parole d'Isaïe (ainsi rendue par les LXX) (7, 8) : « A moins que vous ne croyiez, vous n'aurez pas l'intelligence ».

Cet ordre l'ont ignoré les philosophes qui, négligeant la foi et s'appuyant uniquement sur la raison, d'aucune façon ne purent parvenir à la contemplation, parce

que, selon la parole d'Augustin (*De Trinitate*, I, c. 2, n. 4) : « De l'âme humaine l'impuissante acuité ne se fixe pas sur une lumière si excellente, à moins qu'elle ne soit purifiée par la justice de la foi ».

Il paraît aussi quel peut être l'auteur et le docteur d'une telle sagesse. C'est le Christ : parce qu'il est le guide et l'aide de notre intelligence; et ici, il l'est, non seulement d'une façon générale, comme en toute œuvre naturelle, ni non plus de cette façon spéciale particulière aux œuvres méritoires de grâce et de vertu; mais d'une façon particulière, pour ainsi dire médiane entre les deux autres.

*
* *

8. Pour comprendre cette diversité il faut noter qu'on relève dans les créatures un triple mode de conformité à Dieu.

Certaines sont conformées à Dieu comme son vestige, certaines comme son image, certaines comme sa ressemblance.

Le vestige exprime un rapport à Dieu comme à sa cause efficiente.

L'image, non seulement comme à sa cause, mais aussi comme à son modèle, ainsi l'âme est dite image de Dieu, selon saint Augustin (*De Trinitate*, 14, 8, 1).

La ressemblance implique un rapport avec Dieu non seulement comme avec la cause et le modèle, mais par la réception du Don [infus].

A toutes les opérations des créatures où s'imprime son vestige, et ce sont universellement toutes les œuvres de nature, Dieu coopère comme principe et cause efficiente.

Aux opérations de celles où s'imprime son image, et ce sont les œuvres de l'intelligence par lesquelles l'âme perçoit l'immuable vérité, Dieu coopère comme modèle et cause formelle.

Enfin, aux opérations de celles où se découvre sa res-

semblance, et ce sont les œuvres surnaturelles, Dieu coopère par sa grâce en tant que Don infus.

C'est pourquoi Augustin écrit (*De civitate*, 8, 14) : « *Quod Deus est causa essendi, ratio intelligendi et ordo vivendi* » : Dieu est la cause de l'être, la raison du comprendre et l'ordre du vivre. Mais quand il dit : la raison du comprendre, il ne doit certainement pas l'entendre en ce sens que Dieu serait cette raison, et unique, et nue, et totale.

Ni unique; car si Dieu était la seule raison du comprendre, la connaissance scientifique ne différerait pas de la connaissance spirituelle, ni la connaissance dans le Verbe de la connaissance dans l'être individué.

Ni nue; car en outre, si Dieu était du comprendre la raison, nue et ouverte, il ne serait plus de différence entre la connaissance dans la voie, et la connaissance dans la patrie; or cela n'est pas; puisque celle-ci est dite de *face à face*, celle-là *par miroir* et en *énigme*, notre connaître de voyageurs en effet ne s'opère pas sans espèces intelligibles (phantasmes).

Ni totale enfin; car si Dieu était la raison totale de notre savoir, nous n'aurions pour connaître les choses plus besoin d'espèces reçues dans les sens; or l'expérience nous montre que nous n'en sommes pas là, et qu'en perdant un sens nous perdons nécessairement le savoir correspondant (Aristote, *I Poster.*, c. 14).

9. Il faut en conclure ceci :

Encore que l'âme soit adaptée aux vérités éternelles et qu'elle en perçoive la lumière par la pointe suprême de l'intellect agent (ou la partie supérieure de la raison [Augustin]), il n'en est pas moins indubitablement vrai que la connaissance s'engendre en nous par le moyen des sens, de la mémoire et de l'expérience; et que c'est ainsi que nous obtenons la notion d'universel, qui est le principe de l'art et de la science. C'est d'ailleurs l'enseignement du Philosophe (II *Poster.*, c. 18; et *Metaph.*, c. 3).

Et Platon qui emprunte toute certitude de la connais-

sance au monde intelligible, au monde des idées, a été sur ce point justement repris par Aristote; non point qu'il eût mal dit, en posant l'existence des idées et des raisons éternelles (et saint Augustin l'en loue); mais parce qu'il méprisait la valeur du monde sensible, en lui déniant la puissance de baser une connaissance certaine.

En posant l'existence de telles idées, Platon semble affermir la voie de la sagesse qui procède selon les raisons éternelles, mais il détruit les voies de la science qui procède selon les raisons créées; et au contraire Aristote semble affermir la voie de la science, mais il néglige la voie plus haute de la sagesse. On pourrait dire ainsi qu'entre les philosophes, Platon a reçu la parole de la sagesse, et Aristote la parole de la science; celui-là regardait principalement les choses d'en-haut; celui-ci, celles d'en bas. Mais l'une et l'autre parole, celle de la sagesse et celle de la science, a été donnée par l'Esprit Saint à Augustin, et en grande excellence, comme en témoignent ses écrits; car il devait être le principal expositeur de la Doctrine révélée.

D'une très excellente manière ce double esprit subsista en Paul et en Moïse; en l'un comme dans le ministre de la *loi figurative;* en l'autre, comme dans le ministre de la *loi de grâce.*

De Moïse il est écrit au livre des Actes (7, 32) qu'il était versé en toute sagesse des Égyptiens; et c'est à lui qu'au Sinaï il tut dit : « Regarde et fais selon le modèle qui t'est montré sur la montagne » (Exode, 25, 40).

De Paul, qui de lui-même affirme que parmi les simples il ne se targuait de savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, cependant entre les parfaits il parlait sagesse (1 Cor., 2, 2). Cette Sagesse, il l'avait apprise, dans le ravissement qui l'emporta au troisième ciel (2 Cor., 12, 2).

Plus excellemment toutefois encore, cette sagesse habita en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui fut le législateur principal, et simultanément parfait voyageur et

compréhenseur; et c'est pourquoi lui seul est au premier titre Maître et Docteur.

* * *

10. Lui donc, en tant que Maître principal, doit être principalement honoré, écouté, interrogé.

Principalement honoré, de sorte qu'à lui soit attribuée la dignité du Magistère : « Ne vous faites pas appeler Rabbi, car un seul est votre Maître et vous êtes tous frères » (Mt., 23, 8). Il s'est réservé à lui-même cette dignité du magistère, quand il a dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur; vous faites bien, car je le suis » (Joan., 13, 13).

Honoré, il doit l'être non seulement de bouche et de parole, mais en réalité par l'imitation; et c'est pourquoi il ajoute : « Si moi, votre Maître et Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous devez suivre mon exemple » (*ibid.*, 14-15); « Car celui qui ne vient pas après moi (par l'imitation) ne peut être mon disciple » (Luc, 14, 27).

Principalement écouté, il doit l'être par l'humilité de la Foi :

> Le Seigneur m'a donné une langue exercée,
> Pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ;
> il éveille, chaque matin, il éveille mon oreille
> pour que je l'écoute comme on écoute un maître (Isaï, 50, 4).

Le prophète dit deux fois : il éveille, car il ne suffit pas que notre oreille soit dressée pour entendre, si elle n'est dressée aussi pour obéir. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende » (Mt., 13-43). « Le Christ nous enseigne non seulement par la parole, mais aussi d'exemple; ainsi l'auditeur n'est point parfait s'il n'accommode pas son intelligence aux paroles et son obéissance aux faits : mais il sera parfait, dit saint Luc (6, 40), s'il est comme son maître ».

Principalement interrogé, le Christ doit l'être par le désir d'être enseigné. Ainsi ne font pas les curieux et les incrédules qui interrogent pour tenter, à la manière de

ces scribes dont il est rapporté qu'ils disaient : « Maître, nous voudrions de toi voir un miracle » (Mt. 12, 40). Ils avaient vu et ils voyaient des miracles, et cependant ils en réclamaient un autre, afin qu'il fût manifeste que l'humaine curiosité n'a point d'apaisement et ne mérite point d'accéder à la vérité. Aussi leur fut-il répondu qu'il ne leur serait point donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas.

Ce n'est donc pas de cette façon qu'il convient d'interroger Jésus, mais avec sollicitude, comme le fit Nicodème qui vint à Jésus de nuit; et dont il est rapporté que Jésus lui ouvrit les mystères de la foi, parce qu'il ne réclamait pas les miracles de la puissance, mais la doctrine de vérité (Joan., 3, 5 sq.).

Interrogé, ce maître doit l'être de ce qui touche à la science, à la discipline, à la bonté, selon le psaume : « Enseigne-moi la bonté, la discipline et la science (Psaume 118, 66).

La science consiste en la connaissance du vrai; la discipline, en la prévoyance du mal; la bonté, dans l'élection du bien. La première regarde la vérité; la deuxième, la sainteté, la troisième, la charité.

Interrogez-le donc sur ce qui relève de la vérité de la science, non par envie de le tenter, comme saint Matthieu le rapporte des disciples des pharisiens qui s'attirèrent cette réplique : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? »; leur intention était perverse, mais comme leur question était valable, il ajoute cette vraie réponse : « Rendez à César ce qui est à César, et ce qui est à Dieu, à Dieu » (Mt., 22, 7).

Interrogez-le ensuite sur ce qui relève de la sainteté de la discipline, à l'instar de cet adolescent qui demandait : « Bon Maître, que ferai-je pour hériter la vie éternelle? » à qui il fut répondu qu'il gardât les commandements, et s'il voulait être parfait, les conseils; en quoi consiste la parfaite discipline des mœurs, nous mettant en garde contre les provocations du péché.

Interrogez-le enfin sur ce qui relève de l'amour de

bienveillance, à l'exemple du docteur de la Loi qui demande : « Maître, quel est le grand commandement de la Loi? » et qui s'entend répondre : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu »... etc.; où il est montré que *l'amour* est l'accomplissement de la Loi (Mt., 22, 36; Rom., 13, 10).

III

11. Tels sont les trois points de doctrine qu'il faut recevoir du Christ en tant que notre Maître; auxquels toute la loi du Christ est ordonnée, et à ces trois points semblablement doit en conséquence être ordonnée toute la doctrine de celui qui exerce le ministère du docteur, afin qu'il puisse dignement remplir sous ce Maître suprême son magistère.

Le maître, ministre du Christ, doit avoir en vue la science de la vérité de la foi, selon cette parole de l'apôtre : « Je dis la vérité et je ne mens point, docteur des gentils dans la foi et la vérité » (1 Tim., 2, 7). Et saint Pierre : « Ce n'est pas en suivant des fables habiles que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est comme ayant vu de nos propres yeux sa majesté » (2 Petri, 1, 16).

Il doit ensuite avoir en vue la discipline de la sainteté de l'âme : « J'ai été établi (dit Paul, 2 Tim., 1, 12) prédicateur et apôtre pour l'Évangile... et c'est à cause de cela que je souffre ces choses... car la doctrine d'un homme se discerne par ce qu'il souffre » (Prov., 19, 11). Comme en effet il ne convient pas à l'insensé d'enseigner la sagesse, il ne convient ni à l'impatient d'enseigner la patience, ni la discipline à l'indiscipliné, car en doctrine morale les exemples touchent plus que les paroles.

Il doit enfin avoir en vue la bienveillance de la charité de Dieu et du prochain,

> les paroles des sages sont comme des aiguillons
> et leurs recueils comme des clous plantés

elles sont données [par le ministère des maîtres] (*ces mots manquent dans l'hébreu*).
d'un seul Pasteur (Eccle., 12, 14).

Ces paroles, dis-je, sont les paroles du divin Amour; elles pénètrent les moelles du cœur; elles sont dites données par le ministère des maîtres de la part d'un seul pasteur, parce qu'elles sont inspirées par l'unique et seul Verbe, qui est le *pâtis* et le *pasteur* de tous, encore que l'amour divin soit loué et insinué par de multiples paroles, savoir les enseignements des deux Alliances. C'est pourquoi ces paroles venant toutes du Même et au Même tendant toutes, sont pourtant attribuées au ministère des maîtres, savoir ceux qui les ont proférées.

Or, puisque tous les docteurs de la Loi chrétienne doivent finalement tendre à unir les âmes dans la charité, ils doivent concorder aussi dans leurs discours.

Ainsi saint Jacques dit-il : « Que parmi vous, beaucoup ne s'érigent pas en docteurs » (Jac., 3, 1). Non pas qu'il entende prohiber la communication du don de science, car Moïse s'écrie : « Plaise à Dieu que tout le peuple prophétise et que le Seigneur les remplisse de son esprit » (Num., 11, 29); et saint Pierre : « Que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu » (1 Petri, 4, 10); mais il conjure les frères de ne pas embrasser des opinions variées et singulières, et de n'avoir qu'un sentiment. Ce que réclame aussi saint Paul : « Je vous exhorte, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même langage; qu'on ne trouve point de schismes parmi vous; soyez parfaitement unis dans un même esprit et un même sentiment » (1 Cor., 1, 10).

Les dissentiments de paroles naissent de la présomption, les querelles sont continuelles entre les orgueilleux (Prov., 13, 10) et engendrent la confusion. Écoutons la monition de l'apôtre (1 Tim., 6, 3) : « Si quelqu'un donne un autre enseignement et n'adhère pas aux salutaires paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la doctrine qui est conforme à la piété, c'est un orgueilleux, un ignorant, un esprit malade occupé de questions et de

disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles, les propos injurieux, les mauvais soupçons, les dissensions sans fin d'hommes à l'esprit perverti et privés de la vérité. »

*
* *

12. Puis donc que ce sont ces trois fautes qui empêchent de percevoir la vérité, savoir la présomption des sentiments, les dissensions des paroles, le désespoir d'arriver au vrai, c'est à leur encontre que se présente le Christ, quand il dit : « Unique est votre Maître le Christ ».

Il dit : « Le Christ est Maître », afin que de notre savoir nous ne présumions pas;

il dit qu'il est unique, afin qu'en notre sens nous ne dissentions pas;

il dit qu'il est nôtre, prêt à nous assister afin que nous ne désespérions pas.

D'autant plus que lui-même veut et sait et peut nous enseigner, nous envoyant cet Esprit dont il a promis que : « Lorsque viendra l'Esprit de Vérité, il vous enseignera toute vérité » (Joan., 16, 13).

Qu'il daigne vous accorder cette grâce, lui qui vit et règne avec le Père et l'Esprit Saint, Dieu unique aux siècles des siècles. Amen.

LE BRÉVILOQUE

DE LA GRACE DU SAINT-ESPRIT

(*Breviloquium, Pars V*)

Préambule

Après avoir traité de l'Incarnation du Verbe, qui est l'origine et la source de tout don gratuit, nous avons à étudier la communication des dons divins, qui est l'œuvre du Saint-Esprit; ce que nous ferons en considérant la grâce sous quatre aspects :

I. — En tant que Don divinement octroyé;

II. — Dans son rapport avec le libre arbitre;

III. — Dans son rapport avec les vertus, les dons, les béatitudes et les fruits.

IV. — Dans son rapport avec les œuvres méritoires.

SECTION I

LE DON DE DIEU

Origine, nature, utilité de la Grace.

(Chapitre premier)

SOMMAIRE.

1. De la grâce en tant que don divinement donné, il faut tenir qu'elle est un Don, et que ce don est immédiatement donné et infusé par Dieu dans l'âme.

En effet, avec elle et en elle est donné l'Esprit Saint, Don incréé, excellent et parfait qui descend du Père des Lumières, par le Verbe incarné, selon que le vit saint Jean : un fleuve splendide, semblable à du cristal, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau.

Elle est néanmoins un don, par lequel l'âme est rendue parfaite et devient l'Épouse du Christ, la Fille du Père, le temple du Saint-Esprit; ce qui de nulle façon ne se peut faire, sinon par la bienveillante condescendance, et la condescendante attribution de dignité que la divine Majesté accorde en ce don de la grâce.

Elle est enfin le don qui purifie, illumine et consomme l'âme; la vivifie, la reforme et la stabilise; l'élève, la conforme à Dieu et l'unit à Lui; et de ce fait la lui rend acceptable.

2. Et c'est pourquoi un tel don est justement dit et doit être appelé : la grâce gratifiante, qui rend agréable l'âme à Dieu, *grata Deo*.

EXPLICATION

3. Le Premier Principe, créateur, a produit, à cause de sa suprême bienveillance, l'esprit raisonnable et capable de béatitude éternelle; et recréateur, il a réparé pour son salut cette capacité infirmée par le péché. Or la béatitude éternelle consiste en la possession du souverain Bien, et ce bien est Dieu, bien excellent, disproportionnément à toute dignité d'un service humain; nul homme absolument n'est digne de parvenir à ce bien suprême qui excède les limites de toute nature; à moins que Dieu n'y condescendant, il ne l'élève au-dessus de soi.

Or Dieu ne condescend point ainsi par son essence immuable, mais par une influence émanant de Lui; et l'esprit n'est pas élevé au-dessus de soi par mouvement local, mais par une qualité déiformante.

Il est donc nécessaire à l'esprit raisonnable, pour qu'il soit fait digne de l'éternelle béatitude, de participer à cette influence déiforme.

Or une influence déiforme, parce qu'elle est de Dieu,

et selon Dieu et pour Dieu, rend notre âme image conforme à la Bienheureuse Trinité, non seulement selon l'ordre d'origine, mais aussi selon la rectitude de l'élection, et ensuite selon la quiétude de la jouissance. Et parce que celui qui reçoit cette triple influence immédiatement est rapporté à Dieu, immédiatement aussi il lui est conformé; c'est pourquoi le don en est immédiatement octroyé par Dieu comme principe influant; et de même qu'immédiatement émane de Dieu l'image de Dieu, ainsi immédiatement de lui découle la ressemblance de Dieu, qui est la perfection déiformant la divine image; et qui pour cela est dite image de la recréation.

4. De plus, parce que celui qui jouit de Dieu possède Dieu, ainsi, avec la grâce qui conformant à Dieu dispose à sa jouissance, est donné le Don incréé qui est l'Esprit Saint; que quiconque le possède, il possède Dieu.

5. Et maintenant parce que nul ne possède Dieu qu'il ne soit très spécialement possédé par lui; et que nul ne possède et n'est possédé ainsi, sans aimer et sans être aimé, préféramment et incomparablement, comme époux et épouse; et que nul n'entre en un tel amour, sans qu'il soit adopté comme fils en vue de l'héritage éternel; ainsi est-il que la grâce gratifiante fait de l'âme un temple de Dieu, une épouse du Christ, une fille du Père.

Or rien de cela ne se peut que par suprême bienveillance et condescendance de Dieu, et donc point par quelque qualité insérée en l'âme selon sa nature; mais uniquement par un don divin gratuitement infusé en elle; ce qui apparaîtra clairement à qui pèsera combien grand est d'être ainsi, temple de Dieu, fils de Dieu, et en outre à Dieu conjoint indissolublement et comme par mariage, par un lien d'amour et de grâce!

6. En dernier lieu, comme notre âme ne peut être conformée à la Bienheureuse Trinité selon la droiture de son élection, que par la vigueur de la vertu, la splendeur de la vérité, la ferveur de la charité; car la vigueur de la vertu purifie l'âme, la stabilise et l'élève; la splendeur de la vérité illumine l'âme et la réforme et la rend

semblable à Dieu; la ferveur de la charité parfait l'âme, la vivifie et l'unit à Dieu; et que par toutes ces notes l'homme est enfin plaisant à Dieu et agréable; de là suit que l'influence déiformante, bien qu'opérant ces dix actes, est néanmoins dénommée, d'après le dernier, comme le plus complet. On la dit en effet grâce gratifiante, parce que celui qui la possède est de Dieu agréé et agréable à Dieu (*persona grata*); et en outre, par opposition à la grâce appelée gratuite, parce qu'étant selon Dieu pour Dieu, elle est déjà ainsi ordonnée que par elle l'œuvre émanée de Dieu retourne à Dieu; la perfection de tout esprit raisonnable s'opérant à la façon d'un cercle intelligible, ouvert et fermé sur soi.

SECTION II

LA GRACE ET LA LIBERTÉ

§ 1. — Espèces de la grace, sa nécessité pour le bien.

(Chapitre 2)

SOMMAIRE.

1. Grâce se dit soit généralement, soit spécialement, soit proprement.

2. Généralement est dite grâce toute assistance divine impartie à la créature, libéralement et gratuitement et indifféremment à la nature de l'acte; et sans une telle assistance, nous ne pouvons ni faire quoi que ce soit ni même durer dans l'être.

Spécialement est dite grâce, toute assistance divinement donnée à qui se prépare à recevoir le Don de l'Esprit Saint, afin de parvenir à l'état de mérite; une telle grâce est dite gratuite; et sans elle nul ne suffit à faire ce qui est en soi, pour se préparer au salut.

Proprement enfin est dite grâce, l'assistance divinement donnée pour mériter, et qui est justement appelée

don de la grâce gratifiante, sans laquelle nul ne peut ni mériter, ni profiter dans le bien, ni parvenir au salut éternel.

Or cette grâce en tant que racine du mérite précède tout mérite; c'est pourquoi Augustin dit d'elle qu'elle prévient la volonté pour que celle-ci veuille, et qu'elle l'accompagne pour qu'elle ne veuille pas en vain.

D'où il suit que nul ne peut mériter cette grâce en justice, mais c'est elle qui mérite de croître par Dieu dans la voie; afin que crûe, elle mérite d'être consommée dans la patrie et la gloire sans fin, par le même Dieu auquel appartient d'infuser, d'accroître et de consommer la grâce selon la coopération de notre volonté, et selon le dessein — ou le bon plaisir — de l'éternelle prédestination.

EXPLICATION.

3. Puisque le premier Principe, par sa vertu toute-puissante et sa largesse infiniment bonne, a amené toute créature du néant à l'être, il en résulte que la créature n'a de soi que du non-être, et que tout ce qu'elle a d'être lui vient d'autrui; ainsi est-elle faite qu'elle a toujours besoin de son Principe pour se soutenir dans l'être et que ce premier Principe ne cesse dans sa bonté de lui communiquer l'être.

D'autre part, puisque l'âme raisonnable, en tant que tirée du néant, est en soi défectible; en tant que de nature limitée et indigente, elle est déjetée, repliée sur soi, amoureuse de son propre bien; en tant que devant tout à Dieu, elle est totalement redevable à Dieu; il en résulte que, défectible, elle tend au non-être; déjetée, elle ne peut se redresser vers la rectitude de la parfaite justice; de tout redevable à Dieu, et d'un Dieu qui n'a pas besoin de ses biens, elle ne peut rien tirer de soi, de sa propre force, par quoi elle acquerrait un titre sur Dieu, et surtout de la récompense éternelle (qui est Dieu lui-même), sinon par divine condescendance de Celui-ci.

En conséquence, pour ce qui est d'être soutenue dans

son être en tant qu'elle est défectible, elle a perpétuellement besoin de l'assistance de la présence, maintenance et influence divine par laquelle elle est ainsi conservée dans l'être. Or cette assistance, bien qu'universelle en toutes créatures, peut quand même être nommée grâce, parce qu'elle procède non d'une dette, mais de la libéralité de la bonté divine.

En conséquence encore, pour ce qui est de se préparer au don de la grâce d'en-haut, en tant qu'elle est déjetée, l'âme a besoin, surtout après la faute, du don d'une autre grâce, la grâce gratuite, qui l'habilite aux œuvres moralement bonnes. Car ces œuvres sont spécifiées par la foi et la charité; aucune en effet ne peut être dite bonne, à moins qu'elle ne procède d'une droite intention; et cette droite intention consiste en ce que l'œuvre est accomplie non par intérêt personnel, mais en vue du souverain Bien. Or notre âme déjetée ne se redresse pas seule, si elle n'est prévenue de Dieu par quelque secours.

En conséquence enfin, pour ce qui est d'accomplir des œuvres méritoires de la Vie éternelle, en tant qu'elle est de tout redevable à Dieu, l'âme a besoin du don de la grâce gratifiante par laquelle Dieu jusqu'à elle condescend, acceptant sa pensée et son vouloir avant d'accepter l'œuvre qui en découle; en effet, la cause étant plus noble que l'effet, nul ne peut se rendre meilleur ni faire une œuvre agréable à Dieu, avant qu'il ait lui-même plu à Dieu; car Dieu le regarde avant de regarder ses dons. Et c'est pourquoi le mérite s'enracine dans la grâce gratifiante à laquelle il appartient de rendre l'homme digne de Dieu; et nul ne peut la mériter en justice, mais seulement l'obtenir par convenance.

4. Cependant, une fois possédée, la grâce mérite son accroissement durant cette vie par son bon usage et le mérite même en justice. Comment s'opère cette croissance? D'abord par successives infusions de Dieu, car Dieu étant seul le principe fontal d'où elle découle, il est aussi le seul principe de son accroissement; mais à cet accroissement collaborent et la grâce et la volonté; la

grâce par dignité, la volonté par docilité. La volonté libre en effet coopère à l'activité de la grâce et fait sienne l'œuvre divine.

5. Ainsi la volonté docile à la grâce mérite ici-bas une juste augmentation de cette grâce; elle peut aussi mériter par droit d'équité sa consommation en charité dans la patrie :

soit à cause de la sublimité du don de l'Esprit Saint coopérant au mérite;
soit à cause de la véracité de Dieu qui l'a promis;
soit à cause de l'instabilité de la volonté qui néanmoins consent à la grâce et persévère jusqu'à la fin;
soit à cause de la difficulté de l'état de mérite;
soit à cause de la dignité du Christ notre chef qui intercède pour nous et qui doit être glorifié avec ses membres;
soit à cause de la libéralité de Dieu qui rétribue, auquel il ne sied point de rendre peu de chose à qui lui voue fidèlement un culte obéissant;
soit à cause de la noblesse de l'œuvre qui procède de la charité et qui pèse aux yeux du Juge autant que l'amour qui la produit; or cet amour préfère incomparablement Dieu à toutes les créatures et conséquemment il ne peut être rémunéré avec suffisance et compétence qu'en Dieu souverain Bien.

Par ces sept raisons, il est établi que la grâce septiforme fait mériter non seulement par convenance, mais même par justice, la gloire éternelle.

§ 2. — Nécessité de la grace contre le péché

(Chapitre 3)

SOMMAIRE.

1. De la grâce en tant qu'elle est un remède au péché, il faut tenir que sans l'assistance de cette grâce divine

qui est dite gratifiante, le libre arbitre ne peut nullement sortir du péché, où il a pu cependant se précipiter. Et c'est à cause de cette assistance de la grâce qui le fortifie que saint Bernard a pu qualifier le libre arbitre de tout-puissant sous la main de Dieu.

Or cette grâce, suffisant remède contre le péché, n'est point octroyée à l'adulte sans le consentement de sa liberté.

D'où l'on conclut qu'à la justification du pécheur, quatre éléments sont requis : 1° l'infusion de la grâce; 2° l'expulsion du péché; 3° la contrition; et 4° l'action du libre arbitre.

Le péché est expulsé de l'âme par le don de Dieu et non par le mouvement du libre arbitre, encore que ce mouvement soit requis; car il appartient à la grâce gratuite de provoquer l'âme à sortir du mal et de l'exciter au bien; et à la liberté, de consentir à cet appel ou de s'y refuser. Si elle consent, elle reçoit la grâce; recevant la grâce elle coopère avec elle et peut ainsi parvenir au salut.

EXPLICATION.

2. Le premier Principe, par cela qu'il est Premier et tout-puissant, est la cause de tout ce qui s'opère dans l'univers — le péché excepté. Il ne rencontre rien qui lui soit rebelle, injurieux et outrageant, sinon le péché, qui, méprisant l'ordre de Dieu et nous détournant du bien immuable, offense Dieu, déforme le libre arbitre, anéantit le don gratuit et astreint au supplice éternel.

Or, puisque la déformation de l'image et la destruction de la grâce est comme un anéantissement de l'être moral et de la vie gratuite; puisque l'offense de Dieu est aussi grave que Dieu lui-même est grand; puisque la prévention de peine éternelle comporte une espèce d'infinité; il est impossible que l'homme surgisse de sa faute sans qu'il soit recréé dans la vie gratuite, acquitté de son offense, relaxé de la peine éternelle.

Seul donc Celui qui fut le Principe de la création est aussi le Principe de la Recréation, savoir le Verbe du

Père éternel, qui est Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, qui, ayant tout créé de rien, ainsi recrée par soi seul sans autre médiation.

3. Or, parce qu'il recrée, reformant par l'état de grâce et de justice celui que le mal de la faute avait déformé, et déliant par une adéquate satisfaction celui que la peine avait lié, on dit qu'il nous répare, en acquittant pour nous la peine dans la nature humaine qu'il a assumée, et infusant en la nôtre, continuée de la gratuité de son origine, une grâce réformatrice qui nous incorpore à lui. Ainsi l'âme pécheresse, qui fut ennemie de Dieu, prostituée au diable, esclave du péché, devient épouse du Christ, temple du Saint-Esprit, fille du Père éternel; tout cela s'accomplit par une libérale et condescendante infusion du don gratuit.

4. D'autre part, quand Dieu ainsi reforme l'homme, il n'infirme pas les lois de sa nature; de sorte qu'octroyant la grâce au libre arbitre, il ne le contraint pas, et son consentement reste libre; et c'est pourquoi, à l'expulsion du péché, il est nécessaire, non seulement que la grâce soit introduite, mais de plus que l'âme s'associe à cette exclusion par la détestation de tout péché (ce que nous appelons la contrition); et en outre qu'elle coopère à l'introduction de la grâce par l'acceptation du don divin et la complaisance en ce don : coopération que nous appelons le mouvement de la volonté.

Ainsi est-il nécessaire que ces quatre éléments concourent à la justification du pécheur. (Nous parlons ici pour l'adulte; car pour les enfants, suffisent la foi de l'Église et les mérites du Christ, suppléant à leur impuissance).

5. En dernier lieu, notons qu'à la réception d'une qualité complémentaire, une certaine conformation préalable est nécessaire. Pour que l'âme soit apte à recevoir la grâce gratifiante, elle doit y être préparée et c'est par l'œuvre d'une grâce que nous appelons spécifiquement *gratuite*. D'autre part, le rôle de cette grâce n'est pas de contraindre la liberté, mais de l'exciter afin qu'ensemble

elles passent à l'acte. Ainsi dans notre justification, l'acte de la liberté concourt avec celui de la grâce, en accord et bon ordre.

Donc la grâce gratuite provoque la liberté; à cet appel la liberté consent ou se refuse; si elle consent, elle se prépare par là à recevoir la grâce gratifiante avec laquelle elle peut, si elle le veut, coopérer et alors mériter; sinon, la repousser par le péché et démériter. Mais si elle collabore avec la grâce jusqu'à la fin, elle mérite de parvenir au salut éternel.

6. Il est donc vrai ce que dit saint Augustin : « Que celui qui sans toi t'a créé, ne te justifiera pas sans toi ».

Vrai aussi que le salut n'est pas de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde; vrai encore que nul ne peut s'enorgueillir de ses mérites, car Dieu n'a rien à couronner en nous que ses dons. Dieu en effet s'est réservé les dons de la grâce, qu'il répartit librement, afin que l'homme apprenne à ne pas être ingrat, et à se glorifier, non pas en soi, comme s'il n'avait pas tout reçu, mais dans le Seigneur.

Il est enfin vrai que le libre arbitre, bien qu'il ne puisse par soi-même ni accomplir la loi, ni opérer en soi la grâce, cependant est inexcusable s'il ne fait pas ce qu'il peut, car la grâce gratuite est toujours prête à le prévenir et que par son concours il peut faire ce qui est en lui; cela fait, il reçoit la grâce gratifiante; celle-ci obtenue, il accomplit la loi et fait la divine volonté; celle-ci accomplie, il parvient enfin à la béatitude éternelle à cause de ses œuvres méritoires. On doit dire de ces œuvres qu'elles relèvent totalement de la grâce et totalement aussi du libre arbitre, encore que plus véritablement de la grâce, puisque celle-ci a fait les premières avances.

Saint Augustin offre cette plaisante image: la grâce se comporte envers le libre arbitre comme le cavalier avec sa monture : « En effet, dit-il, c'est le Seigneur qui te monte; il te dirige, te mène et te conduit au port de l'éternelle félicité, par les exercices d'une vertu parfaite selon le don de sa grâce septiforme ».

SECTION III

L'ÉPANOUISSEMENT DE LA GRACE EN VERTUS, DONS ET FRUITS

§ 1. — Les Vertus

(Chapitre 4)

SOMMAIRE.

1. Bien que la grâce qui rend l'âme agréable à Dieu soit une, sept cependant sont les vertus gratuites (infuses), par lesquelles est régie la vie humaine : savoir, trois théologales : la foi, l'espérance et la charité; et quatre cardinales : la prudence, la tempérance, la force et la justice; bien que celle-ci soit d'une part vertu *commune* et générale, et d'autre part *spéciale* et propre.

2. Or ces sept vertus, encore qu'elles soient distinctes et possèdent leurs excellences particulières, toutefois elles sont réciproquement conjointes et égales entre elles. Toutes sont en outre infuses et vivifiées par la grâce; mais elles peuvent — à l'exception de la charité — être mortifiées par le péché et revivifiées par la Pénitence, lorsque dans l'âme absoute rentre la grâce, qui est des vertus l'origine, la fin et l'âme : la charité, vie des autres vertus, ne peut être en même temps vivante et morte.

EXPLICATION.

3. De même qu'un principe, producteur par sa suprême perfection, en donnant la vie à la nature lui donne de vivre non seulement quant à l'acte premier qui est vivre, mais aussi quant à l'acte second qui est agir, ainsi est-il nécessaire que le Principe réparateur accorde la vie à l'esprit, en être gratuit et quant à l'être et quant à l'agir.

Et parce que d'un être vivant, pour la manifestation parfaite de sa vie, sont multiples les œuvres vitales de sa

vie pourtant unique; et parce que les actes se diversifiant selon leurs objets, la diversité des actes requiert la distinction des puissances : de là vient que l'unique grâce vivifiante doit nécessairement se ramifier en dispositions variées selon la diversité des opérations.

4. Or, comme entre les œuvres morales, les unes sont premières, comme croire; d'autres médianes, comme comprendre l'objet cru; d'autres enfin dernières comme voir l'objet compris; et que dans les premières, l'âme est rectifiée, dans les secondes équipée, dans les troisièmes consommée; ainsi la grâce sanctifiante s'épanouit en dispositions de vertus par quoi l'âme se rectifie; en aptitude de dons, par quoi elle s'équipe; en possession de béatitudes, par quoi elle se consomme.

5. Avançons. Parce que la rectitude parfaite de l'âme requiert qu'elle se rectifie selon sa double face, savoir la supérieure et l'inférieure; et par rapport à la fin, et aussi par rapport aux moyens de cette fin; ainsi est-il nécessaire que d'abord l'âme, quant à sa face supérieure par laquelle elle est l'image de la Trinité éternelle, soit rectifiée par les trois vertus théologales; c'est-à-dire : que de même que l'image imprimée en elle par sa création consiste en la trinité des puissances dans l'unité d'essence; ainsi l'image imprimée en elle par sa recréation consiste-t-elle en la trinité des vertus dans l'unité de la grâce; car par ces vertus l'âme est droitement portée dans la suprême Trinité selon leur appropriation aux Trois divines personnes; de sorte que la Foi la dirige vers le Vrai suprême, par la croyance et l'assentiment; l'Espoir, vers la suprême Grandeur, par la confiance et l'attente; la Charité, vers le souverain Bien, par le désir et l'amour.

6. Il est nécessaire aussi, quant à sa face inférieure, que l'âme se rectifie par les quatre vertus cardinales.

Car la prudence rectifie l'appétit rationnel; la force, l'irascible; la tempérance, le concupiscible, et la justice rectifie les trois tendances dans leur rapport à autrui.

En effet, comme cet *autrui* peut être déterminément, soit le prochain, soit le sujet lui-même se rapportant à

soi comme à un autre, soit enfin Dieu; ainsi est-il dit que la prudence englobe toutes les vertus.

En ce sens, elle n'est pas seulement une vertu cardinale, mais aussi une vertu générale, comprenant toute rectitude de l'âme, étant dite rectitude de la volonté. Elle englobe donc, comme nous l'avons insinué, et les vertus ordonnées au prochain comme l'équité et la libéralité, et les vertus ordonnées à soi-même, comme la pénitence et l'innocence, et aussi les vertus ordonnées à Dieu, comme sont l'adoration, l'amour et l'obéissance.

7. Enfin, parce que toute la rectitude des vertus selon leur être gratuit dérive de la grâce comme de leur origine et de leur racine; et que selon leur être méritoire elle se rapporte à la charité comme à leur origine, leur vie et leur fin; de là vient que toutes les autres vertus infuses quant à leur être sont réciproquement conjointes et quant à leur agir méritoire égales.

De là vient aussi que toutes les dispositions vertueuses peuvent être *mortifiées*, c'est-à-dire rendues inertes, à l'exception de la seule charité, qui est la forme des vertus. Ce qui signifie que lorsque les vertus sont possédées sans la grâce et la charité qui leur donnent la vie, elles sont informes, c'est-à-dire comme mortes, inactives et sans mérite; et que lorsque de nouveau la grâce est infusée dans l'âme, elles revivent, reprennent leur charme et redeviennent acceptées de Dieu. C'est ainsi que les couleurs, en l'absence de la lumière, sont invisibles, mais que revenant la lumière, elles apparaissent lucides, belles et plaisantes au regard.

Et de même encore que lumières et couleurs sont *un* dans la vision, et qu'une seule lumière suffit à révéler mille couleurs, ainsi de la grâce et des vertus informes, lorsque la grâce paraît pour les revivifier : selon la raison de gratuité et de mérite, ce n'est qu'UN don, et néanmoins la seule et unique grâce suffit à ranimer et à rendre gracieuses à Dieu les diverses vertus.

§ 2. — Les Dons

(Chapitre 5)

SOMMAIRE.

1. Nombreux sont les dons de la grâce gratuite, et *généralement* toutes les participations divinement octroyées peuvent être sans erreur nommées des *dons*, spécialement néanmoins et par appropriation sept seulement sont nommés *Dons du Saint-Esprit*, selon l'énumération qu'en fait Isaïe, parlant de la fleur montée de la racine de Jessé, qui est le Christ, et sur qui repose l'Esprit du Seigneur : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, enfin esprit de crainte du Seigneur qui le remplit. Or cette énumération est descendante; elle procède du plus haut et les associe, exposant simultanément, des dons, la distinction, la connexion, l'origine et l'ordre.

EXPLICATION.

2. Le premier Principe, en tant que Réparateur, à cause de sa suprême libéralité, donne à l'âme non seulement une grâce qui redresse le gauchissement imprimé par les vices et l'affermit par les vertus; mais il lui communique aussi, en la disposant aux dons, une grâce qui la munit et l'équipe contre les résistances issues du péché; ainsi les dons parfaits se multiplient-ils, selon qu'il est nécessaire et suffisant à cette tâche. Or notre âme a besoin d'une septuple assistance; et c'est pourquoi, selon leur cause septiforme, les dons du Saint-Esprit sont au nombre de sept.

Notre âme en effet a besoin d'être redressée à cause du gauchissement des vices, et quant aux puissances de nature, et quant aux vertus gratuitement ajoutées : à la fois dans la passion, dans l'action, dans la contemplation et dans leur mutuelle coopération.

3. Premièrement donc, pour redresser sans difficulté

le gauchissement imprimé à l'âme par les vices, sept sont les Dons du Saint-Esprit, savoir : la crainte contre l'orgueil; la piété contre l'envie; la science contre la colère, qui est une sorte de folie; la force contre la tiédeur, qui paralyse l'âme dans le bien; le conseil contre l'avarice; l'intelligence contre la gourmandise; la sagesse contre la luxure.

4. Deuxièmement, pour équiper les puissances de nature, il convient que sept soient les Dons du Saint-Esprit.

Car l'appétit irascible a besoin d'être armé pour le bien, tant dans la prospérité que dans l'adversité; contre la prospérité il est armé par la crainte; par la force, contre l'adversité.

L'appétit concupiscible a besoin d'être muni, tant à l'égard du prochain, ce que fait la piété (pitié), qu'à l'égard de Dieu, ce que fait la délectation de la sapience.

La raison à son tour a besoin d'être habilitée dans la considération, l'élection et l'exécution de la vérité; or, par le don d'intelligence elle est adaptée à considérer le vrai; par le don de conseil, à choisir le vrai; par le don de science, à réaliser son choix. Par le don de science nous vivons en effet droitement au milieu du monde corrompu et corrupteur.

5. Troisièmement, pour nous rendre capables d'accomplir les offices des sept vertus, sept aussi doivent être les Dons du Saint-Esprit : car la crainte nous adapte à la tempérance, et en effet la crainte crucifie la chair; la piété nous adapte à la vraie justice; la science, à la prudence; la force, à la patience, qui est sa mise en œuvre; le conseil, à l'espérance; l'intelligence, à la foi; la sagesse, à la charité. De même que la charité est la mère et la consommatrice de toutes vertus, ainsi la sagesse l'est-elle de tous les dons, selon la véridique parole du Sage : « Tous les biens me sont ensemble venus par elle, et par ses mains une innombrable richesse ».

6. Quatrièmement, pour nous habiliter au pâtir en conformité avec le Christ, sept sont les dispositions

créées par les dons. Car le Christ fut toujours dans la souffrance par la volonté de son Père, la nécessité des hommes et la générosité de son cœur. Or la volonté divine meut la nôtre, en tant que connue par l'intelligence, aimée par la sagesse, révérée par la crainte.

La nécessité des hommes nous émeut, mais à la connaître est nécessaire la science; à la soulager, la pitié (allitération, *pietas :* pitié et piété).

La force d'âme enfin nous meut, en ce qu'elle pourvoit au choix des moyens par le conseil, en ce qu'elle supporte vigoureusement les épreuves par la [force] patience.

Ainsi les dons doivent-ils être sept.

7. Cinquièmement, pour nous habiliter à l'agir, sept dons nous sont en outre octroyés par l'Esprit Saint.

Car pour agir sans entraves, nous sont nécessaires :

a) de pouvoir nous détourner du mal, ce que fait la crainte;

b) de pouvoir avancer dans le bien et doublement, selon d'obligation et selon la surérogation; envers la première nous assistent la science et la piété dont l'une dirige et l'autre exécute; envers la seconde, le conseil qui dirige, et la force qui exécute;

c) de pouvoir nous reposer dans le meilleur et quant au vrai connu, et quant au bien goûté; l'un est opéré par le don d'intelligence et l'autre par le don de sagesse, en quoi est le repos.

8. Sixièmement, pour nous habiliter à contempler, les Dons du Saint-Esprit se groupent en nombre septénaire. Et en effet à la vie hiérarchisée et contemplative, il est nécessaire que l'âme soit purifiée, illuminée et consommée :

a) purifiée de la concupiscence, de la malice, de l'ignorance, de l'impuissance ou infirmité. Ce que font : de la première, la crainte; de la deuxième, la piété; de la troisième, la science; de la quatrième, la force;

b) illuminée par les œuvres de la réparation et de la restitution à la condition primitive, à quoi servent d'abord le conseil, ensuite l'intelligence;

c) consommée enfin par l'accès au sommet qui consiste en l'*UN ;* et c'est l'œuvre de la sagesse.

9. Septièmement enfin, pour adapter l'âme simultanément à l'action et à la contemplation, sept doivent être les Dons du Saint-Esprit.

L'âme contemplative doit posséder trois dons qui l'adaptent à son mouvement vers la Trinité : pour révérer la Majesté, la crainte; pour comprendre la Vérité, l'intelligence; pour savourer la Bonté, la sagesse.

L'âme active, qui s'exerce dans l'agir et le pâtir, doit en posséder quatre : la piété pour agir, la force pour pâtir, et pour la diriger en l'une et l'autre, la science et le conseil.

Enfin l'on conclut, qu'une direction étant nécessaire dans l'utilisation des Dons, il s'opère entre eux un échange d'efficacité; aussi les dons qui assistent l'esprit sont-ils les plus nombreux, parce que la lumière de la connaissance est grandement utile pour diriger nos pas dans la voie droite.

§ 3. — Les Béatitudes et les Fruits

(Chapitre 6)

SOMMAIRE.

1. Les béatitudes sont au nombre de sept, que le Sauveur énumère dans le Sermon sur la Montagne, savoir : la pauvreté en esprit, la douceur, les larmes, la faim de la justice, la miséricorde, la pureté du cœur et la paix.

A ces béatitudes, à cause de leur perfection et plénitude se rattachent douze fruits ou délectations et cinq sentiments spirituels; elles ne sont pas appelées de nouvelles dispositions, mais elles constituent un état de jouissance et une mise en œuvre des spéculations spirituelles par lesquels est comblé et consolé l'esprit des justes.

EXPLICATION.

2. Puisque le Principe répararer est absolument parfait, et très parfaitement répare et réforme par le don

gratuit, il convient que le don de la grâce qui de lui émane libéralement et abondamment s'épanouisse jusqu'en ces modes de perfections qui mériteront d'être, à cause de leur proximité de la Fin, nommées *béatitudes;* et de ces béatitudes, la suffisance, le nombre et l'ordre sont déduits de l'intégrité de la perfection, des espèces de la perfection, et des préparations à la perfection.

3. Donc en premier lieu, nous disons que sont nécessairement requis, à l'intégrité de la perfection, un parfait éloignement du mal, un parfait avancement dans le bien, une parfaite stabilité dans le mieux.

Or le mal procède soit de l'enflure de l'orgueil, soit de l'aigreur (rancœur) de la malice, soit de la langueur de la convoitise; pour s'éloigner parfaitement de ce triple foyer du mal, sont nécessaires trois béatitudes : savoir, la pauvreté de l'esprit qui chasse le mal de l'enflure, la douceur qui chasse le mal de l'aigreur, et les larmes qui chassent le mal de la convoitise charnelle et de la mollesse.

Le parfait progrès dans le bien ensuite s'opère selon l'imitation du Christ; or, dit le psalmiste, les voies du Seigneur sont toutes miséricorde et vérité; d'où l'on tire qu'une double béatitude suit ces voies, soit la faim, ou le zèle de la justice, et l'inclination à la miséricorde.

Comme enfin la parfaite stabilité dans le mieux implique une limpide connaissance, et un paisible attachement, deux dernières béatitudes sont exigées, savoir la pureté du cœur qui fait voir Dieu, et la paix de l'esprit qui fait jouir de Lui.

4. En deuxième lieu, si nous considérons l'exercice de la perfection, nous retrouverons ces sept béatitudes, car la vie parfaite qui s'organise en vie religieuse comporte la stabilité de la vie, le gouvernement des âmes et la sainteté intérieure.

Or à la stabilité de la vie religieuse sont requis : l'abdication du bien personnel, le dévouement au bien commun, la poursuite du bien éternel; la première implique

la pauvreté d'esprit; le deuxième, la douceur fraternelle; la troisième, l'amertume des larmes.

A la perfection du gouvernement deux dispositions sont requises, le zèle de la justice et l'inclination à la miséricorde, car selon le proverbe saint, « la miséricorde et la vérité accompagnent le Roi ». Ainsi dans l'Église militante, le gouvernement des âmes requiert la double béatitude de justice et de pitié.

Enfin, à la perfection de la sainteté intérieure, nous reconnaissons nécessaires la pureté de la conscience et la pacification de toute l'âme par cette paix de Dieu qui surpasse le sens humain.

5. En troisième lieu, si enfin nous considérons les préparations du cœur utiles à la perfection, nous retrouverons encore les sept béatitudes.

1° La crainte en effet éloigne du péché et de l'occasion du péché; puisque la cupidité est la racine de tous les maux, la crainte dispose donc à la pauvreté d'esprit dans laquelle l'humilité est jointe à la pauvreté; ainsi par elle l'homme parfait s'écarte de la source géminée de toute faute, savoir l'orgueil et la cupidité. De là vient que la pauvreté d'esprit est le fondement de toute la perfection évangélique. Il doit donc premièrement poser ce fondement, celui qui veut élever jusqu'au faîte sa perfection. Ainsi il est dit en saint Matthieu : « *Si tu veux être parfait, va, vends tout ton avoir :* voilà la parfaite pauvreté, qui ne retient rien pour soi; et *suis-moi :* voilà l'humilité, par quoi l'homme renonce à soi-même, prend sa croix et suit le Christ, de toute perfection le fondement unique et premier.

Ainsi la crainte dispose-t-elle à la pauvreté d'esprit.

2° Et la piété à la douceur; car celui que la piété incline vers le prochain ni ne s'irrite contre lui, ni par lui ne se laisse irriter.

3° La science dispose aux larmes, car par la science nous nous savons exilés du lieu de notre béatitude dans cette vallée de misères et de pleurs.

4° La force dispose au zèle de la justice; le fort en

effet est tellement affamé de justice qu'il préfère la mort au péché.

5° Le conseil dispose à la miséricorde. Rien en effet dans l'Écriture n'est plus conseillé que la miséricorde, et Dieu la préfère aux holocaustes.

6° L'intelligence dispose à la pureté du cœur; car la considération du vrai purifie notre cœur des vaines imaginations.

7° La sagesse enfin dispose à la Paix; car la sagesse nous unit au suprême Vrai et Bien, en qui se trouve la Fin et l'apaisement de tout notre être spirituel.

Cette paix acquise, nécessairement s'ensuit la surabondance de la délectation spirituelle : ce qu'insinuent et le nombre duodénaire et le nom de Fruits qui signifie des choses dont on jouit. Car le nombre douze est celui de l'abondance; et le nom de fruits exprime l'exubérance des charismes spirituels dont jouit et se délecte l'âme sainte.

Alors aussi l'homme est adapté à la contemplation, capable des entrevues et des embrassements de l'Époux avec l'Épouse : il est muni désormais de sens spirituels : il peut *voir* du Christ Époux la suprême beauté sous l'aspect de splendeur; *entendre* la suprême harmonie sous son nom de Verbe; *goûter* sa suprême douceur sous son titre de sagesse qui comprend à la fois splendeur et vérité; *aspirer* son suprême parfum, sous le symbole du Verbe inspiré dans le cœur; *étreindre* sa suprême suavité dans la personne du Verbe Incarné qui habite parmi nous corporellement, et se livre à nos chastes attouchements, à nos baisers, à nos embrassements; car sa très ardente charité entraîne notre âme extasiée et ravie hors de ce monde jusqu'au Père.

6. De tout ce que nous avons dit manifestement découle que ;

1° les vertus disposent principalement à l'exercice de la vie active;

2° les dons, au repos de la contemplation; mais,

3° les béatitudes, à la perfection de l'une et de l'autre.

Mais les fruits du Saint-Esprit qui sont : charité, joie et paix; patience (longanimité), bonté (bénignité, mansuétude); confiance, modération, continence (chasteté); signifient la jouissance qu'apporte la perfection des œuvres. Et les sentiments spirituels signifient des perceptions de l'âme par rapport à la contemplation de la vérité. Nous noterons cette différence entre la contemplation prophétique et celle où nous sommes admis : la contemplation des justes est une spéculation : elle part du sens, passe à l'imagination, de l'imagination à la raison, de la raison à l'intéllect, de l'intellect à l'intelligence, et de l'intelligence à la sagesse, connaissance intuitive qui commence ici dans la voie, mais ne se consomme que dans la gloire sans fin.

7. En ces degrés se reconnaît l'échelle de Jacob, dont le sommet atteignait le ciel; et le trône de Salomon, où siège le Roi très sage, vraiment pacifique et plein d'amour, comme l'Époux d'admirable beauté et tout désirable : celui en qui les anges désirent plonger leurs regards, vers qui soupire la soif des âmes saintes, comme le désir du cerf vers la source des eaux vives.

Or, par ce désir embrasé comme un feu, notre esprit non seulement se soulève pour son ascension, mais aussi, ébloui par une docte ignorance, il est ravi au-dessus de soi dans la ténèbre, et poussé hors de soi... Alors avec l'Épouse, il s'écrie : « Nous courrons à l'odeur de tes parfums »; avec le prophète, il clame : « La nuit m'est une illumination pleine de délices... » Or cette nocturne et délicieuse illumination, nul ne la connaît qui ne l'a expérimentée, nul ne l'éprouve sinon par une grâce divinement donnée; et cette grâce n'est donnée à personne qui ne s'y soit exercé. C'est pourquoi il en faut venir à considérer l'exercice des œuvres méritoires.

SECTION IV

LA GRACE ET LES ŒUVRES MÉRITOIRES

§ 1. — La Foi et son objet

(Chapitre 7)

SOMMAIRE.

1. Au sujet des articles de Foi, nous retiendrons ceci : Bien que par la Foi nous soyons astreints à croire plusieurs vérités qui dépassent la raison, et généralement tout ce qui est contenu et allégué dans les Écritures canoniques, néanmoins et d'une façon spéciale sont nommés proprement articles de foi, ceux que groupe le symbole des apôtres; on en peut compter douze par analogie avec le nombre des apôtres qui nous les ont enseignés; mais si l'on se rapporte aux points fondamentaux sur lesquels les autres s'appuient, on en comptera quatorze.

EXPLICATION.

Puisque le premier Principe en lui-même est souverainement Vrai et Bon, et dans son œuvre souverainement juste et miséricordieux; et que d'une part : au vrai suprême est due une ferme adhésion; au bien suprême, une fervente dilection; au juste suprême, l'universelle sujétion; au souverainement miséricordieux, une confiante invocation; et que d'autre part, la grâce tend à ordonner dans notre âme le culte légitime du premier Principe, il en résulte que cette grâce la dirige et règle, selon les actes dus et méritoires, à croire, à aimer, à agir, à prier selon que le requiert la Souveraine Vérité, Bonté, Justice et Miséricorde en Bienheureuse Trinité.

Disons d'abord que toute vérité mérite créance, mais davantage une vérité plus grande; et conséquemment la Vérité suprême exige une foi absolue; or la vérité

du premier Principe est infiniment supérieure à toute vérité créée, et plus lumineuse que toute lumière de notre esprit; il en résulte que si notre intelligence est droitement ordonnée à croire, il est nécessaire qu'elle se fie plus à la suprême Vérité qu'à soi et qu'elle se soumette à rendre hommage au Christ; qu'ainsi elle donne son assentiment, non seulement aux vérités conformes à sa raison, mais à celles aussi qui dépasseraient la raison, contrediraient l'expérience sensible; que si elle récuse cet assentiment, elle ne rend point à la souveraine Vérité l'hommage qu'elle lui doit; elle préfère à l'inspiration de l'éternelle lumière une sentence de son propre jugement; ce qui ne se peut faire sans une blâmable enflure d'orgueil.

D'autre part, une vérité qui passe la raison et la déroute n'étant point ni vue ni visible, mais cachée et obscure, exige, pour obtenir un ferme assentiment, qu'une illumination véridique élève l'âme et qu'un témoignage autorisé l'affermisse. La foi infuse accorde la première; l'Écriture authentique, le second; l'une et l'autre procèdent de la Vérité suprême par Jésus-Christ, qui en est la Splendeur et la Parole, et par l'Esprit Saint qui montre la vérité, l'enseigne et de plus la rend croyable.

Il en résulte que l'autorité accorde à la foi son soutien, et la foi son adhésion à l'autorité; et parce que l'autorité réside principalement dans l'Écriture, toute instituée par l'Esprit Saint pour diriger la foi du chrétien, ainsi est-il que la vraie foi ne s'écarte pas de l'Écriture, mais s'attache à elle par un sincère assentiment.

En dernier lieu, la vérité à laquelle la foi nous astreint à croire, et dont principalement traite l'Écriture Sainte, n'est pas une vérité ordinaire, mais la vérité divine, soit en sa nature propre, soit dans la nature assumée; car dans la connaissance de cette vérité consistent et la récompense de la patrie et le mérite de la voie.

Il en résulte que les articles de foi, qui sont les fondements de la foi, regardent ou la divinité, ou l'humanité. Or la Divinité présente à considérer d'abord trois Per-

sonnes : le Père engendrant, le Fils engendré et l'Esprit procédant; et ensuite une opération quadruple, soit la création en être de la nature, la recréation en être de la grâce, la résurrection en réparation de la vie, et la glorification dans la collation de la gloire; il en résulte que les articles rapportés à la divinité sont au nombre de sept.

Semblablement l'humanité du Christ se présentant à considérer comme conçue du Saint-Esprit, née de la Vierge Marie, expirée sur la croix, descendant aux enfers, ressuscitant de la mort, montant au ciel, venant pour le jugement final, sept autres articles se rapportent à elle, en tout quatorze, qui sont figurés par les sept étoiles et les sept candélabres d'or, « au milieu desquels le Fils de l'homme marchait ».

De ce que le Christ est Unique en la Nature divine et en l'humaine, et qu'Unique aussi est la Vérité suprême, qui est la raison de croire, première, suprême, unique et seule, et qui ne change point selon les temps, il résulte qu'à l'égard de tous ces articles, et que l'objet en soit présent ou passé ou futur, la foi est unique et la même et immuable; encore qu'elle soit plus claire et plus explicite en ceux qui suivent la venue du Christ qu'en ceux qui ont préparé son avènement; de même que le Nouveau Testament est plus clair que l'Ancien.

Or, comme on pense que le Saint-Esprit, voulant ramasser en un seul symbole tous ces articles de foi contenus dans la profondeur de l'Écriture, a choisi pour cette œuvre les douze apôtres comme d'inébranlables témoins, on lui donne le nom de *Symbole des Apôtres* et, selon leur nombre, on y compte douze articles; on se représente chaque apôtre posant un de ses articles comme une pierre vivante en fondement de l'édifice de la Foi; et l'on peut voir réalisé ce que préfigurait les douze hommes qui du lit desséché du Jourdain enlevèrent douze pierres pour en construire l'autel du Seigneur.

§ 2. — La Charité et ses objets

(Chapitre 8)

SOMMAIRE.

1. Toutes les œuvres divines sont très bonnes et dignes d'amour. Cependant nous devons aimer d'une charité proprement dite quatre objets, savoir : Dieu éternel, l'être que nous sommes, notre prochain, et notre corps. Dans cette charité il faut garder l'ordre et la mesure, de telle sorte que d'abord Dieu soit aimé le premier et par-dessus tout et pour lui-même; puis ce que nous sommes, en Dieu, après Dieu et pour Dieu; ensuite notre prochain, comme nous-mêmes et pour Dieu; enfin notre corps, moins que nous et moins que le prochain, en tant qu'il est un bien moins important.

Pour nous rendre capables de cet amour nous sont donnés une grâce de charité et le double précepte qui résume toute la Loi et les Prophètes, non seulement quant à l'Ancien Testament, mais quant au Nouveau lui-même.

EXPLICATION.

2. Le premier Principe, par cela qu'il est premier, est suprême; et parce qu'il est suprême, il est suprêmement bon; et parce qu'il est suprêmement Bon, il est infiniment Bienheureux et Béatifique; et parce qu'il est infiniment Béatifique, il se présente comme la jouissance inépuisable; à cause de quoi il mérite que tout esprit s'attache à lui par amour et se consume en Lui comme en sa fin.

Parce que l'amour droit et ordonné qui se nomme Charité se porte principalement vers le Bien immense pour en jouir et s'y reposer qui est en soi toute raison d'aimer, ainsi résulte-t-il qu'il est d'abord aimé en tant que béatifique, et les autres objets par conséquence, parce qu'ils sont aptes à être béatifiés par lui. Et donc, comme le prochain est créé pour parvenir à la béatitude avec

nous, et que notre corps même est capable d'y parvenir avec notre esprit, il en résulte que ces quatre objets seulement doivent être aimés de charité, savoir : Dieu et le prochain, notre esprit et notre corps.

3. D'autre part, Dieu étant au-dessus de nous comme le Bien suprême, notre esprit en nous comme un bien intime, le prochain près de nous comme un bien apparenté, notre corps au-dessous de nous comme un bien assujetti, nous avons à garder cet ordre en aimant, que : 1° Dieu soit aimé par-dessus tout et pour lui-même; 2° notre esprit après Dieu et au-dessus de tout bien périssable; 3° le prochain avec nous comme un bien semblable; 4° notre corps après nous comme un bien moindre, et après notre corps le corps du prochain, parce qu'il est comme le nôtre un bien inférieur à notre esprit.

4. Ensuite, l'amour étant comme la densité de l'esprit, c'est-à-dire la gravité qui le tire à son centre et le foyer de ses affections, facilement l'âme se replie sur soi, difficilement se tourne vers le prochain et plus difficilement encore s'élève vers Dieu; il en résulte que des quatre objets que doit aimer la charité, deux seulement tombent sous un précepte : le commandement d'aimer Dieu et celui d'aimer le prochain.

5. Tous les autres préceptes se rapportant soit à Dieu, soit au prochain, à Dieu comme à la fin, au prochain à cause de la fin, il en résulte que le double précepte de l'amour clôt la série des commandements et l'intelligence des Écritures.

La charité est elle-même la racine, la vie et l'épanouissement des vertus, les joignant toutes à la fin dernière et les liant toutes ensemble, mutuellement et avec ordre; de là, elle-même est le poids de toute inclination bien réglée et le lien de l'attachement parfait; elle garde l'ordre par rapport aux divers objets d'amour, quant aux sentiments et quant aux œuvres; elle maintient l'unité dans la vertu quant à la fin unique et quant à l'unique et principal Aimé, qui est la raison d'aimer tous les autres aimés; car ils sont tous ordonnés à être reliés par un lien

d'amour au Christ, comme à leur Chef les membres d'un corps qui se compose de l'universalité des rachetés. Or cette unité commence en cette vie, mais elle sera consommée dans la gloire, selon le vœu du Seigneur : « *Qu'ils soient un comme nous sommes un : Moi en eux et Vous en moi, qu'ils soient consommés dans l'Unité* ». Et cette unité une fois consommée par le lien de la charité, Dieu sera tout en tous en éternité assurée et paix parfaite; toutes choses seront par l'amour communes, par une communion ordonnée, une ordonnance conjointe, une conjonction indissolublement enchaînée. Amen.

§ 3. — L'observance de la Loi divine.

Les préceptes et les conseils

(Chapitre 9)

SOMMAIRE.

1. Dans la Loi mosaïque se trouvent des préceptes relatifs aux jugements, aux figures et aux mœurs. Ce sont les dix préceptes contenus sur les deux tables écrites par la main de Dieu — dites — de ce nombre : Décalogue.

La Loi évangélique adoucit les préceptes judiciaires qu'elle diminue; elle abroge les figuratifs, en les réalisant; elle sanctionne les principes moraux et les achève.

Elle les achève, ajoutant des leçons instructives, des promesses encourageantes, des conseils de perfection; ainsi sont les conseils de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, auxquels le Christ Notre-Seigneur invite à se soumettre ceux qui veulent être parfaits.

EXPLICATION.

2. Le premier Principe, de même qu'il est en soi souverainement Bon, il est semblablement Juste dans son œuvre et dans les dispositions de son gouvernement.

Or, puisqu'il appartient au souverainement Juste de

promouvoir avec zèle en soi d'abord et aussi dans autrui la justice, et que cette justice consiste à se conformer aux prescriptions du droit, il en résulte qu'il est de la justice divine d'informer l'homme de ses décisions, intérieurement et extérieurement, non seulement par enseignements, à la façon d'une intelligence qui instruit; mais encore par préceptes et obligations, à la façon d'une volonté qui commande.

La même grâce qui rend notre volonté conforme à la volonté divine nous dispose aussi à obtempérer et nous soumettre aux règles de la justice édictées par la loi divine.

3. D'autre part, comme l'homme peut obtempérer aux commandements divins par un double motif, soit de crainte du châtiment, soit d'amour de la justice, dont le premier est le motif des imparfaits, celui des parfaits le second, ainsi Dieu présente à l'homme une double loi : l'une de crainte et l'autre d'amour; l'une qui retient en esclavage, l'autre qui conduit à l'adoption des enfants de Dieu.

Ainsi, parce qu'il est utile aux âmes serviles et imparfaites d'être terrifiées par les menaces, menées par des signes, et en outre dirigées par des commandements, la loi mosaïque, qui est une loi de crainte, contient à la fois des préceptes judiciaires, figuratifs et moraux. Tandis qu'aux âmes aimantes et parfaites conviennent le clair enseignement des méthodes, la large promesse des récompenses, la haute perfection des conseils; et c'est en effet ce que propose la loi évangélique.

De là peut-on dire que la loi mosaïque diffère de l'évangélique, en ce qu'elle propose des figures, et celle-ci la vérité; que l'une est loi de peine, et l'autre loi de grâce; l'une rigoureuse, l'autre amoureuse; l'une mortifiant, l'autre vivifiant; l'une accablante et l'autre soulevante; l'une littérale, l'autre spirituelle.

4. Enfin, comme la justice consiste à rendre à chacun son dû, les commandements divins doivent statuer ce qui se rapporte à cette distribution des droits.

Aussi est-il nécessaire que parmi les préceptes moraux s'en trouvent qui ordonnent notre action à Dieu, et d'autres la règlent envers le prochain. Ce que sans doute a voulu insinuer l'Esprit Saint dans le symbole des deux tables également écrites par la main de Dieu.

La première se rapporte à Dieu et contient trois préceptes. En effet, Dieu est trine, Père, Fils et Saint-Esprit; et lui sont dus l'adoration, pour sa suprême majesté; l'assentiment, pour sa vérité; l'acceptation, pour sa charité, selon encore les trois puissances de l'âme et selon sa triple activité, d'œuvre, de parole et d'amour; d'où nous sont imposées la sincérité de l'adoration, la véracité de la parole, et la sanctification de son Jour.

5. La seconde table contient sept préceptes, se rapportant au prochain; de cette sorte : le prochain est une image de la Trinité. Lui sont dues, en tant qu'il présente l'image du Père, la piété; celle du Fils, la véracité; celle de l'Esprit, la bénignité; or la piété inspire deux commandements : l'un positif, d'honorer son père; l'autre prohibitif, de ne pas nuire au prochain; la véracité, qui règle la parole, interdit le faux témoignage; elle fournit un seul précepte, tandis que la bénignité en dicte quatre; elle s'oppose en effet à la cupidité et à la convoitise dont l'une et l'autre peut être ou dans l'action ou dans l'affection;

d'où sont enjoints : de ne pas commettre la fornication, ni le vol; de ne pas désirer la femme d'autrui, ni ses biens. Or les préceptes obligent selon la plus ou moins grande nuisance qu'ils infligent à la justice.

Ainsi se chiffrent par dix les commandements qui organisent le régime de la justice.

6. Mais au delà, la justice tend à la perfection, dans la mesure où elle s'éloigne du mal, quant à l'action coupable et quant à la cause du péché. Et l'on sait que tout péché naît d'une triple racine, qui est convoitise de la chair, et des yeux et du cœur; arracher parfaitement de l'âme cette triple racine, c'est l'œuvre des conseils évangéliques.

Pour la retirer du mal, ils soustraient l'âme non seulement aux choses illicites, ce qui s'impose et suffit à la justice, mais de plus aux choses licites et permises, qui peuvent devenir occasion du moins parfait; et ainsi les conseils font-ils surabonder la justice, selon qu'il appartient à la perfection de la Loi évangélique et au plénier emploi de la grâce de sainteté.

4. — La Prière.

Exposition de l'Oraison Dominicale.

(Chapitre 10)

SOMMAIRE.

1. Dieu, bien qu'il soit libéral à l'excès et plus prompt à donner que nous ne le sommes à recevoir, cependant veut être sollicité par nous, comme pour se créer l'occasion de nous élargir les dons de grâce de son Esprit Saint.

Or il veut être prié non seulement par *oraison mentale*, qui est une élévation d'esprit en Dieu, mais encore par *prière vocale*, qui est une demande à Dieu de ce qui convient; non seulement par nous-mêmes, mais aussi par les saints qui nous sont en cela des coadjuteurs divinement constitués; afin que ce que nous sommes indignes d'obtenir nous-mêmes, nous puissions l'obtenir par leurs suffrages.

Et enfin, puisque nous ignorons ce qu'il importe que nous demandions, pour que nous n'errions pas, incertains, il nous a enseigné la forme d'oraison qu'il a composée, dans laquelle il a enfermé dans un nombre septénaire de demandes l'universalité de ce qu'il nous convient d'obtenir.

EXPLICATION.

2. Le premier Principe est en soi-même le Vrai et le Bien suprêmes; ainsi est-il en son œuvre juste et miséricordieux; c'est avec une absolue libéralité, qu'en tant

que souverainement miséricordieux; il condescend à l'humaine misère par l'infusion de sa grâce; mais aussi également juste, il ne confère le don parfait qu'à qui le désire; il n'accorde sa grâce qu'à la gratitude; il ne répand sa miséricorde que sur la misère avouée; afin que soit sauf le libre arbitre, que la noblesse du don ne soit pas avilie et qu'intègre demeure le culte de l'honneur divin.

Puis donc que le mouvement de l'oraison est d'attirer le divin secours, d'alléguer le propre besoin, et de remercier pour les bienfaits gratuitement reçus, de là vient aussi que l'oraison dispose à la réception des grâces divines; et que Dieu veut être prié afin de pouvoir élargir ses dons.

3. D'autre part, afin que le désir efficacement tende en haut pour obtenir les dons divins, il est nécessaire que notre vouloir soit fervent, notre âme recueillie, et notre attente ferme et assurée; mais, hélas! notre cœur souvent est tiède, souvent distrait, souvent même intimidé par le remords de son péché; il n'ose pas ainsi se présenter devant Dieu... C'est pourquoi Dieu a voulu que nous le priions vocalement et par l'intercession des saints;

de parole et non seulement de pensée, afin que les mots excitent en nous l'esprit de prière par leur sens, par leur son, par l'effort qu'ils suscitent;

il a voulu que nous priions par les saints et les saints pour nous, afin d'encourager les timides; de sorte que ceux qui n'osent point demander, ou qui ne méritent point d'être écoutés par eux-mêmes, soient exaucés par l'intercession d'agréés médiateurs.

De cette façon en outre, l'humilité est conservée dans ceux qui prient, la dignité des intercesseurs déclarée, la charité et l'unité qui lient les membres du Christ proclamées, au nom desquelles les inférieurs recourent avec confiance aux supérieurs et ceux-ci condescendent libéralement à leur appel.

4. Enfin Dieu, en tant que juste et miséricordieux, ne doit ni ne peut accorder que ce qui convient à son honneur

et à notre salut; or de cet ordre sont les biens qui tendent soit à la récompense dans la patrie, soit aux subsides dans la voie; les premiers sont au nombre de trois; les autres, de quatre; d'où les demandes de l'oraison par laquelle le Seigneur nous a enseigné ce que nous devions utilement solliciter forment-elles un septénaire.

Trois en effet sont les prières qui pourvoient à l'honneur divin et aux biens de la patrie, savoir l'intelligence de la vérité, la révérence de la majesté, et la concorde de la volonté; autrement dit : le ciel est la vision du suprême vrai, qui n'est vu que des purs et des saints; ce qui est demandé par cette parole : « Que votre nom soit sanctifié », c'est-à-dire que la connaissance de votre Nom soit accordée aux parfaits, aux saints et aux purs;

le ciel est la tenue du suprême sommet; elle fait les rois, et par elle se possède le royaume : ce qui est demandé par cette parole : « Que votre règne arrive »;

le ciel enfin est la jouissance du suprême bien qui n'est accordé qu'à ceux dont la volonté se conforme à la volonté divine : ce qui est demandé par cette parole : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Les demandes qui se rapportent à notre passage ici-bas, ou regardent la collation d'un bien utile, ou l'éloignement d'un mal nuisible.

La collation du bien utile comprend sous le nom de pain quotidien ou supersubstantiel tout ce qui est nécessaire à la conservation de la vie soit de l'esprit, soit du corps.

L'éloignement du mal nuisible est sollicité par les trois dernières demandes; car tout mal se présente sous l'aspect ou du mal passé, présent ou futur; ou sous l'aspect du mal de la coulpe, de la lutte ou de la peine. Nous demandons l'éloignement du premier par la rémission du péché; du second, par la victoire dans la tentation; du dernier, par la libération des maux qui nous oppriment.

Ainsi nos prières forment un septénaire universel, où s'enferme tout ce qui mérite d'être demandé et obtenu,

et qui correspond au septénaire des vertus et à celui des dons de la grâce septiforme (1).

5. — Conclusion de cette Ve Partie

(Chapitre 10, § 5)

En terminant, notons que l'Écriture Sainte propose à notre considération un septuple septénaire :

des péchés capitaux, des sacrements, des vertus, des dons, des béatitudes, des demandes et des dots glorieuses, soit trois spirituelles et quatre corporelles :

le premier septénaire est celui des vices dont nous devons nous retirer;

le deuxième septénaire celui des sacrements par lequel nous devons avancer (marcher);

le dernier septénaire celui des dots que nous devons désirer (2);

l'avant-dernier septénaire celui des demandes que nous devons formuler.

(1) On distinguera la prière mentale, la prière vocale et la prière qui unit l'une et l'autre.

L'oraison est mentale, quand les lèvres ne remuent pas, et que le cœur parle à Dieu.

La prière simplement verbale, plutôt que vocale, est celle où l'on ne pense pas à ce qu'on récite ni par attention générale à Dieu, ni par attention spéciale au sens des mots : la moindre élévation du cœur vaut mieux que cette prière, si cependant c'est une prière.

Dans la prière mixte, on prie mentalement et vocalement; et qu'on fasse attention à ne pas étouffer l'oraison sous les mots. Car si l'âme est ainsi embrasée qu'elle soit immédiatement portée en Dieu, les paroles entravent son élan; il vaut mieux alors qu'elle prie en silence. Mais parfois aussi les paroles soulèvent l'âme, et la prière vocale est alors utile. Or il en est beaucoup, surtout parmi ceux qui ne sont pas encore très avancés, qui sont ainsi aidés par la prière vocale; et c'est pour eux, pour exciter en eux les affections de l'âme, pour les provoquer à l'oraison mentale, qu'ont été instituées les prières vocales (l'office divin et les autres) (I, dist. 15, p. 2, a. 2, qu. 3).

(3) La gloire est septiforme comme le péché (voir p. 158) et comme la grâce; elle consiste dans une triple récompense, substantielle, consubstantielle et accidentelle; dont la première s'épanouit en trois dots et la seconde en quatre. Ainsi :

La récompense substantielle, celle de l'esprit, consiste dans la possession du souverain Bien selon les trois puissances de l'âme, de la mémoire qui tient, de la raison qui voit, de la volonté qui aime; la récompense consubstantielle, celle de la chair, consiste dans sa *spiritualisation*; elle est glorieuse, subtile, agile et impassible; la récompense accidentelle est l'auréole particulière qui couronne les martyrs, les docteurs et les vierges (*Breviloq.* VII, 1).

Nous insérons entre eux :

le triple intermédiaire des septénaires des vertus, des dons, des béatitudes par lequel nous devons passer.

Ainsi, sept fois le jour, louant le nom du Seigneur et priant, nous impétrons la grâce septiforme des vertus, des dons et des béatitudes par laquelle nous vainquons dans la lutte septiforme des vices capitaux, et enfin nous parviendrons à la couronne septiforme des dots glorieuses, aidés néanmoins par le septiforme remède des sacrements divinement institués pour la guérison du genre humain. Amen.

L'EUCHARISTIE (1)

(Breviloq., pars VI, cap. IX.)

SOMMAIRE

1. Du sacrement d'Eucharistie, il faut tenir qu'en ce sacrement, le vrai corps du Christ et son vrai sang sont non seulement signifiés, mais aussi véritablement contenus sous une double espèce, savoir du pain et du vin; non pas comme sous un double sacrement, mais sous un seul; et cela après la consécration sacerdotale, opérée par la prononciation vocale de la parole d'institution formulée par le Seigneur, savoir sur le pain : *Ceci est mon corps*, et sur le vin : *Ceci est le calice de mon sang*.

2. Par ces mots proférés par le prêtre avec l'intention de consacrer les éléments, ceux-ci sont transsubstanciés selon leur substance au corps et au sang de Jésus-Christ. Seules demeurent leurs apparences sensibles; et sous celles de l'un et l'autre élément est contenu tout le Christ, totalement, par présence non circonscrite mais sacramentelle.

(1) Dans la traduction de ce chapitre, nous nous sommes efforcé de suivre la forme même verbale de l'exposition et de l'argumentation du saint Docteur. On y verra comme il s'efforce de donner à la doctrine la rigueur méthodique et l'enchaînement rationnel qui conviennent à l'enseignement scolaire. Ailleurs nous avons usé de plus de liberté.

Sous ces apparences, le Christ nous est aussi offert en nourriture; et celui qui dignement le reçoit, mangeant non simplement en figure sacrée, mais en esprit par la foi et la charité, celui-là est (contrairement à ce qui s'opère de la nourriture profane) incorporé au Corps mystique du Christ; il est en soi-même recréé et purifié; mais celui qui indignement s'approche, il mange et boit sa propre condamnation, ne discernant point le corps du Christ en sa sainteté.

EXPLICATION

2. Or la raison intelligible de ces assertions est celle-ci : parce que le Principe de notre réparation, savoir le Verbe incarné, peut suffire à tout opérer par sa puissance, à tout régir par sa sagesse, ainsi il nous confère les sacrements selon ce qu'exigent cette suffisance et cette sagesse. Et parce qu'il suffit à tout ainsi, en élargissant les remèdes à nos maux et les secours à nos besoins, non seulement il a institué un sacrement qui engendrerait en nous l'être de la grâce, comme le baptême; et qui engendrés nous ferait croître et nous fortifierait, comme la confirmation; mais aussi qu'engendrés et grandis nous fussions nourris; et c'est par l'Eucharistie. C'est pourquoi ces trois sacrements sont donnés à tous ceux qui accèdent à la foi.

De plus, comme la nutrition en chacun des fidèles tend à conserver la dévotion envers Dieu, la dilection à l'égard du prochain, la délectation au dedans de soi-même; et que la dévotion envers Dieu s'exerce par l'oblation du sacrifice, la dilection envers le prochain par la communion à un même sacrement, la délectation en soi-même par la réfection du viatique, de là vient que le divin Principe de notre réparation a institué ce sacrement comme sacrifice d'oblation, comme sacrement de communion, et comme viatique de réfection.

3. D'autre part, comme ce Principe divin non seulement suffit à ses œuvres puissantes, mais qu'aussi il possède la suprême sagesse, à laquelle il appartient d'agir ordonnément, ainsi nous a-t-il donné et pour nous dis-

pensé le sacrifice, le sacrement et le viatique, selon qu'il convient au temps de la grâce révélée, à l'état de la voie, et à notre capacité.

D'abord, parce que le temps de la grâce révélée requiert qu'on n'offre point (comme au temps de la Loi) une oblation quelconque, mais seulement une hostie pure, bénigne et plénière, et que nulle autre n'est telle, sinon celle qui fut offerte sur la Croix, savoir le corps et le sang du Christ, il résulte qu'il faut nécessairement qu'en ce sacrement soit contenu non seulement figurément, mais aussi véritablement le corps du Christ, en tant qu'oblation convenable à ce temps.

Semblablement, parce qu'à ce temps de grâce il convient que le sacrement de la communion et de la dilection ne les signifie pas simplement, mais qu'opérant ce qu'il figure, il les embrase; et que rien ne peut enflammer de dilection mutuelle et unir plus étroitement les membres que l'unité du Chef, duquel, par une force d'amour diffusive, unitive et transformante, s'écoule en nous la mutuelle charité; de là vient qu'en ce sacrement est contenu le vrai corps du Christ, sa chair immaculée, pour qu'en nous se diffusant et nous unissant les uns aux autres, et nous tranformant en lui par cette ardente charité par laquelle il se donne à nous, il s'offre pour nous, et se rend nôtre et demeure avec nous jusqu'à la fin du monde.

De la même manière, la réfection convenable à l'ère de la grâce est une réfection spirituelle, commune et salutaire. Or la réfection de l'esprit est le Verbe de vie, à cause de quoi la réfection spirituelle d'un esprit vivant dans la chair est le Verbe incarné, soit la chair du Verbe; et cette nourriture est à la fois commune et salutaire; commune de par son unité, à laquelle tous participent, et toutefois salutaire puisque par elle tous sont sauvés. Puis donc qu'il n'est pas d'autre aliment spirituel, commun et salutaire que le vrai corps du Christ, ainsi était-il nécessaire que ce corps fût véritablement contenu au sacrement; selon que l'exigent et la perfection du sacrifice de propitiation, du sacrement d'union, et du viatique de

réfection, et son adaptation au temps du testament nouveau de la grâce rendue et de la vérité du Christ.

4. D'autre part, comme à l'état de voie il ne convient ni de voir le Christ ouvertement, puisque la connaissance y reste énigmatique, pour que la foi y soit méritoire; ni de déchirer sa chair avec les dents, puisque y répugnant à la fois notre horreur de la chair crue et l'état glorieux de ce corps, ainsi était-il nécessaire que le corps et le sang du Christ nous soient livrés sous le voile de symboles très saints, et d'apparences convenables mais expressives. Et parce que rien n'est plus apte à marquer la réfection que manger du pain et boire du vin, que rien n'est plus apte non plus à signifier l'unité du corps réel et du corps mystique du Christ que le pain et le vin, l'un pétri des grains très purs du froment, l'autre exprimé des grains très nobles de la vigne, mais unifiés en un être nouveau, ainsi se devait-il que sous leurs apparences plutôt que sous d'autres le sacrement nous fût présenté.

Enfin, parce que le Christ ne pouvant pas se trouver sous ces apparences par un changement qui l'affectât lui-même, le changement ne pouvait s'opérer qu'en elles, c'est pourquoi où sont proférées les paroles rapportées plus haut, et qui insinuent la coexistence du Christ aux espèces sacramentelles, s'opère la conversion de la double substance du pain et du vin au corps et au sang du Christ, n'en demeurant que les seules apparences sensibles, comme signes expressifs du divin Contenu.

5. En outre, parce que le corps béatifié et glorieux du Christ ne peut ni être divisé en parties ni séparé de l'âme non plus que de la divinité, c'est pourquoi sous chacune des espèces subsiste le Christ unique, total et indivisé, soit son corps, son âme et sa divinité; et que de part et d'autre nous adorons un seul et simple sacrement contenant le Christ tout entier.

Et parce que chacune des espèces et chaque partie perceptible de l'une et de l'autre signifient le même Christ présent, ainsi est-il en chaque partie du sacrement, soit entière, soit divisée; car il n'y est pas comme circons-

crit, occupant un lieu, gardant une attitude perceptible par quelque sens corporel et humain, mais se dérobant à leur perception, afin que la foi s'exerce méritoirement. Ajoutons qu'à cette même fin, les accidents se comportent selon le même mode que si leur sujet naturel n'avait pas disparu, laissant place au Christ; aussi longtemps qu'ils durent dans leur état normal et sont aptes à la nutrition, ils contiennent le corps du Christ.

6. En dernier lieu, notre capacité de recevoir efficacement le Christ n'étant point dans la chair, mais dans l'esprit; non dans le corps, mais dans l'âme; et que l'âme n'atteint le Christ que par connaissance et amour, par foi et charité, en sorte que la foi illumine la méditation et que la charité enflamme la dévotion, ainsi faut-il que celui qui veut accéder dignement à l'Eucharistie la mange spirituellement; qu'il la mâche par la considération de la foi, qu'il l'avale par la dévotion de l'amour; car ce n'est pas lui qui transforme en soi le Christ, mais c'est lui qui est assimilé à son corps mystique.

D'où manifestement on conclut que celui qui s'approche du Sacrement avec tiédeur, indévotion et légèreté, mange et boit sa propre condamnation, car il lui fait une grave injure. Et l'on doit conseiller à ceux qui se sentent moins purs d'âme ou de corps, et même indévots, de différer la communion jusqu'à ce que, préparés à la manducation du Véritable Agneau, ils s'en approchent avec pureté, ferveur et attention.

7. Et c'est pourquoi enfin, il est prescrit d'entourer la célébration du Mystère d'une remarquable solennité, quant au lieu et quant au temps, quant aux ornements, et aussi quant à la manière de proférer paroles et oraisons; de sorte que, tant les prêtres qui le célèbrent, que les fidèles qui y participent, reçoivent du don gratuit la purification, l'illumination, la consommation; qu'ils se sentent restaurés, vivifiés et transformés dans le Christ, à la mesure de son excessif et très ardent amour.

L'ITINÉRAIRE DE L'AME A DIEU

PROLOGUE

SOMMAIRE DU PROLOGUE

Le Saint invoque le Père des lumières par l'intercession de la Sainte Vierge et de saint François pour qu'il l'éclaire et le conduise dans la voie de la paix. Retiré sur le mont Alverne, il conçoit le plan d'un ouvrage qui contiendra les différentes considérations par lesquelles l'âme peut s'élever à Dieu.

Pour s'élever à Dieu, il faut avoir dans le cœur un grand amour de Jésus-Christ et parcourir ensuite les six degrés de contemplation qui nous conduisent à Dieu et qui sont figurés par les six ailes du Séraphin. Avant tout, il faut préparer et purifier son cœur par la prière ; car ce livre ne s'adresse et ne sera utile qu'aux âmes pieuses et prévenues de la grâce de Dieu.

Le livre se divisera en sept chapitres. Le saint Auteur demande qu'on les lise avec esprit de foi et attention, et non par curiosité et à la légère.

(Prologue)

1. Au commencement j'invoque le premier Principe, le Père des lumières, source de toute connaissance, de toute grâce excellente et de tout don parfait. (*S. Jac.*, I). [Je l'invoque], ce Père éternel, par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ afin qu'à l'intercession de la très sainte Vierge Marie, sa Mère, et du bienheureux François, notre guide et notre Père, il éclaire les yeux de notre âme, et nous dirige dans la voie de cette paix qui surpasse tout sentiment ; de cette paix que Jésus-Christ nous a annoncée

et donnée et dont notre Père saint François a été le nouvel apôtre. Ce saint patriarche l'annonçait au commencement et à la fin de ses prédications; il la souhaitait en toute rencontre; il soupirait dans la contemplation après cette paix céleste comme un habitant de la Jérusalem du ciel. C'est de cette paix que parle le pacifique Psalmiste lorsqu'il dit qu'il *se conservait en paix avec ceux qui haïssaient la paix*, et ajoute : « *Demandez tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem* » (Ps. CXXI). Il savait bien que le trône de Salomon ne reposait que sur la paix puisqu'il est écrit : « *Il a établi sa demeure dans la paix et sa résidence dans Sion* » (Ps. LXXV).

2. A l'exemple de notre Père saint François, moi, son indigne successeur et le septième ministre général de son Ordre, tout pécheur que je suis, je soupirais ardemment après cette paix de l'âme, lorsque Dieu m'accorda le bonheur, la trente-troisième année après la mort du bienheureux Père et vers l'anniversaire de son trépas, de me retirer sur le mont Alverne, comme en un lieu de repos et avec le désir de goûter la paix du cœur. Là, tandis que je méditais sur les ascensions de notre âme vers Dieu, le souvenir du miracle accompli sur cette montagne, en faveur du bienheureux François : la vision du Séraphin ailé et crucifié, se présenta à mon esprit. Il me sembla aussitôt que cette vision représentait le ravissement du bienheureux Père et indiquait la voie qu'on devait suivre pour y arriver après lui.

3. En effet, les six ailes du Séraphin peuvent très bien désigner six élévations différentes par lesquelles l'âme, comme par autant de degrés et de voies, se dispose à la possession de la paix par le moyen des ravissements extatiques de la sagesse chrétienne. Mais la voie qui conduit à la paix n'est autre que l'amour très ardent du Crucifié. C'est cet amour ardent qui, après avoir ravi saint Paul au troisième ciel, le transforma tellement en Jésus-Christ, qu'il s'écriait : « *Je suis crucifié avec Jésus-Christ. Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* » (Galat., II). C'est cet amour qui pénétra si vive-

ment l'âme de François qu'il laissa son empreinte dans sa chair en y gravant, deux ans avant sa mort, les stigmates sacrés de la Passion.

Les six ailes du Séraphin représentent donc six illuminations progressives qui, partant du monde sensible, nous conduisent à Dieu, dans la contemplation duquel personne ne peut entrer que par Jésus crucifié. « *Celui*, en effet, *qui entre dans la bergerie autrement que par la porte est un voleur ou un larron. Mais celui qui s'introduira par cette porte entrera et sortira et trouvera d'abondants pâturages* » (Joan., X, 1, 9). Aussi saint Jean nous dit, dans l'Apocalypse : « *Bienheureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau ; ils auront droit à l'arbre de vie et entreront dans la ville sainte par les portes* » (Apoc., XXII, 14). Cela veut dire que, dans notre contemplation, nous ne franchirons jamais le seuil de la Jérusalem céleste, à moins d'y entrer par le sang de l'Agneau qui en est comme la porte.

En outre, pour se rendre apte aux contemplations divines qui conduisent aux ravissements de l'esprit, il est nécessaire d'être comme Daniel (Dan., IX, 9.) un *homme de désirs*. Or deux choses enflamment nos désirs : la *prière* qui tire de nos cœurs des cris et des gémissements, et la *méditation* qui tourne directement et fortement notre âme vers les rayons de la lumière céleste.

4. J'invite donc, en premier lieu, le lecteur au gémissement de la prière, faite au nom de Jésus crucifié dont le sang nous purifie de nos souillures (Hébr., I). Qu'il ne croie pas que la lecture suffise sans l'onction, la méditation sans la dévotion, la recherche sans l'admiration, la considération sans les transports d'une sainte joie, le talent sans la piété, la science sans la charité, l'intelligence sans l'humilité, l'étude sans la grâce, le miroir sans la lumière surnaturelle de la divine sagesse.

Aux âmes donc prévenues de la grâce, humbles et pieuses, aux âmes remplies de componction et de dévotion, ointes de l'huile de la joie divine, aux âmes avides de la sagesse céleste qui brûlent de la posséder, qui

s'étudient à louer, à admirer et à goûter Dieu, j'offre les méditations suivantes, en les avertissant, toutefois, qu'elles ne verront rien ou peu de chose dans le miroir que je vais mettre sous leurs yeux, si le miroir de leur esprit n'a été, auparavant, purifié et poli.

O homme de Dieu, commencez donc par écouter les reproches de votre conscience, avant de tourner vos regards vers les rayons de la sagesse divine qui se réfléchissent dans ses miroirs : le monde sensible et l'âme; de peur que l'éclat de cette lumière trop vive ne vous éblouisse et ne vous plonge dans une nuit plus épaisse.

5. Il m'a paru bon de diviser ce traité en sept chapitres et de leur donner un titre à chacun pour en faciliter l'intelligence. Et maintenant je prie le lecteur d'avoir égard à l'intention plus qu'à l'œuvre de l'écrivain, au sens des paroles plus qu'aux impuissances du style, à la vérité plus qu'à la beauté du discours, au sentiment plus qu'à l'éclat du savoir. C'est pourquoi je le prie de ne pas parcourir à la légère cette série de méditations, mais de les lire avec une attention soutenue et réfléchie.

(*Fin du Prologue.*)

DES DIFFÉRENTS DEGRÉS D'ÉLÉVATION A DIEU

CHAPITRE PREMIER

De l'élévation a Dieu PAR son vestige qui est le monde sensible.

SOMMAIRE.

Le bonheur de l'homme est dans la possession du souverain Bien. Mais le souverain Bien est au-dessus de nous; il faut donc nous élever jusqu'à Lui.

Pour nous élever à Dieu, il est nécessaire de prier.

Nous avons ensuite trois grands moyens : 1° *La considération du* monde sensible; 2° *La considération de* notre âme; 3° *La considération de* Dieu lui-même.

Comme nous pouvons nous élever à Dieu par *le monde sensible, et en le contemplant* dans *les choses sensibles;* par *notre âme, et en le contemplant* dans *notre âme; par l'idée de* l'être, *et par l'idée de la* bonté *souveraine; nous avons donc six degrés d'élévation à Dieu.*

Pour monter ces six degrés, l'âme a six puissances, mais il faut toujours le secours de Dieu, la prière, *et une* vie pure.

Le premier degré est donc la considération de Dieu par son vestige *qui est le monde sensible.*

Le monde sensible proclame la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur :

1° *par le* nombre, *le* poids, *la* mesure *qui se trouvent en chaque chose;* 2° *par l'*origine, *le* cours *et la* fin *du monde;* 3° *par les* différents êtres *de la création;* 4° *par l'*origine, *la* grandeur, *la* multitude, *la* beauté, *la* plénitude, *l'*opération *et l'*ordre *de toutes choses.*

Celui qui, au milieu de tant de splendeurs, ne reconnaît pas Dieu, est un aveugle et un insensé.

1. *Heureux l'homme, ô mon Dieu, qui attend son secours de vous: il dispose dans son cœur des degrés pour s'élever du milieu de cette vallée de larmes, jusqu'au lieu où est le terme de ses désirs* (Ps. LXXXIII). Comme la béatitude n'est autre chose que la jouissance du souverain Bien, et que le souverain Bien est au-dessus de nous, nul ne peut être heureux s'il ne s'élève au-dessus de lui-même, non par le corps, mais par le cœur. Mais pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, nous avons nécessairement besoin de la vertu d'en-haut; quels que soient en effet les degrés que nous disposions dans notre âme, ils ne servent de rien si la grâce ne nous aide. Or le secours divin est toujours à la portée de ceux qui le demandent du fond du cœur avec humilité et dévotion, autrement dit, qui soupirent après lui dans cette vallée de larmes, ce qui se fait dans une prière fervente. La prière est donc la mère et la source de notre élévation vers Dieu. Aussi, saint Denys, dans son livre de la *Théologie mystique*, voulant nous préparer aux ravissements de l'âme, exige avant tout la prière. Prions donc et disons au Seigneur notre Dieu : « *Conduisez-moi,*

Seigneur, dans votre voie et j'entrerai dans votre vérité. Que mon cœur se réjouisse dans la crainte de votre saint nom » (Ps. LXXXV).

2. Cette prière nous fait connaître les divers degrés de notre ascension vers Dieu. En effet, selon la condition présente de notre nature, la création est l'échelle par laquelle nous nous élevons jusqu'au Créateur. Or, parmi les êtres créés (1), les uns sont des *vestiges*, les autres des *images* de Dieu; les uns sont *corporels*, les autres *spirituels ;* les uns *temporels*, les autres *intemporels ;* les uns sont *hors de nous*, les autres *au dedans de nous*. Si donc nous voulons parvenir à la contemplation du premier Principe *essentiellement spirituel, éternel* et placé au *dedans de nous*, il faut que nous passions d'abord par son *vestige* qui est l'être *corporel, temporel* et *placé hors de nous* : c'est là être conduit dans la voie de Dieu. Il faut ensuite que nous *entrions* dans notre âme qui est l'*image* de Dieu, *immortelle, spirituelle* et *placée au dedans de nous :* c'est là *entrer dans la vérité de Dieu*. Il faut enfin que *nous nous élevions* jusqu'à l'*être éternel, très spirituel, placé au-dessus de nous*, en fixant le regard de notre âme sur le premier Principe : c'est là se *réjouir dans la connaissance et dans la crainte de sa Majesté.*

3. C'est le voyage de trois jours dans le désert (Exode, III, 18). C'est la triple illumination d'un seul jour, dont la première peut être comparée au soir, la deuxième au matin, la troisième au midi. Cette illumination correspond à la triple existence des choses : dans la matière, dans notre intelligence et dans l'exemplaire divin, d'après lequel l'Écriture dit : « *Qu'il soit fait, il a fait et il a été fait* » (Genèse, I). Elle correspond aussi à la triple substance de Jésus-Christ, notre véritable échelle, c'est-à-dire à son corps, à son âme et à sa divinité.

4. En rapport avec cette triple manière de nous élever à Dieu (par les créatures, par l'âme, par Dieu), l'âme a

(1) Les trois degrés de participation à l'Être divin sont ailleurs nommés *reflets, vestiges* et *images*. Ici l'auteur ne parle pas des *reflets*, car il veut atteindre Dieu lui-même sous les deux aspects d'Être et de Bien.

trois regards principaux : l'un sur les êtres corporels, extérieurs, d'où elle est appelée : *animalité* ou *sensualité ;* l'autre, sur elle-même et dans elle-même, ce qui lui fait donner le nom d'*âme* ou *intelligence ;* le troisième, au-dessus d'elle-même, ce qui lui vaut le nom d'*esprit*. Par ces trois regards, nous devons nous élever à Dieu, afin de l'aimer de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toute notre âme; c'est en cela que consiste la parfaite observance de la loi et toute la sagesse chrétienne.

3. Mais comme chacun de ces trois degrés peut se doubler selon que nous considérons Dieu comme l'alpha ou l'oméga, et selon que nous le contemplons dans chacun d'eux comme *par un miroir* ou comme *dans un miroir ;* selon, enfin, que nous considérons chaque degré en lui-même, séparément, *ou* dans son rapport avec un autre, il est nécessaire de porter au nombre de six les degrés de notre élévation vers Dieu. Ainsi, de même que Dieu a fait le monde en six jours, et s'est reposé le septième, de même le petit monde, l'homme, parvient, avec ordre, au repos de la contemplation, en passant par six degrés d'illuminations progressives. Ces six degrés sont figurés dans la sainte Écriture : on montait au trône de Salomon par six degrés (III Reg., X); les Séraphins que vit Isaïe avaient six ailes (Isaïe, VI); Dieu appela Moïse du milieu de la nuée, après six jours (Exode, XXIV); c'est également après six jours que Jésus conduisit ses disciples sur une montagne et se transfigura devant eux (Matth., XVII).

6. Aux six degrés d'élévation vers Dieu correspondent les six puissances de l'âme par lesquelles nous montons des choses inférieurse aux supérieures, des extérieures aux intérieures, des temporelles aux éternelles. Ce sont : les *sens*, l'*imagination*, la *raison*, l'*intellect* (ou entendement), l'*intelligence* et la *conscience* (qui sont l'*esprit*).

Ces facultés formées en nous par la nature, déformées par le péché, reformées par la grâce, doivent être purifiées par la justice, cultivées par la science, perfectionnées par la sagesse.

7. Dans l'institution première de notre nature, Dieu

avait créé l'homme apte au repos de la contemplation. C'est pour cela qu'il le *plaça dans un jardin de délices* (Gen., II). Mais l'homme, s'étant éloigné de la vraie lumière pour se tourner vers un bien périssable, s'est courbé vers la terre par sa propre faute, et a courbé tout le genre humain par le péché originel qui a imprimé à la nature une double tache : l'*ignorance* de l'esprit et la *concupiscence* de la chair. L'homme ainsi aveuglé et penché vers la terre se trouve assis dans les ténèbres. Il est incapable de voir la lumière du ciel, si la grâce et la justice ne lui portent secours contre la *concupiscence*, si la science et la sagesse ne dissipent son *ignorance*. Cette réparation se fait par Jésus-Christ *qui a été établi par Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption* (1 Cor., I). Étant la vertu et la sagesse de Dieu, le Verbe incarné plein de grâce et de vérité, il a répandu sur nous la grâce et la vérité. Il nous a donné la *grâce de la charité*, qui, venant d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère, rectifie l'âme dans le triple regard dont nous avons parlé (n. 4). Il nous a donné la *vérité* en nous l'enseignant telle que nous l'apprend, de trois manières différentes, la théologie *symbolique*, *spéculative* et *mystique*, afin que par la théologie *symbolique* nous apprenions à bien user des choses sensibles; par la théologie *spéculative*, à bien user des choses intellectuelles, et par la théologie *mystique*, à parvenir aux ravissements de l'esprit.

8. Celui donc qui veut s'élever à Dieu doit, en évitant *le péché qui déforme* la nature, appliquer ses facultés naturelles à acquérir par la prière la *grâce qui reforme*, par une vie sainte la *justice qui conforme*, par la méditation la *science qui informe* (éclaire), par la contemplation la *sagesse qui consomme* (ou transforme). Ainsi donc, de même que personne ne peut avoir la *sagesse* sans la grâce, sans la justice et sans la science, de même personne ne peut prétendre à la *contemplation* sans une méditation profonde, sans une vie pure et sans une prière fervente. Et puisque la grâce est le principe et de la rectitude de la

volonté et de l'illumination de l'intelligence, nous devons, d'abord prier, ensuite vivre saintement et enfin appliquer notre esprit aux beautés de la vérité et nous élever, en les contemplant, jusqu'à ce que nous arrivions à la haute montagne, *où l'on voit le Dieu des dieux, dans la céleste Sion* (Ps. LXXXIII).

9. Mais comme à l'échelle de Jacob on monte avant de descendre (Gen., XXVIII), posons donc en bas le premier échelon de notre ascension vers Dieu, et commençons par contempler ce monde sensible comme un miroir par lequel nous arriverons à Dieu, l'artiste souverain. Nous serons ainsi de vrais Hébreux passant de l'Égypte à la terre promise, de vrais chrétiens allant avec Jésus-Christ de ce monde au Père céleste, de vrais amis de la Sagesse qui nous appelle et nous dit : « *Venez à moi, vous tous qui me désirez et je vous remplirai des fruits que je porte* (Eccl., XXVIII).

10. La grandeur et la beauté du monde sensible peuvent en effet nous faire connaître leur Créateur, car la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu resplendissent dans chaque créature, d'une triple manière, selon, du reste, que les sens extérieurs le révèlent aux sens intérieurs et à l'esprit. Les sens extérieurs, en effet, servent à l'intelligence, *soit qu'elle cherche en raisonnant, soit qu'elle croie selon la foi, soit qu'elle contemple par la spéculation.* Par la *spéculation* elle considère l'existence actuelle des choses; *par la foi*, leur cours habituel, et par *la raison*, leur excellence.

11. Quand l'intelligence *considère* les choses en elles-mêmes, son regard y découvre le poids, le nombre et la mesure : le poids qui les fait tendre vers un lieu; le nombre qui les distingue et la mesure qui les limite. Elle aperçoit ensuite leur mode d'être, leur beauté, leur ordre, ainsi que leur substance, leur puissance, leur opération. Voilà comment, considérant leurs vestiges dans les choses créées, elle s'élève à la connaissance de la puissance, de la sagesse, et de la bonté du Créateur.

12. Quand l'intelligence jette sur le monde sensible

le *regard de la foi*, elle en découvre l'origine, le cours et le terme. La foi, en effet, nous révèle que le monde tire son origine de la parole de vie (Héb., XI); que dans le cours du monde trois lois se sont succédé avec ordre : la loi naturelle, la loi écrite et la loi de grâce; enfin que le monde doit se terminer par un jugement final. L'intelligence reconnaît ainsi dans l'origine du monde la puissance, dans son cours la providence, dans son terme la justice du premier Principe.

13. Enfin, lorsque l'intelligence poursuit ses recherches *par la spéculation*, elle remarque que certains êtres n'ont que l'existence; que d'autres ont l'existence et la vie; que d'autres ont l'existence, la vie et le jugement. Les premiers sont les êtres inférieurs, les seconds tiennent le milieu et les troisièmes sont les plus parfaits. Elle voit aussi que, parmi ces êtres, les uns sont purement corporels; les autres, en partie corporels et en partie spirituels; elle en conclut à l'existence d'êtres purement spirituels, plus parfaits et plus dignes que les précédents. Elle voit encore que certains êtres sont sujets au changement et à la corruption, comme tout ce qui est terrestre; que d'autres sont mobiles mais incorruptibles, tels que les corps célestes (1); elle comprend qu'il s'en trouve qui ne sont soumis ni au changement ni à la corruption, comme les êtres supercélestes. C'est ainsi que le monde visible amène l'intelligence à considérer la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, à reconnaître qu'il a l'être, la vie, l'intelligence, une nature spirituelle, incorruptible et immuable.

14. Cette considération s'élargira si nous examinons la septuple condition des créatures qui fournit à l'intelligence un septuple témoignage de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, c'est-à-dire si nous regardons attentivement l'*origine*, la *grandeur*, la *multitude*, la *beauté*, la *plénitude*, l'*opération* et l'*ordre* de toutes choses.

(1) Selon la physique de l'époque, que déjà l'École d'Oxford contestait. Duns Scot, qui y fut formé, pressentira l'identité physique de l'univers.

L'*origine* des choses, considérée dans l'œuvre des six jours au triple point de vue de la création, de la distinction et de l'ornement, proclame la puissance de Dieu qui a tout produit du néant; la sagesse qui a si nettement distingué tous les êtres; et la bonté qui les a comblés de bienfaits.

La *grandeur* des choses, considérée soit dans leur longueur, leur largeur et leur hauteur; soit dans l'excellence de leur activité qui opère au loin, au large et en haut, comme cela se voit dans la propagation de la lumière; soit dans l'efficace de leur action intime, continue et radiante, telle que l'action du feu, par exemple; la *grandeur* des êtres, dis-je, nous manifeste clairement l'immensité de la puissance, de la sagesse et de la bonté du Dieu trine et un qui existe dans toutes les créatures par sa puissance, par sa présence et par son essence, sans être circonscrit par aucune d'elles.

La *multitude* des êtres, avec les différences spécifiques et individuelles de leurs substances, de leurs formes et de leur vertu qui défie toute appréciation humaine, montre, aussi, dans un grand jour, l'immensité des trois mêmes attributs.

La *beauté* des créatures avec la variété de leurs lumières, de leurs figures et de leurs couleurs, considérée dans les corps simples, mixtes et organisés, comme les astres et les minéraux, les pierres et les métaux, les plantes et les animaux, proclame avec éclat les mêmes perfections de Dieu.

La *plénitude* des choses, qui se voit dans la *matière* pleine de formes selon le principe initial de toutes les formes, dans la *forme* pleine d'efficacité selon la puissance active, dans l'*activité* pleine d'effets selon son exercice, nous dit également la perfection de Dieu.

L'*opération* multiple des créatures, soit naturelle, soit artificielle, soit morale, nous montre par sa très nombreuse variété l'immensité de cette puissance, de cette sagesse, de cette bonté qui est pour tous les êtres la cause

de leur existence, la raison de leur intelligibilité et la règle de leur vie.

L'*ordre* des choses, considéré dans leur durée, leur situation et leur influence, autrement dit, dans ce qui est antérieur et postérieur, dans ce qui est supérieur et inférieur, dans ce qui est noble et dans ce qui est vil, nous fait découvrir dans le livre de la création la primauté, la sublimité, la dignité du premier Principe dans l'infinité de sa *puissance*. L'ordre des *lois divines*, des *préceptes* et des *sentences* nous fait lire dans le livre des Écritures l'immensité de sa *sagesse*. L'ordre des *sacrements*, des *grâces* et des *récompenses* nous porte à admirer dans le corps de l'Église *la grandeur de sa bonté*. L'ordre nous conduit donc d'une manière très évidente à Celui qui est le premier et le plus haut, à Celui qui est souverainement puissant, souverainement sage et souverainement bon.

15. Il est donc aveugle, celui qui n'est pas éclairé par de si vives splendeurs; il est sourd, celui que n'éveillent pas tant de clameurs; il est muet, celui qui, en présence de toutes ces merveilles, ne loue pas le Seigneur; il est insensé, celui qui avec des indices si lumineux ne reconnaît pas le premier Principe.

Ouvrez donc les yeux, prêtez l'oreille de votre âme, déliez vos lèvres, appliquez votre cœur afin de voir Dieu dans toutes les créatures, de l'entendre, de le louer, de l'aimer, de le servir, de l'honorer et de le glorifier, si vous ne voulez pas que l'Univers s'élève contre vous. Un jour, la créature tout entière se dressera contre les insensés, tandis qu'elle sera un sujet de gloire pour l'homme sage, qui peut s'écrier avec le prophète : *Seigneur, la vue de vos créatures m'a rempli de joie, et je ferai éclater mon allégresse en louant les ouvrages de vos mains* » (Ps. XCI). « *Que vos œuvres sont grandes et magnifiques, Seigneur! Vous avez tout fait avec sagesse et la terre est remplie de vos bienfaits!* » (Ps. CIII).

CHAPITRE DEUXIÈME

De la contemplation de Dieu DANS son vestige, qui est le monde sensible.

SOMMAIRE.

Le second degré d'élévation vers Dieu est la contemplation de Dieu non plus par *les êtres du monde sensible, mais* dans *ces êtres eux-mêmes.*

Tout le monde sensible entre dans notre âme par la porte des cinq sens. Ce sont, en effet, les sens qui nous révèlent les trois sortes d'êtres dont se compose l'univers : les êtres qui en produisent d'autres, les êtres qui sont produits et les êtres qui gouvernent les uns et les autres.

De plus les sens ne nous font pas seulement connaître la lumière, le son, l'odeur, la saveur et les qualités des corps qui sont l'objet propre du tact, comme le froid, le chaud, l'humide, le solide, mais aussi le nombre, la grandeur, la figure, le repos et le mouvement. Voilà comment le monde sensible pénètre dans notre âme par la porte des sens.

Or cette entrée des créatures dans notre âme éveille une triple opération :

1° *La* perception *par laquelle nous prenons connaissance des objets extérieurs. L'âme, étant spirituelle, ne saurait recevoir en elle rien de matériel. Ce n'est donc pas la substance grossière des corps qui entre dans l'âme, mais leur* image, *leur ressemblance. Cette image est appelée par les scolastiques :* species, *espèce.*

2° *Le* plaisir. *Quand la perception a pour objet une chose qui nous convient, elle fait naître dans notre âme le plaisir. Le plaisir est excité par la* beauté, *par la* douceur, *par la* bienfaisance *des choses; mais la raison intrinsèque du plaisir est toujours la* proportion.

3° *Le* jugement. *Le jugement cherche la* raison *du plaisir que l'âme éprouve dans la perception des objets. Il se demande aussi* pourquoi *cet objet est beau, doux et bienfaisant, et il trouve que la* raison *du plaisir aussi bien que de la beauté, de la douceur, de la bienfaisance, est la même : la* proportion; *cette raison n'est pas quelque chose de sensible; elle est au contraire tout à fait spirituelle, éternelle, illimitée et invariable.*

Or ces trois opérations nous aident à contempler Dieu dans les créatures sensibles.

1° *L'espèce ou l'image qui est nécessaire à la* perception, *qui* s'unit *à notre organe, et nous* ramène *à l'objet d'où elle émane, nous indique que la Lumière éternelle doit engendrer, elle aussi, une image consubstantielle et éternelle; cette Image de Dieu s'est unie à l'homme pour le ramener au Père, son principe et son objet.*

2° *La* proportion, *sans laquelle il ne saurait y avoir ni plaisir, ni beauté, ni douceur, ni bienfaisance des choses, nous montre la suprême proportion, l'égalité parfaite qui existe entre Dieu et son Fils, entre l'Image et Celui qui l'engendre. Et comme le plaisir suppose l'union de deux êtres qui se conviennent, et que l'Image divine qui, seule, est complètement agréable, douce et salutaire, s'unit à nous d'une manière intime et réelle pour remplir tous nos désirs, il s'ensuit qu'en Dieu seul se trouve le plaisir véritable.*

3° *Tout* jugement, *pour être certain, suppose une* raison immuable, illimitée *et* éternelle. *Or, rien n'est éternel que Dieu. Donc le jugement nous ramène à Dieu.*

A cette considération nous pouvons ajouter l'étude des nombres. Ils nous élèvent à Dieu comme par sept degrés. Tout ce qui est beau, en effet, est proportionné. Tout ce qui est proportionné a le nombre. *Le nombre est donc la principale idée dans l'esprit du Créateur et dans les choses le principal vestige de Dieu.*

Ces deux premiers degrés nous conduisent à Dieu parce que toutes les créatures sont des ombres, des vestiges de leur Auteur. Elles sont les effets, les copies, les moyens de Dieu : l'effet nous révèle sa cause, la copie son modèle, le moyen sa fin. C'est ainsi que les perfections de Dieu sont rendues visibles par les créatures.

Ces deux premiers degrés sont représentés par les deux ailes qui recouvraient les pieds du séraphin.

1. Dans le miroir du monde sensible nous pouvons considérer Dieu de deux mabières : 1° en nous élevant à Lui *par* les êtres qui composent l'univers et qui sont comme les vestiges du Créateur; 2° en contemplant Dieu existant *dans* ces mêmes êtres par son essence, sa puis-

sance et sa présence. Cette seconde considération est supérieure à la première; elle tient le second rang, et forme le deuxième degré d'élévation nous conduisant à voir Dieu *dans* chaque créature, qui entre dans notre âme par les sens extérieurs.

2. Remarquons d'abord, que le monde sensible, appelé *macrocosme* ou grand monde, pénètre dans l'âme, appelée *microscome* ou petit monde, par la porte des cinq sens, de trois manières : par la *perception* des choses sensibles, par le *plaisir* que l'âme trouve dans cette perception, et par le *discernement* qu'elle fait de ces choses sensibles.

Voici comment :

Le monde se compose de substances qui *engendrent*, d'autres qui sont *engendrées* et d'autres qui *meuvent* et *gouvernent*. Les substances qui *engendrent* sont les corps simples, c'est-à-dire les corps célestes et les quatre éléments. La lumière, en effet, ayant la vertu d'unir les éléments en tempérant leurs propriétés contraires, leur fait produire et engendrer tout ce qui dans les corps mixtes s'engendre et se produit par l'action des forces naturelles. Les substances engendrées sont les corps composés d'éléments, comme les minéraux, les végétaux, les corps des animaux et des hommes. Les substances qui *meuvent* et *gouvernent* les précédentes sont les substances spirituelles, soit *inséparablement unies* au corps, comme l'âme des bêtes; soit *séparablement unies* au corps, comme les âmes raisonnables; soit *entièrement séparées*, comme les esprits célestes que les philosophes appellent : *Intelligences*, et que nous appelons : *Anges*. D'après les philosophes, la fonction des anges serait de *mouvoir les corps célestes* et de *gouverner* l'univers, en recevant toutefois de la Cause première une puissance d'action dont ils n'useraient que pour maintenir les choses dans leur état naturel. Selon les théologiens, Dieu a confié aux Anges le gouvernement de l'univers, mais en ce qui regarde *l'œuvre de notre rédemption;* voilà pourquoi on les appelle : « *Esprits administrateurs envoyés pour aider ceux qui doivent être un jour héritiers du salut* » (Hébr., I.).

3. L'homme donc, qui est un petit monde, a cinq sens qui sont comme les portes par lesquelles la connaissance des choses sensibles entre dans son âme. Par la *vue*, entrent les corps célestes et lumineux et les corps colorés; par le *toucher*, les corps solides et terrestres; par *les trois sens intermédiaires* entrent les corps intermédiaires, ainsi : par le *goût* les aqueux, par l'*ouïe* les aériens, par l'*odorat* les vaporeux, qui tiennent à la fois de la nature de l'eau, de l'air et du feu, comme on peut le voir dans le parfum qui s'exhale des aromates. En résumé, les corps simples et les corps composés entrent dans l'âme par la porte des sens.

Mais, comme nous ne percevons pas seulement les choses sensibles, qui sont l'objet propre de certains sens, telles que : la lumière, le son, l'odeur, la saveur, et les quatre qualités premières que le tact saisit, mais encore les choses sensibles, qui sont l'objet commun à plusieurs sens, telles que : le nombre, la grandeur, la figure, le repos, le mouvement; comme tout ce qui est mû est mû par un autre, et que certains êtres ont en eux la cause de leur mouvement et de leur repos, il s'ensuit que, lorsque nous percevons par les sens le mouvement des corps, nous sommes amenés à la connaissance des substances spirituelles qui les meuvent, comme l'effet nous conduit à la connaissance de la cause.

4. Ainsi donc, tout ce monde sensible, avec ses trois genres d'êtres, entre dans l'âme humaine par la *perception*. Remarquons, cependant, que les choses sensibles qui pénètrent les premières dans l'âme par la porte des sens, étant extérieures et matérielles, n'y entrent pas avec leur substance grossière, mais uniquement par leur ressemblance ou leur image. Cette image, formée d'abord dans le milieu, passe du milieu dans l'organe extérieur, de l'organe extérieur dans l'organe intérieur et de celui-ci dans la faculté perceptive. C'est ainsi que la production de l'espèce (image) dans le milieu, et du milieu dans l'organe, suivie de la réaction de la puissance appré-

hensive sur l'image, engendre la *perception* de tous les objets extérieurs.

5. Quand la perception a pour objet une chose qui nous convient, elle est accompagnée de plaisir. Le sens se plaît, en effet, dans l'objet perçu par sa ressemblance abstraite, soit à cause de sa *beauté*, quand il s'agit de la vue, soit à cause de sa *suavité*, s'il s'agit de l'odorat et de l'ouïe, soit à cause de sa *salubrité* (*bienfaisance*), quand il s'agit du goût et du toucher.

Mais la raison de tout plaisir est la proportion. Or l'espèce (d'où le plaisir provient) est à la fois *forme, vertu et action;* forme : par rapport à l'objet d'où elle émane; vertu ou puissance : par rapport au milieu qu'elle traverse; action : par rapport au terme sur lequel elle agit; le plaisir suppose donc une triple proportion.

Considérée dans l'espèce, *en tant que forme*, la proportion s'appelle *beauté;* car la beauté n'est autre chose qu'une égalité nombreuse, c'est-à-dire le rapport harmonieux des parties joint à la suavité du coloris. Considérée dans l'espèce, *en tant que puissance ou force*, la proportion se nomme *suavité*, quand la vertu agissante n'excède pas la capacité de celui qui reçoit l'impression sensible; car le sens souffre dans les extrêmes et se plaît dans les milieux. Considérée dans l'espèce, *en tant qu'action*, la proportion prend le nom de *salubrité* ou *utilité* : elle l'entretient et le *conserve*. C'est surtout par le goût et le toucher qu'on éprouve cette action salutaire. On voit par là comment les choses sensibles entrent dans l'âme par leur image, en y produisant le plaisir d'une triple manière.

6. Le *discernement* suit la perception et le plaisir. Par le discernement, nous ne jugeons pas seulement que telle chose est blanche ou noire, — c'est l'affaire des sens extérieurs; nous ne jugeons pas seulement qu'elle est nuisible ou bienfaisante —, c'est le propre du sens intérieur; mais nous nous demandons aussi *pourquoi* elle nous est agréable. Par le discernement, nous cherchons donc la *cause* du plaisir que nous fait éprouver la perception

d'un objet. Mais chercher la cause du plaisir ressenti, c'est chercher la cause de la beauté, de la suavité, de l'utilité de l'objet, et nous trouvons que pour l'un comme pour l'autre, c'est la proportion de l'égalité; or la raison de la proportion est la même dans les grandes et les petites choses; elle ne s'étend pas avec les dimensions; elle ne passe pas avec ce qui passe; le mouvement ne l'altère pas. Elle est donc indépendante du lieu, du temps, du changement, et, par le fait même, elle est immuable, incirconscrite, éternelle et entièrement spirituelle. Le *discernement* est donc l'acte qui fait entrer dans l'intelligence, après l'avoir épurée par l'abstraction, l'espèce sensible perçue par les sens.

C'est donc une vérité que le monde sensible entre dans l'âme par la porte des sens selon les trois opérations dont nous venons de parler.

7. Or ces trois opérations sont des vestiges dans lesquels nous pouvons contempler notre Dieu comme dans autant de miroirs.

En effet, l'espèce *perçue*, qui est une image née dans le milieu, imprimée ensuite dans l'organe, et qui nous conduit par cette impression à la connaissance de son principe, c'est-à-dire de l'objet qu'elle représente, insinue manifestement que la Lumière éternelle engendre, elle aussi, une image, une splendeur qui lui est égale, consubstantielle et coéternelle. Elle nous indique que Celui qui est l'image, la ressemblance parfaite du Dieu invisible, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, qui est partout par sa première génération, comme l'objet engendre son image dans tout le milieu, s'est uni par la grâce de l'union à la nature raisonnable, comme l'espèce s'unit à l'organe, afin de nous ramener par cette union au Père qui est notre premier principe et notre objet suprême. Si donc, toutes les choses sensibles ont la vertu de produire une image d'elles-mêmes, il est évident que dans toutes ces choses, comme en autant de miroirs, nous pouvons contempler l'éternelle génération du Verbe,

Image et Fils de Dieu, émanant éternellement du sein de son Père.

8. De même, l'espèce ou l'image des choses sensibles qui nous plaît parce qu'elle est *belle*, *suave* et *salubre* insinue que cette première Image du Père est toute *beauté*, toute *suavité*, et toute *bienfaisance;* qu'elle possède une *proportion* et une égalité parfaites avec celui qui l'engendre; qu'elle jouit d'une *vertu* réelle; et que l'*impression* qu'elle produit sur nous est bienfaisante et salutaire, capable de remplir tous nos désirs.

Si donc le plaisir, le bonheur naît en nous de l'union avec ce qui nous convient; si, de plus, l'Image de Dieu seule est souverainement belle, suave et salutaire; si, enfin, elle s'unit à nous réellement, intimement et avec une plénitude qui remplit toute notre capacité, il s'ensuit qu'en Dieu seul est la source *du vrai plaisir*, du vrai bonheur, et que toutes les joies que nous procure la vue des créatures nous amènent à la recherche de ce véritable bonheur.

9. Mais le *discernement* va nous fournir une manière plus excellente et plus immédiate de contempler l'éternelle vérité. En effet, le discernement juge d'après une loi qui fait *abstraction* du temps, du lieu et du changement et par là même de la dimension, de la succession et de la mutabilité; d'après une loi qui ne connaît ni variation, ni limites, ni fin. Or rien n'est complètement invariable, sans limites et sans fin que ce qui est éternel, et tout ce qui est éternel est Dieu ou en Dieu. Si donc tous nos jugements reposent sur cette loi, il est évident que Dieu seul est la raison de toutes choses, la règle infaillible, indélébile, indubitable, irréfragable, au-dessus de tout jugement, invariable, incoercible, interminable, indivisible et intellectuelle. Voilà pourquoi les lois d'après lesquelles nous portons un jugement certain sur les choses sensibles qui se présentent à notre esprit sont *pour notre intelligence* exemptes d'erreur et de doute; pour *notre mémoire*, ineffaçables, comme si elles lui étaient toujours présentes, et pour *notre jugement*, irréformables et indé-

pendantes; car, dit saint Augustin, nul ne les juge, mais tous jugent d'après elles. Voilà pourquoi aussi, ces lois sont immuables et incorruptibles, parce qu'elles sont nécessaires; incoercibles, parce qu'elles sont illimitées; interminables, parce qu'elles sont éternelles; indivisibles, parce qu'elles sont intellectuelles et incorporelles; non créées, mais incréées, existant de toute éternité dans l'Exemplaire éternel d'où découle toute beauté comme de sa source, de sa cause et de son modèle. Nous ne pouvons donc juger des choses avec certitude que d'après cet exemplaire éternel, qui est non seulement *le modèle* d'après lequel tout a été fait, mais encore la *puissance* qui opère tout, la *sagesse* qui conserve tout, distinguant tout, maintenant chaque être dans la forme qui lui est propre; et de plus la *règle* d'après laquelle notre âme juge tout ce qui s'offre à elle par les sens.

10. On peut développer cette contemplation en parcourant les sept différents *nombres* par lesquels nous montons à Dieu comme par sept degrés. Cette méthode a été suivie par saint Augustin dans son traité *De la vraie Religion* et dans le sixième livre du traité *De la Musique*, où il détermine la différence de ces nombres, qui s'élèvent des choses sensibles jusqu'au Créateur, et nous font voir Dieu en toutes choses.

D'après ce saint docteur, il existe en tout du nombre (1) : il trouve des nombres dans les corps, surtout dans la voix et les sons : il les appelle nombres *sonores*. Il en distingue dans le sens, distincts des premiers dont ils dérivent : il leur donne le nom de nombres *occurseurs* (qui vont au-devant des sons, — qui les reçoivent). Des nombres partent de l'âme et sont reçus dans le corps, comme on peut le voir dans les gestes et dans la danse : il les appelle nombres progressifs (qui règlent les mouvements du corps). Des nombres aussi dans les délectations des sens produites par la réaction de la puissance sur l'image

(1) Le nombre est la mesure du mouvement, et le principe du rythme qui est un mouvement périodique. Or tout est mouvement, vibration. Notre science moderne a exploité méthodiquement cette intuition des anciens dans son interprétation du monde physique.

perçue : il les nomme *sensibles*. Les nombres retenus dans la mémoire, il les désigne sous le terme de nombres *mémoriaux*. Enfin les nombres d'après lesquels nous jugeons de tous les autres : il les appelle nombre *judiciaux*. Ceux-ci, comme nous l'avons fait observer, sont au-dessus de nous, car ils sont infaillibles, et ne dépendent point de notre jugement. Ces derniers créent dans nos âmes les nombres *artificiels*, que saint Augustin ne mentionne point parmi les autres, parce qu'ils se rattachent aux nombres *judiciaux* et forment les nombres progressifs desquels les nombreuses formes des choses *artificielles* tirent leur origine. Ainsi nous descendons graduellement des nombres les plus élevés aux inférieurs par les intermédiaires, comme nous remontons des nombres *sonores* aux nombres *judiciaux* par les nombres intermédiaires : *occurseurs*, *sensibles* et *mémoriaux*.

Ainsi donc, puisque toutes les créatures sont *belles* et d'une certaine manière *agréables*, puisque la beauté et le plaisir ne sauraient exister sans *proportion* et que la proportion suppose le *nombre*, il est nécessaire que le *nombre* se trouve en toutes choses. D'où il suit que le *nombre* est dans l'esprit du Créateur l'Exemplaire principal et, dans les choses, le principal vestige qui conduit à la sagesse. Comme ce vestige (le nombre) est visible pour tous et très proche de Dieu, il nous amène très près de lui en nous faisant passer par sept degrés différents; il nous le fait contempler dans les choses corporelles et sensibles quand nous *percevons* leurs nombres, quand nous *jouissons* de leurs proportions harmonieuses et quand nous les *discernons* au moyen des lois irréfragables des proportions nombreuses.

11. De ces deux premiers degrés par lesquels nous voyons Dieu dans ses vestiges, — degrés figurés par les deux ailes qui couvrent les pieds du Séraphin —, nous pouvons conclure que toutes les créatures du monde sensible conduisent au Dieu éternel l'âme du sage et du contemplatif. Les créatures de ce monde sensible sont, en effet, une *ombre*, un *écho*, un *reflet* de ce premier

Principe très puissant, très sage, très bon, de Celui qui est l'éternelle source, la lumière, la plénitude, la cause, l'exemplaire et la fin de tout; elles portent les vestiges, les apparences, les représentations et les signes divinement destinés à nous montrer Dieu; elles sont, dis-je, des exemplaires ou plutôt des copies, mises à la portée des esprits encore grossiers et attachés à la vie des sens, afin de les élever par les choses sensibles qu'ils voient aux choses de l'intelligence qu'ils ne voient pas, comme on arrive par les signes à la connaissance de la chose signifiée.

12. Or les créatures du monde sensible sont les signes des perfections invisibles de Dieu : soit parce que Dieu est leur *cause*, leur *exemplaire* et leur *fin*, et que tout effet est le signe de son exemplaire et tout moyen le signe de la fin à laquelle il conduit; soit par leur propre *représentation;* soit comme *figures prophétiques;* soit par le *ministère des anges*, et par *institution divine.*

Toutes les créatures, en effet, offrent par leur *nature* une image et une ressemblance de la sagesse éternelle; mais *particulièrement* celles qui ont été employées dans la sainte Écriture *par l'esprit de prophétie* pour préfigurer des choses spirituelles; *plus particulièrement* encore, celles en la ressemblance desquelles Dieu a voulu apparaître par le *ministère des anges*; et, *d'une manière tout à fait spéciale*, celles que Dieu a *instituées* pour être un signe de sa grâce, et non seulement un signe dans le sens ordinaire du mot, mais un signe qui est un *Sacrement.*

13. Concluons donc que les *perfections invisibles de Dieu se voient visiblement par la connaissance que les créatures nous en donnent* (Rom., I); de sorte que ceux qui passent à la légère et refusent de reconnaître le Créateur dans le monde sensible, de le bénir et de l'aimer sont inexcusables, car ils ne veulent pas passer des ténèbres à l'admirable lumière de Dieu. Pour nous, remercions Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui nous a pris dans nos ténèbres pour nous conduire à son admirable lumière, maintenant que par ces lumières extérieures, nous sommes préparés à fixer les yeux sur

le miroir de notre âme dans lequel resplendissent les perfections divines.

CHAPITRE TROISIÈME

De l'élévation a Dieu PAR son image, imprimée dans les puissances de l'ame.

SOMMAIRE.

Le troisième degré consiste à s'élever à Dieu par l'étude de l'âme.

Notre âme possède trois puissances : la mémoire, *l'*intelligence, *et la* puissance élective.

I. — *La* mémoire *retient :* 1° *les choses* passées, présentes *et* futures *; sous ce rapport elle est l'image de l'*éternité, *qui embrasse tous les temps.* 2° *Elle retient les choses* simples : *ce qui montre que toutes les idées ne viennent pas uniquement des sens, mais d'un* principe supérieur *qui est Dieu.* 3° *Elle retient les* principes *immuables et éternels des sciences : ce qui prouve, qu'étant sujette au changement, elle doit avoir en elle la présence d'une* lumière immuable *par laquelle elle conserve le souvenir des vérités invariables.*

II. — *L'*intelligence *comprend les termes, les propositions et les conclusions.* 1° *Or on ne comprend les termes que par leur définition. Mais toute définition présuppose la connaissance de l'*Être par soi. 2° *La vérité d'une proposition n'est certaine pour nous qu'autant que nous la connaissons par la lumière de la* Vérité immuable *qui éclaire tout homme venant en ce monde.* 3° *Nos conclusions ne sont vraies que si elles sont en conformité avec la* Lumière *qui illumine tout homme dans ses raisonnements. Il s'ensuit donc que notre âme est unie à la* Vérité éternelle, *et qu'elle peut la voir, si elle n'en est empêchée par les passions et les images terrestres.*

III. — *La puissance élective* délibère, juge *et* désire. 1° *Or délibérer, c'est rechercher ce qui est mieux ; mais le mieux suppose la* connaissance *du* souverain Bien. 2° *Le* jugement, *pour être certain, doit reposer sur une* loi supérieure *à notre esprit ; mais Dieu seul est supérieur à notre esprit.* 3° *Le* désir *se porte sur ce qui peut nous rendre*

heureux; mais seul le souverain Bien *peut nous rendre heureux.*

Donc l'analyse de la délibération, du jugement et du désir nous conduit à Dieu.

*Non seulement les opérations de la mémoire, de l'intelligence et de la faculté élective nous manifestent l'existence de Dieu, mais l'*ordre, *l'*origine *et les* rapports *mutuels de ces facultés nous révèlent la Sainte Trinité.*

Les sciences aussi, qui perfectionnent nos trois facultés, nous amènent à Dieu par les principes immuables *sur lesquels elles reposent et elles nous conduisent à la sainte Trinité par les* différents objets *dont elles traitent.*

1. Les deux premiers degrés, en nous conduisant à DIEU par ses *vestiges* dans lesquels brillent ses divines perfections, nous ont amenés à entrer dans notre âme, où reluit l'*image* de la divinité. Pénétrant donc en nous-mêmes, dans ce troisième degré, et quittant le monde sensible comme le parvis extérieur, essayons de voir Dieu par le miroir dans le *Saint*, c'est-à-dire dans la partie antérieure du tabernacle. (Exode, XXVI, 34 et 35). Là, la lumière de la vérité, semblable au *chandelier d'or*, éclaire la face de notre âme dans laquelle resplendit l'image de la bienheureuse Trinité.

Entrez donc en vous-même, et voyez avec quelle ardeur votre âme s'aime. Mais pourrait-elle s'aimer, si elle ne gardait pas le souvenir d'elle-même, puisque l'intelligence ne saisit que ce qui est présent à notre mémoire?

Vous voyez donc, non par l'œil de la chair, mais par l'œil de la raison, que notre âme a une triple puissance. Considérez les *opérations* et les *rapports mutuels* de ces trois puissances, et vous vous élèverez à Dieu par vous comme par son image. Cette considération s'appelle voir par le *miroir, en énigme.*

2. L'*opération* de la *mémoire* est de retenir et de représenter non seulement les choses *présentes, corporelles* et *temporelles*, mais aussi les choses *successives, simples* et *éternelles*. Elle retient les choses *passées* par le souvenir,

les choses *présentes* en les recevant en elles-mêmes, les choses *futures* en les prévoyant. Elle retient les choses *simples* telles que les principes des quantités continues et discrètes : le point, l'instant, l'unité sans lesquels il serait impossible de se rappeler ou de comprendre les choses qui en découlent. Elle retient *les principes des sciences* et *les axiomes* comme étant *éternels* et pour toujours, en sorte qu'elle ne peut jamais les oublier tant qu'elle conserve l'usage de la raison; et si on les lui propose, elle ne peut s'empêcher de les approuver et d'y donner son assentiment; non pas comme si elle apprenait des vérités nouvelles, mais comme si elle reconnaissait des vérités qui lui sont familières et innées. Pour s'en convaincre, il suffit de proposer à quelqu'un ce principe : « De toute chose on peut affirmer ou nier », ou bien cet autre : « Le tout est plus grand que sa partie », ou n'importe quel autre principe que la raison admet sans pouvoir y contredire.

En retenant actuellement toutes les choses temporaires, passées, présentes et futures, la mémoire nous offre l'image de l'*éternité* dont le présent indivisible s'étend à tous les temps. — En retenant les choses simples, elle montre que ses idées ne lui viennent pas seulement des *images extérieures*, mais qu'elle les reçoit d'un *principe supérieur*, et qu'elle a en elle des notions dont les sens et les images sensibles ne sont point la source. — En retenant les principes et les axiomes des sciences, elle nous fait voir qu'elle porte en elle une lumière immuable toujours présente par laquelle elle conserve le souvenir des vérités qui ne changent pas. Les opérations de la mémoire prouvent donc que l'âme est l'image et la ressemblance de Dieu. Par sa mémoire elle est tellement présente à elle-même et Dieu lui est si présent qu'elle le saisit et que, par cette faculté, elle est capable de le posséder et de jouir de lui (par la connaissance et par l'amour).

3. L'*opération* de l'*intelligence* est de comprendre les *termes*, les *propositions* et les *conclusions*. Or l'intelligence

comprend un terme lorsqu'elle peut en donner la définition. Mais toute définition se fait par des termes généraux et ces termes généraux se définissent par des termes plus généraux, jusqu'à ce qu'on arrive aux notions suprêmes et tout à fait générales sans la connaissance desquelles il est impossible de donner la définition d'un terme particulier. Si donc on ignore ce qu'est l'être *par lui-même*, il est impossible de définir parfaitement une substance quelconque; et, pour bien connaître l'être *par lui-même*, il faut aussi connaître ses propriétés qui sont : l'*unité*, la *vérité* et la *bonté*.

Or l'être peut être considéré comme *incomplet* et *complet*, comme *imparfait* et *parfait*, comme être en *puissance* et être *en acte*, comme être *sous certain rapport* et comme être *simplement*, comme être *partiel* et être *total*, comme être *passager* et être *permanent*, comme être *par un autre* et être *par soi*, comme être *mélangé* de *non-être* et être *pur*, comme être *dépendant* et être *absolu*, comme être *postérieur* et être *antérieur*, comme être *variable* et être *immuable*, comme être *simple* et être *composé*. Mais comme ce qui est négatif et défectueux ne peut être connu que par ce qui est positif et réel, jamais notre intelligence ne pourra définir *adéquatement* aucun être créé si elle n'a auparavant l'idée d'un être très pur, très parfait, très complet, absolu, qui est l'Être par essence et éternel, ayant en lui, dans toute leur pureté, les raisons de toutes les créatures. Comment, en effet, notre intelligence pourrait-elle savoir que tel être est *défectueux* et incomplet, si elle n'avait pas l'idée d'un être absolument parfait? On peut raisonner de même pour les autres conditions de l'être.

Notre intelligence comprend une *proposition*, quand elle sait avec certitude qu'elle est vraie. Savoir cela, c'est savoir qu'elle ne se trompe pas; que cette vérité ne peut être autrement, et que, par conséquent, c'est une vérité immuable. Mais comme notre esprit est changeant, il ne peut voir la vérité d'une manière immuable sans le secours d'une lumière invariable qui ne saurait être rien

de créé. S'il connaît la vérité, c'est donc dans cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, la vraie lumière, le Verbe qui était en Dieu au commencement.

Notre intelligence comprend réellement la vérité d'une *conclusion* quand elle voit que cette conclusion sort nécessairement des prémisses, et cela non seulement dans les vérités nécessaires, mais encore dans les vérités contingentes, comme dans cet exemple : L'homme court, donc il se meut. Et ce rapport nécessaire entre les prémisses et la conclusion, notre intelligence le voit non seulement dans les êtres existant, mais même dans ceux qui n'existent pas. Exemple : Si l'homme court, il se meut, la conclusion est toujours véritable, soit que l'homme existe ou n'existe pas. La nécessité d'une conclusion ne vient donc pas de l'existence matérielle de la chose, puisque celle-ci est contingente, ni de son existence dans notre âme, car ce serait une fiction si elle n'était pas en réalité. Elle vient des idées archétypes de la sagesse divine, d'après lesquelles ont été créés les rapports mutuels des choses conformément à l'Exemplaire éternel.

Ainsi, dit saint Augustin, dans son traité *De la Vraie Religion*, la lumière qui éclaire notre raisonnement est prise au foyer de la Vérité éternelle et nous y ramène. La conclusion de ce que nous venons de dire est que notre intelligence est unie à l'éternelle Vérité, puisque, sans le secours de sa lumière, nous ne pouvons rien connaître avec certitude. Vous pouvez donc contempler, vous-même, la Vérité qui vous instruit, si les passions et les images terrestres ne vous en empêchent, et ne s'interposent comme un nuage entre vous et le rayon de vérité.

4. L'opération de la puissance *élective* (volonté) suppose la *délibération*, le *jugement* et le *désir*. *Délibérer*, c'est rechercher ce qu'il y a de mieux entre une chose ou une autre. Or le mieux n'est appelé ainsi que parce qu'il se rapproche de ce qui est très bon, et le rapprochement est d'autant plus grand que la ressemblance est plus parfaite.

Par conséquent, pour savoir si une chose est meilleure qu'une autre, il faut connaître son degré de ressemblance avec le Bien suprême; mais il est impossible d'apprécier ce degré de ressemblance si le Bien suprême est inconnu. Je ne puis pas savoir si tel homme ressemble à Pierre, à moins que je ne connaisse Pierre. Celui qui *délibère* a donc nécessairement imprimée dans son esprit la connaissance du souverain Bien.

Pour que le *jugement* porté sur les choses, qui sont l'objet de la délibération, soit certain, il faut une loi. Or cette loi ne produit la certitude qu'autant que nous sommes assurés de sa rectitude et qu'elle est au-dessus de notre jugement. Mais notre âme se juge elle-même. Donc cette loi que nous ne pouvons pas juger lui est supérieure et a été gravée en elle. Mais rien n'est supérieur à l'âme, si ce n'est son Créateur. Donc, par le jugement, notre faculté *délibérative* arrive aux lois divines, si elle fait de son acte une *analyse complète*.

Le *désir* a pour objet principal ce qui a le plus d'attrait pour nous. Or, ce qui a le plus d'attrait pour nous, c'est ce que nous aimons davantage; et le principal objet de l'amour, c'est le bonheur. Mais le bonheur ne se trouve que dans le souverain Bien et dans notre fin dernière. Aussi, dans tous ses désirs, l'homme tend vers le souverain Bien, ou vers ce qui y conduit, ou bien vers ce qui en présente quelque ressemblance. Telle est la force du souverain Bien que la créature ne peut rien aimer sans le désirer lui-même. Seulement, elle se trompe et s'égare en prenant l'image et un vain fantôme pour la réalité.

Voyez donc combien l'âme est proche de Dieu et comment la mémoire nous conduit à son éternité; l'intelligence, à sa vérité; la puissance élective, à la bonté souveraine.

5. Voyez aussi comment l'*ordre*, l'*origine* et le *rapport mutuel* de ces trois puissances nous amènent à la Trinité bienheureuse. De la mémoire, en effet, naît l'intelligence qui en est comme la fille; car nous ne comprenons que lorsque l'image de l'objet conservée par la mémoire se

réfléchit dans l'entendement : cette image devient alors le verbe. De la mémoire et de l'intelligence procède l'amour comme le nœud qui les unit. Ces trois choses : l'*esprit qui engendre*, le *verbe* et l'*amour*, supposent trois facultés de l'âme : la mémoire, l'intelligence et la volonté, toutes trois consubstantielles, coégales, coexistantes et se pénétrant mutuellement. Si donc Dieu est un parfait esprit, il a une *mémoire*, une *intelligence* et une *volonté;* il a un *Verbe* engendré et un *Amour* qui procède, distincts nécessairement l'un de l'autre, puisque l'un procède de l'autre, distincts non pas essentiellement ni accidentellement, mais personnellement.

Ainsi, lorsque l'âme se considère, elle s'élève par elle-même comme par un miroir à la contemplation de la Trinité bienheureuse : Père, Verbe et Amour, trois personnes coéternelles, coégales et consubstantielles, existant l'une dans l'autre sans se confondre et toutes les trois ne faisant qu'un seul Dieu.

6. Dans la contemplation de la Sainte Trinité au moyen de ses trois puissances qui la font image de Dieu, l'âme est aidée par les lumières des sciences qui la perfectionnent, l'informent et représentent la Sainte Trinité de trois manières.

En effet, toute philosophie est *naturelle*, *rationnelle* ou *morale*. La première traite de la cause des êtres et nous conduit à la *puissance du Père;* la seconde s'occupe des lois de la connaissance et nous mène à la *sagesse* du *Verbe;* la troisième donne les règles d'une vie honnête et nous conduit à la *bonté* du *Saint-Esprit*. De plus, la philosophie *naturelle* se divise en métaphysique, mathématique et physique. La première traite de l'essence des choses; la seconde, des nombres et des figures; la troisième, des natures, des forces et des opérations expansives. Aussi la première nous conduit au *premier Principe*, le *Père;* la seconde, à son *Image*, le *Fils;* la troisième, au *Don* du Père et du Fils, le *Saint-Esprit*.

La philosophie *rationnelle* comprend la grammaire qui rend capable d'exprimer ses idées; la logique qui apprend

à raisonner; la rhétorique qui enseigne à persuader et à toucher. Ces trois branches de la philosophie rationnelle nous amènent pareillement à la bienheureuse Trinité.

Enfin la philosophie *morale* est individuelle, domestique (ou familiale) et sociale. La première indique l'*innascibilité* du *Père;* la seconde, la *génération du Fils;* la troisième, la *libéralité du Saint-Esprit.*

7. Toutes ces sciences ont leurs principes certains et infaillibles qui descendent de la loi éternelle dans notre âme comme des lumières et des rayons. Aussi notre âme, illuminée et pénétrée de tant de splendeurs, peut par elle-même, si elle n'est pas aveugle, s'élever à la contemplation de l'éternelle lumière. L'éclat et la considération de cette lumière remplit les sages d'admiration; elle jette au contraire, dans le trouble, les insensés qui refusent la foi sans laquelle ils ne sauraient comprendre. Ainsi se vérifie la parole du prophète : « *Du haut des montagnes éternelles, vous avez envoyé une lumière admirable, et le trouble s'est emparé du cœur des insensés* » (Ps. LXXV).

CHAPITRE QUATRIÈME

De la contemplation de Dieu DANS son image reformée par les dons de la Grace.

SOMMAIRE.

Le quatrième degré consiste à contempler Dieu en nous-mêmes *comme dans son image. Si nous ne savons pas le découvrir dans notre âme, c'est que nous ne sommes pas assez dégagés de choses sensibles.*

Fascinés par les charmes de la créature, nous tombons dans le péché, et, pour nous relever, *nous avons besoin de la grâce.*

Si donc nous voulons voir Dieu dans l'image de notre âme, il faut que cette image, déformée par le péché, soit reformée dans sa beauté première.

Elle est reformée par les vertus théologales, *les* sens spirituels, *les trois* ravissements de la dévotion, *de l'*admi-

ration *et de la* joie, *et par les trois* actes hiérarchiques : *purification, illumination et union.*

L'âme ainsi reformée devient la fille, l'épouse et l'amie de Dieu, membre de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit, et s'élève sur les ailes de l'extase à la contemplation de Dieu.

La sainte Écriture vient à notre secours dans ce quatrième degré, comme la philosophie nous a aidés pour le troisième.

Ainsi l'âme nous conduit à Dieu d'une double manière : par ses puissances naturelles *et par ses* puissances réformées *par la grâce.*

Le troisième et le quatrième degré représentent les deux ailes du Séraphin, placées au milieu, qu'il tenait étendues pour voler.

1. Ce n'est pas seulement en passant *par notre âme*, mais aussi *dans notre âme* elle-même, que nous pouvons contempler le premier Principe. Cette manière de contempler, étant supérieure à la précédente, formera le quatrième degré de notre élévation à Dieu.

Il semble étonnant que Dieu étant si proche de nos âmes, comme nous l'avons démontré, si peu d'hommes contemplent en eux-mêmes le premier Principe. La raison en est facile à comprendre, c'est que l'âme, distraite par mille soins inquiets, ne rentre pas en elle-même par la *mémoire ;* obscurcie par de vains fantômes, elle ne se recueille plus en elle-même à l'aide de l'*intelligence ;* séduite par les passions, elle ne revient plus à elle par le *désir* de la douceur intérieure et de la joie spirituelle. Ainsi plongée tout entière dans les choses sensibles, elle ne peut plus entrer en elle pour y reconnaître l'image de Dieu.

2. Et comme il est nécessaire que l'homme reste où il est tombé, si personne ne l'aide à se relever, ainsi notre âme, ensevelie dans les choses sensibles, n'aurait jamais pu se relever jusqu'à se considérer et voir en elle l'éternelle Vérité, si la Vérité, prenant la forme humaine dans le Christ, n'était devenue une échelle, rétablissant l'échelle ancienne, brisée par le péché d'Adam.

Voilà pourquoi personne, si éclairé qu'il soit par les

lumières de la nature et de la science acquise, ne peut entrer en lui-même pour s'y réjouir dans le Seigneur sans Jésus-Christ qui a dit : « *Je suis la porte. Si quelqu'un rentre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages* » (Jean, X). Mais nous ne pouvons approcher de cette *porte* que par la *foi*, l'*espérance* et l'*amour*. Si donc nous voulons rentrer dans la jouissance de la Vérité comme dans un jardin de délices, il faut que nous nous présentions avec la *foi*, l'*espérance* et l'*amour* de Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, l'arbre de vie planté au milieu du paradis (Gen., II).

3. Revêtons donc notre âme, l'image de Dieu, des trois vertus théologales qui la *purifient*, l'*illuminent* et la *perfectionnent*. C'est par ces vertus que l'image divine se répare, que l'âme devient semblable à la Jérusalem d'en-haut et membre de l'Église militante, fille de la Jérusalem céleste, selon ces paroles de l'apôtre :« La Jérusalem d'en-haut est libre, elle qui est notre mère » (Galat., IV).

L'âme doit donc, avant tout, croire, espérer et aimer Jésus-Christ, le Verbe *incarné*, *incréé* et *inspiré* du Père, qui est la *voie*, la *vérité* et la *vie*. Par la *foi* en lui comme au Verbe incréé, Verbe et splendeur du Père, elle recouvre l'*ouïe* et la *vue* spirituelles : l'*ouïe* pour entendre les enseignements du Christ, la *vue* pour considérer les splendeurs de sa lumière. En soupirant par l'*espérance* après le Verbe inspiré, le désir et l'amour font revivre en elle l'*odorat* spirituel. En embrassant par la *charité* le Verbe incarné qui la comble de délices et en qui elle passe par l'amour extatique, elle retrouve le *goût* et le *tact* spirituels.

Après avoir recouvré les sens, l'âme voit, entend, respire, goûte et embrasse son Époux. Elle peut alors chanter comme l'Épouse le Cantique des Cantiques, composé pour ce quatrième degré de contemplation, que personne ne comprend sans une grâce du ciel; car l'espérance du cœur le fait mieux connaître que les considérations de l'esprit.

Dans ce degré, en effet, l'âme, entrée en possession de

ses sens intérieurs pour *voir* la souveraine beauté, pour *entendre* ses harmonies ineffables, pour *respirer* ses parfums enivrants, *goûter* sa suavité infinie et pour *embrasser* cette beauté souverainement délicieuse, l'âme se trouve disposée aux ravissements de l'extase par la *dévotion*, l'*admiration* et les *transports d'une joie sainte*, selon trois exclamations du Cantique des Cantiques. La première de ces exclamations indique la surabondance de la *dévotion*, qui rend l'âme *comme une colonne de vapeur exhalant les parfums de la myrrhe et de l'encens.* (Cant., III, 6.) La seconde désigne la grandeur de l'*admiration*, par laquelle l'âme devient comme l'*aurore*, la *lune* et le *soleil*, selon les degrés des lumières qui la ravissent dans la contemplation de l'Époux (Cant., VI, 3). La troisième représente l'exubérance de la *joie*, qui *enivre* l'âme, tout entière *appuyée sur son bien-aimé*, des délices de la plus suave délectation (Cant., VIII, 5).

4. Notre esprit devient alors hiérarchique dans ses élévations et semblable à cette Jérusalem céleste dans laquelle personne ne peut entrer si, auparavant, elle n'est descendue elle-même par la grâce dans notre cœur, comme saint Jean, dans son Apocalypse, la vit descendre (Apoc., XXI, 2). Or elle descend dans notre cœur, quand, par la réforme de l'image à l'aide des vertus théologales, par les joies des sens spirituels, par les ravissements de l'extase, notre esprit devient hiérarchique, c'est-à-dire lorsqu'il est *purifié*, *illuminé* et rendu *parfait*. Il ressemble aussi aux neuf chœurs des anges, dont il partage les fonctions et les prérogatives, en devenant graduellement disposé à l'action d'*annoncer*, d'*intimer* aux hommes la volonté de Dieu et les *conduire* d'après elle; — à la fonction de *préparer*, d'*affermir* et de *commander* la réalisation des desseins de la Providence; — à la faveur d'*obtenir l'intelligence* des mystères, la *révélation* des secrets particuliers et l'*intime union* de Dieu. Ces neuf prérogatives répondent aux neuf chœurs des anges, de telle sorte que les trois premières regardent dans l'âme humaine la *nature*; les trois autres, la *science* et

l'*art*, et les trois dernières, la *grâce*. Enrichie de ces dons, parée des vertus théologales, l'âme entrant en elle-même, entre dans la Jérusalem céleste, et, considérant les chœurs des anges, elle voit que Dieu réside en eux et opère en eux toutes leurs œuvres. D'après saint Bernard écrivant au pape Eugène : « Dieu aime dans les Séraphins comme charité; il connaît dans les Chérubins comme vérité; il est assis sur les Trônes comme équité; il règne dans les Dominations comme majesté; il gouverne dans les Principautés comme principe; il protège dans les Puissances comme salut; il opère dans les Vertus comme puissance; il éclaire dans les Archanges comme lumière; il secourt dans les Anges comme bonté ». Nous voyons ainsi que Dieu est *tout en toutes choses*, quand nous le contemplons dans nos âmes, où il habite par les dons de sa surabondante charité.

5. Dans le degré précédent, l'âme était aidée par la philosophie; dans ce quatrième degré, elle est spécialement et principalement aidée par la *Révélation*. L'Écriture sainte, divinement inspirée, a pour objet principal les œuvres de la réparation. Voilà pourquoi elle nous parle souvent de la foi, de l'espérance et de la charité, vertus qui réforment notre âme, mais plus particulièrement de la charité qui est, selon l'apôtre (Rom., XIII, 1; 1 Tim., I), *la fin du précepte, la plénitude de la loi*, lorsqu'elle *vient d'un cœur pur, d'une conscience bonne et d'une foi sincère*. Et Notre-Seigneur lui-même nous dit que la Loi et les Prophètes sont tout entiers dans le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Or ce double précepte trouve son accomplissement dans l'amour de Jésus-Christ, l'Époux de l'Église. Il est en effet notre Dieu et notre prochain; notre frère et notre seigneur; notre roi et notre ami; le Verbe incarné et le Verbe incréé; notre créateur et notre rédempteur; notre principe et notre fin. Il est aussi le pontife suprême qui purifie, illumine et perfectionne son Épouse, c'est-à-dire l'Église entière et l'âme sainte.

6. C'est de ce pontife et de la hiérarchie ecclésiastique

que parle la sainte Écriture. C'est aussi la sainte Écriture qui nous enseigne la voie de la purification, de l'illumination et de la perfection, et cela, selon la loi de la *nature*, la loi *écrite* et la loi de *grâce*; ou plutôt selon ses *trois parties principales :* la loi de Moïse qui purifie, la révélation des prophètes qui illumine et la loi évangélique qui perfectionne; — ou mieux encore selon son *triple sens spirituel :* le sens *moral* qui nous purifie, en nous enseignant à bien vivre; le sens *allégorique* qui nous illumine, en éclairant notre intelligence; le sens *anagogique* qui perfectionne notre âme par les transports et les suaves délices de la sagesse, à l'aide des *trois vertus théologales*, des *sens spirituels* réformés, des trois *ravissements* dont nous avons parlé, et des *actes hiérarchiques* de l'esprit par lesquels l'âme entre en elle-même, pour y contempler Dieu dans les splendeurs des saints, pour y goûter un repos et un sommeil paisibles, comme sur un lit de fleurs, tandis que l'Époux conjure de ne pas réveiller la bien-aimée, avant qu'elle s'éveille elle-même (Cant., I).

7. Ces deux degrés moyens, par lesquels nous avons contemplé Dieu *dans notre âme* comme dans le miroir de l'image créée, représentent les deux ailes du Séraphin, placées au milieu, qu'il étendait pour voler. Ils nous font comprendre que l'âme par ses *puissances naturelles*, par leurs *opérations* et leurs *rapports mutuels*, par les *sciences* qui la perfectionnent, nous conduit à Dieu; nous l'avons vu dans le troisième degré. Ces mêmes puissances *réformées* par les *dons gratuits*, les *sens spirituels* et les *ravissements* nous mènent aussi à Dieu; nous venons de le voir dans le quatrième degré. Nous nous élevons encore à Dieu par les *actes hiérarchiques :* la purification, l'illumination et la perfection de nos âmes, par les *révélations hiérarchiques* des saintes Écritures que nous avons reçues des anges, selon ce mot de l'apôtre : « *La loi nous a été donnée par les anges et par l'entremise d'un médiateur* » (Galat., III). Enfin, nous parvenons à Dieu par les *hiérarchies* et les *ordres hiérarchiques* qui se disposent dans notre âme à l'instar de la Jérusalem céleste.

8. Une fois que la sagesse divine a rempli notre âme de tant de lumières spirituelles, Dieu l'habite comme son palais; elle devient sa fille, son épouse, son amie; elle devient membre de Jésus-Christ notre chef, sa sœur, sa cohéritière; elle devient enfin le temple du Saint-Esprit, temple fondé par la foi, élevé par l'espérance et consacré à Dieu par la sainteté de l'esprit et du corps. Tout cela est l'œuvre de la très sincère charité de Jésus-Christ, *répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (Rom., V.), et sans lequel nous sommes impuissants à connaître les secrets de Dieu (1. Cor., I). Car, de même *que personne ne peut savoir ce qui est en l'homme, si ce n'est son esprit qui est en lui, ainsi personne ne sait ce qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu.* Soyons donc enracinés et fondés dans la charité, afin *qu'il nous soit possible de comprendre avec tous les saints* la *longueur* de l'éternité, la *largeur* de la libéralité, la *hauteur* de la majesté, et la *profondeur* de la sagesse de Celui qui juge (Éphés., III).

CHAPITRE CINQUIÈME

De la contemplation de l'unité divine dans son premier nom, qui est : L'ÊTRE.

SOMMAIRE.

Jusqu'ici nous avons contemplé Dieu hors de nous *dans les choses sensibles, et* en nous *dans notre âme; il nous reste maintenant à le contempler* au-dessus de nous *en lui-même.*

Nous pouvons contempler Dieu en lui-même d'une double *manière : en considérant* son essence *et en considérant les* trois personnes.

*Le cinquième degré s'élève à la contemplation de l'essence divine par l'idée d'*être.

*Quand nous fixons le regard de notre intelligence sur l'Être divin, la première idée que nous nous en faisons, c'est qu'il est l'Être absolu, l'*Être pur.

Mais si Dieu est l'Être pur, il est l'Être de soi, l'Être

premier, l'Être éternel, très simple, très actuel, très parfait et souverainement un. La conclusion est rigoureuse : un attribut implique l'autre nécessairement.

*Chose merveilleuse, en creusant davantage l'idée d'*Être pur, *absolu, nous voyons qu'il est, à la fois, le premier et le dernier, éternel et très présent, très simple et très grand, très agissant et très immuable, très parfait et immense, souverainement un et souverainement tout.*

Et nous voyons qu'il est le dernier précisément parce qu'il est le premier, qu'il est très présent parce qu'il est éternel, très grand parce qu'il est très simple, immuable parce qu'il est très actif, immense parce qu'il est parfait, souverainement tout parce qu'il est souverainement un.

De ces attributs découlent les autres attributs de l'essence divine.

1. Nous pouvons contempler Dieu *hors de nous, en nous* et *au-dessus* de nous : *hors* de nous, par ses vestiges; *en nous*, par son image; *au-dessus* de nous, par la lumière empreinte sur notre esprit, et qui n'est autre que la lumière de l'éternelle Vérité, puisque notre esprit a été formé immédiatement par la Vérité elle-même. Ceux qui ont parcouru le premier degré sont déjà entrés dans le *parvis* placé devant le tabernacle; ceux qui ont passé par le second se sont avancés jusque dans le *Saint;* ceux qui arrivent au troisième degré pénètrent avec le grand-prêtre dans le *Saint des saints*, où les deux chérubins de gloire (Exode, XXV), placés sur l'Arche, couvrent de leurs ailes le propitiatoire. Ces deux chérubins nous représentent deux modes ou degrés par lesquels nous nous élevons aux perfections invisibles et éternelles de Dieu. Le premier a pour objet l'essence divine; le second, les propriétés des personnes.

2. Dans le premier mode, notre âme fixe son regard sur l'*être* même, et elle voit que le premier nom de Dieu est : *Celui qui est.* Dans le second mode, elle considère le *Bien* en lui-même, et elle se dit que Bon est le premier nom de Dieu. Le premier de ces noms se rapporte surtout à l'*Ancien* Testament, qui prêche principalement l'unité de l'essence divine; aussi, il a été dit à Moïse : « *Je suis celui*

qui suis » (Exode III). Le second de ces noms regarde le *Nouveau* Testament, qui enseigne la pluralité des personnes dans le baptême donné au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Voilà pourquoi le Seigneur, notre maître, voulant élever à la perfection évangélique le jeune homme qui avait accompli la loi, donne principalement et exclusivement à Dieu le nom de *bon : « Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul »* (Marc, X). Ainsi saint Jean Damascène, à la suite de Moïse, dit : « *Celui qui est* est le premier nom de Dieu ». Denys le mystique, au contraire, après Jésus-Christ, dit : « Le premier nom de Dieu est : Celui qui est Bon ».

3. Que celui donc qui veut contempler les perfections invisibles de Dieu, appartenant à l'*unité de son essence*, fixe d'abord son regard sur l'*être lui-même*. Il verra que l'être même porte tellement en lui sa certitude qu'il est impossible de le concevoir comme n'étant pas; car l'*être très pur* exclut entièrement dans la pensée le *non-être*, comme le *néant* exclut absolument l'être.

De même que le pur néant n'a rien de l'être ni de ses propriétés, de même l'être absolu n'a rien du non-être ni en acte, ni en puissance, ni en réalité, ni dans la pensée. Le néant étant la privation de l'être, nous ne pouvons le concevoir que par l'*être;* l'*être* au contraire, pour être conçu, n'a pas besoin d'une chose étrangère à lui, car, tout ce que nous percevons par l'intelligence, nous le percevons ou comme *non-être*, ou comme *être possible*, ou comme *être réel*. Si donc le *non-être* ne se conçoit que par l'*être*, et l'*être possible* que par l'*être réel;* si l'*être* exprime l'acte pur de l'être, il s'ensuit que l'*être* est la première idée qui tombe dans notre intelligence et que cet *être* est l'acte pur. Mais cet être n'est pas un être *particulier*, car l'être particulier est borné, étant mélangé de puissance et d'acte. Il n'est pas non plus l'être *analogue*, abstrait, car celui-ci est le moins en acte, puisqu'il est le moindre des êtres; cet être pur est donc l'*être divin*.

4. C'est un étrange aveuglement de notre intelligence de ne point considérer ce qu'elle voit avant toute chose,

et sans lequel elle ne pourrait rien connaître. De même que notre œil, ouvert sur plusieurs couleurs, ne voit pas la lumière qui les lui montre, ou ne la remarque pas s'il la voit; de même l'œil de notre âme, fixé sur les êtres particuliers et généraux, néglige l'être qui est *en dehors de tout genre*, bien qu'il s'offre le *premier* à notre esprit, et que les autres ne soient visibles que par lui.

Il est donc vrai, comme l'affirme le Philosophe, que l'œil de notre esprit est à l'égard de ce qui est le plus manifeste, de plus éclatant dans la nature, ce que l'œil de l'oiseau nocturne est à l'égard de la lumière. Habitué aux ténèbres des êtres créés et aux images sensibles, il lui semble ne rien voir alors qu'il contemple les splendeurs mêmes du Souverain être; ne réfléchissant pas que cette obscurité profonde, dans laquelle il se trouve, est la plus brillante des illuminations. L'œil de notre corps semble aussi ne rien voir, lorsqu'il fixe la pure lumière.

5. Contemplez donc, si vous le pouvez, l'*être très pur*, et il vous apparaîtra nécessairement comme n'ayant pas reçu l'existence d'*un autre*, et par conséquent comme absolument le *premier*, ne venant ni du néant, ni d'un autre. Qui est en effet par soi, si l'*Être très pur* n'est pas par soi et de soi? — Il vous apparaîtra aussi comme *n'ayant absolument rien du non-être*, par conséquent comme étant sans commencement, sans fin, *éternel*. — Il vous apparaîtra comme ne *possédant que l'être*, et par conséquent sans composition, *très simple*. — Il vous apparaîtra *sans mélange de puissance*, parce que ce qui est en puissance participe au non-être; il est donc souverainement *en acte*. — Il vous apparaîtra *sans l'ombre d'une imperfection*, par suite, comme très parfait. — Il vous apparaîtra sans aucune diversité, et ainsi, souverainement un.

L'*Etre* qui est *purement*, *simplement*, et *absolument l'être*, est donc l'être *premier*, *éternel*, très *simple*, très en *acte*, très *parfait* et souverainement *un*.

6. Ces déductions sont tellement certaines qu'il est impossible à celui qui se fait une idée juste de l'être, d'y

opposer une affirmation contraire; car elles sont étroitement enchaînées les unes aux autres. En effet, parce qu'il est *simplement l'être*, il est *simplement le premier;* parce qu'il est simplement le premier, il n'a pas été fait par un autre, encore moins par lui; *il est donc éternel.* Parce qu'il est le premier et éternel, il n'est pas composé; il est donc *très simple.* Parce qu'il est le premier, éternel et très simple, il n'existe en lui aucun mélange de puissance et d'acte; il est donc très *actuel.* Parce qu'il est premier, éternel, très simple, très en acte, il est très *parfait;* rien ne lui *manque* et rien ne peut lui être *ajouté.* Parce qu'il est premier, éternel, très simple, acte pur, très parfait, il est *souverainement un.* Car ces attributs doivent être pris non seulement au superlatif relatif, qui établit une comparaison avec d'autres êtres, mais aussi au superlatif *absolu.* Dieu n'est pas seulement le plus parfait des êtres, mais il est la perfection même; or, la perfection absolue ne peut convenir qu'à un seul. Donc, si le nom de Dieu désigne l'*être* premier, éternel, très simple, très actuel, très parfait, il est impossible de penser qu'il n'est pas ou qu'il n'est pas UN. *Ecoute donc Israel, ton Dieu est un Dieu unique et UN.* Voyez ces choses dans la pure simplicité de votre esprit, et vous serez comme inondé des rayons de la lumière éternelle.

7. Mais voici de quoi vous transporter d'admiration. Cet *être* est en même temps le premier et le *dernier*, éternel et *très présent*, très simple et *très grand*, très actuel et *très immuable*, très parfait et *immense*, très souverainement un et *rempli de toutes sortes de perfections.* — Si vous admirez cela avec un esprit pur, vous serez éclairé d'une plus grande lumière, car vous verrez qu'il est *précisément* le *dernier* parce qu'il est le premier. Étant, en effet, le premier, il a tout créé pour lui-même; il est donc nécessaire qu'il soit la fin dernière de toutes choses, le principe et le terme, l'alpha et l'oméga. Vous verrez qu'il est très *présent*, parce qu'il est éternel; car ce qui est éternel n'est point déterminé par un autre, ne change pas, ne passe pas d'un état à un autre, n'a en soi ni passé ni futur,

mais est simplement présent. Vous verrez qu'il est très *grand* parce qu'il est très simple; celui, en effet, qui est très simple par son essence doit être très grand par sa puissance, car plus la puissance est une, plus elle est infinie. — Vous verrez qu'il est très *immuable*, parce qu'il est très actuel; du fait, qu'il est pur acte, il ne peut rien acquérir ni rien perdre, ni conséquemment changer. Vous verrez qu'il est immense parce qu'il est très parfait; car la perfection absolue est telle qu'on ne peut rien imaginer de meilleur, de plus excellent, de plus noble, de plus grand : avoir la perfection absolue, c'est donc être immense. — Vous verrez qu'il *renferme tout*, qu'il *est tout être*, parce qu'il est souverainement un; étant en effet souverainement un, il est le principe universel de toute la multitude des êtres, et, par là même, leur cause efficiente, exemplaire et finale; autrement dit la source de leur existence, la raison de leur intelligibilité et la loi de leur vie. Il est donc *tout*, non pas comme étant l'essence de toutes choses, mais parce qu'il est la cause très parfaite, très universelle, et très suffisante de tous les êtres; car sa puissance, souverainement une dans son essence, est aussi souverainement infinie et multiple dans ses effets.

8. Reprenons et disons : L'Être très pur et absolu, qui est l'*être simplement*, étant le *premier* et le *dernier*, est le *principe* et la *fin* de toutes les créatures. — Étant *éternel* et très *présent*, il embrasse et pénètre toutes les durées : il en est à la fois le centre et la circonférence. — Étant très *simple* et très *grand*, il est tout entier en toutes choses, et tout entier hors de toutes choses; il est comme une sphère intelligible dont le centre est partout et la circonférence nulle part. — Étant très *actuel* et très *immuable*, il meut dans son immutabilité toute la série des êtres. — Étant très *parfait* et *immense*, il est en toutes choses sans y être renfermé, en dehors de toutes choses sans en être exclu, au-dessus de toutes choses sans être élevé, au-dessous de toutes choses sans être abaissé. — Étant *souverainement un* et *souverainement tout*, il est tout en toutes choses, quoique les choses soient plusieurs et que lui ne soit qu'un;

et cela, parce qu'en raison de son *unité* très simple, de sa *vérité* très pure, de sa *bonté* très réelle, il possède en lui toute *vertu*, toute *forme exemplaire*, et toute *puissance de se communiquer*. Ainsi *de lui, par lui* et *en lui*, sont toutes choses, parce qu'il est tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon. Le voir tel qu'il est, c'est posséder le souverain bonheur, selon cette parole dite à Moïse : « *Je te montrerai tout bien* » (Exode, XXXIII).

CHAPITRE SIXIÈME

De la contemplation de la Très Sainte Trinité dans son nom qui est : SOUVERAINEMENT BON.

SOMMAIRE.

Dans le précédent chapitre, nous avons vu qu'il y avait deux manières de contempler Dieu en lui-même : dans son essence, *et dans les* personnes de la Sainte Trinité.

On s'élève à la contemplation de la Sainte Trinité *par l'idée de la* souveraine Bonté, *comme on s'élève à la contemplation de l'*essence *divine par l'idée de l'*être.

La bonté est de sa nature communicative. *Il appartient donc à la souveraine Bonté de se* communiquer *souverainement. Mais la communication faite à la créature, étant* finie *et* extérieure, *ne peut être une communication* souveraine : *il faut donc en admettre une qui soit* intérieure et infinie. *C'est celle que nous admirons dans la Sainte Trinité.*

L'idée de la bonté souveraine nous conduit ainsi à la connaissance de la Sainte Trinité. En analysant la communication qui convient au souverain Bien, nous voyons que pour être parfaite, *il faut qu'*elle soit la *communication d'une* seule et même substance à trois *personnes réellement distinctes*, semblables, égales, coéternelles, *et* existant *entièrement* l'une dans l'autre. *Ces vérités se déduisent les unes des autres comme des conséquences nécessaires.*

Quel sujet d'admiration pour nous! Nous voyons les perfections les plus opposées s'allier et composer l'harmonieuse unité de l'Être divin. Nous voyons en Dieu la communication d'une seule et même substance *avec la distinction des personnes*, l'unité de nature *avec la pluralité*

des personnes, la ressemblance parfaite *avec les propriétés personnelles, la* suprême égalité *avec l'ordre d'origine, l'*éternité *avec la production, l'*intimité *avec la mission*!

Notre admiration grandira si nous considérons l'union de la nature divine *à la* nature humaine *dans la personne de Jésus-Christ. Car le Christ, c'est l'union du Premier et du dernier, de la souveraine Perfection et de la suprême indigence, de la Cause et de l'effet, du Créateur et de la créature, de Dieu et de l'homme. Cette considération est le plus haut degré d'élévation que nous puissions atteindre. Ces deux derniers degrés représentent les deux ailes que le Séraphin portait au-dessus de sa tête.*

1. Après avoir considéré Dieu dans *son essence*, nous devons élever le regard de notre intelligence à la contemplation de la *Trinité bienheureuse ;* ainsi les deux chérubins du propitiatoire seront placés l'un à côté de l'autre. De même que l'*Être* est la source de tous les attributs essentiels, et le nom qui nous conduit à les découvrir; de même la *Bonté* est le fondement principal sur lequel nous devons nous appuyer pour contempler les émanations divines.

2. Voyez donc et considérez que le Bien parfait est simplement Celui dont on ne saurait rien penser de meilleur. Il est impossible de le concevoir comme n'existant pas, puisqu'il est mieux d'être que de ne pas être; d'où il suit que pour avoir une idée complète du souverain Bien, il faut se le représenter comme trine et un. C'est, en effet, le propre du bien de se répandre; c'est donc le propre du souverain Bien de se répandre d'une manière souveraine. Mais cet épanchement souverain doit être nécessairement *actuel* et *intrinsèque, substantiel* et *hypostatique, naturel* et *volontaire, gratuit* et *nécessaire, continuel* et *parfait*. Si donc, il n'y avait pas éternellement, dans le souverain Bien, une production *actuelle* et consubstantielle, *hypostatique* et égale au principe d'où elle procède par voie de génération et de spiration; si cette production ne venait pas d'un principe éternel produisant éternellement son égal; si l'amour mutuel n'existait pas; s'il n'y avait pas une personne engendrée et une personne

procédant, de telle sorte que nous ayons : Père, Fils et Saint-Esprit, il ne serait pas le souverain Bien, puisqu'il ne s'épancherait pas d'une manière souveraine. La communication qu'il a faite de son être à la créature dans le temps n'est qu'un point dans l'immensité de la bonté divine. C'est pourquoi nous pouvons concevoir une communication plus grande : celle, par exemple, où celui qui se communique, communiquerait à un autre sa substance et sa nature. Le Bien ne serait pas souverain s'il pouvait être, ou s'il pouvait se concevoir, sans une telle communication.

Si donc vous le pouvez, contemplez avec l'œil de votre âme l'excellence de cette bonté qui est l'acte pur d'un principe aimant d'un amour *gratuit* et *dû* et d'amour géminé à la fois; amour qui est la communication parfaite du souverain Bien par la *nature* (intelligible) et par la *volonté :* par la *nature*, en produisant le *Verbe* qui est l'expression entière de sa pensée; par la *volonté*, en produisant le *Don* qui est la source de tous les autres dons. La parfaite communication du souverain Bien vous conduit ainsi rigoureusement à la Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit. Vous pouvez voir que, dans ces personnes, la souveraine bonté demande une souveraine *communication;* que la souveraine communication exige une souveraine *consubstantialité;* que la souveraine consubstantialité suppose une *ressemblance* parfaite et par suite une entière *égalité*, ainsi qu'une *coéternité souveraine. Ces perfections réunies produisent une* suprême *coïntimité* en vertu de laquelle une personne est nécessairement dans l'autre par circumincession, et opère avec l'autre par l'unique *substance*, l'unique *vertu*, l'unique *opération* de la bienheureuse Trinité.

3. Toutefois, en contemplant ainsi la nature divine, gardez-vous bien de croire que vous comprenez l'incompréhensible; car il vous reste à considérer dans ces six perfections des merveilles propres à jeter votre âme dans la stupeur de l'admiration. En effet, dans la Trinité, la souveraine *communication* est unie à la propriété des

personnes; la souveraine *consubstantialité*, à la pluralité des personnes; la souveraine *ressemblance*, à leur distinction personnelle; la souveraine *égalité*, à leur ordre; la souveraine *coéternité*, à leur émanation, et la souveraine *coïntimilé*, à leur mission. Qui ne serait ravi d'admiration à la vue de choses si étonnantes? — Et cependant, si nous levons les yeux vers la très excellente *Bonté* divine, il nous est impossible de ne pas voir ces merveilles dans la bienheureuse Trinité. Car, s'il y a une *communication* parfaite, un *épanchement* véritable, il doit y avoir aussi une véritable origine et une distinction véritable. Et comme ce qui est communiqué, c'est le tout et non une partie; c'est donc le même tout que possèdent celui qui reçoit et celui qui donne. Par conséquent, celui qui procède et celui qui produit se distinguent par leurs propriétés, et sont un quant à leur essence. Si donc ils sont *distincts* par leurs propriétés, il faut admettre dans la Trinité les propriétés personnelles, la pluralité de personnes, l'émanation d'un principe; l'ordre non de temps mais d'origine; et la mission, s'opérant non par un changement de lieu mais par la production d'un effet gratuit, et par l'autorité que possède celui qui produit et envoie sur celui qui est produit et envoyé. Mais comme ils sont *un* quant à leur substance, il faut reconnaître, dans la Trinité, l'unité d'essence, de forme, de dignité, d'éternité, d'existence et d'immensité.

Lorsque vous contemplez ces merveilles séparément, la vérité seule s'offre à vos regards; mais si vous les comparez ensemble, elles deviennent pour vous une source d'admiration profonde. Si donc vous voulez que votre esprit s'élève par l'admiration à une contemplation sublime, considérez-les ensemble, ne les séparez pas.

4. C'est ce que nous apprennent les deux chérubins qui se regardaient mutuellement, le visage tourné vers le propitiatoire. Cela n'est pas sans mystère. C'est la vérification de cette parole de Notre-Seigneur en saint Jean : « *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu et Celui que vous avez* envoyé, Jésus-Christ » (Jean,

XVII). Car nous ne devons pas seulement considérer en *eux-mêmes* les attributs essentiels et les propriétés personnelles de Dieu, mais aussi dans *leur rapport* avec l'union ineffable de Dieu et de l'homme dans l'unité de la personne de Jésus-Christ.

5. Si vous êtes l'un de ces deux chérubins, en contemplant l'*essence* de Dieu; si vous êtes dans l'admiration de voir que l'Être divin est tout à la fois le *premier* et le dernier, *éternel* et très présent, très *simple* et très grand ou illimité, *tout entier partout* et renfermé nulle part, *très actuel* et toujours immuable, *très parfait* et n'ayant rien d'inutile, sans aucune diminution et, cependant, immense et infini sans limites, *souverainement un* et souverainement tout, puisqu'il a toutes les perfections, toute vertu, toute vérité, tout bien : si vous êtes, dis-je, l'un de ces chérubins, tournez vos yeux vers le propitiatoire, et admirez comment le *premier Principe* s'est uni au dernier; *Dieu*, à l'homme formé le sixième jour; l'*Éternel*, à l'homme mortel, né d'une Vierge dans la plénitude des temps; l'Être *très simple*, à l'être essentiellement composé; l'Être *souverainement en acte*, à l'être sujet à la souffrance et à la mort; l'Être *très parfait* et immense, à l'être faible et petit; l'Être *souverainement un* et *souverainement tout*, à un être individuel composé, à un homme distinct des autres, à Jésus-Christ.

6. Si vous êtes l'autre chérubin dans la contemplation des *personnes divines;* si vous admirez comment la *communication* existe dans la Trinité avec les propriétés personnelles, la *consubstantialité* avec la pluralité, la *ressemblance* avec la distinction des personnes, l'*égalité* parfaite avec l'ordre, la *coéternité* avec la production, la *coïntimité* avec la mission, puisque le Fils a été envoyé par le Père, et le Saint-Esprit par les deux, en demeurant cependant toujours avec eux et ne s'en éloignant jamais : si vous êtes, dis-je, le second chérubin, regardez le propitiatoire, et admirez en Jésus-Christ l'*unité de personne*, avec la trinité de substances et la dualité de natures; l'unité de *consentement* avec la pluralité des volontés; l'*unité d'attri-*

bution du nom de Dieu et d'homme à la même personne avec la pluralité des propriétés; l'*unité d'adoration* avec la pluralité des noblesses; l'*unité de glorification* avec la pluralité des dignités; l'*unité de domination* avec la pluralité des pouvoirs.

7. Dans cette considération, l'esprit atteint le degré le plus parfait d'illumination, en contemplant comme au sixième jour l'homme formé à l'image de Dieu. Si, en effet, l'image est une ressemblance expressive, lorsque notre âme considère Jésus-Christ le Fils de Dieu, qui est, par nature, l'image du Dieu invisible; lorsqu'elle contemple en lui notre humanité si admirablement exaltée et si ineffablement unie, en voyant réunis dans une seule personne le premier et le dernier, le plus haut et le plus bas, le centre et la circonférence, l'alpha et l'oméga, la cause et l'effet, le Créateur et la créature, le livre écrit au dedans et au dehors, elle est arrivée au terme de son itinéraire, elle est parvenue à la perfection de ses illuminations au sixième degré, comme Dieu à la perfection de ses œuvres au sixième jour. Il ne lui reste plus qu'à désirer le jour du repos, où l'esprit se reposera dans les douceurs de l'extase de ses recherches et de ses fatigues.

CHAPITRE SEPTIÈME

Du ravissement spirituel et mystique dans lequel notre intelligence se repose, et notre affection passe tout entière a Dieu.

SOMMAIRE.

Les six degrés d'élévation à Dieu sont parcourus. Nous avons contemplé Dieu hors de nous, *par ses vestiges et dans ses vestiges;* au dedans de nous, *par notre âme et dans notre âme;* au-dessus de nous, *par l'idée d'être et l'idée de bonté souveraine, qui sont la lumière divine éclairant notre âme.*

Parvenus à la hauteur du sixième degré, il faut passer de ce monde à Dieu en nous élevant au-dessus *des choses sensibles et de nous-mêmes.*

Dans ce passage, Jésus-Christ sera notre guide et notre char.

Mais, pour que ce passage des créatures à Dieu soit parfait, il faut laisser reposer l'intelligence *et* transporter *en Dieu toute notre* affection : *le cœur seul doit agir.*

Cependant, comme le repos en Dieu est un don du Saint-Esprit, ne comptons pour y arriver ni sur notre nature, ni sur notre esprit, ni sur les discours, ni sur les livres. Nous devons attendre cette grâce uniquement *de Dieu* avec *un* cœur détaché *de toutes les choses de la terre et* pénétré *d'amour et de reconnaissance.*

Ayant donc tout abandonné, *étant* libres *de toute attache, reposons-nous en Dieu, et, pendant notre ravissement, ne cessons de contempler la lumineuse obscurité de la divinité.*

Ce qui se fait, non par la science, mais par la grâce; non par la lumière qui brille, mais par le feu du Saint-Esprit qui embrase le cœur.

Et, comme il est dit dans la sainte Écriture : « Personne ne me verra sans mourir », *mourons à nous-mêmes, sortons de ce monde avec Jésus-Christ pour aller au Père, afin que, après l'avoir vu, nous puissions dire avec saint Philippe :* « Cela me suffit ».

1. Les six considérations que nous venons de parcourir ont été pour nous comme *les six degrés du trône* du vrai Salomon qui conduisent à la paix, où l'homme pacifique goûte dans son âme, comme dans une Jérusalem intérieure, les douceurs du repos; elles ont été comme les *six ailes du Séraphin*, à l'aide desquelles l'âme du vrai contemplatif, illuminée entièrement des clartés de la sagesse divine, s'élève au-dessus de ce monde; elles ont été enfin comme *les six premiers jours de la création* pendant lesquels notre esprit s'est occupé, pour arriver au septième jour, qui est le jour du repos.

Nous avons contemplé Dieu *hors de nous* par ses vestiges et dans ses vestiges; *au dedans de nous* par son image et dans son image; *au-dessus de nous* par la ressemblance de sa divine lumière se réfléchissant sur notre âme et dans cette même lumière autant qu'il est possible à notre condition de voyageurs et à la portée de notre esprit.

Enfin, au *sixième degré*, nous avons considéré dans le principe premier et souverain, dans Jésus-Christ médiateur entre Dieu et les hommes, des merveilles qui n'ont point de semblables dans la création, et qui surpassent la pénétration de toute intelligence humaine. Il nous reste maintenant à franchir non seulement le monde sensible, mais encore l'âme elle-même. Dans ce passage de la créature à Dieu, Jésus-Christ est la *voie* et la *porte*, l'*échelle* et le *char ;* il est comme le *propitiatoire* placé sur l'arche de Dieu, et le *Sacrement caché pendant des siècles* (Éphés, III).

2. Celui qui tourne entièrement les yeux vers le propitiatoire, et regarde avec foi, espérance et charité, avec dévotion, admiration, avec des transports de joie, avec vénération, avec louange et jubilation Jésus-Christ suspendu à la croix, celui-là fait avec lui : la Pâque c'est-à-dire le passage (Exode, XII, 11). Car par la verge de la croix, il passe la mer Rouge, il sort de l'Égypte pour entrer dans le désert (Exode, XIV, 16). Là, il goûte une manne cachée; il repose avec Jésus-Christ dans le tombeau; il est comme mort aux choses extérieures; il éprouve cependant, en lui-même, autant qu'il est possible en cette vie, la vérité de cette parole dite sur la croix au bon larron qui s'unissait à Jésus-Christ : « *Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis* (Luc, XXIII).

3. C'est ce qui arriva au bienheureux François, lorsque dans le ravissement de sa contemplation, sur la montagne élevée (où j'ai conçu l'idée de ce livre), un séraphin lui apparut, portant six ailes et attaché à une croix; ainsi que nous l'avons appris, plusieurs autres ainsi que moi, du compagnon qui se trouvait avec lui, sur le lieu où il passa en Dieu par le ravissement de son extase et devint le modèle du parfait contemplatif, comme il l'avait été de l'homme actif. Nouveau *Jacob*, il fut changé en *Israël* (Gen., XXXV); car Dieu voulait inviter par son exemple, plus que par sa parole, les hommes spirituels à tenter un pareil passage et à s'élever jusqu'au ravissement.

4. Mais, pour que ce passage du monde à Dieu soit

parfait, il faut laisser en repos toutes les opérations intellectuelles, transporter et transformer en Dieu toute l'affection de notre cœur. C'est cette faveur mystique et secrète que nul ne connaît s'il ne la reçoit, que nul ne reçoit s'il ne la désire, et que nul ne désire, si ce n'est celui dont l'âme est profondément embrasée par le feu du Saint-Esprit, que Jésus-Christ a porté sur cette terre. Voilà pourquoi l'apôtre nous dit que cette sagesse mystique a été révélée par l'Esprit Saint (1 Cor., II).

5. Comme pour ce passage des créatures à Dieu, la nature ne peut rien et la science très peu de chose, il faut donner peu au travail de l'intelligence et beaucoup à l'onction; peu à la langue et beaucoup à la joie intérieure; peu à la parole et aux livres et tout au don de Dieu, c'est-à-dire au Saint-Esprit; peu ou rien à la créature et tout au Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit; et dire avec Denys : « Trinité surnaturelle, souverainement Dieu et suprême directrice de la science divine des chrétiens, conduisez-nous vers les hauteurs plus qu'inconnues, plus que lumineuses et plus que sublimes des oracles mystiques, où les mystères nouveaux, absolus et immuables de la théologie se cachent dans les ténèbres resplendissantes d'un silence savant; ténèbres dont l'obscurité profonde surpasse ce qu'il y a de plus brillant, dans lesquelles tout reluit et qui remplissent de splendeurs les intelligences des bienheureux invisibles ». Ces paroles s'adressent à Dieu. Voici celles qui s'adressent à l'ami auquel il écrivait; disons-les avec lui : « Pour vous, cher ami, après vous être affermi dans la voie des contemplations mystiques, laissez de côté vos sens et les opérations intellectuelles, les choses sensibles et les choses invisibles, ce qui est et ce qui n'est pas, et élevez-vous dans votre ignorance, autant qu'il vous sera possible, à l'union de Celui qui est au-dessus de toute science et de toute essence. C'est en vous séparant librement, absolument et purement de vous-même et de toutes choses, en abandonnant tout, en vous dégageant de tout, que vous atteindrez le rayon surnaturel des divines ténèbres ».

6. Si vous me demandez comment cela se fait, je vous répondrai : Interrogez la grâce et non la science; le désir et non l'intelligence; les gémissements de la prière et non l'étude des livres; l'époux et non le maître; Dieu et non l'homme; l'obscurité et non la clarté; non la lumière qui brille mais le feu qui embrase tout entier et transporte en Dieu par une onction ravissante et par les plus ardentes affections. Ce feu, c'est Dieu, et son foyer est dans la sainte Jérusalem; c'est Jésus-Christ qui l'allume par la ferveur de son ardente Passion, et celui-là seul en sent la divine chaleur qui peut dire avec Job : « *Mon âme a désiré s'élever au-dessus de ce monde, et mes os ont demandé la mort* » (Job, VII). Celui qui désire cette mort peut voir Dieu, car il a été dit avec vérité : « *L'homme ne me verra pas sans mourir* » (Exode, XXXIII).

Mourons donc, et entrons dans les ténèbres; imposons silence aux inquiétudes, aux passions, aux vains fantômes. *Passons* avec Jésus crucifié de ce *monde au Père*, (Jean, XIII, 1), afin qu'après l'avoir vu, nous disions avec saint Philippe : « Cela nous suffit » (Jean, XIV, 8); afin que nous entendions avec saint Paul cette parole de Dieu : « *Ma grâce vous suffit* », (2 Cor., XII); et que nous nous laissions aller aux transports de notre joie avec le prophète David qui s'écriait : « *O Dieu de mon cœur, ô Dieu mon partage pour l'éternité, ma chair et mon cœur défaillent* » (Ps. XXXII). *Béni soit le Seigneur éternellement, et que tout le peuple s'écrie :* « *Qu'il en soit ainsi. Amen*! » (Ps. CXXXVIII).

FIN DE L'ITINÉRAIRE

LE PARADIS

Le chapitre VII de la VII^e^ partie du *Breviloquium* est intitulé *De gloria paradisi :* De la gloire du paradis.

Le saint Docteur commence par exposer méthodiquement ce qu'est cette gloire, dans la récompense *substantielle* de l'âme, la récompense *consubstantielle* du corps, savoir les sept dots, trois de l'esprit et quatre de la chair; et les raisons et les preuves et la nature et la grandeur de chacune...

Mais ici la jubilation l'emporte, il cite sans se lasser le saint Anselme du *Proslogium* (cap. 24), lyrique, abondant, enivré! Et il termine ce Manuel de théologie, dont l'apparente aridité subtilement ordonnée à la mnémonique ne nous a d'ailleurs pas illusionnés, par cette ardente exclamation :

« O Dieu, je t'en prie! Que je te connaisse, que je t'aime, que je jouisse de toi! Et si je ne le puis pleinement en cette vie, que du moins j'y progresse de jour en jour jusqu'à ce que je parvienne à la plénitude; que progresse *ici* en moi ta connaissance et que *là* elle soit plénière; qu'*ici* croisse en moi ton amour et que *là* il soit plénier; qu'*ici* ma joie soit en grand espoir et *là* en réelle plénitude!

» O Seigneur! Par ton Fils tu exhortes, bien plus, tu ordonnes de demander, tu promets d'accorder que notre joie soit pleine! Dieu vérace, je te demande, que je reçoive donc; et que ma joie soit pleine! Je réclame, Seigneur! ce que par notre admirable Conseiller tu con-

seilles de demander; que je reçoive donc ce que tu promets par ta Vérité, et que ma joie soit pleine.

» Qu'en attendant, ma pensée la médite, qu'en parle ma langue, que l'aime mon cœur, qu'en discoure ma bouche, que s'en affame mon âme, que s'en assoiffe ma chair, que la désire tout mon être, jusqu'à ce que j'entre dans la joie de mon Seigneur qui est le Dieu Trine et Un béni au siècle des siècles. Amen! »

Ainsi finit le Bréviloque de frère Bonaventure.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Caractère de la Doctrine de saint Bonaventure, *1*. Propos du présent livre, 2. Actualité de la doctrine bonaventurienne, *3*. p. 5

I

La vie de saint Bonaventure ..... p. 9

§ **1.** Sources, 1. Jeunesse, *2*. Ses études et son enseignement, 3. — § **2.** La maîtrise, *4*. Conflits universitaires; l'amitié de saint Thomas d'Aquin, *5*. — § **3.** Le généralat; Élévation, *6*. Le procès de Jean de Parme, *7*. L'état de l'Ordre franciscain, *8*. Les desseins du frère Elie, *9*. L'interprétation de saint Bonaventure, *10*. Féconde activité, *11*. — § **4.** Le cardinalat et la mort, *12*.

II

L'œuvre écrite de saint Bonaventure.

A) **Nomenclature des Œuvres**..... p. 25

Le style du «Séraphique Docteur», *1*. Les œuvres, *2*. — I. Œuvres théologiques. — II. Œuvres exégétiques. — III. Œuvres spirituelles. — IV. Ecrits concernant l'Ordre. — V. Sermons. — Conclusions, *3*.

B) **Présentation des Écrits**..... p. 28

A. **Œuvres exégétiques,** *5-6*. L'exégèse bonaventurienne. — *B*. **Œuvres oratoires,** *7*. Nombre et valeur, *8*. Prédication à Paris et en France, *9*. Prédication en langue populaire, *10*. Un sermonnaire complet. — C. **Œuvres théologiques :** I. Commentaire des Sentences, *11*. II. Le Bréviloque, *12-13*. III. Les Questions disputées, *14*. IV. **De reductione artium,** *15*. V. Les Conférences sur l'Hexaméron, *16-17*. VI. Les Conférences sur le Décalogue et sur les Dons du Saint-Esprit, *18*. VIII. Quatre sermons théologiques. — D. **Les Œuvres spirituelles,** *19*. I. La Triple Voie, *20-21*. II. L'Itinéraire, *22-23*. III. La Perfection de la vie. IV. Le Soliloque, *24*. V. La Conduite de l'Ame, *25*. VI. La lettre du **Mémorial.** Quatre traités, *26*. VII. L'Arbre de vie. VIII. La Vigne mystique. IX. Cinq Fêtes de l'Enfant Jésus. X. Lettre sur l'Imitation du Christ. XI. Les six Ailes du séraphin, *27-28*. Analyse, *29*. Conclusions, 30..... p. 44

III

LA DOCTRINE DE SAINT BONAVENTURE.

A) La Pensée.

§ 1. L'autorité de saint Bonaventure, *1.* Renouveau d'intérêt, *2.* — § 2. Les caractères de la doctrine, *3.* Respect de la Tradition, *4.* Sa philosophie, *5-6.* Une philosophie réaliste, *7.* Opposition à l'Averroïsme. *8.* Position en face de saint Thomas, *9-10.* Conciliation, *11.* — § 3. L'influence de saint François d'Assise, *12.* — § 4. Saint-Bonaventure « mystique », *13.* — § 5. L'exemplarisme, *14.* Exemplarisme et symbolisme, 15. — § 6. Le Christ centre unique et universel, *16.* L'*Ars Patris*, *71.* Conclusions, *18.*

B) La Spiritualité.

§ 1. La base doctrinale, *1.* Les degrés de la certitude, *2.* — § 2. Trois conceptions de la spiritualité, *3* : *a*) anthropocentrisme; *b*) théocentrisme; *c*) christocentrisme, *4.* La nature, la grâce, la gloire, *3.* — § 3. L'anthropologie bonaventurienne, *6.* Les trois hauteurs d'une vie hiérarchisée, *7.* Affections et passions, *8, 9, 10.* Les trois mouvements de l'âme, *11.* — § 4. Nature de la vie spirituelle, *12.* La Triple Voie, *13-14.* — § 5. La *Sagesse*, *15-16.* La *sursum actio*, *17, 18.* — § 6. Notion bonaventurienne de la contemplation, *19-20.*

Conclusion.....

APPENDICES

Éditions et Traductions. Expositions.

TEXTES

1. LA TRIPLE VOIE..... 115
2. L'ITINÉRAIRE DE L'AME A DIEU..... 425
3. L'UNIQUE MAITRE (Sermon)..... 369
4. LA PERFECTION DE LA VIE (ou la Vie parfaite).... 169
5. LE SOLILOQUE DES QUATRE EXERCICES 275
6. L'ARBRE DE VIE..... 235
7. CONDUITE DE L'AME ENVERS DIEU..... 227
8. LETTRE DITE « DES XXV CHOSES MÉMORABLES » 211
9. LE BRÉVILOQUE..... 387
   a) Traité du Saint-Esprit et de ses dons (V^e^ partie) 387
   b) Le péché (III^e^; partie, chap. 1, 4, 8)..... 151
   c) Le sacrement de Pénitence (VI^e^ p., c. 10)..... 164
   d) Le sacrement d'Eucharistie (VI^e^ p., c. 9)..... 420
   e) Le Paradis (VII^e^ p., c. 7)..... 477

Impr. Chantenay, Paris. — 18-6-1943. — C.O.L. 31-1.003.

BX
890
B673-
13

161974

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

BX890 .B67313
Bonaventura/uvres
GTU Library
G
3 2400 00032 2895

F. AUBIER, 13. Quai de Conti, PARIS

LES MAITRES DE LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE

(Textes et Etudes) (1)

Cette nouvelle collection a pour but d'initier le public à la pensée de grands écrivains religieux dont tout le monde connaît le nom et que peu de lecteurs ont la possibilité d'aborder, faute de préparation suffisante ou de loisirs.

Les meilleurs spécialistes ont été priés de présenter ces maîtres et de choisir dans l'ensemble souvent considérable de leurs œuvres celles qui permettront à tout lecteur cultivé d'enrichir sa pensée et sa vie intérieure au contact de la plus féconde spiritualité.

Ouvrages déjà publiés :

SAINT ALBERT LE GRAND (Albert Garreau).
MARIE DE L'INCARNATION, Ursuline (Paul Renaudin).
SAINT THOMAS D'AQUIN (R. P. Mennessier O. P.).
SAINT BONAVENTURE (R. P. Valentin Breton O.F.M.).

Ouvrages à paraître :

SAINT BERNARD (M-M. Davy).
LE BIENHEUREUX SUSO (Jeanne Ancelet-Hustache).
SAINTE THÉRÈSE D'AVILA (Chanoine Hoornaert).
SAINTE CATHERINE DE GÊNES (Abbé Nédoncelle).
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (R. P. Pol de Léon Albaret O.F.M.)
SAINT IGNACE DE LOYOLA (R. P. Doncœur S.J.).

(1) *Chacun des ouvrages de cette collection paraît avec l'Imprimatur.*

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 65912 5-43